



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

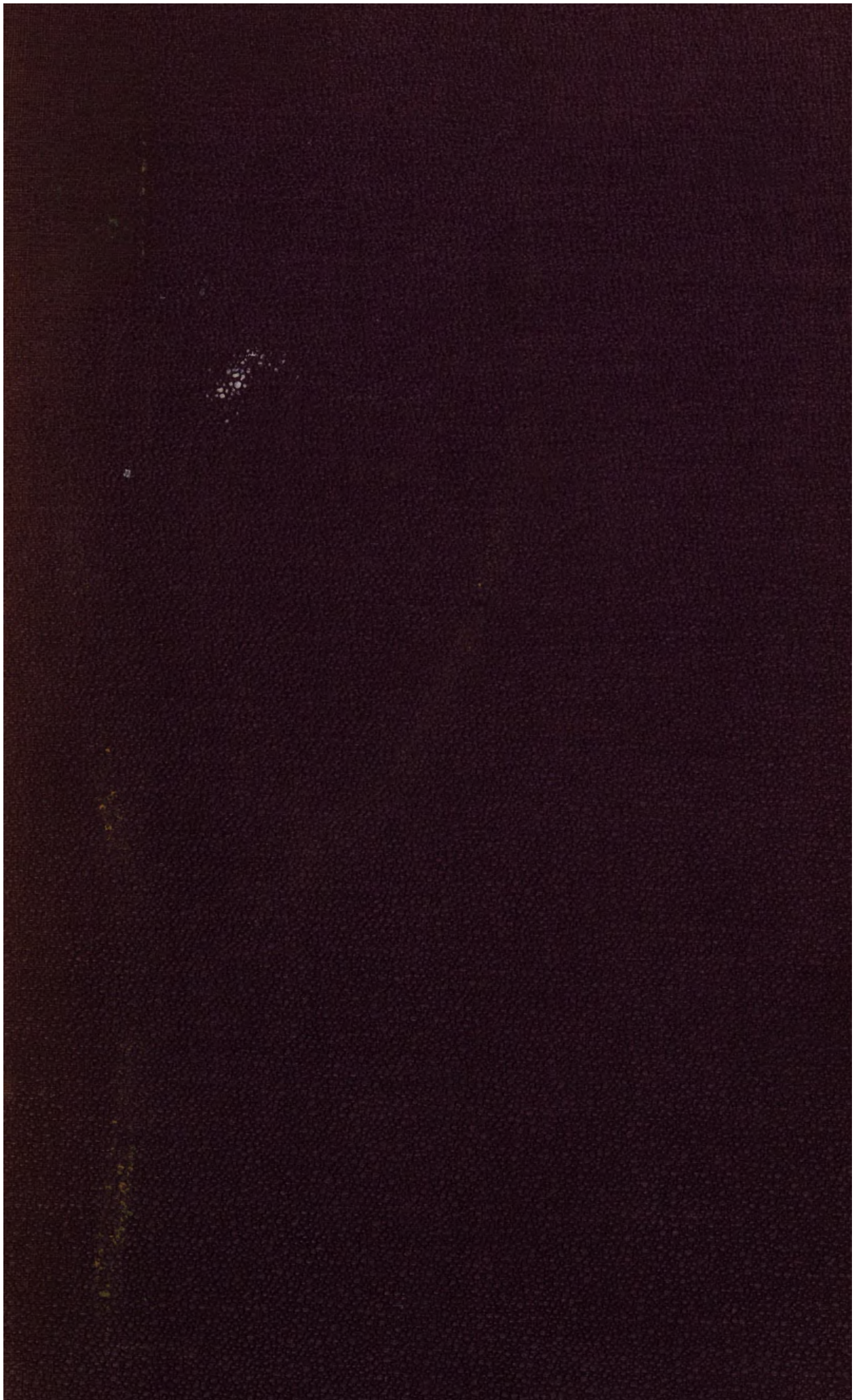
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

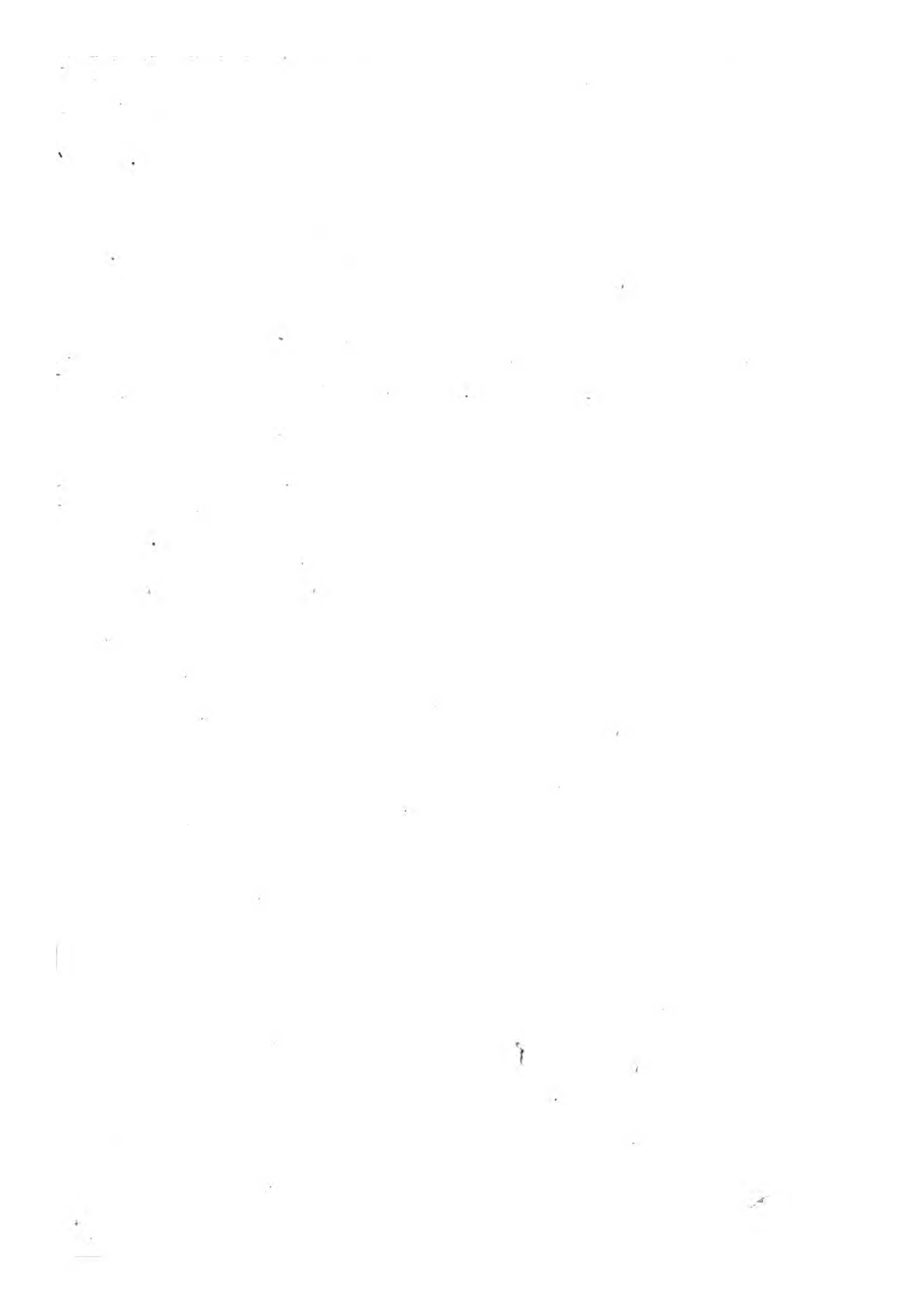


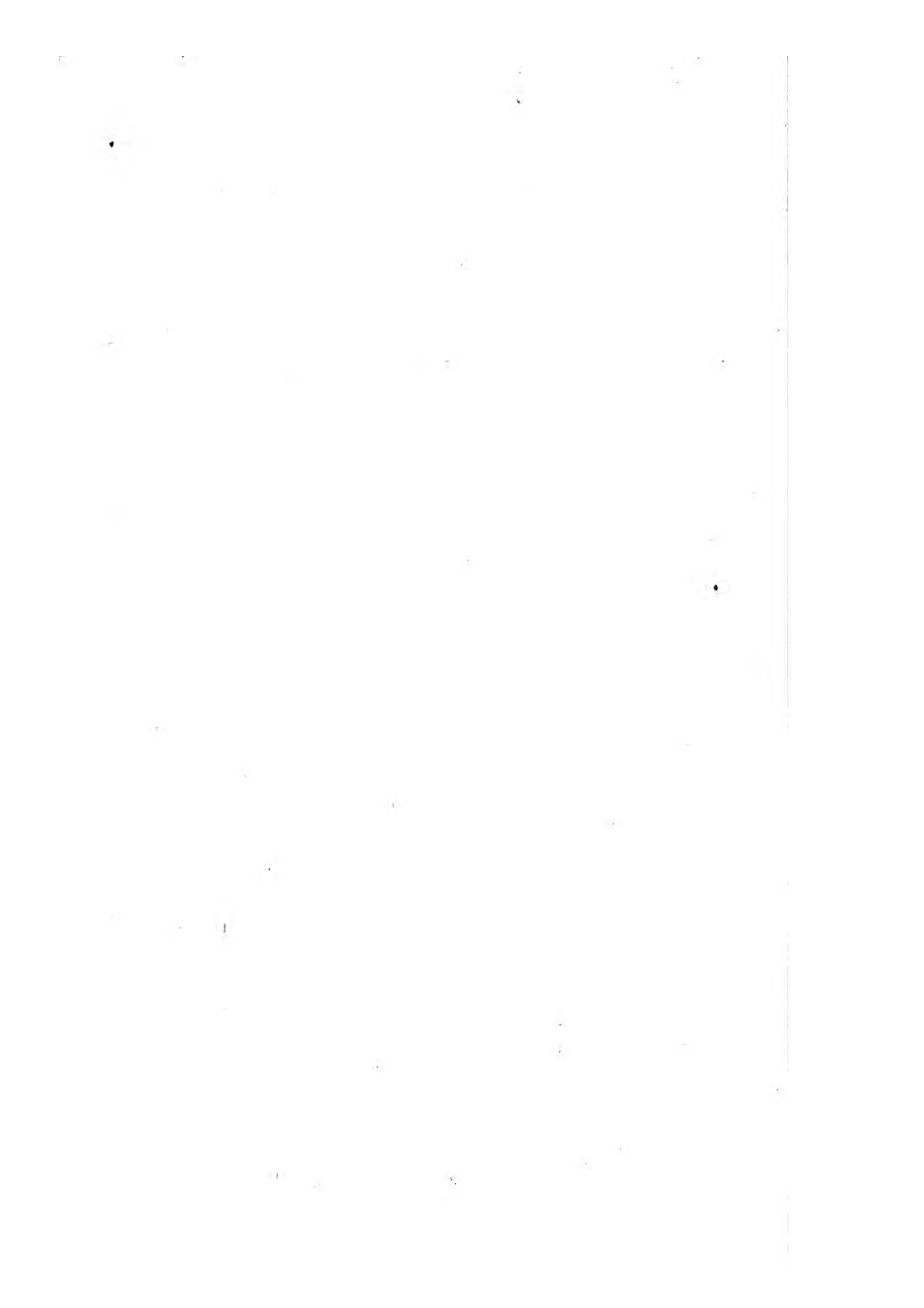
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



25. l. 2







BEAUX-ARTS

ET

VOYAGES

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

BEAUX-ARTS
ET
VOYAGES

PAR
CHARLES LENORMANT

PRÉCÉDÉS D'UNE LETTRE DE M. GUIZOT

TOME SECOND



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

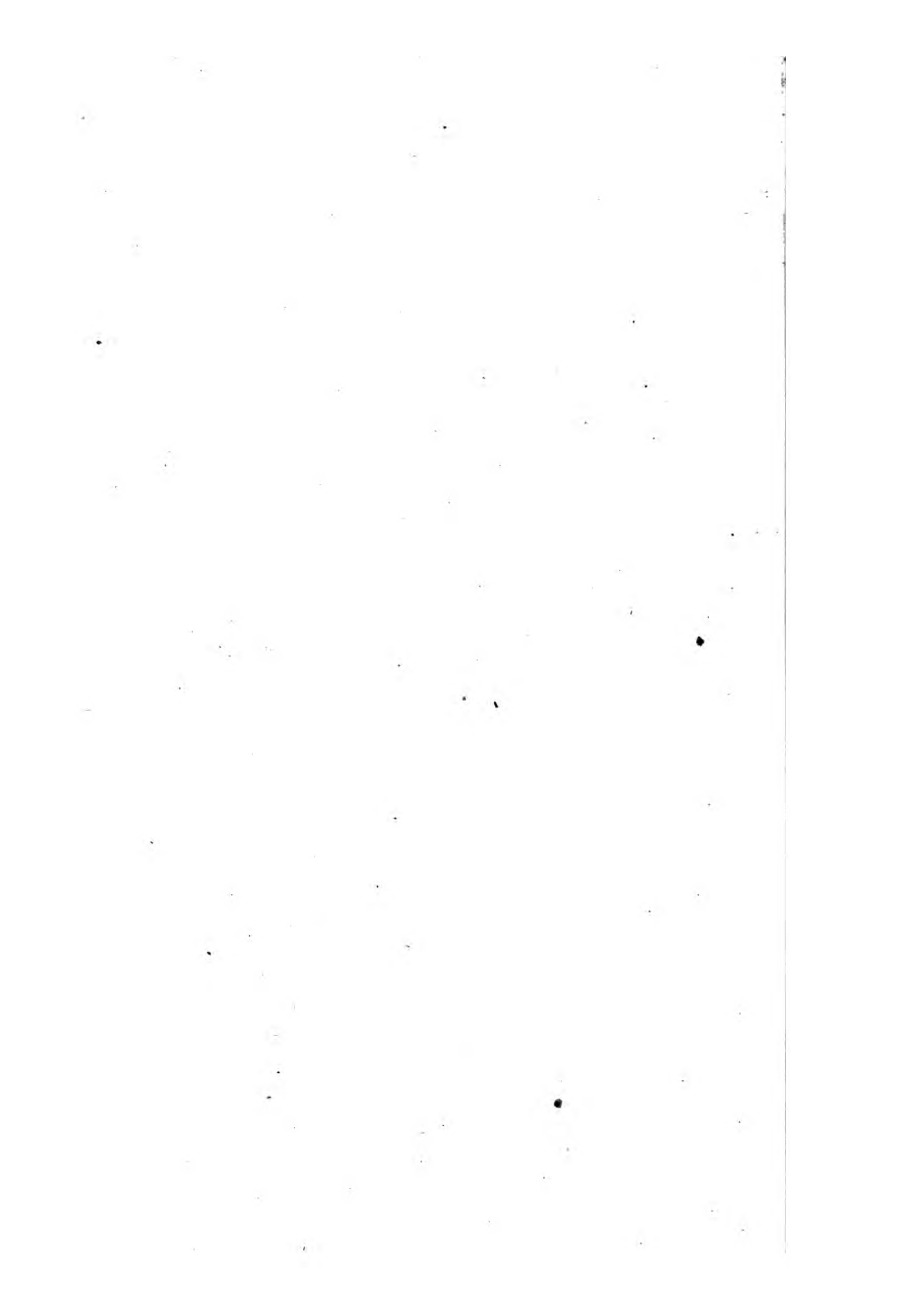
2 BIS, RUE VIVIENNE

—
1861

Tous droits réservés



VOYAGES



VOYAGE EN HOLLANDE

(1827)

Bruxelles, 24 septembre.

Je suis arrivé ici ce matin à cinq heures, au lieu d'hier au soir comme je l'avais espéré, ce qui m'a fait passer en diligence une nuit sur laquelle je ne comptais pas. Mon voyage a été très-heureux ; peu de monde et bonnes gens ; j'ai même fait une connaissance qui peut m'être utile à Bruxelles, c'est celle du ministre de Portugal en ce pays qui m'a fait toutes ses offres de service pour me-faciliter l'entrée des collections particulières de Bruxelles : je ne manquerai pas d'en profiter.

Dans cette course de soixante-quatorze lieues, on traverse de nuit la plupart des villes qui offriraient de l'intérêt par leurs monuments, comme Senlis et Mons ; à Cambrai, nous nous sommes à peine arrêtés cinq minutes, ce qui ne m'a pas permis de voir la statue de Fénelon, de David. Quant à Valenciennes, c'est une ville animée, populeuse, mais moderne, et pour moi tout

l'intérêt se concentre dans les monuments et les *anti-quailles*. Du reste, l'aspect général du pays commence à me donner la solution de l'énigme de l'existence de l'école et des artistes flamands, sous un ciel aussi prosaïque.

Non pas que le paysage soit beaucoup plus pittoresque et beaucoup plus varié que celui de la Beauce, mais il y a dans la disposition de chaque maison et dans son arrangement cette idée d'ornement, d'embellissement sans laquelle une population peut se dire morte pour les arts. La forme est bien partout négligée, mais la couleur ne l'est pas ; il y a plus près des maisons du Brabant à celles de Pompéï que du portail de Saint-Eustache, par exemple, à un temple antique. Cela vaut explication, et nous en causerons quand mes idées se seront confirmées. Quant aux traces de la domination espagnole, elles sont aussi évidentes que possible dans le peu que j'ai vu de monuments d'apparat du xvii^e siècle ; ainsi, dans l'hôtel de ville de Valenciennes, j'ai retrouvé, à mon grand étonnement, l'aspect des palais espagnols de la Sicile : il y a là un style d'architecture *matamore* qui, dans un temps, a fait le tour de la moitié de l'Europe.

J'irai coucher demain à Louvain ou à Malines ; dans tous les cas, je verrai Anvers après-demain. On m'a parlé d'une exposition qui aurait lieu au premier octobre à La Haye des productions de l'école moderne hollandaise. Si j'en acquiers la certitude, j'en écrirai au vicomte¹, et brûlerai en revenant Bruges et Dunkerque.

1. M. le vicomte Sosthènes de Larocheffoucauld, directeur général des Beaux-Arts.

Anvers, 25 septembre 1827.

J'ai quitté Bruxelles ce soir à trois heures et demie ; en passant à Malines, j'ai eu à peu près le temps de voir la cathédrale qui en valait la peine. Quant à Louvain, quoiqu'on m'eût assuré que l'hôtel de ville gothique était plus beau que tous ceux de la Belgique, j'ai résisté à la tentation, craignant de perdre une journée précieuse pour des choses plus importantes encore. On ne peut vraiment se faire une idée de la facilité des communications dans ce pays : entre Bruxelles et Anvers, par exemple, il y a un échange continuel de voitures presque comme entre Versailles et Paris ; les occasions pour Rotterdam, La Haye, Amsterdam, par mer, par canaux, par terre, sont tout aussi fréquentes. C'est ce qui me décide à entreprendre le voyage de la Hollande, sans même en écrire à M. de La Rochefoucauld. Je renoncerai à Bruges, Ostende, Dunkerque, je reviendrai directement d'Anvers à Gand, de Gand à Lille, et c'est à peine si j'emploierai deux jours de plus à mon voyage. Je passerai toute la journée de demain à Anvers ; dans la nuit je partirai par le bateau à vapeur pour Rotterdam. Jeudi à trois heures je serai rendu à La Haye.

L'exposition des beaux-arts a lieu en ce moment : si j'y trouve quelque talent remarquable, comme on me l'a fait espérer, je tâcherai de l'embaucher pour Paris. Je serais assez embarrassé pour exprimer l'impression que Bruxelles a produite sur moi. Il y a quelque chose de vide et d'in-

complet dans cette capitale entée sur une ville de province et improvisée en dix ans. Dans ces édifices construits à la hâte, l'art ne saurait trouver entièrement son compte ; on a été trop pressé de jouir pour regarder beaucoup à la qualité. La situation, d'ailleurs, est belle, la promenade du parc, le château de Laeken, l'allée verte qui y conduit, vraiment digne d'un pays où les Autrichiens ont été maîtres (car il faut rendre cette justice à ces braves gens ; si leurs facultés intellectuelles sont peu développées, leurs sens sont accessibles aux émotions agréables, et je ne sais aucun peuple qui s'entende mieux qu'ils ne le font aux symphonies et aux jardins). Le parc de Bruxelles est un arrière-cousin des *Cascade*¹, et tous descendent en ligne directe de ce fameux Prater de Vienne dont je crois pouvoir me faire une idée après avoir connu ses enfants.

Les choses vraiment remarquables de Bruxelles sont les vitraux de Sainte-Gudule et le clocher de l'hôtel de ville ; ceux-ci du milieu du xvi^e siècle, dans le plus beau style de l'école italienne, et quand les procédés de fabrication étaient encore dans toute leur pureté ; celui-là construit dans le commencement du xv^e siècle, au milieu de la grande prospérité des communes belges sous la maison de Bourgogne, et quand l'école dite gothique existait encore dans presque toute son intégrité. C'est aussi une chose bien arrangée que la place de l'hôtel de ville. Là tous les corps de métiers avaient chacun une

1. Promenade à peu de distance de Florence, au bord de l'Arno.

maison qu'ils avaient décorée à l'envi. La plupart de ces monuments ont été détruits par les Vandales de 1794, mais il en reste encore assez pour qu'on puisse se faire une idée de ce luxe bourgeois, de cette vanité marchande, et de ce mouvement de population que M. de Barante a si bien rendus dans les *Ducs de Bourgogne*.

Les églises sont moins riches en tableaux que je ne l'aurais supposé. Il y a pourtant de superbes choses d'un certain Gaspard de Crayer, qu'on serait tenté de préférer à Rubens sur bien des points, et qu'on ne peut s'empêcher de mettre au-dessus de Van-Dyck, au moins dans le génie historique. Quant à moi, je n'ai jamais rien vu qui approchât tant de Paul Véronèse, et, n'en déplaise à l'ombre de Rubens et aux murs qui l'ont vu naître, ce n'est pas un médiocre plaisir que de retrouver Paul Véronèse en Flandre. Il y a de belles églises gothiques à Bruxelles, mais l'intérieur en est gâté par les ornements modernes et surtout par les sculptures dans le genre des statues de Saint-Jean de Latran. En général, le goût des sculptures *berninesques* domine dans ce pays; c'est à peu près le contour de Rubens en sculpture : imaginez l'effet que cela produit. On a continué de faire dans ce genre jusqu'à ce jour, et il existe encore un vieux sculpteur nommé Godcharles (que les itinéraires surnomment le Phidias moderne) qu'on prendrait pour un contemporain de l'Algarde, s'il n'était pas pour ainsi dire celui de Pigale. Au milieu de tout cela, il s'est trouvé un homme de génie, Duquesnoy, *il fiammingo*, celui qui faisait les enfants dans une telle perfection; ce qu'il a produit en dehors

de ces modèles enfantins vaut à peine mieux que le reste de ses contemporains : c'est aussi qu'il n'y a rien d'aussi indécis que les contours des enfants, et qui, par conséquent, se supporte mieux dans ce genre de sculpture.

Me voici maintenant dans la ville de Rubens ; le voyageur n'y manque pas d'occupation, car les tableaux y abondent. J'ai vraiment un bonheur surprenant pour le temps ; en quittant Paris, il semblait que tout allait fondre en eau, mais tout s'est borné à la menace, les choses se sont radoucies, et, depuis ce moment, il règne une sérénité, une douceur de température extraordinaires pour la saison et pour la latitude où je me trouve.

26 septembre.

J'ai tant vu de tableaux aujourd'hui, cette ville en possède de si admirables que j'en suis tout étourdi.

Rubens est ici un homme universel comme Raphaël et Le Dominiquin à Rome, comme Paul Véronèse à Venise. Plans d'églises, de maisons et d'autels, tableaux pour les paroisses, les couvents et les particuliers, il a tout fait, et cela avec un soin bien différent de la précipitation avec laquelle il expédiait les étrangers. Il paraît que ce grand artiste avait deux poids et deux mesures, et il ne payait pas les souverains les plus généreux de la même monnaie que les bourgeois ses compatriotes.

La plupart des tableaux qui font l'ornement du Musée et des églises d'Anvers ont été à Paris pendant vingt ans ; mais je n'en avais pas conservé le moindre souvenir,

et Rubens est un maître dont les gravures donnent mal l'idée. La plupart des sujets traités par Rubens à Anvers sont religieux, et l'on n'y rencontre pas cette mythologie *quand même*, et ces grosses nymphes de la galerie de Paris.

Voilà une preuve de plus qu'on ne peut connaître les gens que chez eux. Un seul jour passé à Anvers m'en a plus appris sur l'école flamande que n'auraient pu le faire cinq ans d'études à Paris.

Il y a ici des tableaux gothiques d'un Quentin Metsys, qui égalent, en certains points, les plus belles choses de Rubens. Ce maître ressemble à Jean Bellin, plus sec encore, mais d'un sentiment bien autrement profond. C'était un maréchal ferrant que l'amour rendit peintre ; sa vie est une belle page dans l'histoire romanesque : il est vrai de dire que sa passion ne lui a guère inculqué le sentiment du beau idéal, ce qui dérange un peu le tableau qu'on pourrait en faire.

La cathédrale d'Anvers est d'une beauté sans égale. Cette église a été terminée entièrement en quatre-vingts ans ; ce qui lui a valu de conserver l'intégrité de son plan primitif. Je n'avais rien vu de si complet depuis Saint-Ouen.

Les barbares de 1794 lui ont rendu un vrai service en la dépouillant de tous les ornements de mauvais goût qui devaient en altérer la beauté.

La Haye, 27 septembre.

Ce voyage se fait comme par enchantement. Hier soir après souper, j'ai pris place dans la chambre du bateau à vapeur, et là, sur un divan bien rembourré, je me suis endormi d'un sommeil si profond que je ne me suis pas aperçu du départ. Le matin, à 8 heures, nous avons dépassé la Zélande, et la Hollande était devant nous; peu à peu le canal où nous étions engagés s'est rétréci, et nous nous sommes trouvés dans un bras de la Meuse, qui nous a conduits à Rotterdam après avoir passé devant Dordrecht. En vérité, c'est un monde tout nouveau, et de ma vie je n'ai fait un saut pareil à celui qui m'a transporté d'Anvers devant Dordrecht. J'ai pu croire un moment que j'étais transporté en Chine, et jusqu'à un certain point je n'aurais pas eu tort; car il y a beaucoup de la Chine dans ce pays-ci, non pas que je croie qu'en Chine on rencontre des digues, des prairies, de grands roseaux et des bestiaux à perte de vue comme en Hollande; mais ce qu'on nous raconte de maisons peintes, de kiosques découpés, de villes en châteaux de cartes se trouve ici complètement réalisé; il n'y manque que les sonnettes.

Les Hollandais aussi ont de bonnes figures, mais dans le genre des Chinois de paravents: on dirait des hommes de beurre avec du lait dans les veines. Du reste, rien de plus attachant que ce mouvement perpétuel des barques qui parcourent les canaux; que ces habitations si

frêles et pourtant si confortables en apparence et qu'un seul doigt sépare de la mer ; que ces longs pâturages si verts, bordés d'arbres si touffus, cette Lombardie du nord aux prises avec l'Océan, qui vous conduit à une autre Venise.

Ce qui me charme dans tout cela, c'est que je ne vois rien qui, pour moi, n'ait un nom propre.

Les bestiaux, c'est Paul Potter ; les perspectives tranquilles, Van de Velde ; les roseaux, courbés par la vague, Ruysdael ; les grosses hourques, Van Goyen ; les navires, élégamment pavoisés, Backhuysen ; les maisons, Van der Heyden ; les riches coiffures d'or et de dentelles, Gérard Dow ; les têtes larges et blondes, Metzger.

Il semble que tous ces hommes se soient partagé la nature de leur pays, avec la résolution bien ferme de ne rien omettre et de tout rendre dans un caractère de vérité surprenant. Mais aussi, avec toute cette vérité, à travers quel prisme ne voyaient-ils pas cette nature incomplète en réalité, et quelle couleur poétique ne savaient-ils pas lui imprimer ? Allez donc, messieurs les romantiques, vous qui nous parlez sans cesse des Hollandais, allez chez eux, et voyez comme ces gens-là ont entendu l'imitation de la nature. Croyez-vous, si le respect permet cette comparaison, que Paul Potter ait fait ses vaches autrement que Raphaël faisait des femmes ! Ces maîtres n'ont pu mettre tant de poésie dans leurs productions, sans éprouver une véritable passion pour leurs modèles ; aussi n'y a-t-il pas dans le monde une seconde école hollandaise, parce qu'il n'est aucun peuple qui, comme lui,

ait aimé le lait, le beurre, et par conséquent, les vaches.

A peine arrivé à Rotterdam, je me suis aussitôt emballé dans la diligence de La Haye. Je n'ai pu donner qu'un coup d'œil à cette première ville dont l'aspect est on ne peut plus animé. Une multitude de canaux la coupent dans tous les sens et servent de bassins pour le chargement des navires et le débarquement des marchandises. De vieux et grands ormes bordent les quais, ce qui, du reste, paraît général en Hollande; il en est de même de ces maisons si bien lavées, d'une brique si rouge, avec ces tours de fenêtres blancs, ces volets verts et ces toits couverts en tuiles d'un rouge si vif, orange pour ainsi dire !

Après Rotterdam on traverse Delft, l'une des plus tranquilles, et par conséquent des plus propres parmi les villes de la Hollande : les rues y sont lavées comme les dalles d'une salle à manger; le pays autour de Delft est superbe, *hollandaisement* parlant. Les pâturages s'étendent à perte de vue, et les nombreux clochers qui s'élèvent à l'horizon indiquent une population agglomérée; des routes étroites et bordées d'arbres sont pavées de briques couchées sur champ (comme à Rimini), et recouvertes d'un sable très-fin; les prairies sont toutes au-dessous du niveau des canaux et des chaussées.

Autrefois on ne voyageait guère que par eau, c'est encore l'usage des habitants du pays; mais leurs galiotes sont un peu lentes, et l'on préfère maintenant les diligences, qui sont petites, propres, légères et très-bien servies. La Haye, d'où je vous écris, est la ville noble, la perle de la Hollande, c'est le pays du grandiose et des

conceptions gigantesques en architecture. Le palais du roi ressemble bien à une brasserie, sa maison de campagne à un estaminet, la salle des États généraux à un magasin de drogueries ; mais il y a un itinéraire hollandais qui prétend que tout cela est construit dans le vrai goût italien. La Haye compte presque autant d'arbres que de maisons ; le grand moyen de produire de l'effet, c'est de planter d'énormes *squares* où l'on ne craint pas de se promener. Ce goût champêtre est porté si loin en Hollande, qu'on a percé des routes sans nombre, creusé des pièces d'eau, bâti des ponts à l'anglaise et des cafés dans une forêt contemporaine de Julius Civilis qui commence aux portes de la ville. C'est le fameux bois de La Haye dont les habitants tirent grande vanité, ce que je leur permettrais de tout mon cœur s'ils me prouvaient qu'ils ont contribué en rien à faire pousser les beaux arbres qui en forment le principal mérite ; en somme, c'est une merveille que cette promenade, on dirait la forêt de Fontainebleau aux portes de Paris. Ici, à l'exception du théâtre, on n'entend pas un mot de français.

Leyde, 22 septembre.

Lugduni Batavorum, entendez-vous, monsieur Balanche? avec quel recueillement n'ai-je pas touché cette terre classique des bouquins, cette terre où l'Imitation, sans date, le Virgile de 1636 et le *Pâtissier français* ont pris naissance, cette terre enfin qui, pour le plaisir de tant d'honnêtes gens, a enfanté tant de petits *Elzévir*s et de

gros *Variorum* ! Concevez-vous comme mon cœur se dilate à ces glorieux souvenirs, et quels fantômes habillés de maroquin s'agitent autour de moi, en répandant dans ma chambre une odeur de cuir de Russie?... Mais nul n'est prophète en son pays ; la mémoire de Bonaventure, d'Abraham, de Jean, de Louis, de Daniel Elzévir a passé dans Leyde comme une ombre ; et tandis qu'à Paris et à Londres tant de cœurs tressaillent au seul nom de ces illustres artistes, on trouve des jeunes gens qui ont passé trois ans à l'Université de cette ville, et pour qui ce nom même est inconnu. O vanité des vanités ! si j'en donne maintenant plus de trente sous, à moins qu'ils ne soient d'une telle beauté ! D'ailleurs on verra.

Je ne vous parlais hier que de l'extérieur, que de la forme de La Haye : effectivement je n'en connaissais pas davantage. La journée d'aujourd'hui s'est passée à en pénétrer le fond, qui vaut encore mieux, après une charmante excursion à la plage de Scheveningen, tant de fois reproduite par ce merveilleux Adrien Van de Velde, charmante il est vrai, sauf une ondée que j'ai endossée tout entière et dont j'ai combattu l'effet avec la panacée hollandaise, un verre de genièvre. La mer était superbe, l'opposition des nuages noirs qui bordaient l'horizon avec le soleil qui éclairait la plage produisait des effets sans cesse diversifiés, et dont le moindre aurait donné le sujet d'un magnifique tableau. Cette mer du Nord dans ses jours de fête est à la mer de Naples ce que Ruysdael est à Claude Lorrain, ce que le paradis d'Odin est à celui de Mahomet. Mais tout homme du midi que je suis,

J'ai été comme terrifié de ses sublimes et sauvages beautés.

Dans les temps modernes le catholicisme seul a été la religion des arts ; si la réforme avait eu lieu trois siècles plus tôt la Hollande ne compterait pas un seul monument. Aussi La Haye, dont la prospérité ne date que de la réforme n'en renferme-t-elle point de remarquables ; mais pour la peinture c'est le chef-lieu de l'école hollandaise. Expliquer comment la peinture, tuée en Allemagne par le protestantisme, a pu vivre et fleurir en Hollande sous cette influence desséchante, c'est ce que je ne suis pas en état de faire. Toutefois cette peinture est d'une nature telle qu'on peut la supposer aussi indépendante que possible de l'influence religieuse quelle qu'elle soit ; le caractère hollandais est lent, apathique, mais nullement dépourvu de réflexion et d'intelligence : ses jouissances ne sont pas vives, mais elles lui sont chères, il les tourne sur lui-même, il les rumine comme le chameau ; l'objet n'en est jamais élevé, mais il y tient, parce qu'il le comprend, il l'aime, il l'analyse, il en exprime tout ce qui peut y être contenu. Pour lui, le monde entier semble se concentrer dans le mouvement du canal voisin, dans la verdure de la prairie, dans la coiffure de la Frisonne qui passe sous ses fenêtres, dans la vive peinture de la barque qui se balance sous ses yeux ; il n'est guère de maisons où l'on ne voie aux fenêtres des chambres noires, destinées à refléter dans les appartements le tableau mouvant de l'extérieur. A défaut des *Mieris* et des *Metzu*, la nature fournit sans cesse aux Hollandais modernes des jouissances nou-

velles, d'un ordre tout particulier. Si *Canaletto* n'avait pas existé, il n'y aurait rien au monde d'analogue au genre de talent des peintres hollandais ; mais la condition de Venise n'est-elle pas toute particulière, et n'a-t-il pas fallu l'existence concentrée en lui-même de ce peuple pour produire l'inspiration toute spéciale qui a fait le génie de Canaletto ? Le Musée de La Haye renferme, outre les chinoiseriés de la peinture, de belles productions des artistes vraiment supérieurs de ce pays, Rembrandt, Ruysdael et Backhuysen ; mais tout cela n'est rien à côté de Paul Potter : son grand tableau vaudrait seul le voyage de la Hollande, et cela avec des vaches !

L'exposition des peintres vivants n'est pas riche, il paraît que tous n'ont pas envoyé. Il y a pourtant un certain Krusseinau hollandais, qui fait des demi-figures dans le genre de Schnetz : celui-là a bien renié son pays, mais sa peinture offre de véritables beautés ; un jeune homme d'Anvers, nommé Wappers ; un peintre de marine, Schotel ; un paysagiste, Schelfhout, et un certain Eeckhout méritent seuls d'être nommés : Krusseinau et Wappers en première ligne.

Ce qui manque surtout, c'est l'originalité : l'un imite les Français, l'autre, l'ancienne école hollandaise ; on voudrait à tout prix du spontané, dût-il être un peu extravagant.

Amsterdam, 29 septembre.

Me voici dans le tumulte de la grande ville ; le cloaque des grandes cités ne m'a jamais paru supportable qu'à

Paris ; je retrouve ici la sensation désagréable qui me saisit en entrant à Naples. C'est la première fois depuis mon départ que je me demande pourquoi je suis venu si loin, et si Paris ne contenait pas assez de boue et de bruit. La vérité est que je n'avais jamais senti une curiosité excessive de connaître cette Venise enfumée, et sans La Haye et Paul Potter que je voulais voir, je n'aurais pas eu la fantaisie de pousser si loin dans le Nord.

Leyde, que j'ai vue ce matin, peut être regardée comme l'Athènes de la Hollande, Athènes encoqueluchonnée, enfumée, gelée, sentant sa pipe d'une lieue : tant il y a qu'on y trouve quelques beaux tableaux, un jardin botanique, un cabinet d'histoire naturelle, un *théâtre* d'anatomie, comme ils disent, et une collection d'antiquités vraiment curieuses. A mon grand étonnement, j'y ai trouvé des choses que je n'ai vues nulle autre part ailleurs : des antiquités puniques, des statues, vases, tombeaux ; des sculptures javanaises, égales au plus bel Égyptien ; des urnes étrusques avec des sujets variés et du plus haut intérêt. Tout cela m'a fait oublier l'heure et le Musée d'histoire naturelle, et comme je voulais visiter Harlem dans la journée, j'ai quitté Leyde en m'embarquant sur une de ces galiotes qui font un service assez lent, mais continuel entre les villes de la Hollande. Le temps, après un peu de pluie, s'était entièrement éclairci, ce qui m'a permis de quitter la chambre enfumée où j'étais d'abord entré, et de monter sur le pont.

Là, pour la première fois depuis Bruxelles, j'ai pu me

livrer un peu à la lecture des *Promessi sposi*, tout en donnant, de temps à autre, un coup d'œil aux innombrables Paul Potter en chair et en os qui bordaient les deux côtés du canal. Quelquefois je croyais voir des montagnes à l'horizon : c'étaient les dunes qui indiquaient le voisinage de la mer, et qui, par leur hauteur, montraient à quel point nous étions au-dessous de son niveau !

J'en étais à l'ivresse de Renzo et à ses excellents discours, lorsque j'aperçus les clochers de Harlem, et aussitôt je fermai le livre afin de continuer mon métier d'observateur. Il aurait eu beaucoup à s'exercer dans cette ville, si la saison eût été moins avancée ; mais l'été, en s'éloignant, lui a déjà enlevé sa parure de fleurs, et, à l'exception de quelques beaux dahlias, je n'ai pas pu juger par moi-même si la réputation européenne des jardiniers de Harlem était fondée ; cependant, comme en touchant cette terre classique des folies horticulturales, il faut se sentir une demi-heure de passion pour les tulipes et les jacinthes, j'ai fait emplette de quelques oignons qui nous donneront de belles fleurs, s'il plaît à Dieu.

Sous le culte catholique, Harlem possédait la plus belle église de la Hollande. *Faute de mieux* les réformés s'en sont emparés, et non sans mutiler les nombreux ornements de ce magnifique vaisseau ils ont planté leurs banquettes dans cette enceinte vénérable ; mais tout cet attirail ne sert qu'à augmenter l'effet de cette noble architecture. Il y a dans cette nudité imposante comme une protestation du génie de l'homme contre les barbares qui

l'ont méconnu. Le chœur où se sont célébrés les mystères catholiques, ils semblent avoir craint de s'y établir; la nef seule est occupée par le culte réformé. Tous les attributs catholiques ont d'ailleurs disparu, à l'exception d'une pauvre Madone qui n'a sans doute pas été aperçue au sommet d'une des façades latérales, et qui survivra peut-être à la manie religieuse qui a oublié de l'abattre. On ne peut persuader aux Hollandais qu'il n'est pas bon pour les vivants que les morts soient enterrés dans les églises. La prohibition se renouvelle tous les ans, et tous les ans on en ajourne l'exécution dans la crainte du mécontentement populaire.

30 septembre.

Je suis mécontent de ma journée. J'ai fait pour l'acquit de ma conscience, et sans curiosité, la course de Broek et de Saardam, et j'en ai été puni par le désappointement.

Cette propreté si vantée, ces maisons peintes de diverses couleurs, ces rues lavées, brossées, et comme disent quelques-uns, frottées, tout cela est au moins fort exagéré. D'ailleurs qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'une exacte propreté se maintienne dans des rues où l'on passe à peine deux de front, et où jamais un cheval n'a mis le pied? Tel est Broek, résidence d'une colonie qui s'est pétrifiée à la chinoise et qui a résolu en Europe le problème de l'immobilité complète de l'existence.

Quant à Saardam, ce serait la même chose si un nombre

prodigieux d'établissements industriels ne la vivifiait : là, du moins, si l'intelligence n'a pas de grands moyens pour s'élever bien haut, peut-on dire que les affaires la tiennent dans une activité continuelle. Quoi qu'il en soit, en vérité, Saardam était beaucoup plus amusant aux Variétés, quand Potier régnait encore, que je ne l'ai trouvé en Hollande. Il n'y a pas le plus petit mot pour rire dans ce diable de pays; il y règne une sorte de sérieux puritain qui tuerait un homme du Midi en quinze jours; ajoutez à cela que cette contrée a cruellement souffert des inondations de 1825, que tous les arbres sont morts, et vous comprendrez qu'en dépit de ses rues frottées et de treize cents moulins à vent, cette ville parle moins à mon imagination que les arcades du Colysée.

Je ne veux porter aujourd'hui aucun jugement sur Amsterdam, d'abord parce que je l'ai à peine vu, ensuite parce que je suis monté en mauvaise humeur. Au moins ai-je la certitude de voir demain de beaux tableaux et peut-être quelques monuments curieux, mais il faudra beaucoup pour me remettre en goût de cette grande ville à laquelle je préfère la moindre de celles où j'ai passé précédemment.

Demain au soir, à six heures, je repartirai pour Anvers; j'y consacrerai la journée du mardi à revoir plusieurs des belles choses que j'ai admirées à mon premier passage, car au fond j'en suis resté à Rubens et la cathédrale d'Anvers.

Que ce voyage eût été différent si nous l'avions fait ensemble, posément, nous communiquant nos impres-

sions, vivant l'un pour l'autre dans ce monde d'inconnus qui nous auraient entourés ! Mais on ne peut avoir tous les bonheurs à la fois : de pareils châteaux en Espagne ressemblent trop au paradis pour qu'on puisse y croire en ce monde !

LA
SUISSE SAXONNE

(1834)

Il ne faut pas s'étonner de cette façon de dire. Les Allemands, qui en général ne répugnent pas aux alliances de mots, quelque forcées qu'elles soient, usent de celle-ci avec prédilection toutes les fois qu'il s'agit de désigner dans la nature un pays fortement accidenté, des aspects sauvages, un mélange plus ou moins heureux à l'œil d'eaux, de bois et de montagnes. Ainsi vous avez la Suisse bavaroise, la Suisse autrichienne, la Suisse franconienne, tout aussi bien que la Suisse saxonne; vous auriez la Suisse prussienne, si, sur cette terre de sables stériles et de maigres sapins, la nature cessait un moment d'être monotone et rechignée. En Saxe surtout, où le Nord s'oublie par intervalles pour rappeler les plus délicieux paysages de l'Italie et de la Grèce, le nom de Suisse saxonne n'est pas une hyperbole, c'est presque un ou-

trage à cette nature si large, si noble, si majestueusement calme et gracieuse que l'Elbe se plaît à refléter dans ses eaux.

Mais Dresde et les minarets de son église catholique, Pillnitz et la couronne touffue de ses bois, Tharand même et les jolies maisons de bois dispersées dans sa vallée, rien de tout cela ne forme la Suisse saxonne ; il faut dépasser Pilsnitz et remonter l'Elbe jusqu'aux confins de la Bohême pour jouir de ces beautés naturelles dont Dresde se montre aujourd'hui plus fière que de la *Madone* de saint Sixte ou de la *Nuit* du Corrège. C'est ce que chacun vous répète à Dresde : quand verrez-vous la Suisse saxonne ? Il faut trois grandes journées, on vous en prévient, pour ce voyage ; vous prendrez un passe-port de l'Autriche ; vous vous armerez du bâton de pèlerin ; vous serez ravi à coup sûr, pour peu que Jupiter suspende les trésors de sa pluie. Eh mon Dieu ! que me parlez-vous de vos trois journées de voyage ! Je n'ai pas eu en ma vie trois jours pour les grottes aux mille couleurs d'Ibsamboul, ni pour les oliviers d'Agrigente, ni pour l'ombre des marbres de Sunium, et vous prétendez que j'en consacre tout autant à votre semblant de Suisse, que je me livre trois soleils durant à vos fantaisies de sentimentalités naturelles ? Passe pour un jour encore, et n'oubliez pas de m'indiquer le bel endroit.

Ce qui fut dit, fut fait : je trouvai des gens de bonne composition pour m'entreprendre la Suisse saxonne en un jour, et un peu après le bois de Pilsnitz, en approchant du clocher de Lohmen, je fus averti que le pays des mer-

veilles allait s'ouvrir à mes regards. Lohmen, en effet, avec son étroite et verte vallée, son moulin bouillonnant, son château ruiné dont le pied se baigne dans les eaux, le pont oblique qui les traverse et dont la chaussée de larges dalles rappelle les voies antiques ; Lohmen réussirait à captiver un moment sans doute le capitaliste le plus enfoncé dans la spéculation des laines, ou le professeur méditant avec le plus de profondeur sur l'ineffable bonheur que procure un titre de conseiller de cour dans une principauté de douze mille âmes.

Au reste, ne croyez pas que rien s'exclue, de l'utile et du beau, dans cette sage et patiente Allemagne. Il y a temps pour tout en ce pays, aussi riche en alliance d'idées qu'en alliance de mots : l'homme et l'*autre*, comme dit M. Xavier de Maistre, marchent de front dans un concordant attelage, ou plutôt c'est comme deux amis qui vivent ensemble, mais avec une ligne de vie diamétralement opposée, sans avoir quasi le temps de se rendre compte mutuellement de leur progrès. Le jour vient où tous deux atteignent ensemble le but qu'ils se sont proposé ; l'un est Goethe, l'auteur de *Werther* et de *Faust* ; l'autre est Son Exc. M. de Goethe, le ministre d'État et le parfait courtisan.

Il n'est donc personne en Saxe qui ne trouve un moment d'humeur libre et d'émotion rêveuse pour admirer le paysage de Lohmen. D'ailleurs, le guide est là avec sa plaque et son numéro, pour vous rappeler vos devoirs de promeneur. Vous me direz qu'en pareil cas un guide est peu votre affaire. Tout vaut, dites-vous, par le neuf et

l'inattendu : inattendus, un groupe d'arbres, une claire fontaine, un tourillon démantelé, charmeront vos regards ; mais les merveilles vantées à l'avance ont besoin d'être dix fois merveilleuses pour vous séduire.

Qui sait pourtant si vous ne devez pas beaucoup perdre à cette pédante roideur de l'individualité ? Ici, et c'est un des grands avantages de la nation, les impressions simultanées jouent un rôle important : l'individu sait s'abdiquer au profit de la masse, et reçoit en échange une somme de jouissances vraies et de douces émotions. C'est comme la voix allemande, qui, dit-on, s'assouplit plus aisément que la nôtre aux combinaisons harmoniques, et se pose à son rang, dans l'édifice des chœurs, comme un bon soldat s'aligne avec sa compagnie. Voyez ! les chariots arrivent à la file ; les promeneurs abondent par groupes, par familles, par bandes entières ; les paysans ne sont guère moins nombreux que les habitants des villes ; chacun a renié pour le moment le comptoir ou la charrue : il pleut, sur cet amalgame de toutes les conditions sociales, comme une flamme commune de poésie. Tout est sérieux, tout est sincère ; le sarcasme de l'indifférence serait méprisé, le dédain de la contradiction semblerait chose monstrueuse.

Obermann prétend que, sans les bois, la nature de Fontainebleau compterait parmi les plus rebutantes du monde. L'observation d'Obermann, quoique peut-être au fond dépourvue de justesse, n'en est pas moins curieuse à appliquer à tous ces lieux insignifiants par eux-mêmes, qu'un hasard, un rien, ont transformés en trésors d'art et

de poésie. La partie la plus gracieuse et la plus originale sans contredit de la Suisse saxonne est de ce nombre : qu'on se représente, non une vallée entre deux sommets inégaux et changeants, mais une simple fissure à la surface d'une plaine, et l'on aura une idée exacte du défilé d'Ottewald. A dix pas de distance, on ne soupçonnerait pas l'existence de ce défilé. Les parois en sont si rapprochées l'une de l'autre, qu'un voyageur aérien le remarquerait à peine, ou le prendrait pour un ruisseau de feuillage. C'est en glissant sur les gazons mouillés par une pluie d'orage que nous descendions dans ce gouffre, où gazouille un ruisseau, faible ressouvenir des torrents dans les véritables montagnes. La chaleur était accablante; le ciel, dans ses variations rapides de soleil et de nuées, nous lançait tour à tour de larges coups d'arrosoirs, et des rayons, que le feuillage des pins, en les tamisant, rendait plus cuisants encore. Les promeneurs étaient nombreux pourtant, et vous n'auriez pas entendu une seule de ces exclamations d'impatience et de fatigue que la moindre gêne corporelle arrache aux peuples du Midi. Quand on a dit qu'Ottewald est un long et tournoyant ravin, tendu sur les deux rives d'arbres épais et tapissé dans le fond d'une végétation puissante, on croit peut-être avoir indiqué le caractère de cette nature; on se figure en avoir compris le charme le plus singulier. Mais la situation d'Ottewald développe ici des aspects dont on ne saurait se faire ailleurs aucune idée. Ici, l'air, loin d'être raréfié comme dans les montagnes, se charge et se condense de toutes les vapeurs agglomérées dans la

plaine. Ce ne sont plus, comme au sommet des Alpes, des beautés nues aux formes rigides et accusées : ce sont comme des foules de nymphes, drapées de gazes transparentes et humides qui fuient devant vos yeux, qui se cachent derrière les pointes, qui murmurent au fond des grottes ; l'air, presque perceptible à l'œil, semble comme un tissu délicat qui adhère à tous les objets, en adoucit les aspérités, en brode les contours. Les roches à demi éboulées ont beau menacer vos têtes, les pins frappés par la foudre projettent en vain sur l'abîme leurs troncs échevelés : tout vous est jeu, caprice d'un dessinateur ingénieux ; et puis, les plantes, au fond de ce ravin, développent avec tant de sécurité leurs formes luxuriantes, leur tige est si forte, leurs feuilles si larges et si gonflées, qu'on se sent prêt à envier leur bonheur caché, qu'on voudrait s'associer à leur existence de violette, et se faire ermite d'Ottewald. Vous connaissez ces paysages dépourvus de perspective des maîtres primitifs de l'école des Pays-Bas, et dont on retrouve la trace jusque dans les ouvrages de Léonard de Vinci, au fond de la *Vierge aux rochers* et derrière la tête de la *Joconde*. Peut-être même avez-vous admiré dans la moitié du chef-d'œuvre des van Eyck que Berlin conserve, ou dans le *Saint Christophe* d'Hemling de la galerie Boisserée, à Munich, ces entassements d'arbres et de rochers dans les anfractuosités desquels l'imagination des vieux maîtres a logé les Antoine et les Paul : bizarre échange avec les solitudes desséchées de la Thébàide, et contre lequel les saints pénitents auraient réclamé sans doute, comme contre une

tentation diabolique. Eh bien ! Ottewald peut passer pour le type de cette nature que j'avais jugée jusque-là une admirable fantaisie. Comment expliquer cette rencontre inattendue de la nature et de l'art ? Supposera-t-on que ces vieux et grands maîtres, dont on sait si peu que le nom même des plus illustres est encore un problème, aient poussé jusqu'en Saxe leurs mystérieuses investigations ? Croirai-je, comme on a voulu me l'insinuer, que les solitudes de la Forêt-Noire, bien autrement accessibles alors à des habitants de la Belgique, recèlent des beautés d'un caractère analogue à celles qui recommandent Ottewald ? Je ne sais, mais j'éprouvais quelque chose de cette surprise religieuse qui me saisissait en Grèce, quand la tête de quelque jeune fille de Milo m'induisait à ne plus reconnaître dans le sculpteur de la Vénus qu'un copiste bien amoureux.

Et tout cela, malgré les mille ponts, les garde-fous, les escaliers qui vous interdisent jusqu'à la crainte d'un faux pas, malgré les guinguettes qui se trouvent jusqu'au fond le plus retiré d'Ottewald ! Cependant le ravin s'élargissait ; le chemin montait à travers d'innombrables buissons de myrtilles, tous chargés de leurs baies mûrissantes, et à notre droite s'ouvrait une longue perspective de bois et de montagnes, hérissée de roches prismatiques, comme d'autant de forteresses naturelles. C'est là ce qui explique le nom donné au rendez-vous favori des promeneurs de la Suisse saxonne, *die Bastei* ou le *Bastion*. Ce lieu était d'autant mieux choisi pour nous que de l'immense point de vue qu'on y embrasse on peut se faire une idée exacte

de tout le pays exploré par les voyageurs sentimentalistes. En descendant des montagnes de la Bohême, l'Elbe est forcé de se faire un chemin à travers une barrière compacte de rochers. De chaque côté du fleuve s'élèvent et s'opposent des cônes tronqués, taillés sur leurs flancs en prismes allongés, véritables nids de faucons, dont le plus vaste a reçu le château célèbre en Saxe de Kœnigstein. Depuis Pirna jusqu'au sommet bohême du Winterberg, l'horizon offre l'aspect d'une vaste mer coagulée au plus fort de la tempête; l'imagination peut rêver dans le creux de ses flots toutes les variétés d'accident qui font le charme des pays sauvages. De toutes ces pointes qui hérissent la plaine et font rebrousser le cours de l'Elbe, la Bastei seule, disposée en promontoire, offre sur sa face opposée une pente douce, accessible aux plus indolents promeneurs. Ainsi, que l'on monte à pied en venant d'Ottewald, ou qu'on suive paresseusement la route des voitures, le coup d'œil n'en est pas moins subit, l'effet de cette roche suspendue au-dessus du fleuve à près de huit cents pieds n'en saisit pas moins fortement l'imagination. Tandis que derrière vous le bruit des fourchettes dans l'auberge de la Bastei se mêle aux sons aigres de l'inévitable orchestre en plein vent, vous voyez à votre gauche les éperviers se poursuivre de pointe en pointe dans l'amphithéâtre des rochers; à droite et dans le fond coule l'Elbe en longs méandres, sur lesquels glissent des bateaux si éloignés de votre œil que vous percevez à peine les formes des mariniers qui les halent à la cordelle.

La Bastei est tout à fait une terre de liberté, car c'est

le seul endroit de l'Allemagne où j'ai entendu *la Marseillaise*, et Dieu sait quelle *Marseillaise* ! Les bons Saxons ne songent pourtant guère à Hambach. A la Bastei, les physionomies respirent toutes la même jouissance, celle d'un peuple dont la littérature seule a créé les émotions. Que dire de cet inconcevable effet de la volonté d'une douzaine d'hommes qui, à un jour donné, se sont proposé de faire de leurs concitoyens une nation poétique ? Appliquera-t-on le scalpel psychologique à cette passion universelle pour le paysage ? Sera-t-il raisonnable d'user d'ironie à l'égard de cette disposition éveillée, dans une circonstance favorable, par deux bons pasteurs bien avisés pour le salut temporel de leurs paroissiens ? Ou reconnaîtra-t-on tout simplement qu'il est heureux qu'un bonheur né de l'imagination soit venu là s'implanter hier, quand tant de jouissances de l'imagination disparaissent de la face du monde ? Je ne suis plus compétent à traiter ces questions, ayant partagé pendant un jour l'enthousiasme des Saxons pour leur fantaisie de Suisse.

En attendant, les résultats matériels sont immenses pour le pays. Les paysans saxons de cette contrée, naguère très-pauvres, doivent à l'affluence des voyageurs une aisance qui s'accroît d'année en année ; les paysans saxons, devenus riches, n'ont pas du moins oublié les auteurs de leurs richesses : les noms des deux pasteurs qui ont deviné les ressources pittoresques de la Suisse saxonne leur sont demeurés chers et sacrés. A dix pas de la Bastei, au-dessus d'une aiguille sourcilleuse dont l'abord a été rendu accessible par un pont jeté en travers

d'un gouffre immense, on lit l'inscription suivante, à laquelle la collection de Gruter, ou le monument admirable dans lequel M. Boeckh réunit les plus imperceptibles fragments de l'épigraphie grecque, n'offre, je pense, rien de voisin, et, dans son genre, de comparable :

A la mémoire
de deux hommes respectables :
M. Charles-Henri NICOLAÏ,
né à Berlin,
le 26 novembre 1739,
mort le 18 septembre 1823,
pasteur émérite de Lohmen ,
et
M. Guillaume Lebrecht GOETZINGER ,
né à Struppen,
le 1^{er} septembre 1758,
mort le 22 avril 1828 ,
pasteur de Neustadt, près de Stolpen ,
qui les premiers
ont attiré les regards des étrangers sur ce pays ;
les guides de la Suisse saxonne,
reconnaisants.

NOTES

D'UN

VOYAGE EN PROVENCE

(1832)

LA CAMARGUE

Le 4 février 1829, j'avais quitté Rosette sur les onze heures du matin ; il était trop tard pour que j'arrivasse à Alexandrie avant la clôture des portes. Je me laissais donc aller au mouvement paisible de ma monture, et suivais lentement le rivage monotone sur lequel bruit une mer sans fin. Rosette n'est plus ce qu'elle était encore, non-seulement aux beaux jours du négoce oriental, mais encore à l'époque de l'expédition française. Tout ce trafic de détail qui la vivifiait alors s'est éteint depuis que l'unique propriétaire de l'Égypte a concentré dans Alexandrie les produits du sol qu'il épuise. Ces beaux jardins d'oranges et de bananes, si justement vantés par Savary, n'enserrent plus qu'un labyrinthe fétide de maisons abandonnées, de balcons ouverts, de canaux tristes comme

ceux de Venise, et sur le bord desquels s'amoncellent les débris des kiosques et des jalousies. Voilà le beau domaine d'Abdallah-Menou, voilà Rosette telle que la peste et les progrès de la civilisation nous l'ont faite ! Cette impression me poursuivait en tournant les monticules de sable, mouchetés de buissons épineux et de palmiers rabougris, qui forment au couchant la limite de cette ville et furent témoins, en 1807, de la défaite de l'armée anglaise.

Le terrain s'abaisse peu à peu ; l'œil ne voit plus que la mer entourant les buttes de Rosette d'une large ceinture. Il faut toujours marcher pourtant, marcher dans l'eau jusqu'au ventre des montures, et cela trois heures durant. La route est marquée par des poteaux qui rappellent ceux des Alpes dans les hautes neiges. Au-dessous de cette eau mourante, entre le flot qui rugit à distance et le marais qui dort, la mer entretient une chaussée solide qui, toujours s'épaississant et toujours refoulant les vagues, forme pour les siècles à venir un Delta nouveau dont ils ne profiteront pas. A la fin de cette route ambiguë, après que l'oreille s'est habituée au clapotement continu que l'eau fait entendre sous les pas de la petite caravane, un passeur solitaire, un Charon à la barbe chenue, vous remet en terre ferme, au delà d'une coupure du lac d'Edfou. A compter de ce point, vous n'avez plus d'autre indication de la route que la frange mi-partie de gris et d'argent que la vague déroule en murmurant sur la rive. A droite, toujours mêmes replis sans limites, même aspect des nuées qui pèsent sur la mer ; parfois à l'horizon la voile d'une tartane qui cingle vers

Damiette; à gauche, une succession de flaques à peine ridées par le vent, des sables incultes, quelques maigres villages dont les huttes s'ombragent de palmiers, et partout la solitude, sur la mer comme dans le lac, sur le sable comme autour des villages. Marchant ainsi contre le soleil, disputant au flot ce terrain neutre qu'il ne quitte une seconde que pour le reprendre en grondant; me retournant parfois pour voir combien nos traces dureraient peu sur cette route, j'allais portant sans cesse le trouble dans d'autres caravanes plus nombreuses, plus bruyantes que la mienne, aux mouvements confus, aux couleurs variées, aux piaulements plaintifs. C'étaient des nuées de mouettes, de goëlands, de crabiers, de spatules, qui volaient et revolaient vers la rive, pétrissant le sable, émiettant les coquillages, tantôt se dandinant avec effort, tantôt sautillant comme une pierre qui ricoche. Au milieu de cette troupe folle, l'ibis sacré, l'ibis que j'avais vainement demandé aux ruines de Thèbes et aux lacs mystiques d'Abydos, grave, immobile, les pattes ouvertes en compas, comme nous le trouvons sur les enseignes égyptiennes, figurait la méditation, et posait la pensée dont l'antique mythologie l'avait fait le symbole. Mais à mesure que j'approchais, moi profane, de cette pompe isiaque, c'était une terreur, des cris, des réclamations, une retraite, et puis, vingt pas plus loin, un nouveau repos, une sécurité nouvelle, une méditation que recommençait l'ibis, le dieu Thoth en personne, sauf à rompre encore le fil de ses arguments, quand l'homme des races impures et le Typhon qui le portait seraient revenus à la charge.

Il est rare que, même aux lieux qui excitent le plus vivement la curiosité, le sentiment de l'extraordinaire se maintienne sans lassitude ; pour peu que le même effet se prolonge, l'esprit s'y case et rend à la vie d'habitude toute sa puissance. Cette fois j'avais, pour rester en dehors de cette vie, la conviction, si chère à tout voyageur, que la circonstance où il se trouve est unique pour lui, et qu'il ne reverra rien de semblable à ce qu'il voit.

Mais aussi quelle humiliation ne ressent-on pas en retrouvant chez soi, à sa porte, les merveilles que sottement on a cherchées si loin ! En vous retraçant mon voyage de Rosette à Alexandrie, j'ai presque dit tout ce que j'aurai à conter sur la Camargue du Rhône. Ces deux fleuves, le Rhône et le Nil, l'un rapide comme une flèche et vitré comme un lac, l'autre passant du vert de l'eau stagnante au brun noirâtre du limon, au moment de disparaître dans la même mer, divisent uniformément leurs bras, bâtissent les mêmes digues, suspendent leur cours au même point, et réfléchissent alors des rives presque semblables. C'est là une des harmonies les plus frappantes du bassin de la Méditerranée, harmonies par lesquelles toutes les conditions de climat semblent suspendues dans « cette petite partie qui s'étend depuis le phare jusqu'aux colonnes d'Hercule, et où les hommes sont répandus autour de la mer comme des fourmis ou des grenouilles autour d'un marais¹. » Cette ressemblance avec le Delta forme le caractère essentiel de la Camargue du Rhône. Je

1. *Phédon*, tom. 1^{er} de la traduction de M. Cousin.

dévais donc plus qu'un autre, au seul aspect de cette île, éprouver le désir de la visiter en détail. Aussi acceptai-je avec empressement la proposition que me fit M. Honoré Clair de me servir de guide dans cette tournée ¹.

Nous partîmes par une matinée de septembre, et, après avoir traversé les rues tortueuses du quartier des marins, qui donne encore à cette partie d'Arles une apparence de vie, nous roulâmes bientôt sur les ais mal joints du pont de bateaux qui conduit à Trinquetaille, entre les antennes des allées amarrées à l'une et l'autre rive. C'était un riant spectacle, triste pourtant à qui pouvait s'inquiéter, comme moi, si cet aspect vivant, ce laisser aller d'un port maritime, n'aurait pas bientôt disparu. Que le canal de Bouc à Arles soit achevé dans peu, comme on le promet, adieu les périls de l'embouchure du Rhône ; mais adieu aussi les marins d'Arles et leurs belles compagnes, adieu le spectacle des voiles, cette première parure d'un fleuve. Encore une beauté de la nature tuée par l'utilité humaine ; encore une poésie de moins dans le monde ! Je sais qu'on nous fait honte de ces regrets, mais je ne parle ici que pour les faibles et les rêveurs.

Après avoir passé le bras du grand Rhône, on se trouve en Camargue. Il est donc temps que je dise à ceux qui ne sont ni Provençaux ni géographes ce qu'est cette Camargue dont le nom rébarbatif doit blesser les oreilles

1. M. Honoré Clair, l'avocat le plus distingué de la ville d'Arles (ce qui ne prouve pas tout ce que je voudrais prouver), a laissé les plus honorables souvenirs au barreau de Paris, qu'il n'a quitté que depuis peu d'années. C'est lui qui, de concert avec M. Alexandre Clapier, aujourd'hui l'honneur du forum de Marseille, a publié l'importante collection du *Barreau français*.

déliçates. Si j'étais membre de l'Académie celtique, je soutiendrais peut-être que le nom de Camargue n'est que la contraction de *Caii Marii ager*, bien qu'à l'époque de Caius Marius, le champ qu'on lui donne, pour l'amour de l'étymologie, fût probablement encore caché sous les eaux. Si j'avais cadastré le pays, j'aurais à vous communiquer sur les embouchures comblées du Rhône des renseignements plus exacts que ceux qu'on trouve dans la statistique du département; si je préférais l'effet à la vérité dans les rapprochements, je comparerais au fleuve sans eau, le *Bahar-Bila-Ma* de l'Égypte, le *Rhône-Mort* du Languedoc; mais je dois convenir que la poésie n'est que dans les mots. Le Rhône-Mort, si ambitieux que soit son nom, n'est qu'un petit canal, une *roubine*, en langage de Provence. Le *Bahar-Bila-Ma* est un vaste lit desséché, torréfié, imprégné de natron, qui a soif depuis quatre mille ans, qui, depuis ce temps, demande ses eaux au Pharaon qui en détourna le cours pour créer le Delta. Quant à nous, simples promeneurs, nous avons vainement cherché dans les livres ce que veut dire ce mot de Camargue; mais nous n'en trouvons pas le mot plus agréable, pour obscur qu'il soit. Il serait plus juste et plus clair d'appeler cette partie de notre territoire le Delta de Provence.

Qu'on se figure un triangle aussi équilatéral que peut en dessiner un fleuve rongeur et capricieux comme le Rhône, et dans ces limites régulières une pelouse verdoyante que dévore au centre une vaste plaie, l'étang salé du Valcarez. Ici il en est comme de tous les fleuves descendus des montagnes : le Rhône pousse en dessous ses

ouvrages, et fortifie ses digues de tout le limon qu'il a volé aux laboureurs du Dauphiné et de la Bresse ; la mer qui recule, et dont la résistance ne sert qu'à consolider les digues que bâtit le Rhône, rentre parfois avec colère dans son ancien domaine ; cette langue de sable, qui dessine la base du triangle, lui appartient toujours. Plusieurs fois dans l'année elle sait la franchir, et porte des secours à son allié de l'intérieur, le Valcairez, amoindri chaque jour par le soleil. Malheur au Pharaon qui, dans ce moment solennel, poursuivrait le long de la mer un autre Moïse ! Le miracle à qui nous devons le plus beau de tous les cantiques se renouvellerait contre lui.

Il y a donc trois divisions concentriques de la Camargue (et en cela je ne fais que répéter ce que tout le monde en a dit ; épargnez-moi l'accusation de plagiat). Au centre, vers la mer, le Valcairez et les terrains salés qu'il couvre et qu'il abandonne tour à tour. Autour de cette partie absolument stérile se développe une large ceinture de terrains soumis encore à l'influence saline, mais que le Valcairez ni la mer ne couvrent jamais. Là croissent en abondance les plantes dont on tirait la soude avant que les progrès de la chimie eussent appris à l'extraire à moins de frais du gypse et du charbon. Ces plantes, toutes fières de refleurir en liberté, forment une série graduelle depuis le varech battu par les flots jusqu'aux panaches effilés des tamarix qui commencent à ombrager les chemins. Aux limites de cette région amphibie, la terre était parée des bouquets rose violâtre d'une fleur gracieuse et triste, comme un joli visage miné par la fièvre.

Enfin commencent les terrains productifs où le laboureur pousse avec confiance sa charrue, sans crainte que le sillon n'y dévore la semence ; avec les travaux et la richesse de l'homme se montrent aussi les habitations. Mais ne croyez pas que la population afflue et pullule sur le sol nourricier ; rêvez tant qu'il vous plaira, la part de chacun nettement faite, et chacun vivant heureux sur sa part, la nature maintiendra malgré vous les grandes divisions de la propriété ; l'épi n'est jamais si fécond que quand il vit solitaire, que quand sa tête se balance entre des myriades d'autres épis, sans autre voix qui bourdonne autour que celle du vent et de la sauterelle. L'homme qui, réduit à sa force isolée, succombe presque toujours sous les causes de destruction, qui ne peut attaquer la nature qu'en se réunissant en troupe et comme par bataillon, l'homme n'obtient sur les terres les plus fertiles qu'une possession viagère et toujours contestée ; la fièvre, son ennemi livide, y siège au milieu des fleurs et des eaux ; à peine ose-t-il braver sa puissance à l'époque des semailles et de la moisson. Tout le reste de l'année il se retire avec effroi, et si le besoin de la surveillance lui fait jeter quelques sentinelles avancées, ce sont autant de victimes dévouées en holocauste aux jouissances de la propriété. La Camargue cultivée est aussi malsaine que fertile : les statistiques ont intérêt à dire le contraire, mais j'aime mieux m'en rapporter au témoignage des habitants, et surtout à celui de mes yeux. A la fin de septembre, je n'ai vu que malades, je n'ai entendu parler que de maladies ; tous les ans, il descend de la Provence

et du Languedoc des troupes de moissonneuses au teint frais qui s'en retournent jaunes, maigries et décimées; et le propriétaire, qui vit loin du danger, qui ne paraît sur les lieux qu'à de rares intervalles, querelle le fermier sur ce que les bras manquent à l'agriculture; il oublie les fosses que les travaux de sa moisson ont fait creuser dans le cimetière des Saintes-Maries.

Le défaut de population est un premier obstacle au développement de la culture dans la Camargue. Le manque absolu d'irrigation en est un autre plus grand encore. Ici nous sommes loin de l'Égypte; nuls travaux ingénieux n'ont su relever le cours du Rhône au niveau des terres; le fleuve roule profondément encaissé dans ses deux bras. Quant aux moyens d'irrigation dont les Romains s'étaient servis en dérivant à une distance considérable les sources des Alpines, en jetant des aqueducs pour conduire ces eaux sur les marais qui environnent Montmajour, en renouvelant à travers le Rhône le miracle d'Aréthuse, ce seraient autant de récits sans vraisemblance, si des tuyaux de conduite en plomb, découverts en grand nombre dans le lit du Rhône, n'attestaient l'exactitude du fait. A ce dénûment d'eaux, à ce péril constant de la fièvre, ajoutez l'insupportable multiplication des moustiques que développe le voisinage des salines, et vous comprendrez que le séjour de la Camargue doit offrir peu de charme. Aussi n'est-elle guère habitée que par des gens qui ne peuvent faire autrement. A l'exception de la petite ville des Saintes-Maries, qui ne renferme pas cinq cents âmes, vous ne rencontrerez que

des habitations isolées, des *mas*, pour nous servir de l'expression arlésienne, dispersés à de grandes distances et qui souvent restent clos la plus grande partie de l'année. Rien au reste de plus triste que les *mas*, et qui ressemble moins aux métairies des autres parties de la France. Point de ces vastes étables, point de ces troupeaux qui reviennent s'y entasser le soir ; partout où la nature ne concède à l'homme qu'une domination précaire, les espèces domestiques paraissent reprendre le souvenir de leur indépendance ; vous tremblez quand les postillons fiévreux des Marais-Pontins attellent à votre voiture le poulain presque indompté qui va l'enlever avec la rapidité d'une flèche ; les buffles de la campagne de Rome n'obéissent qu'à la lance du cavalier, tels qu'ils sont, et au milieu de leur apparente servitude on croirait que M. Foyatier a été chercher dans leur physionomie le modèle de son Spartacus. J'en pourrais dire presque autant des taureaux noirs de la Camargue. Non que ces derniers n'aient acheté un peu cher leur liberté ; en quittant le joug de l'homme, ils ont renoncé à la douce chaleur de l'étable pendant l'hiver, à la crèche bien remplie : aussi feraient-ils triste figure sur les marchés de nos environs, où la beauté se juge au poids. Je les comparerais volontiers à ces tribus de Bédouins qui, toujours reculant devant les chaînes de la civilisation, vivent au cœur des sables, sans palmiers, sans sources, sans pâturages, dans ces lieux où l'homme sèche sous le soleil comme le fruit sur le cep. Les taureaux de la Camargue sont de même petits, maigres et plus vaillants à la course qu'à la lutte ;

mais comme il est rare que le passant leur demande le secret de leur force, ils ont bon air à jouer l'animal sauvage dans leurs vastes marais. C'est plaisir de les voir de loin entre les soudes arborescentes, semés comme des taches obscures ; puis, quand on s'approche, leurs mouvements, leur curiosité, leur fuite, tous ces nasaux ouverts et luisants dirigés vers le point où le bruit s'est fait entendre ; toutes ces cornes recourbées en arrière, cette longue immobilité pareille à celle de l'oiseau qui s'arrête, ces bonds courts et impétueux qui lui succèdent. Qu'on suppose une race plus forte, des *Gauchos* et quelques sauvages, et l'on se trouvera transporté dans les solitudes de l'Amérique méridionale, dans les *pampas* que nous connaissons tous, grâce aux récits du capitaine Head, ce maniaque cavalier ¹.

Car nous avons aussi des chevaux pour les *Gauchos* de la Camargue, des chevaux arabes, s'il faut en croire une tradition presque éteinte, que les antiquaires de la Provence réchauffent avec amour depuis deux siècles. A côté de ces taureaux d'un noir de jais, dont nous parlions tout à l'heure, paissent des chevaux tout blancs. Plus paisibles que les taureaux, les chevaux de Camargue montrent plus franchement ce qu'ils ont à souffrir de leur

1. On s'étonnera ici que je passe sous silence les *ferrades*, qui ont fait jadis toute la célébrité de la Camargue. D'abord je n'aurais pu en parler que par ouï dire ; puis les *ferrades* deviennent d'année en année plus rares. Le nombre de taureaux décroît dans une progression rapide ; et d'ailleurs les fermiers de la Camargue, pour éviter les dépenses qu'occasionnaient les anciennes assemblées, loin de convoquer comme autrefois les curieux à la marque de leurs troupeaux, tâchent de leur dérober la connaissance du jour où ils se livrent à cette opération.

maigre nourriture : leur allure est molle, leurs jambes engorgées, leurs naseaux embarrassées d'un poil épais; mais, tout affaiblis qu'ils sont, ils ne manquent ni de grâce, ni de finesse; on ne peut leur refuser de la *race*, et l'on prévoit ce que l'éducation pourrait en faire. A part cette petite vanité de naissance, les chevaux de Camargue sont de douces et fort peu utiles créatures : habitués à parcourir une surface absolument plane et sans cailloux, leur sabot se briserait sur la moindre pointe; ils ne sauraient ni monter, ni descendre; en vérité, on croirait qu'ils ne sont là que pour donner matière aux conjectures historiques. Or, voici sur quelle base on les appuie. Il est constant qu'au VII^e siècle, les Sarrasins, répandus en grand nombre au delà des Pyrénées et maîtres de la Septimanie, s'avancèrent jusqu'aux bords du Rhône, qu'ils firent le siège d'Arles et probablement demeurèrent pendant quelques années en possession de cette ville. Il est à présumer aussi que, repoussés imparfaitement, ils revinrent sur leurs pas à plusieurs reprises, jusqu'à ce que Charlemagne leur eût fait repasser les Pyrénées sans retour. Voilà tout ce que l'histoire fournit d'authentique sur le séjour des Sarrasins au bord du Rhône.

Mais au delà de ces témoignages si exigus, si froids, il existe une antiquité bien autrement réelle à nos yeux, celle des romans de Charlemagne. Ici les bourgades deviennent des empires; les maraudeurs, des rois; les bandes, des armées. C'est dans l'Arioste qu'il faut chercher les souvenirs moresques du territoire arlésien. Cet héritier de Mangis vous fera voir clairement sur la mon-

tagne de Cordes, une nouvelle Cordoue ; dans la nécropole d'Arles, un monument de la défaite des Mores, et dans les paisibles animaux de la Camargue, autant de Bayards et d'Alfanès, autant de chevaux-fées, qui cherchent encore leurs maîtres ; sinon il faudra reconnaître, dans cette tribu presque abandonnée, peut-être des parents de ces bêtes sobres et patientes, à l'œil rond, au cou pendant, à la croupe ramassée, qui portent les Bédouins dans le désert ; mais jamais des descendants de ces admirables animaux qui constituent, au milieu des chevaux vulgaires de l'Arabie, la noblesse la mieux prouvée qu'il y ait au monde.

Au sommet du grand Delta de la Camargue, l'avenue qui conduit de Trinquetaille au pont de Fourques, de Provence en Languedoc, décrit la base d'un triangle qui répète en petit la disposition de l'ensemble. Les peupliers blancs qui ombragent cette avenue inégale et profondément sillonnée ressemblent, pour le port et pour le branchage, aux sycomores si nombreux en Égypte, et surtout dans la délicieuse île de Rhoda, voisine du Caire. C'était là l'avant-garde de souvenirs que m'avait donnés le premier aspect de la Camargue à mon arrivée de Nîmes. Mais cette fois, je laissais à droite cette route, pour me diriger, par un chemin étroit, sur la ville presque inconnue des Saintes-Maries.

Le terrain de Camargue se composant d'humus mélangé de sable très-fin, pareil à celui que nous nommons *sable d'alouette*, le voyage est doux et commode, et les voitures roulent comme sur un tapis, tant que le ciel garde

sa sérénité ; mais à la moindre pluie, les routes se remplissent de fange, et le trajet, qui ne demandait d'abord qu'une ou deux heures, dévore toute une longue et pénible journée. Aussi quelque pur que fût le temps à notre départ, ne pouvions-nous jouir d'une sécurité complète au point de l'année où nous étions, et surtout avec les menaces que le ciel ne nous épargnait pas. Après une assez longue course dans une plaine découverte, nous aperçûmes à notre gauche de hautes futaies, que mon compagnon de route reconnut appartenir au château d'Avignon, le domaine favori du général Miollis. A ce moment, le chemin s'enfonce sous des berceaux de tamarix et de vigne sauvage. Les festons de ces lambrusques pendaient sur nos têtes ; nous en cueillions au passage les fruits noirs et aigrets. Nous arrivâmes au bord du Rhône, près d'un ancien manoir, que les cartes nomment *le Baron*, et que le peuple continue de désigner par l'appellation toute sarrasine de *Al-Baroun*. C'était le centre d'un des principaux domaines des Templiers, autrefois propriétaires de presque toute la Camargue. Après la chute de l'ordre, *Al-Baroun* fut transformé en un couvent de femmes, abandonné depuis longues années. Des anciennes constructions il n'est demeuré que la ruine d'une grande tour, la trace des piliers qui soutenaient l'église, et une cour environnée de bâtiments dégradés, sur les murs desquels serpentent encore quelques ogives fleuries, quelques colonnettes vermoulues. A cet ensemble de constructions répond, de l'autre côté du Rhône, une tour mieux conservée, qui dut protéger le

péage d'un bac. Mais le flot de la population s'est retiré trop loin pour que cette communication entre les deux rives existe autrement qu'en souvenir. Nous fûmes longtemps à trouver les gardiens de la métairie d'Al-Baroun. L'écurie bien garnie de litière, le fenil comble de fourrage, tout était à notre merci, et ce n'est qu'au bout d'une heure de repos qu'un enfant, accouru de la campagne, vint à se dire notre hôte, et nous rappela que nous n'étions pas tout à fait en pays conquis.

L'établissement du canal d'Aigues-Mortes à Beaucaire a privé le bras du petit Rhône de toute navigation ; le vestige des travaux de l'homme s'en est effacé ; la nature y a repris tous ses droits. Des buissons épais voilent les deux berges du fleuve ; et le courant, qui s'affaiblit toujours à mesure que la mer est plus proche, descend presque insensible au milieu d'un morne silence. A peine si par intervalle on entend la rame, on découvre la voile rapiécée d'un pêcheur ; le bièvre alors rentre dans les buissons, et le douanier soupçonneux projette sa tête entre les branches. Le bièvre et le douanier, voilà les seuls habitants du petit Rhône : l'un, timide, mélancolique, inactif, et ayant perdu jusqu'au nom du castor, dernier souvenir de son industrie ; le douanier, non moins mélancolique, victime volontaire, que la fièvre ronge au profit d'un principe d'économie politique dont personne n'est convaincu. Mais, quelque misérable que soit sa vie, l'idée qu'il possède une place, un titre, le soutient et l'élève à ses propres yeux, et le paysan qui passe dans la plaine lui ôte respectueusement son chapeau, comme à

un homme en place. Il n'y a que la France au monde où le point d'honneur des fonctions publiques fasse tant de gens vains et honnêtes jusqu'aux derniers rangs de la société.

D'Al-Baroun aux Saintes-Maries, ce fut plutôt une navigation qu'un voyage par terre. Tom Coffin s'orientant sur la route de Plymouth, le vieux capitaine de Peregrine-Pickle, courant des bordées dans la plaine, à cause du vent contraire, ne peuvent plus passer à nos yeux ni pour exagération ni pour plaisanterie.

A gauche, les arbres du château d'Avignon étaient notre seul point de reconnaissance ; nous les perdîmes bientôt de vue.

Tantôt nous trouvions un terrain sec, tantôt nous enfoncions jusqu'au moyeu dans des flaques récemment formées, et dont le caprice du ciel avait bizarrement vergé la plaine.

Les arbres avaient disparu ; les *mas* étaient déshabités ; les soudes commençaient à fleurir ; le Valcares argenté brillait à l'horizon, et notre œil cherchait encore en vain les clochers de cette ville, but de notre voyage.

Enfin une masse de constructions, qui d'abord ne paraissaient pas différer des plus humbles cabanes, mais qui grandissaient à mesure que nous approchions, commença à fixer nos incertitudes. Plus nous gagnions du terrain et plus la forme de cette masse acquérait de précision et d'élégance : c'était le contraire de la fable des *Bâtons flottants*. Enfin nous vîmes se dessiner sur un mur, qui nous paraissait d'abord noir et lisse, des arcades étroites,

de longs pilastres, des fenêtres plus étroites encore. L'extrémité de l'édifice s'arrondissait en abside; le faite se couronnait d'une fine dentelle, et au même instant les maisons basses des Saintes-Maries paraissaient comme des petits autour de la mère église.

Elle n'était déjà plus jeune cette église quand le roi René, ubiquité historique de la Provence, grand fureteur de légendes, mauvais peintre, rêve creux hermétique, monarque pusillanime, prince laid, gouaillieur et débonnaire, hérétique dans le fond, comme presque tout son siècle, mais passionné de cérémonies, et tenant par conséquent plus que tout autre à l'enveloppe catholique, le roi René donc, songeant aux Barbaresques, à leurs promptes descentes à la côte de sa belle Provence, découverte par tant de points; à son Rhône, dont on pouvait ravager en une matinée les quatre rives; à ses moissons de Camargue, qu'un incendie aurait dévorées plus vite encore, crut qu'il serait sage s'il donnait aux Saintes-Maries, le seul point habité de l'île, une importance plus grande que par le passé. Le nom des Saintes-Maries ou simplement des *Saintes*, comme on le dit quelquefois, ne paraît pas avoir précédé la première moitié du xv^e siècle. Celui de *Notre-Dame de la Mer* est le seul qu'on trouve dans les anciens titres; mais l'importance matérielle de la construction nous montre quel était le prix religieux qu'on attachait à ce sanctuaire. Une source qui n'a pas toujours été saumâtre, jaillissant du milieu de ce terrain imprégné de sel, paraît avoir rassemblé autour d'elle les colons originaires, et peut être regardée comme la pre-

mière divinité du lieu. Un historien qui allie bizarrement une dévotion superstitieuse à un grand enthousiasme pour la Provence grecque et païenne, Honoré Bouche, n'hésite pas à placer sur le terrain même de l'église de Notre-Dame-de-la-Mer le temple de Diane Éphésienne que les Marseillais avaient bâti à l'embouchure du Rhône. Une critique un peu plus attentive que celle de Bouche détruit la valeur de cette conjecture, mais ce n'est pas ma faute si la dévotion de l'historien aux reliques des saintes Maries l'entraîne tout naturellement à confondre dans l'origine de cette église la pure étoile de la mer avec l'idole mammellée dont saint Paul devait le premier ébranler les fondements.

Mais déjà circulait en Provence une pieuse légende sur l'arrivée aux bords du Rhône de quelques saints personnages, dans lesquels les Juifs, assassins de Jésus-Christ, avaient poursuivi les parents et les amis du Sauveur. D'ordinaire on attribue l'invention de cette légende aux moines grecs qui abondaient en Provence au x^e siècle ; pourtant je ne crois pas que ce soit là de ces choses qu'on invente. Un sentiment de vénération profonde a dû conserver parmi les chrétiens le souvenir des missionnaires qui, les premiers, avaient apporté la foi dans les Gaules. Peu à peu la personne de ces missionnaires s'est confondue avec les symboles et avec les récits qu'ils apportaient, et dans cette personnification si familière aux siècles naïfs, ne pouvant faire redescendre le Christ sur la terre, on a choisi pour prédicateurs de sa foi les membres de sa famille. La persécution venait de s'allumer dans Jérusa-

lem ; les premiers martyrs versaient leur sang, et les fidèles de la naissante Église se dispersaient épouvantés.

Une barque fut chargée des victimes de choix : on y comptait toutes les saintes femmes, la Madeleine repentante, confondue, je ne sais comment, avec Marie-Madeleine, et même, je crois, avec Marie, sœur de Lazare ; Lazare lui-même ; Marthe, son autre sœur ; Maximin, l'un des soixante-douze disciples, et d'autres saints personnages que je ne me rappelle pas. Cette barque, lancée sur les flots, sans vivres, voiles ni gouvernail, vint aborder miraculeusement à l'embouchure du Rhône. La tradition la plus ancienne place cette arrivée à Notre-Dame-de-la-Mer, elle veut que les saints se soient assis auprès de sa fontaine, et y aient pétri de terre le premier autel chrétien dans les Gaules. Mais, dès l'origine, la pieuse caravane s'éparpille ; Lazare et Marthe s'établissent à Tarascon ; Maximin conduit Madeleine jusqu'à la Sainte-Baume, et fonde une église au pied de la montagne. Notre-Dame-de-la-Mer n'a pas assez de puissance pour conserver toute la légende. Tarascon, qui se hâte, à la fin du XII^e siècle, de retrouver dans ses murs les reliques de Marthe, conquiert le droit de faire aborder à son rivage la barque miraculeuse.

La construction de l'église de Notre-Dame-de-la-Mer paraît antérieure d'un siècle à l'invention des reliques de sainte Marthe, célébrée en 1197. Il existe encore aux Saintes un cartulaire assez considérable, mais non classé. Il m'a été impossible d'y découvrir un titre qui remontât au delà de l'année 1448, époque où le bourg prit le nom des

Saintes-Maries. Quant à ce qui précède, les historiens de Provence n'ont que des conjectures et pas un fait précis. Le souvenir de la légende primitive ne s'était pourtant pas effacé à Notre-Dame-de-la-Mer ; une tradition confuse y faisait soupçonner l'existence de précieuses reliques. On raconte qu'entendant un prédicateur remémorer cette antique croyance, René, ému d'un saint zèle, fit demander au pape Nicolas V l'autorisation de rechercher les corps saints qui devaient reposer à Notre-Dame-de-la-Mer. La recherche fut solennelle, scrupuleuse, dit-on, et surtout féconde en résultats. On fouilla dans la crypte de l'église, et l'on y découvrit l'autel de terre pétrie ; sur cet autel, un chef dans un petit coffre de plomb ; quatre autres têtes non enveloppées, et sur trois côtés de l'autel, trois cercueils de bois qui renfermaient des ossements de femme. L'odeur la plus suave s'exhalait, dit-on, de ces reliques. Les vêtements des personnes qui avaient pris part à la découverte en restèrent imprégnés pendant plus d'un mois. Les deux corps, placés à droite et à gauche de l'autel, furent reconnus appartenir à Marie Cléophas et à Marie Salomé, l'une sœur de la Vierge, l'autre mère du disciple bien-aimé.

La tête, précieusement recouverte de plomb, était celle de l'apôtre Jacques, dit le Majeur, fils aîné de Marie Salomé et martyrisé à Jérusalem ; les quatre autres têtes ne reçurent pas de désignation précise ; mais l'embarras était de donner un nom au troisième cercueil. On aurait bien voulu y reconnaître une troisième Marie ; mais Marie-Madeleine, inséparable de Madeleine la pécheresse,

reposait avec elle à la Sainte-Baume : ce fut donc simplement Sara, la bonne et fidèle servante des deux Maries, et dont le nom surgit à cette occasion pour la première fois dans l'histoire religieuse de la Provence.

L'altière Tarascon n'avait pas laissé d'autre combinaison possible au zèle politique de son prince en faveur de Notre-Dame-de-la-Mer.

La tradition ainsi restreinte n'en demeure que plus touchante; les deux Maries et leur servante, abandonnées dans une barquette au péril de la mer, emportant pour tout trésor la tête d'un fils et quelques reliques de martyrs, le frêle esquif poussé par une main divine au rivage, la fontaine au milieu des sables amers, et la première colonie chrétienne florissant sous le manteau de trois pauvres femmes bannies, voilà de ces choses qui sont vraies à force d'être belles. C'est grâce à ces souvenirs que la commune des Saintes-Maries, jetée ainsi en avant des flots et hors des terrains dont l'homme tire son existence, a pu vivre elle-même et garder longtemps ses murs, son gouverneur et ses prétentions au rang de cité.

Et en effet, en même temps qu'on dorait aux Saintes une châsse précieuse, une muraille de ville s'élevait, des signaux jouaient au faite de l'église et correspondaient avec les autres tours du rivage; la défense de la côte se complétait, et devant cette vigilance les précurseurs de Barberousse se voyaient forcés à la fuite. Voilà le plus grand rôle que les Saintes-Maries aient joué dans l'histoire; le reste de ses annales ne se compose plus que des chances diverses de fortune qu'amenait la pêche du Valcairez, de

la rumeur causée par l'arrivée de quelques illustres pèlerins, et surtout des phases d'un procès qui dure encore sur la possession d'une forêt de pins située de l'autre côté du petit Rhône, et dont le dernier arbre aura péri avant qu'ait pris fin la procédure commencée il y a quatre siècles. Au reste, la prospérité telle quelle des Saintes-Maries a disparu depuis longtemps, avec les privilèges locaux et la crainte des Barbaresques. Absorbée ainsi dans l'immense nivellement des communes, on ne comprend vraiment plus pourquoi cette ombre de ville existe, pourquoi quelques familles s'obstinent à y vivre, si ce n'est que les tombeaux rassemblent les vivants, et que, dans un pays aussi profondément remué qu'est la France, l'habitude est encore pour le plus grand nombre le plus puissant de tous les liens.

Les Saintes-Maries ne pouvaient donc nous offrir comme point de curiosité actuelle que sa légende et son église ; quant au reste, à ses pignons bas, à ses maisons abandonnées, à ses rues tortueuses, à la mer qui murmure près d'elle et appuie lentement sur son mur croulant des dunes déjà plus hautes que ses toits, on rencontre tant de ruines, de labyrinthes déserts, de villes mortes dans ce beau pays de France, que chacun, si bornés qu'aient été ses voyages, trouvera dans son souvenir quelque chose d'analogue à ce que je peins. Cette face décrépite compte trop de rides pour que je hasarde un parallèle entre sa douleur et celle des Niobé de l'Orient.

J'ai dit que je n'avais pu retrouver aucun document qui se rapportât à la fondation de l'église des Saintes-

Maries; mais le caractère de l'architecture ne peut laisser aucun doute à qui connaît les monuments les plus authentiques du Midi : la construction de cette église appartient certainement à la dernière moitié du XI^e siècle. Quant à en faire la description, j'éprouve un embarras réel, privé que je suis du secours des figures, et ne sachant assigner au lecteur, comme point de comparaison, aucune des publications déjà nombreuses dont notre architecture chrétienne a été l'objet. Il est étrange que, dans les travaux qui ont pour but de déterminer les caractères historiques de cette architecture, on ait entièrement laissé de côté une série de monuments dont l'époque reculée ne peut être mise en doute, et qui, dans la disposition et les ornements, présentent les anomalies les plus singulières. Si je disais qu'il existe dans le midi de la France cinquante églises intactes, construites dans l'intervalle de deux siècles, de l'an 1000 à l'an 1200, par conséquent antérieures pour le plus grand nombre à l'introduction de l'ogive dans le nord, et qui, conservant dans les arcs le plein cintre des âges précédents, montrent déjà dans les voûtes cette brisure du demi-cercle qui, étendue à toutes les parties de l'architecture, doit devenir le caractère essentiel d'un système nouveau, qui ne crierait à l'impossible, à l'ignorance, au scandale ! Que serait-ce si j'ajoutais qu'au lieu de ces colonnes d'emprunt ou de ces pieds-droits qui, dans presque tous les pays, paraissent inséparables de l'ordonnance romane, nous trouvons en Provence et en Languedoc des pilastres ou des demi-colonnes en saillie, appuyés sur des masses den-

telées dont les divisions représentent la moitié d'un de ces piliers posés en pointe, que profilent des nervures et que terminent aux quatre angles de longues colonnettes, piliers que tout le monde s'accorde à regarder comme une partie essentielle du système à ogive perfectionné? Si je montrais ces groupes prolongés jusqu'à une grande hauteur, et se terminant, au lieu de chapiteaux du bas-temps, par une corniche sévère, dont le bandeau serpente tout autour de l'édifice, et, au-dessus de cette corniche, la voûte, s'élevant avec légèreté, et se brisant au point de rencontre, sans nervures, sans croisement d'arêtes, sans rien de ce qui, soit avant, soit après le XI^e siècle, semble marquer la chaîne des traditions de l'architecture?

L'église des Saintes-Maries ne peut pas être comptée parmi les plus étendues de ces édifices. Comme beaucoup de temples de la Provence, elle est dépourvue de nefs latérales; les arcs qui séparent les piliers, dont j'ai tâché de donner une idée, s'appuient sur la muraille d'enceinte. Dans l'origine, l'église ne comptait que quatre travées jusqu'à la naissance de l'abside; entre chaque travée est une chapelle, et d'un côté seulement, une longue et étroite fenêtre. Un contre-fort épais répond au dehors à chaque pilier de l'intérieur; au midi, et vers la plage, les murs sont pleins et présentent encore plus de résistance. Ce que l'extérieur offre sans contredit de plus curieux, c'est l'abside: qu'on se figure un hémicycle ouvert au centre par une seule fenêtre et que surmonte une couronne taillée à huit pans et détachée du fond, en guise

de mâchicoulis; chaque pan, divisé lui-même en deux petits arcs que supporte une retombée qui s'appuie de deux en deux sur un mince pilastre courant le long de l'abside; puis au-dessus, et en retraite de cette bizarre décoration, une nouvelle construction qui n'est ni tour, ni abside, coupée à sept pans réguliers et tranchants, éclairée par une fenêtre perpendiculaire à celle de l'hémicycle inférieur et se terminant par une terrasse, ancienne demeure des vigies de la côte. L'ordonnance intérieure ne reproduit qu'imparfaitement cette curieuse disposition. L'ancien chœur, séparé de l'église par une cloison de bois, sert maintenant de sacristie; la salle qui répond à la tour superposée à l'abside, et avec laquelle on communique par un escalier en limaçon pratiqué dans l'épaisseur d'un des éperons du nord, renferme le cartulaire et les reliques. Chaque année les châsses des Saintes, tirées de leur retraite, sont suspendues par une poulie à travers une fenêtre qui s'ouvre sur l'église; ainsi balancées en l'air, elles descendent lentement sur un autel construit en avant du chœur, et, la fête terminée, remontent par le même chemin. La recherche, commandée par le roi René, a fait soulever l'ancien pavement de l'église. Une crypte, qui ne paraît pas antérieure à l'invention des reliques, s'ouvre par une large entrée au centre de la nef; un double escalier de six marches conduit au chœur; d'autres degrés mènent en sens inverse dans la crypte, entièrement dépourvue d'ornements. Enfin, à la hauteur du second pilier de la primitive église, une grille sert d'entourage à la source près de laquelle les Saintes ont trouvé un asile,

et qui ne dépouille, dit-on, qu'une fois l'an la saveur saumâtre de ses eaux.

A la fin du xv^e siècle, l'église, devenant trop étroite pour l'affluence des pèlerins, fut allongée de deux travées. Elle perdit à cet agrandissement tout mérite d'harmonie dans le plan et la disposition. Sa façade disparut aussi et fut remplacée par une construction insignifiante. Ce que l'édifice a gardé de plus curieux à l'intérieur, c'est la sacristie autour de laquelle existent au nombre de huit les colonnes de marbre blanc qui décoraient l'ancienne abside. Ces colonnes, qui ne sont pas toutes du même temps, fûts lisses, tors, ou à cannelures droites, chapiteaux imités des anciens feuillages corinthiens ou chargés de figures, ces colonnes, dis-je, se distinguent toutes par une délicatesse de travail qui correspond à la beauté de la matière. Sur le cinquième chapiteau se trouve une représentation naïve de la visitation. Une femme filant sa quenouille, Joachim appuyé sur sa béquille, terminent de chaque côté la composition. On voit sur le chapiteau suivant le sacrifice d'Abraham : une tête de bélier, placé au centre de l'abaque, et qui remplace le fleuron corinthien, figure le bélier caché dans le buisson et que l'ange montre à Abraham. Deux autres jolies colonnes, supportant un arc aussi de marbre, répondent au dehors de l'abside, aux colonnes et aux arcs de l'intérieur. La couverture de la nef se compose entièrement de dalles de pierres, dont la pente, presque insensible, est dissimulée à la vue par une balustrade qui règne tout autour de la terrasse supérieure. La nature de ce revêtement, qui surmonte

immédiatement la voûte ogive, suffit pour exclure l'idée d'une restauration postérieure à l'époque où l'église a été construite. Les rénovations si fréquentes dans les charpentes des autres pays n'ont pu avoir lieu aussi souvent en Provence, où la pierre remplace presque constamment, à ces âges reculés, le bois, la tuile et l'ardoise.

Le faitage est orné d'une dentelle de pierres qui s'ajuste dans une gaine longitudinale perpendiculaire au centre de la nef. Cette dentelle, précieusement évidée, se compose de petites ogives formées par la rencontre d'arcs à plein cintre. J'ai retrouvé exactement la même particularité dans le faitage de la chapelle de Sainte-Croix, construite par les moines de Montmajour en 1019.

Telle est en somme cette église forteresse bâtie contre le flot, le vent et les pirates, et dont la masse presque indestructible continuera de s'élever dans le désert, comme la basilique abandonnée de Maguelonne, quand les derniers habitants des Saintes-Maries auront de même disparu.

Cette visite achevée, nous reprîmes notre premier chemin, sous la protection d'un guide qui nous évita les erreurs de l'arrivée. L'hospitalité nous avait été offerte par les propriétaires actuels du château d'Avignon; ce n'est pas sans une certaine émotion que j'entrai dans cette demeure honorée naguère par la présence et l'affection d'un illustre général; tous les souvenirs de Miollis, si vivants encore dans Rome, tous les récits que j'avais entendu faire de cet homme si noblement original, si brave, si spirituel et si probe, me revinrent à l'esprit. La

simplicité de mœurs du général est encore écrite dans les moindres détails du château ; des meubles de tapisserie du xvii^e siècle, des tentures de lampasse verte à l'antique en sont les plus précieux ornements. Un petit enclos d'arbres fruitiers, auxquels se mêlent des buissons de rosiers du Bengale, rappelle auprès du château le *vergier* si étroit, que nos pères regardaient comme une création de délices. Les bâtiments du fermier touchent de l'autre part à ceux du maître. A dix pas de l'enceinte, des routes tortueuses et agrestes, seules avenues qui y conduisent, s'enfoncent sous l'abri de vieux chênes dont les troncs verdis par la mousse succombent aux enlacements du lierre et de la vigne sauvage.

Le lendemain, de bonne heure, après une pluie moins prolongée que nous n'aurions pu le craindre, nous atteignons, au delà du petit Rhône, la hauteur de Saint-Gilles.

Mais ce que j'aurais à dire de cette petite ville demande trop de temps et de place pour que je ne m'aperçoive pas qu'il est temps de clore cette fois mon récit. Si j'avais le don de transformer mes vieilles églises en autant d'héroïnes du temps passé, si mes histoires de maçon pouvaient intéresser plus d'une douzaine de lecteurs, ce serait peut-être une mauvaise prétention que de laisser, comme l'Arioste, le roman au plus beau de l'aventure. Mais les ruines du temple de Saint-Gilles pourront encore sans inconvénient dormir quelque temps dans l'oubli, jusqu'à ce qu'une justice tardive les replace au rang élevé qu'elles doivent occuper dans l'histoire de l'art français.

VOYAGE EN ÉGYPTE

(1828 - 1829)

A bord de *l'Églé*, le 4 août 1828.

Voici aujourd'hui cinq jours que nous sommes partis de France, et déjà un espace immense nous sépare. Hier au soir, nous avons perdu de vue les côtes de la Sardaigne que nous côtoyions depuis deux jours, et maintenant nous voguons à pleines voiles vers la Sicile que nous verrons peut-être ce soir, peut-être demain matin ; dans tous les cas, il est difficile que nous soyons à Girgenti avant après-demain 6 août. Le temps a été constamment beau depuis notre départ, nous avons marché constamment dans la route la plus directe, et sauf le calme qui nous prend une ou deux fois par jour, et la pluie qui nous a fait une petite visite, notre voyage est monotone à force de prospérité. Nous n'avons pas eu depuis le premier jour de ces vents comme il en soufflait

dans la rade de Toulon, et grâce auxquels j'ai éprouvé pour la première fois le plus ennuyeux de tous les maux ; le lendemain j'étais mieux, mais je fis la sottise de ne prendre à déjeuner ni thé, ni café, et je gagnai à cette abstinence une des migraines les mieux conditionnées que j'aie éprouvées de ma vie. Il m'a fallu encore une journée pour me raffermir complètement le cœur et m'habituer à un changement de vie aussi complet. Hier enfin j'ai ouvert ma caisse de livres et repris le cours de mes occupations.

Jusqu'à présent tout va bien ; la meilleure harmonie continue de régner à bord et parmi les passagers ¹. Champollion est un homme qui ne varie pas d'un moment, toujours de bonne humeur et d'une complaisance inépuisable pour toutes les communications dont j'ai besoin. Je cause plus souvent encore avec Rosellini ² à cause du rapport de nos positions ; comme moi, en partant pour l'Égypte, il a quitté une femme qu'il aime. Il est très-doux, très-complaisant, spirituel et immen-

1. L'expédition scientifique que le gouvernement français envoya en Égypte en 1828, sous les ordres de l'homme de génie qui venait de découvrir la clef des secrets que l'écriture hiéroglyphique cachait au monde depuis tant de siècles, se composait de MM. Bibent, Nestor Lhôte, Salvator Cherubini, Alexandre Duchesne, Bertin fils et Lehoux dessinateur. Le *Moniteur* du 11 août 1828, après avoir annoncé le départ de l'expédition ajoutait : « M. Lenormant, inspecteur au département des beaux-arts, a profité de cette précieuse occasion de visiter les monuments de l'Égypte. »

Le grand-duc de Toscane avait désigné plusieurs savants italiens pour se joindre à M. Champollion jeune, et sous sa direction seconder ses recherches. C'étaient MM. Ricci, Angelelli, Gaetano Rosellini et Raddi ; ils avaient pour chef M. Hip. Rosellini, professeur de langues orientales à Pise.

2. M. Rosellini avait épousé la fille de Cherubini, personne d'une rare beauté.

sé.nent instruit. Bibent est le plastron de la troupe et soutient passablement son rôle. Cherubini est un jeune homme d'une excellente nature, Parisien par essence. Le docteur Ricci, qui a déjà passé dix ans en Égypte, est fort intéressant. Le commandant de *l'Eglé*, M. Cosmao Dumanoir, nous fait les honneurs de son bord avec une grâce et une complaisance inimaginables.

6 août, en vue de Sciacca, Sicile.

Depuis hier matin, nous voyons les côtes de cette belle Sicile où chaque point que je découvre me rappelle une émotion, une observation, quelquefois une peine, bien plus souvent un plaisir. Dans le courant de la journée nous serons à Girgenti. Je continue à me porter dans la perfection. La chaleur, qui est très-forte dans ces parages, surtout pendant les heures de calme, ne m'incommode nullement. Quant à la nourriture, je n'en parle que pour me plaindre des excès auxquels nous sommes pour ainsi dire condamnés chaque jour ; la table du commandant est celle d'un ministre.

Ce qui me fait passer le temps assez vite, c'est que je travaille beaucoup. Je lis déjà l'arabe assez passablement, je l'écris un peu mieux, et je conjugue mon verbe comme un écolier de septième. Je prends une leçon d'héroglyphes par jour, et outre cela, j'ai déjà lu la description de l'Égypte par Strabon, texte et notes.

Le même jour, en vue de Girgenti.

Hélas ! toutes nos espérances sont trompées ; le sort ou plutôt la *sanità* de Girgenti en a décidé autrement que nous ne l'avions espéré. Cette maudite maladie ¹ de Marseille a jeté l'alarme dans ces parages, et il s'en est suivi un ordre général dans tous les ports de la Sicile d'une quarantaine de quatorze jours pour tous les bâtiments provenant de la côte méridionale de France. Nous avons vainement discuté hier au soir pendant deux heures et voulu prouver que Toulon était au nord de Marseille, *molto più a tramontana*, notre éloquence et nos découvertes géographiques ne nous ont servi de rien et nous quittons cette côte sans avoir mis pied à terre, sans avoir seulement aperçu ces beaux monuments dont je conserve un si vivant souvenir !

Alexandrie, 21 août.

Nous voici en Afrique, séparés de la France par près de cinq cents lieues de mer, sur un sol brûlé, environnés d'une population étrange. Je suis encore tout étourdi de l'aspect d'une ville d'Orient. A Girgenti, nous avons eu le crève-cœur d'apercevoir les temples de la haute mer, à plus de trois lieues de distance : ce désappointement fut bientôt oublié, surtout par moi, à qui il avait suffi de re-

1. Une épidémie de petite vérole très-meurtrière.

connaître de loin la physionomie du pays pour que mes souvenirs se réveillassent dans toute leur vivacité. C'était le 7 au soir que nous avions remis à la voile, maudissant de grand cœur la petite vérole de Marseille, les *santés* et les Siciliens. Le 8 au matin, nous apercevions déjà les côtes de Gozzo, l'île de Calypso. Bientôt nous découvrîmes Malte, et nous passâmes rapidement à deux lieues de distance devant Cité Lavalette, dont l'aspect nous parut on ne peut plus majestueux. Le 10 était l'anniversaire de la naissance du commandant; comme nous étions fort contents de lui, nous voulûmes lui faire une surprise. On prépara un transparent, on fabriqua des couplets (votre serviteur fit ceux de la France), on chargea les canons : mais le soir la mer devint houleuse et l'impossibilité où nous étions de nous tenir sur nos jambes, fit ajourner la fête au lendemain. Le 11, après un vent frais et un tangage violent, la mer devint plus calme le soir, et la fête eut lieu tant bien que mal au bruit des plus belles décharges que l'on pût entendre. Ce jour-là nous avions aperçu pour la première fois la côte d'Afrique; c'était la Cyrénaïque avec sa brillante verdure, qui nous annonçait la partie du monde où il s'en trouve le moins. Le lendemain nous vîmes encore mieux cette belle côte, nous aperçûmes distinctement, dans le creux des vallées, les tentes et les troupeaux des Arabes, et à la nuit la côte parut toute semée de leurs feux. Le 13, le rivage s'abaissa insensiblement, et au moment où nous le perdîmes de vue, nous aperçûmes, derrière un filet de verdure, le jaune pâle des sables du désert. La mer était redeve-

nue complètement calme, une brise presque insensible nous portait légèrement vers le but de notre voyage. Nous restâmes quatre jours sans apercevoir la côte. Le 17 au matin, la rive basse et sablonneuse de la Marmarique se découvrit à nos regards ; nous la suivîmes pendant toute la journée, et le 18, à onze heures, nous étions en vue d'Alexandrie.

Ce n'était pas sans un vif sentiment d'inquiétude que nous touchions ce rivage : ignorant depuis longtemps déjà les mouvements de la politique, nous pouvions rencontrer la guerre là où nous avons besoin d'une paix assurée. Nous commençâmes à nous rassurer, quand nous vîmes tranquillement amarrés dans l'intérieur du port trois bâtiments de guerre français.

Nous jugeâmes que le blocus était aussi serré que possible, mais que probablement il s'ouvrirait amicalement pour nous. Effectivement, après avoir manqué deux ou trois fois d'échouer sur les récifs dangereux qui ferment le port, nous vîmes arriver à notre bord un des plus beaux Turcs du monde qui nous pilota à merveille, et un quart d'heure après, la commission du port, accompagnée de son drogman, était à bord de *l'Églé*, encore plus préoccupée de nouvelles politiques que nous ne l'étions nous-mêmes, et aussi désappointée que possible de ce que nous n'avions rien à lui apprendre. Les Alexandrins étaient encore tout émus de ce qui venait de se passer sous leurs yeux ; il y avait effectivement trois ou quatre jours qu'une flotte de près de quarante voiles avait quitté le port pour aller reprendre, en Morée, Ibrahim et son armée. L'ami-

ral Codrington, à la tête d'une petite escadre, était venu presser la conclusion du traité avec le vice-roi, qui s'y était prêté le mieux du monde. Les esclaves grecs, délivrés au nombre de cent cinquante-huit, étaient déjà partis pour retourner dans leur pays ; enfin il était évident que Méhémet-Ali avait adroitement tiré son épingle du jeu, et il était impossible que les événements de la guerre, tant en Grèce qu'en Turquie, réagissent sur nous. Il ne fallait rien moins que cela pour assurer notre voyage ; une autre combinaison d'événements aurait pu nous porter un grand préjudice, et s'il faut tout dire, M. Drovetti avait écrit à Champollion une lettre, qui heureusement s'était croisée avec notre bâtiment, dans laquelle il l'engageait, d'après l'avis même du vice-roi, à remettre son voyage à une autre année. Aussi notre débarquement a-t-il causé un moment d'embarras à M. Drovetti. Quant au pacha, il a dit tout aussitôt en bon prince : qu'ils soient les bienvenus ! et l'affaire a été arrangée en un clin d'œil. — Il est bien possible que dans tout cela il se soit glissé un peu de jalousie de la part de Drovetti, qui depuis longues années exerçait une espèce de monopole des antiquités égyptiennes, et qu'il ait pu voir dans Champollion un concurrent redoutable ; mais ce petit nuage a été bientôt effacé, et maintenant les choses sont au mieux.

Pour en revenir à mon récit, quand une fois nous eûmes pris notre station dans le port, nous nous occupâmes des moyens de débarquer le soir, impatients que nous étions de nous faire une idée de cette Alexandrie, qu'on nous avait dépeinte sous de si vilaines cou-

leurs. L'aspect général du port et des environs était néanmoins plus engageant que nous ne nous y attendions. A gauche, sur la presqu'île pelée, s'élevait le palais du vice-roi et de son fils; plus loin, toujours au nord, le fort du phare nous indiquait l'emplacement de ce célèbre monument. A droite, plusieurs forts, des jardins de palmiers et la fameuse colonne de Pompée s'élevaient d'une manière pittoresque sur les dunes de sable dont la côte est couverte. Devant nous, quelques minarets se mêlaient aux ruines innombrables qui nous cachaient la vue de la ville, dont on n'aperçoit qu'une ligne blanche et uniforme, pareille à celle d'une longue muraille fortifiée. A la brune nous nous embarquâmes sur un canot, et une demi-heure après nous avons touché le sol de l'Afrique.

Décrire la confusion, le spectacle bizarre, l'agitation singulière de cette ville, ce serait la chose impossible. Pour une cité comme Alexandrie, il faudrait créer des termes nouveaux, ceux dont nous faisons usage ne pourraient présenter qu'une idée fausse et hors de tout rapport avec la réalité.

Le nom de ville, tel que nous l'entendons, implique des rues, du pavé, des maisons, voire même un maire et des gendarmes; ici, il n'y a rien de tout cela, à proprement parler: il semble que les hommes se soient agrégés sur cette langue de sable, absolument comme l'a voulu ou permis le pur hasard. Et quels hommes encore que ceux-ci! Quel mélange des populations les plus disparates, les plus nouvelles à l'œil d'un Européen! Ici le Turc avec ses longs habits et sa grave démarche, là le Juif beau comme Jo-

seph ou grimaçant comme Caïphe ; d'un côté le mol Arménien, de l'autre le Bédouin à l'aspect sauvage, enveloppé pittoresquement de sa longue draperie blanche et monté sur son dromadaire, et plus grave que tous les deux ensemble ; la chemise bleue de l'Arabe en contraste avec le frac européen, les habits rouges des troupes d'Ibrahim à côté des vestes bleues de nos matelots. Ici les grands officiers cousus d'or, précédés d'esclaves portant des torches, là une troupe de femmes voilées et d'enfants nus, retraçant l'image de la misère poussée à son dernier période. Et cet incroyable mélange circulant autour de maisons à peine construites, dans des sentiers tortueux, avec une agitation, des mouvements, un langage, auprès desquels Naples ressemble à une Thébaidé. — Voilà quelle est Alexandrie dans toute la vérité de sa confusion, dans la sublime et burlesque horreur de son aspect ! Ajoutez à cela que nous voyions toutes ces choses à la nuit tombante, comme à travers un prisme fantasmagorique, et vous pourrez imaginer dans quelle disposition nous revînmes à bord de *l'Églé* passer une dernière nuit. La journée du 19 fut employée à préparer notre débarquement définitif à terre, et lorsque la chaleur du jour fut un peu calmée, nous allâmes prendre possession des logements qui nous avaient été préparés, pour Champollion chez M. Drovetti, et pour moi chez M. Pedemonte, gendre de notre consul, et remplissant les mêmes fonctions pour la Sardaigne. Le quartier où nous demeurons compte une rue passable, une place grande comme la place Louis XV, et des maisons qui ressemblent à quelque chose.

Ce fut avec un inexprimable plaisir que, pour la première fois depuis dix-huit jours, je me trouvai étendu dans un lit large, mollet et tranquille : aussi passai-je une nuit de bénédiction ; le lendemain, j'avais à peine les yeux ouverts qu'un esclave, noir comme du charbon, m'apporta un café au lait délicieux ; je m'étais levé pour le savourer, jugez du plaisir que j'éprouvai en apercevant de ma fenêtre le plus joli musée en plein vent que l'on peut imaginer, une maison toute criblée de fragments antiques, de sculptures égyptiennes, grecques, romaines, et byzantines, et vis-à-vis un portique arabe du goût le plus original et le plus délicat. La pensée me vint aussitôt que si j'étais confiné pour la vie dans cette chambre, je pourrais écrire mon histoire de l'Art à l'aide des fragments que j'avais sous les yeux. Mais comme, grâce à Dieu, je n'avais point un pareil parti à prendre, je préférerais constater ma précieuse liberté en me joignant à notre caravane qui roulait de visite en visite et de consulat en consulat. Ces formalités remplies, nous montâmes sur une des terrasses les plus élevées de la ville d'où nous pûmes saisir l'ensemble de l'Alexandrie antique et de l'Alexandrie moderne, et comprendre par les yeux les descriptions qui, à défaut de ce genre de confirmation, ne laissent qu'une impression confuse et incomplète. Le soir, notre promenade fut pour les obélisques appelés aiguilles de Cléopâtre, qui présentèrent à Champollion plusieurs singularités qui n'avaient pas été signalées. Ce point qui fait partie de l'emplacement de la ville antique et d'où l'on jouit d'une des vues les plus pittoresques du

pays, tant sur la mer que sur plusieurs couvents coptes et grecs, et sur la mosquée qui sert de sépulture à la famille du pacha, ce point, dis-je, est devenu, à l'occasion des fouilles que l'on y a commencées, le rendez-vous de nos dessinateurs, et l'on peut dire que dès ce moment, l'expédition a commencé le cours de ses travaux. Quant à moi, je continue de me préparer aux choses bien plus importantes que la Haute-Égypte va nous offrir, par la lecture d'Hérodote et l'étude des caractères hiéroglyphiques. Champollion continue d'être, pour les renseignements dont j'ai besoin, un modèle de complaisance inaltérable. Je m'occupe aussi des emplettes nécessaires à la longue course que nous allons entreprendre. Il est probable que je n'arrêterai de domestique qu'au Caire, où le docteur Ricci m'a promis de me procurer un homme fidèle et intelligent. Quant à l'ensemble de la caravane, elle sera munie d'un drogman et de deux janissaires dont le pacha lui a fait gracieusement cadeau. Notre temps se passe, en dehors de nos courses, dans une mollesse orientale : on reste des heures étendus sur des divans, buvant de temps en temps le café dans de petites tasses à la chinoise, et savourant dans des pipes de huit pieds le plus délicieux tabac du monde. Cela se renouvelle au moins quatre fois par jour, sans qu'il en résulte la moindre incommodité et sans qu'on s'en fatigue : il paraît au contraire que la petite irritation que laisse l'usage du café à toute heure est nécessaire pour combattre la chaleur rendue terrible par sa continuité. Néanmoins les vents du nord ont commencé à souffler et tempèrent l'ardeur de ce soleil africain.

Il est probable que le pauvre Pariset se trouvera fort désappointé à son arrivée en Égypte; car il y a trois ans qu'il n'y a eu de peste. Le pacha a établi des lazarets, et l'opinion commune est que cette année se passera comme les trois précédentes.

Je ne sais encore combien de jours nous resterons à Alexandrie : l'expédition devra terminer les dessins des obélisques, prendre l'empreinte exacte de l'inscription de la colonne de Pompée, et en outre compléter les préparatifs du voyage.

Dans le courant de la semaine, j'irai visiter d'un côté la nécropole et les bains d'Alexandre, et de l'autre Aboukir et les ruines de Canope. Tout cela nous mènera au 5 ou 6 septembre, époque à laquelle nous partirons pour le Caire où nous passerons quinze jours. — Nous avons trouvé ici une collection égyptienne appartenant à un certain Nizzuoli que le grand-duc de Toscane doit acheter. J'en ai fait avec beaucoup d'intérêt le relevé sous le rapport de l'art, et j'y ai déjà trouvé des choses fort curieuses; nos jeunes gens sont actuellement occupés à en dessiner les objets les plus remarquables. J'ai reçu en cadeau de M. Drovetti un couvercle en terre noire d'une forme singulière et d'un joli travail. Ce sera la première pièce de ma collection égyptienne.

Quant aux monuments arabes, il n'y a pour ainsi dire absolument rien à Alexandrie, l'extérieur des mosquées est dans un état de délabrement dont on ne peut se faire d'idée.

J'ai cependant noté plusieurs motifs assez curieux pour

mon affaire. Mais comme ces monuments n'ont ni dates ni inscriptions, et qu'au bout de dix ans, toutes les constructions ont ici le même aspect que des ruines de deux cents ans, je ne compte pas tirer un grand fruit de ces remarques. C'est au Caire seulement que je trouverai à travailler sous ce rapport, et j'ai acquis la certitude qu'avec l'habit oriental, il serait facile et sans danger de pénétrer dans les grandes mosquées. En général, on se fait de loin des monstres étranges des gens de ce pays, et pourtant ils valent peut-être mieux, canaille pour canaille, que la population de nos grandes villes. Il est certain que tous les Francs qui habitent depuis longtemps ces pays font un cas extrême de la douceur de mœurs des Arabes dans toute l'étendue de l'Égypte sans exception. Les meurtres, par exemple, sont des événements fort rares, et encore sont-ils presque toujours commis par des étrangers.

Il est resté dans cette population des traces curieuses de l'expédition française il y a trente ans. Nous sortions hier de la ville pour nous rendre aux obélisques, quand nous fûmes accostés par un aveugle qui nous adressa de la sorte la parole en français : « Donne-moi quelque chose, citoyen ; je n'ai pas encore déjeuné ce matin. » Champollion tira de sa poche quelques sous et les lui donna. « Cela ne passe pas ici, mon ami : » reprend le mendiant, après les avoir touchés. « On remplace les sous par une piastre du pays » (7 sous 1/2). « Ah ! c'est bon, mon ami. Je te remercie, citoyen » Cette petite conversation nous amusa fort.

Un volontaire à bord de *l'Églé*, jeune homme de dix-neuf ans, appartenant à une bonne famille française, a déserté, et s'est réfugié chez le gouverneur d'Alexandrie; là il a fait profession de foi musulmane, et de ce moment appartient au gouvernement turc. Le consul n'a plus d'autre droit que de l'interpeller trois fois en présence du gouverneur pour savoir si sa résolution est bien prise; s'il persiste, ce sera une affaire finie et un renégat de plus. — Il n'y faut pas plus de façon. Quoique cet exemple soit le premier qu'ait donné la marine française, cette manie prend à bon nombre d'Européens. Je n'ai jamais rencontré cerveaux plus à l'envers que ceux des gens qui habitent ce pays: ce qu'il y a de plus singulier, c'est de voir à quel point le pacha les a fascinés. Il y a du Bonaparte dans ce diable d'homme. Il paraît surtout qu'il exerce une séduction d'esprit presque incroyable sur tous ceux qui l'approchent, et les Européens les plus éclairés passent condamnation et excusent la monstruosité de son gouvernement.

Aussi faut-il voir comme la cause des pauvres Grecs est plaidée dans ce pays, et comme on fait bon marché de leur existence et de leur liberté.

25 août.

Il y a quelques jours, j'ai été prendre pour la première fois un bain à la turque. J'étais fort curieux en ma qualité d'archéologue de cette espèce de divertissement, où s'est conservé, presque sans altération, un chapitre impor-

tant des mœurs antiques : effectivement, j'y retrouvai en action tout ce que j'avais lu en récit, ou en description, tout ce dont les monuments m'avaient donné l'idée.

Étendu sur une planche dans une étuve à quarante degrés de chaleur, je me livrai aux mains d'un Arabe qui me frottait, me massait, me savonnait comme une chemise, puis enveloppé dans des chales de perse, le turban sur la tête, et couché sur un divan, d'autres esclaves m'apportèrent successivement la limonade de dattes, la pipe et le café. Du reste, j'ai éprouvé d'une manière très-sensible l'effet salutaire de ces bains, qui dans ce climat ouvrent les pores, disposent à la transpiration abondante dont on a besoin pour se bien porter, et donnent à toutes les articulations une souplesse précieuse.

Hier matin, nous avons été faire notre visite au pacha, qui nous a reçus fort simplement et avec des manières vraiment gracieuses. C'était à huit heures. Champollion, le commandant de *l'Églé* et moi, étions montés dans la calèche de M. Drovetti (grande rareté pour le pays), le reste de nos Français suivaient à ânes, et ne se réunirent à nous que sur le perron du palais.

Après avoir traversé une antichambre remplie de gardes, nous nous trouvâmes dans une grande salle percée de plus de vingt fenêtres, dans l'angle de laquelle se tenait un petit vieillard absolument posé comme un président de cour royale, si ce n'est qu'au lieu du bonnet carré il portait sur la tête un turban tout uni de mousseline blanche, et au lieu de robe rouge, une pelisse bleu clair; la pipe qu'il fumait était longue de dix pieds,

toute couverte de diamants et autres pierres précieuses : c'était le seul meuble riche de l'appartement. Une vingtaine de gardes et d'officiers, beaucoup plus magnifiquement vêtus que le pacha, lui tenaient lieu d'avocats et d'audience. Aussitôt que nous fûmes entrés, il congédia d'un signe plusieurs commis-ministres qui travaillaient avec lui, et de la main nous invita à nous asseoir ; alors la conversation s'engagea entre M. Drozetti, qui portait pour nous la parole, et le drogman du consulat qui transmettait en français ce que le pacha disait en turc. On parla du voyage ; on nous promit de la façon la plus aimable toute protection et tout appui. On demanda si nous allions d'abord au sommet de Pharaon (c'est ainsi que les Turcs appellent les pyramides) ; puis vinrent les nouvelles politiques. Le pacha était fort préoccupé d'un événement qu'il venait d'apprendre, fâcheux pour la Turquie, plus fâcheux pour les pachas ; c'était la mort d'Achmet, pacha de Patras, assassiné par les Grecs que les topchis ou canonniers avaient introduits dans son appartement pendant la nuit. Cette nouvelle de mauvais augure tenait au cœur du bonhomme : et au milieu même du sourire gracieux dont il ne cessait de nous gratifier, on le voyait de temps en temps lancer quelques œillades léonines qui sentaient d'une lieue le destructeur des mameluks. Rien du reste ne m'a plus étonné que la figure de ce saint homme ; j'avais gravés dans l'imagination le personnage du tableau d'Horace, et le croquis de M. de Forbin dans son voyage. Quelle fut ma surprise en rencontrant au lieu de cette tête antique, de ce nez

aquilin, de cette face idéale donnée par notre romantique directeur, un petit homme avec un nez rond, des yeux fins, une barbe de patriarche et des petites manières frétilantes comme celles d'un marquis napolitain, tout cela mélangé de gestes brusques et de formes impérieuses qui ne nous permettaient point d'oublier complètement le collègue de Djezzar. J'aurais dû dire qu'au milieu de la conversation, on nous apporta, sous une serviette tissée d'or, de petites tasses du plus mauvais café que j'aie bu de ma vie : c'était comme le regard du pacha au milieu de son perpétuel sourire. Au bout d'un quart d'heure nous fûmes congédiés avec la même cordialité, nous remontâmes en voiture et ce fut une affaire faite.

A une heure nous dînions chez M. d'Anastasy, négociant grec, collecteur d'antiquités et consul de Suède. — Le dîner fut un peu long et d'une abondance étouffante. Après dîner, nous passâmes deux heures à examiner des brinborions parmi lesquels se trouvaient quelques morceaux curieux, et de là, à la chute du jour, comme c'était dimanche, nous nous dirigeâmes vers le rendez-vous de tous les promeneurs européens d'Alexandrie. C'est une espèce de café à l'embouchure du canal du Nil dans le port vieux où l'on va s'étendre sur des nattes, et fumer la pipe persane ou narguilé, en regardant couler l'eau ; plaisir innocent, s'il en fut, mais qui paraît être le plus vif de ceux qu'on se procure ici publiquement. Dans ce moment le Nil étant en grande crue, le plaisir est plus ardent que jamais, et la foule plus nombreuse : aussi les pauvres ânes sont-ils sur les dents et montrent-ils moins

d'obéissance et de souplesse que de coutume, car ce sont vraiment des merveilles que ces ânes d'Alexandrie. Ceux d'Italie peuvent à peine en donner l'idée. Aussi ne fait-on pas cinq pas dans la ville, sans se servir de ces jolies bêtes qui remplacent ici les fiacres et coûtent à peu près quatre fois moins que les fiacres de Paris.

La seule chose que j'aie trouvée chère jusqu'à présent, c'est le blanchissage; à l'exception de cette dépense, tout est au plus bas prix. Un domestique, pour un étranger, coûte 25 francs par mois, et 16 sous de nourriture par jour. Un âne, 7 sous 1/2 la course, un poulet 7 sous, un pigeon, 2 sous, et tout dans la même proportion : la dépense est moitié moindre dans la Haute-Égypte.

27 août.

Le brick *le Nisus*, arrivé de Toulon en douze jours, amène ici le comte de Bemposta, neveu de M. Hyde-Neuville; il vient, à ce qu'il paraît, pour conclure le traité signé avec le pacha il y a déjà dix jours. Il nous a appris que nonobstant ce traité, dont on connaissait déjà les bases, on prépare à Toulon l'embarquement de l'expédition de Morée; il paraît que le pacha s'en accommodera, à cause du profit qu'il doit en tirer, non comme vice-roi d'Égypte, mais comme propriétaire et négociant unique de ce pays; car c'est là, sauf ses rapports avec la Porte qu'il soigne avec beaucoup de prudence, le véritable fond de son affaire. Ce qui nous fait plaisir, toujours dans l'intérêt particulier de notre expédition, c'est

le peu de succès des Russes aux Balkans. La population du reste paraît fort indifférente ici à tout ce qui se passe. A moins donc de circonstances bien graves, telles qu'une collision entre les troupes françaises partant de Toulon et l'armée d'Ibrahim qui n'a pu encore opérer son embarquement, je ne crois pas que notre plan puisse être modifié, ni notre marche inquiétée. Le climat est fort supportable, à cause des vents du nord; mais on nous annonce que la chaleur est encore excessive au Caire; ce motif, joint à l'attente des événements, nous retardera plus longtemps que nous ne l'avions projeté à Alexandrie.

Nous avons dîné chez le consul d'Autriche, pour lequel le comte Appony m'avait donné une lettre. C'est ce même Acerbi qui a publié un voyage au pôle nord et rédigé, pendant plusieurs années, la bibliothèque italienne à Milan : c'est un original qui vit assez mal avec ses collègues, mais il est homme d'esprit et de ressources, et possède d'ailleurs une bibliothèque nombreuse et variée, dont on sent le prix à sept cents lieues de la rue de Richelieu.

Alexandrie, 2 septembre.

Notre départ d'Alexandrie est fixé au 10 ou 12 de ce mois. Notre petite escadre ne se composera, jusqu'au Caire, que d'un grand *mach* pouvant contenir douze personnes à l'aise outre l'équipage, et d'une plus petite embarcation où quatre ou six personnes peuvent loger. A compter du Caire nous nous donnerons les coudées plus

franches, nous remplacerons alors la petite embarcation par un *mach* de première grandeur, de manière que sept personnes puissent vivre à l'aise dans chacune de ces barques pendant plus de deux mois.

Il nous faut cinq jours pour aller d'Alexandrie au Caire par le canal Mah-Moudié et le Nil; c'est quand nous aurons rencontré ce fleuve que nous serons véritablement en Égypte, car ici c'est de la Libye toute pure.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que je me plais réellement au milieu de ces sables et au spectacle de cette nature que tous les voyageurs décrivent comme si lugubre. D'abord je dois mettre en première ligne la pureté de l'air, l'éclat de la lumière, la douceur de la température; puis l'aspect de tous ces monticules de sable à travers lesquels s'élèvent des fabriques blanches, des minarets élancés qu'interrompent des jardins de palmiers: ici un obélisque, là des colonnes antiques; tout cela joint à la vaste et pure étendue de la mer, coupée par l'écume éblouissante que forme la vague en se brisant sur les récifs, tout cela, dis-je, fait d'Alexandrie quelque chose qui me surprend, non-seulement comme nouveauté, mais comme grandeur et beauté, même après les plus beaux paysages de l'Italie et de la Sicile.

Depuis que nous sommes ici, la caravane s'est dispersée, et ne fait plus un corps compacte. Les Italiens vivent chez leur consul; nos artistes français occupent une petite maison à l'extrémité du quartier franc; Champollion loge chez M. Drovetti, moi chez le consul de Sardaigne: on ne se réunit plus qu'à certaines heures de la journée,

telles que le dîner et la promenade du soir. Levé à sept heures et demie, je travaille jusqu'à midi, soit chez moi, soit chez Champollion. A midi nous dinons tous (les Français s'entend) chez le consul de France; à deux heures et demie, la pipe fumée et le café bu, nous rentrons chacun chez nous pour faire, soit un peu de sieste, soit pour travailler encore quelques instants, ce qui m'arrive depuis que la chaleur a un peu baissé et que j'ai renoncé à mes courses du matin. A quatre heures, je sors seul, je monte sur le premier âne que je rencontre, et jusqu'à six heures et demie, je parcours les ruines de l'ancienne ville qui couvrent une immense étendue de terrain : c'est là véritablement le meilleur moment de la journée. Représentez-vous votre serviteur avec le pantalon de toile, un grand chapeau de paille et l'habit à cause de la fraîcheur des soirées, galopant légèrement au milieu des monticules de sable, ses longues jambes pendantes à terre, un Arabe de neuf à dix ans le suivant toujours en courant, et ne laissant pas le pauvre âne un instant tranquille, ce qui évite au cavalier toute peine de conduire ou d'exciter sa monture. Puis tout à coup, le cavalier frappé d'une chose nouvelle, descendant dans une excavation, mesurant une colonne, restaurant en idée le plan d'un édifice en ruine, relevant par l'imagination les palais, les temples, les chaussées; remplissant le port d'Alexandrie de milliers de vaisseaux grecs, ressuscitant Proclus pour lui donner le plaisir de causer avec Ballanche, ou bien les bras croisés regardant le soleil qui se couche du côté de l'Europe, et se demandant si, de l'autre côté de

cette longue mer il y a quelqu'un qui partage sa mélancolique rêverie, qui se complait dans le même regret et dans la même espérance...

Cependant les chiens, seuls possesseurs apparents de ce terrain désert, n'ont pas cessé de faire entendre leurs aboiements rauques et monotones : les jeunes filles qui viennent de puiser l'eau aux citernes antiques s'en retournent légèrement, la tête chargée d'une amphore de cuivre poli, qu'elles portent avec autant de grâce et de noblesse que les plus belles figures de l'antique ou du Poussin ; les chameaux se détachent encore en clair par longues files sur l'azur rembruni du ciel ; les habitants étiques et affamés de ces ruines allument les feux du soir dans les tombeaux vivants qu'ils se sont creusés sous d'informes débris ; la roue hydraulique cesse de tourner à travers les panaches élégants des palmiers ; le peu d'êtres qui restent sur ces chemins silencieux, effrayés de leur isolement, pressent leur retour vers la ville qui s'élève au sein des eaux toute dorée par les vapeurs du soir : c'est le moment de rejoindre notre colonie, qui se retrouve ordinairement au pied de l'obélisque, se creusant les yeux pour apercevoir les antennes d'une abeille à soixante pieds d'élévation ; et tous ensemble nous rejoignons le foyer hospitalier où le souper, la pipe et le café nous attendent.

Voilà, sauf de légères exceptions, la vie que je mène à Alexandrie depuis quinze jours, avec assez de douceur. Quant aux études, il m'a fallu peu de temps pour que les livres joints aux conseils toujours si obligeamment prodigués de Champollion me missent à peu près

au courant des hiéroglyphes. En ce moment, je coopère à une copie de son dictionnaire, ce que je fais avec un vif empressement, car ce travail est le plus utile que je puisse entreprendre dans les circonstances présentes; mais comme j'ai acquis la conviction que je ne pouvais faire de véritables progrès dans cette étude, sans une certaine connaissance de la langue copte, c'est de ce côté, concurremment avec les signes hiéroglyphiques, que je vais tourner mon application. Tout cela me fera bien un peu négliger l'arabe, mais enfin ce n'est pas pour l'apprendre que je suis venu en Égypte, et je ferai mieux de me contenter de la connaissance des mots usuels dans le dialecte assez corrompu du pays, sans étendre immodérément le cadre déjà considérable de mes travaux.

Alexandrie offre très-peu de ressources pour les monuments d'architecture arabe : on m'assure que je serai beaucoup plus heureux au Caire, et que là je pourrai grossir mon bagage intellectuel de quelques faits très-importants sur une question d'art qui n'a jamais cessé de me préoccuper.

Alexandrie, 10 septembre.

C'est décidément dimanche 14 de ce mois que nous quittons Alexandrie : on nous promet nos firmans pour demain, et à moins de nouvel obstacle, nous ne reviendrons plus dans ce pays. Je dis à moins de nouvel obstacle, car on ne peut rien attendre de certain d'un gouvernement tel que celui-ci.

On se représente en Europe comme une bande d'assassins cette malheureuse population égyptienne, exténuée d'esclavage et de misère, et à qui la vue d'un étranger annonce au moins quelque argent à gagner, partant quelques journées moins tristes à passer. — C'est une chose bien affligeante que l'état où ce peuple est réduit, et chaque jour, loin d'affaiblir cette impression de tristesse, ne fait au contraire que la développer dans l'âme. — Hier, j'étais allé dans l'enceinte des Arabes pour vérifier la position de l'ancienne mosquée de Saint-Athanase ; je supposais qu'elle avait occupé l'emplacement d'une enceinte ruinée où je n'avais aperçu jusque-là que des débris. Qu'on se figure quel fut mon étonnement, lorsque, pénétrant dans cette enceinte dont le mur extérieur n'a pas plus de quatre pieds de hauteur, je découvris comme un village de sauvages de la Nouvelle-Hollande, des espèces de petites tours pas plus hautes que le bord d'un puits, grossièrement construites en pierres sèches et à peine recouvertes de quelques feuilles de palmier. Et là-dessous une population rampante, des femmes couvertes de haillons, des enfants nus : puis, à côté de ces tombeaux des vivants, des fosses nouvellement remuées, ouvertes devant les habitations mêmes, sous les yeux d'une fille ou d'une mère. Eh bien ! ce spectacle se renouvelait à chaque pas dans Alexandrie même, il n'y a pas plus de six ans, et toutes les places y étaient de vastes cimetières. A présent on enterre hors de la ville, mais les habitants de l'enceinte des Arabes jouissent encore du privilège de vivre avec leurs morts.

Nos travaux sont presque terminés dans cette ville : Champollion a fait exécuter de fort beaux dessins des obélisques ; j'ai relevé à peu près tout ce qu'il était possible de reconnaître dans la ville antique dont le terrain m'a paru plus bouleversé qu'aucun de ceux que j'ai jusqu'à présent visités. L'air, d'ailleurs, chargé de particules salines, exerce une action si violente sur les matières les plus compactes, qu'on voit disparaître en quelques années des masses de granit ; il ne faut donc pas s'étonner de ce que la seconde ville de l'empire romain ne soit plus qu'un amas de décombres sans forme et sans nom. — Il est vraiment singulier de trouver l'exemple d'une destruction semblable aux portes mêmes du pays où le temps a eu si peu d'action sur l'œuvre des hommes, et où la nature s'est montrée la plus conservatrice. Aussi nous attendons-nous à un grand contraste entre la physionomie libyenne d'Alexandrie, et le terrain limoneux de la véritable Égypte.

Je travaille les hiéroglyphes à force, et je prends goût à cette étude à cause de sa virginité.

J'échappe ainsi à l'ennui d'une vie devenue monotone, après un mois presque entier de séjour. J'aurais voulu pouvoir mieux employer mon temps, en contribuant à la liberté de quatre pauvres Grecs ; mais la marchandise est en hausse.

M. de Saint-Léger, le neveu de M. Hyde de Neuville, est venu ici avec la mission de racheter le plus grand nombre d'esclaves qu'il lui serait possible, et tout le monde, les *Francs* à la tête, s'entendent pour les lui

faire payer le plus cher qu'ils peuvent. Il y a tel Français, pire que le dernier des Turcs, qui marchandé au gouvernement de son pays la liberté d'une pauvre femme ou d'un enfant. Nouvel obstacle : l'amiral Codrington, pressé d'en finir avant l'arrivée de son successeur, ayant consenti à laisser aux Turcs les esclaves qui auraient embrassé le culte musulman, chaque propriétaires'est arrangé pour que son Grec devînt musulman ou passât pour tel.

J'ai été extrêmement occupé ces jours derniers, et je le suis encore par l'ameublement de notre petite escadre. — Car c'est moi qui me suis trouvé, en ma qualité d'administrateur, l'intendant général de l'expédition. Notre flottille se compose de deux bâtiments : l'un, très-grand *mach* ou *match* qui a reçu le nom d'Isis, et l'autre, de grandeur moyenne, que nous appelons Athyr (la Vénus égyptienne). Un règlement court et impératif détermine les fonctions et les obligations de chacun à bord et pendant tout le voyage. L'inspection générale, et spécialement celle de la propreté, m'a été décernée tout d'une voix. Notre projet primitif était de quitter Alexandrie le 5 ou le 6 ; nous n'aurons donc dépassé le terme prévu que de dix jours au plus. Je prie Dieu qu'il ne nous arrive pas de plus grand mécompte, car après le plaisir une fois senti d'aller en avant, j'en attends un bien autrement vif : celui d'être de retour. La bonne harmonie continue de régner parmi les pèlerins, et tout fait espérer qu'elle ne sera pas troublée. Je suis toujours de plus en plus charmé de Champollion qu'on peut dire, avec tout son génie et malgré sa finesse, une excellente pâte d'homme.

Alexandrie, 13 septembre.

Nous venons de prendre congé du pacha ; il était beaucoup plus gai que la première fois , de sorte que la visite s'en est ressentie : on a causé hiéroglyphes. Champollion lui a dit, entre autres choses, qu'il avait lu les inscriptions des deux obélisques qui se trouvent à Alexandrie, ce qui a paru vivement l'intéresser. Il en a demandé la traduction, et s'est montré tellement impatient de la posséder qu'il a fallu, en rentrant, se mettre à la besogne pour lui accommoder à la turque le protocole un peu baroque des Pharaons. Les manières brusques et frétilantes que j'avais trouvées à ce personnage historique la première fois que je l'avais vu tenaient sans doute à quelques circonstances particulières, à une certaine agitation nerveuse causée par les nouvelles qui le préoccupaient, car aujourd'hui, c'était il est vrai après souper, je l'ai trouvé beaucoup plus grave. Son sourire doux sur sa belle barbe blanche lui allait beaucoup mieux, et il fallait toute l'horreur du souvenir de la mosquée de Saint-Athanase, pour que je ne m'imaginasse pas que j'étais en présence d'un Titus mahométan. Le reste de l'Égypte nous en dira bien davantage sur ce qu'a pu produire de misère et d'abjection l'égoïsme perfectionné du gouvernement oriental entre les mains d'un homme à qui l'on a rarement soupçonné de mauvaises intentions. Il y aurait toutefois bien des choses à dire là-dessus, en commençant par la manière indigne dont il a été trompé par presque tous les Européens qui l'ont servi.

Ce serait une grande tâche que de rendre l'impression d'étonnement qu'a produite sur moi le gouvernement si vanté de l'Égypte. Arrivé quelques années plus tôt, j'aurais pu me tromper encore aux apparences d'une prospérité factice. Mais à présent que l'établissement du plus monstrueux monopole n'a plus même l'excuse du succès, à présent que le fruit matériel de tant de travaux se réduit à l'épuisement total du pays, un aveuglement inexplicable ou une participation volontaire à tant d'atroces mesures feraient seuls persister, ce me semble, dans une apologie devant laquelle reculent aujourd'hui les véritables promoteurs de cette fausse civilisation. Je suppose que Mohammed-Ali eût réussi dans ses projets, je suppose qu'il n'eût rencontré que des gens honnêtes et éclairés, au lieu des fripons et des ignorants qui se sont joués de sa confiance, je veux qu'il se fût contenté du rôle de souverain sans cumuler les prétentions d'un marchand, résulterait-il de tout cela qu'aucune idée vraiment généreuse fût entrée dans sa tête; qu'il eût vu, dans l'ordre des gouvernements européens, et les ressources que leur procurent une administration forte et des armées puissantes, autre chose à envier que le moyen de tirer un meilleur parti du despotisme? Croit-on qu'une idée du bien-être futur de ses sujets se soit nettement présentée à son esprit, qu'il ait envisagé comme un résultat désirable l'éducation progressive de son peuple, que les Arabes, que les Turcs même qu'il emploie aient jamais été autrement considérés par lui que comme des instruments de sa puissance agrandie?

J'en conviens, les motifs importeraient peu, si le peuple y gagnait ; si les lumières avaient pénétré, on ne s'inquiéterait pas de la voie qu'elles auraient suivie. Mais on se débattrait vainement contre cette vérité éternelle : la civilisation n'est qu'au prix de la liberté ; elle seule en ouvre les chemins. Toutes les objections tirées des Etats chrétiens pécheraient par la base ; car le christianisme est lui-même un principe de liberté. Vous avez beau crier à la résurrection, au prodige, l'Orient sommeille encore ; le bruit des tambours et les fanfares des régiments ne l'ont point éveillé. L'Europe s'avance, elle enlace le géant ivre qui chancelle ; elle le fascine, et ne l'éclaire pas. Soit qu'il se retranche dans le dédain d'un fanatisme stupide, soit qu'il demande un appui aux forces qui le minent toujours, une ruine prochaine le menace, et l'épée des instructeurs que l'Europe lui envoie comme par une cruelle ironie ne peut servir de contre-poids à sa chute. Interrogez un Turc des classes élevées, cherchez à percer le voile de dignité hautaine qui enveloppe le secret de son âme, et à démêler le mobile de sa pensée intime ; étudiez surtout ceux qu'un séjour prolongé parmi nous a dû familiariser avec nos idées et nos usages : ou bien l'aspect de la facilité de nos mœurs l'aura séduit, il parlera avec entraînement de nos folles joies et de nos bruyantes fêtes, il regrettera de ne plus s'associer à l'enivrement de nos bals et de nos théâtres ; la France lui a donné si longtemps le spectacle, que ne l'a-t-elle suivi dans ce pays où il commande, et que n'y trouve-t-on au moins des esclaves aussi amusants ? Ou bien son esprit

plus clairvoyant aura été frappé du contraste de nos monarchies si puissamment organisées, avec l'apathie, la faiblesse et les désordres de l'Orient ; il aura pressenti le danger qui menace ces contrées ; et alors, quel amer dédain, quelle haine profonde percera sous les dehors d'une politesse étudiée ! Mais l'idée de recourir au vrai principe de la prospérité européenne, la moindre intelligence des besoins de l'homme, le moindre respect de sa dignité, la moindre croyance à la possibilité d'une émancipation graduelle des nations vaincues, je pose en fait que vous ne trouverez pas trace d'une seule de ces pensées dans la tête du plus loyal et du plus sensé parmi les Turcs. Et d'ailleurs quel moment à choisir pour faire germer des opinions aussi antipathiques à l'Orient, que celui où la puissance nationale, à laquelle le Turc a toujours sacrifié toute préoccupation individuelle, croule de toutes parts, où les coups portés à la vieille constitution de l'empire semblent avoir donné le signal de sa ruine ? Permis à quelques jeunes têtes de partager l'ivresse du maître, alors que, pour briser les liens de l'étiquette, et se soustraire enfin à une responsabilité qui n'atteint que lui, il renverse les vieilles murailles de la citadelle qui servait à la fois au trône de défense et de prison. Mais croit-on que le bon sens de la nation, si éclairée sur ses véritables intérêts, se soit mépris sur l'intention et la portée de ces mesures auxquelles nous applaudissons comme à de libérales inspirations ? Croit-on que le silence du pays ait témoigné d'autre chose que de son abatement, et que sa tranquillité soit un symptôme

si évident du succès de Mohammed et de la consolidation de sa puissance ? On le voit clairement aujourd'hui : constitué sur la base des sociétés antiques, l'empire ottoman n'a dû sa longue et puissante durée qu'à la fidélité des peuples aux traditions de la conquête, qu'à l'effrayante permanence du système antihumain qui l'a maintenu debout et armé au milieu d'hilotes prosternés et sans défense. Ce n'est pas au moment où un système semblable est prêt à succomber, qu'on peut croire à la réhabilitation du peuple qui n'y renonce que malgré lui. Il faut, quoi qu'il arrive, un fonds de conscience aux réformes qu'on embrasse : les choses que le sentiment intérieur ne dicte pas n'ont de force ni dans celui qui les prépare, ni à l'égard de ceux pour qui elles sont faites. Et c'est bien le moins, quand une effrayante fatalité a disposé si longtemps des choses humaines, quand tant de générations esclaves ont expié dans les larmes les fautes de leurs pères, que la violence succombe enfin sous son propre poids, et que le tyran ne recueille pas les premiers fruits de l'émancipation, lentement préparée au profit de sa victime.

On se forme de loin une si fausse idée des Turcs, que tous les Européens au premier abord s'y laissent prendre. Il y a longtemps que les Turcs constituent une nation polie, élégante, noble dans ses habitudes et ses manières ; on ne sait pas comme eux en Europe arranger convenablement la vie, allier une corruption sans bornes à une dignité apparente, une dissimulation plus profonde à un ton plus franc et plus cordial : si l'on n'avait pas toujours

devant les yeux, en Europe, ces images de têtes coupées, d'oreilles salées, de mains dégouttantes de sang, on se réconcilierait moins vite avec les Turcs quand on les voit. Un contraste équivalent ne messeyait pas aux mœurs non moins élégantes et presque aussi barbares de l'Italie au xvi^e siècle : mais on conçoit que là n'est pas la question.

Nous quittons Alexandrie demain dans la matinée : rien de plus original que cet embarquement que nous venons de faire sur cette maison flottante que nous avons meublée et garnie de provisions comme si nous devions traverser l'Océan.

La plus grande de nos embarcations, *l'Isis*, est d'une dimension presque égale en superficie à *l'Églé* : à l'arrière se trouvent deux chambres, la plus petite occupée par Champollion, la plus grande par Rosellini et moi. En avant, jusqu'au grand mât, est une grande salle nantie où couchent six personnes, et qui sert pendant le jour de divan et de salle à manger. La même disposition se trouve répétée en proportions réduites sur *l'Athyr*. Il y a suffisamment de place, non-seulement pour les personnes, mais pour les effets. Ainsi travail, repas, sommeil, cuisine, tout se fait sur la barque sans avoir plus besoin de mettre pied à terre que sur un vaisseau de 120 canons. Le pavillon blanc flotte à l'arrière avec le pavillon de Toscane; deux janissaires avec la canne à pomme d'argent montent la garde, et une vingtaine d'Arabes forment l'équipage. C'est ainsi que demain nous commencerons à remonter le canal creusé il y a dix ans par le

pacha actuel, c'est-à-dire par trente mille hommes ramassés de tous les points de l'Égypte pour exécuter cette colossale entreprise, et qui n'ont pas eu d'autres outils que leurs mains; ce canal a vingt lieues et a été exécuté en trois mois. Au bout nous découvrirons le Nil dans toute la richesse de son débordement.

Sur le Nil, vis-à-vis Fouah, 15 septembre.

Partis hier à midi et demi, nous sommes sortis ce matin à sept heures du canal Mah-Moudié, que nous avons parcouru dans toute sa longueur. Ce voyage n'offre que bien peu d'intérêt; on chemine sans interruption entre deux hautes berges de sable au delà desquelles on n'aperçoit qu'un désert aride ou ces grands marais couverts d'efflorescences salines auxquels on donne le nom de Maréotis et de lac d'Edkou. Il y a de certains endroits où le canal se trouve resserré entre de grandes flaques d'eau comme le Pô l'est auprès de Ferrare entre les rizières. De distance en distance, quelques monticules couverts de sable indiquent la place des anciennes stations grecques qui bordaient l'ancien canal dont le cours était à peu près le même que celui du nouveau. Mais les habitants ont disparu de partout, et c'est à peine si de lieue en lieue on aperçoit un peu de verdure, deux ou trois palmiers, des dattiers et des figures humaines. Dans ce moment, le Nil étant à sa plus grande hauteur remplit le canal de manière à rendre la navigation facile et animée. Mais lorsque les eaux se seront compléte-

ment retirées, les petites barques pourront seules passer où maintenant circulent d'énormes embarcations et le silence occupera ce long trajet où maintenant retentissent tant de cris. — Arrivés à l'embouchure du canal, nous avons trouvé un petit port avec un commencement de village; nous y avons attendu l'*Athyr* qui était restée en arrière. Fatigués d'attendre en vain, nous avons été prendre une autre station en dehors, sur la branche du Nil qui finit à Rosette, et c'est de là que j'écris ces notes, installé dans la chambre que je dois regarder désormais comme mon domicile.

Nos yeux, fatigués de l'aspect des sables, ont été bien réjouis en apercevant le limon gras et noir que dépose le Nil, et la belle verdure qui le recouvre presque partout. Dans ce moment tout paraît plongé sous les eaux, l'étendue du fleuve est immense, et de tous côtés on aperçoit, sur la belle nappe qu'il forme, des îles, des villages, des arbres, des voiles et des minarets, de manière à composer un paysage des plus riants. — Sur le rivage où nous sommes amarrés, s'élève une petite ferme à peu près semblable à celles de la Romagne. La mosquée voisine remplace la chapelle obligée en Italie. Les eaux répandues en irrigations nombreuses donnent l'idée de la plaine submergée de Ravenne, et devant nous *Fouah* avec ses élégants minarets paraît au milieu des arbres comme se sont montrés à moi Lugo et Bagnacavallo. A ces impressions du midi s'en mêlent d'autres qui me rappellent la Zélande et l'embouchure de la Meuse. Les eaux limoneuses du Nil ont la couleur sale et mêlée de la Mer du

Nord ; ce rivage est comme celui qui fait face à Dortrecht, bordé de cannes et de roseaux, et l'admirable pureté du ciel n'a rien qui dérange la comparaison, au moins pour moi qui ai vu la Hollande par les plus belles journées de l'automne en Europe : ainsi, ce qu'il y a de plus nouveau s'embellit de tout le charme des souvenirs ; ainsi les différences les plus tranchées s'adoucissent par de charmantes harmonies. Joignez à ces harmonies d'espace celles du temps plus frappantes encore : ces mariniers qui se vêtissent, marchent, travaillent, tirent les cordes de la même manière que le faisaient les anciens habitants de ce pays, comme on les retrouve sur les bas-reliefs de Memphis ; les femmes drapées dans le même goût et portant des bijoux de la même forme ; des traces des anciens usages enfin si profondes que tant de révolutions, de destructions, de croisements de races ont pu à peine en altérer la physionomie. Il y a là matière à bien des réflexions et à une étude bien curieuse.

Sur le Nil, vis-à-vis El-Daharéh, 17 septembre.

J'étais plongé dans ces réflexions, quand j'aperçus devant mes yeux El-Salmieh, village brûlé par nos troupes pendant l'expédition française par représailles de l'assassinat de seize malades qu'on y avait laissés, et ce triste souvenir me reporta bien vite dans l'Orient de nos jours, dans l'empire des Turcs, c'est-à-dire dans le plus triste sujet de méditation qu'il soit possible d'imaginer. Une heure après la chute du jour, nous nous trouvâmes de-

vant les ruines encore récentes d'une maison construite à l'européenne ; l'eau en battait tristement les murs renversés : la destruction n'avait pas épargné les beaux arbres d'un jardin maintenant livré au premier occupant. C'était, nous dit-on, la maison de Touloum-Pacha, fils aîné de Méhémet-Ali que son père avait fait empoisonner par jalousie. Lui mort, sa maison avait dû tomber comme lui. C'était un trait de plus à ajouter au tableau rembruni dont mon imagination s'occupait. Hier, en traversant un village nommé Sa-El-Haggiar, nous fûmes un peu étonnés de voir la population s'enfuir à notre aspect, puis revenir avec confiance, en reconnaissant nos habits européens, enfin nous escorter tout entière, après que la distribution d'une *vingtaine de sous* nous eut concilié toute l'affection du village. Ils ne seraient pas revenus, nous disaient naïvement nos domestiques, si vous aviez porté l'habit turc !

Tous les jeunes gens ont été enlevés soit par la guerre, soit pour le service public, ce qui reste déserte de désespoir. — Quel moyen d'obliger des hommes à cultiver la terre quand les fruits ne leur en appartiennent pas, quand la faible portion du prix de leurs peines qui devrait leur rester, après que d'énormes impôts ont été prélevés, après que le prix de vente a été fixé suivant le bon plaisir de l'acheteur, après que les exacteurs ont fait leur part de la proie après celle du souverain, quand cette portion si réduite leur est disputée par une soldatesque indisciplinée, agissant comme en pays conquis, enlevant tout ce qu'elle rencontre par ruse ou par violence ? Ce

matin encore, la scène d'hier soir s'est renouvelée à El-Daharéh, où les habitants, après s'être enfuis à notre approche, sont revenus bientôt en nous donnant les noms les plus affectueux, en touchant nos habits avec je ne sais quelle affection naïve que nous ne pouvions pas voir sans émotion. Nous n'étions pas des Turcs! Et puis, allez donc faire du turcophilisme dans les consulats, parce qu'un homme couvert de crimes, mais décoré du titre de vice-roi, vous sourit à l'européenne, et vous fait moins peur à voir que ne l'auraient fait dans leur temps Amrou ou Mahomet II! En vérité, je m'en veux presque, après deux jours de voyage en Égypte, du peu de bien que j'ai pu dire du pacha, et s'il est vrai que cet homme soit à tout prendre le meilleur des Turcs, il faut dire que cette race a été créée et mise au monde pour le malheur du genre humain.

Le 18, vis-à-vis Nadir.

Nous continuons notre marche sur ce beau fleuve, en éprouvant les impressions les plus disparates : un pareil pays dans le nord serait une chose hideuse. L'idée d'une misère semblable, d'un dénûment aussi complet ne pourrait se supporter avec de la pluie et du froid ; mais sous ce beau ciel la nature efface sans cesse les torts de l'humanité et répare par la seule force de son action bien-faisante toutes les fautes que l'imprévoyance ou la misère peuvent causer. — Ainsi rien ne saurait empêcher le pauvre fellah de croître dans toute la vigueur d'une race

bénie, de se développer sous l'influence d'une atmosphère protectrice, d'ouvrir son âme aux impressions riantes dont l'air paraît imprégné; rien ne peut l'empêcher d'être un peuple poétique, sensible à la beauté des formes, à la puissance du rythme et des sons, jouissant enfin de l'organisation complète qui n'appartient qu'aux nations du midi, et que compense bien faiblement pour nous le travail de l'intelligence. Ainsi des villages bâtis en boue séchée prendront, sous je ne sais quelle influence secrète, un aspect noble et gracieux, présenteront des lignes heureuses, des réminiscences frappantes des plus beaux monuments de l'antiquité. Ainsi les femmes, dont l'habitude d'un travail pénible a pourtant respecté le développement, conserveront, dans la délicatesse de leurs formes, dans la juste complexion de leurs membres, une grâce naturelle que rehaussera encore un goût de parure simple et frappant. Nos paysannes françaises sont certainement ce qu'il y a de plus bas dans l'échelle du sexe féminin; la plus pauvre fille arabe, à peine revêtue de sa chemise bleue en lambeaux, donnerait à la plus belle fille de la Beauce des leçons de bonne grâce et presque de coquetterie. Une jolie femme arabe est l'idéal d'une danseuse de l'opéra; c'est de même une nature un peu grêle, mais juste de proportions, des membres fins et bien attachés, des pieds très-petits et d'une forme charmante, des mains si délicates qu'elles font passer par-dessus les bracelets de l'avant-bras sans les ouvrir; une peau jaunâtre, mais des yeux de gazelle à qui la peinture noire des cils ajoute à la fois de la dou-

ceur et de l'éclat. Les plus pauvres ne portent qu'une longue chemise bleue avec un voile de même couleur, dont elles tiennent un coin dans la bouche en passant devant des hommes et surtout devant des Francs; d'autres mieux nippées réunissent par devant les plis d'une chemise blanche assez fine par un gros nœud semblable à celui qu'on trouve sur les statues égyptiennes. J'en ai vu qui ceignaient leur tunique et en faisaient retomber les plis tout autour, de manière à former un véritable *péplum* grec. Un gros masque de taffetas noir qui ne laisse que les yeux et le front découverts, assez semblable à ceux des *dominos*, couvre la figure des plus riches; le voile en se relevant forme une coiffure serrée sur le front que complètent (au moins chez certaines femmes un peu suspectes) deux espèces de girandoles de cuivre tombant parallèlement de la hauteur des oreilles presque sur le cou; des boucles d'oreilles, plusieurs colliers en coquillage, en pâte de verre, entremêlés d'*armilles* d'argent ou de cuivre, puis des bracelets également variés et multipliés: le menton tatoué en bleu, ainsi que les mains et une partie des bras, la peinture noire des cils: tels sont les traits qui composent la parure d'une Arabe et ce qui, malgré leur bizarrerie apparente, forme un ensemble original et gracieux. Il faut bien se persuader au surplus que cette description n'est vraie que sous un point de vue poétique, et que pour découvrir de si belles choses, il faut faire abstraction de bien des imperfections et surtout de l'aspect rebutant que donnent toujours la misère et la saleté. Il faut dire aussi que cette

fleur de beauté paraît ne durer que bien peu de temps, et que l'affaissement absolu des formes, succède presque immédiatement à l'éclat que donnent la jeunesse, la santé et le libre développement du corps.

Notre voyage se fait lentement à cause des fréquentes variations du vent : deux ou trois fois par jour, nous descendons à terre, soit pour renouveler les provisions, soit pour l'amusement des amateurs de chasse ; mais ce n'est que lorsque le vent nous manque. Avant-hier, 16, fut jour d'extrême fatigue ; nous avons visité et relevé, exposés à toute l'ardeur d'un soleil africain, les ruines de l'ancienne ville de Saïs, dont la grande expédition n'avait pas eu l'idée.

Il n'y subsiste, il est vrai, aucun monument entier, mais les murailles de l'enceinte sacrée, presque toutes conservées, et les restes de trois nécropoles, surchargés de débris de marbre, de poteries et de terres émaillées égyptiennes, suffisent pour déterminer d'une manière certaine la situation de la quatrième ville de l'Égypte, sous les Pharaons, dont le nom d'ailleurs s'est conservé presque intact dans celui du village voisin (Sa-el-Haggiar, Saïs de la pierre). Cette grande muraille qui subsiste est à elle seule un monument colossal, de nature à nous préparer à l'impression que la masse des pyramides doit produire. L'enceinte n'a pas moins de deux mille cinq cents pieds dans sa longueur, sur mille cinq cents environ dans sa largeur, et le mur dont elle est formée a quatre-vingts pieds de haut, sur quarante d'épaisseur. Elle renferme un amas de constructions ruinées, un labyrinthe de chambres ouvertes

perçant des massifs immenses et surétagées jusqu'à une énorme hauteur, et tout cela, murs et nécropoles, construits en briques creuses, mêlées de paille sans aucune apparence de cuisson; de sorte qu'on ne sait de quoi s'étonner davantage, ou de l'immensité de pareilles entreprises, ou de la conservation de masses si destructibles en apparence, si prêtes à se confondre avec le limon dont elles ont conservé la forme et la matière. Un grand sarcophage de basalte vert en deux morceaux est d'ailleurs le seul monument considérable que nous ayons vu dans cette course. La découverte d'une petite figure presque microscopique, de terre émaillée, n'a pas fait moins de plaisir à Champollion, parce qu'elle lui a offert la représentation de la déesse principale de Saïs; ce qui justifie encore la position assignée à cette ville. Tel a été notre début dans la carrière des découvertes.

Hier matin, à peine remis de cette excursion assez pénible, nous nous sommes trouvés transformés en propriétaires de la Brie, parcourant, la canne à la main, de petits sentiers au milieu de champs bien cultivés, écoutant avec une sympathie patriotique le gazouillement des pierrots ou le coassement des grenouilles; et puis, entraînés par le charme de la promenade sous des bosquets de mûriers, de tamaris et de mimosa, et ramenés dans l'Orient, en voyant découler du tronc de ce bel arbre les gouttes d'or de la gomme arabique.

Le Caire, 26 septembre.

Un bien long intervalle sépare cette date de celle qui la précède ; mais on ne vient pas au Caire impunément. Il y a dans cette grande métropole de l'Orient quelque chose de si étourdissant qu'on ne sait où l'on en est pendant quelques jours.

Obligé de borner mon séjour dans cette ville aux limites les plus étroites, à cause de l'impatience de Champollion qui soupire après ses chères pyramides, je me bourre de mosquées, d'arabesques, de noms de califes, de mame-lucks. Je tâche de suppléer par l'activité au temps qui me manque et qui m'échappe. En outre, nous sommes arrivés ici au milieu de l'une des plus grandes fêtes de l'islamisme ; il a fallu employer au moins deux jours à célébrer la naissance du prophète en courant les illuminations, les danses, les bamboches dignes de la fête de Saint-Cloud. En voyant tourner les uns, hurler les autres ; ceux-ci rester couchés sous les pas d'un cheval, ceux-là déchirer des serpents avec les dents, toutes gentillesse dont les récits des voyageurs sont remplis, et qui pourtant, à la première vue, produisent sur l'imagination une impression singulière d'effroi et de dégoût. C'est le 19 au soir que nous avons atteint Boulac, ville assez considérable sur le Nil, avec des établissements importants, et qu'on peut considérer comme le port du Caire, qui n'en est qu'à une demi-lieue ; le matin, nous avons aperçu de plus de huit lieues le sommet des pyramides se détachant avec

majesté sur un fond de vapeurs brillantes. A mesure que nous approchions du Caire, ces beaux et énormes monuments semblaient avancer de notre côté, de façon que, vers trois heures après midi, on aurait cru que nous allions les toucher avec la main. A cette heure, nous avions devant nous, au milieu des palmiers et des sycomores, le village d'Embabeh, où a commencé la bataille des Pyramides; à gauche, *Choubrâ*; maison de plaisance du pacha; devant nous, le Mokatam et au-dessous la citadelle et les édifices les plus élevés du Caire. Les pyramides, toujours fidèles au point de vue, dominaient le fond du paysage, la chaîne Libyque elle-même, et complétaient ainsi le plus magnifique spectacle que l'imagination puisse concevoir. Jusqu'à Boulac, les changements qu'il éprouva ne firent qu'ajouter à sa beauté, jusqu'à ce que les minarets du Caire se fussent cachés derrière les dunes factices qui enceignent la ville, et qu'enfin l'œil n'aperçût plus à notre gauche que les murailles blanchies de la longue douane de Boulac et les toits contournés du palais abandonné d'Ismaël-Pacha.

C'était encore une grande affaire que de débarquer tout notre bagage, de le transporter au Caire et de nous installer dans une maison qui n'avait exactement que les quatre murailles. Aussi, nous décidâmes-nous à ne partir pour la ville que le lendemain vers le soir. Je me chargeai, le matin du 20, d'aller préparer les logements, et je fus ainsi le premier à faire mon entrée dans cette autre Babylone. La chaleur ce jour-là était étouffante; en sentant le soleil tomber d'aplomb sur ma tête, je me

rappelais le supplice de Roger quand il allait chez Logistille ; mais, à tout ce que je voyais, j'aurais pu croire que j'approchais du palais d'Alcine. La fête du jour avait fait reprendre à cette ville, autrefois si florissante, une partie de son ancien éclat : la beauté des costumes, l'éclat des banderoles, les cris joyeux de la population joints au style des monuments, à la richesse de la végétation, donnaient à la place d'*Esbekié* et à la belle nappe qui la couvre dans cette saison, un aspect digne des *Mille et une Nuits* : l'intensité de la chaleur ne pouvait empêcher ce peuple de se livrer à ses amusements avec une ardeur que tempérait à peine la gravité orientale. Ce fut donc plutôt portés que marchant, mon âne et moi, que nous traversâmes toute la partie de la ville occupée par la fête pour nous engouffrer dans les détours sinueux des rues étroites qui donnent au Caire l'apparence d'un labyrinthe inextricable. Peu à peu, la foule diminuait, le calme occupait ces noires avenues, et quand, après avoir passé cinq ou six portes et suivi cinq ou six allées, je me trouvais vis-à-vis de la maison qui nous était destinée, je pus me croire au milieu des solitudes de la Thébaïde. Ce contraste se reproduit à chaque pas dans cette ville ; dans les bazars, dans les rues marchandes, on ne peut avancer qu'avec beaucoup de précautions et toujours au risque de se faire renverser par les dromadaires et de se couper les genoux contre le fer tranchant des étriers.

Les maisons, construites la plupart en belle pierre de taille, sont souvent d'une hauteur prodigieuse, et comme elles se rejoignent par le haut, et qu'à cet obstacle on

ajoute souvent des tentes ou des nattes, le soleil ne pénètre jamais dans ces profondeurs où l'on jouit presque toujours d'une fraîcheur véritable.

C'est aussi un effet singulier et frappant que celui de ces énormes mosquées près desquelles on passe sans en voir autre chose que les minarets élancés et les murailles bariolées, et sans pouvoir y saisir une idée d'ensemble, un plan et une régularité quelconque. J'ai souvent éprouvé que les monuments, surtout ceux du moyen âge, produisaient plus d'impression ainsi vus de près dans les espaces les plus resserrés, qu'avec ces grandes places que notre badauderie moderne exige impérieusement, et le Caire m'a produit de nouveau cet effet. Voici près de huit jours que nous y sommes, et je n'ai pu me rassasier encore de cet aspect qui a excité la mauvaise humeur de tous les voyageurs. On arrive toujours ici avec les idées d'Europe appropriées à notre climat et à nos habitudes, et l'on ne veut pas se figurer ce qu'exige de modifications une température et des usages différents. Le fait est que jamais ville peut-être n'a été décorée avec plus de magnificence que le Caire, tant qu'elle a eu des souverains nationaux. Le goût qui a été déployé dans les constructions est aussi remarquable à tous égards que celui d'aucun autre peuple organisé pour les arts ; comment croire après cela que les souverains les plus absolus n'auraient pas pu ordonner des rues au cordeau, comme ils commandaient des places et des palais, s'ils en avaient eu la moindre envie ou senti le moindre besoin ? Autre calomnie : tous les voyageurs, même les optimistes, ont dit et répété que ces dunes, qui

environnent le Caire, n'étaient que le produit des immondes amoncelées avec une incurie sans exemple autour de l'enceinte des villes, et entretenaient, aux dépens de la population, les miasmes les plus délétères ; et maintenant que, sur une décision turque, on prend la terre de ces monticules pour combler de petits lacs qui entretenaient la fraîcheur autour de la ville pendant cinq mois de l'année, probablement pour y entretenir désormais encore plus de poussière qu'il n'y en a naturellement dans ce pays, on s'aperçoit qu'un grand nombre de ces montagnes factices ne sont autre chose que le produit du creusement de ces lacs. Ceci montre quel degré de confiance il faut accorder aux voyageurs pour tout ce qui regarde des pays qu'on ne saurait juger qu'en se faisant un autre homme et en se transportant, s'il est possible, au milieu même des idées auxquelles sont dus leurs développements. Bien des choses me manquent pour un pareil travail : ignorant des langues de l'Orient, étranger par mes études à l'histoire et à la philosophie de ces contrées, je ne peux saisir sur ce que je vois que des apparences qui pourtant me frappent en contraste avec tout ce que j'ai lu partout sur ce que je retrouve.

Quant aux monuments, je suis tout à fait dans mon centre, ils sont ici en grande abondance et du meilleur choix. J'ai pu, pour la première fois, apprécier à leur juste valeur ce que les Arabes ont fait dans leur meilleur temps, et la place qu'ils doivent tenir dans la grande histoire des arts, et véritablement j'ai été émerveillé. Ce qui appartient au 11^e et au 111^e siècle de l'hégire m'a

surtout frappé par un caractère de grandeur et de simplicité dont rien de ce qu'on nous donne pour de l'architecture arabe ne pouvait me fournir l'idée. Il semble que le voisinage des grands monuments de l'Égypte ait inspiré leurs artistes et leur ait donné le désir d'une espèce de rivalité. Au moins est-il certain qu'à l'époque où la mosquée de Touloum et la porte de la Victoire, les deux plus beaux édifices du Caire, ont été construits, les plus admirables monuments de Memphis subsistaient encore intacts, que le Caire presque tout entier a été bâti avec des débris de cette antique métropole de l'Égypte, et que certains califes paraissent même avoir été possédés d'une sorte de rage contre les monuments dont ils ne pouvaient égaler la grandeur, particulièrement contre les pyramides, que plusieurs ont essayé de détruire. Quoiqu'il en soit, il y a là matière à bien des réflexions, que je me hâte de recueillir, effrayé de l'impatience de Champollion à quitter cette ville où j'aurais des mois à passer pour résoudre tous les doutes qui m'encombrent l'esprit. Le plus grand toutefois, grâce à Dieu, n'existe plus : je sais maintenant, à n'en pas douter, que l'ogive pure employée dans nos grands édifices gothiques, sinon appartient aux Arabes, au moins a été connue et employée par eux à la fin du ix^e siècle.

La mosquée de Touloum m'en offre le plus magnifique exemple. C'est là qu'au milieu des ruines accumulées par l'incurie des Turcs, j'ai pu me faire une idée de ce que devait être un édifice arabe, quand un Haroun ou un Mamoun en avait ordonné la construction.

La même magnificence se continue dans les siècles suivants, mais le goût s'est rapidement altéré. Une fois qu'on rencontre le nom d'un Turc dans l'histoire, on est sûr de voir arriver la décadence dans les arts. L'espèce de mauvais goût qui appartiendrait exclusivement à cette nation, si nous n'avions eu la prétention d'entrer en partage avec elle pendant le XVIII^e siècle, dépare malheureusement plusieurs des plus importants édifices du Caire, particulièrement la mosquée du sultan Hassan, dont la masse rappelle le Panthéon de Paris. Quant aux monuments de l'époque si brillante de Saladin, le pacha nous a envié le plaisir d'apprécier complètement ce qu'on faisait à cette époque où l'Europe s'était enfin réveillée. J'ai vu, avec un véritable serrement de cœur, tomber les dernières colonnes du palais de ce grand prince (c'est de Saladin que je parle), encore toutes couvertes d'or et des plus riches couleurs. C'est un emprunt que l'Égypte régénérée a fait à notre belle civilisation, que de détruire les monuments d'art pour bâtir des casernes, des douanes, des filatures et des places immenses.

Pour comprendre enfin tout ce que m'inspirent de réflexions cette belle ville et ce détestable gouvernement, il faudrait se transporter avec moi dans tous les lieux, à tous les instants, contempler du haut de la citadelle cette vue merveilleuse où la beauté sauvage et triste du désert lutte avec le charme du plus riant paysage dans la vallée du Nil, et où la main de l'homme en élevant les pyramides paraît avoir vaincu le désert et la vallée. Il faudrait ajouter à ce tableau l'effet que produisent les minarets si

multipliés dont les formes élégantes et capricieuses s'élèvent comme autant de peupliers au milieu des buissons, cette ville coupée en mille endroits par la verdure et les eaux, et cette autre ville des tombeaux qui environne la cité des vivants et lutte avec elle de magnificence et d'étendue; ces coupoles variées s'avancant au milieu du désert, comme des digues opposées à cet océan de sable et de mort, et cette vallée où l'œil cherche encore la caravane fugitive des Hébreux.

Sakhara, 6 octobre.

Champollion n'a pu tenir au Caire plus de dix jours, et, quoique j'eusse bien donné quelques-unes de ses semaines hiéroglyphiques pour un jour arabe de plus au Caire, il a fallu se décider au départ, lequel a eu lieu le 30 septembre au soir. Le meilleur vent et le plus beau temps du monde ont favorisé le début définitif de notre métier d'antiquaires *hiéroglyphisants*.

J'ai déjà parlé de l'aspect enchanteur des rives du Nil à Boulac et aux environs du Caire; le commencement de notre navigation n'a point affaibli la vivacité de cette impression; pendant une lieue, et, à mesure qu'on s'éloigne de Boulac, le nombre des jardins, des maisons de plaisance, la beauté des palmiers et des sycomores ne font qu'augmenter, jusqu'à ce qu'enfin tout paraisse se réunir pour parer la perle de l'Égypte, l'île de Roda, presque aussi fameuse que celles de Philé et d'Éléphantine. C'est dans Roda que se trouve le fameux nilomètre

que nous n'avons pas eu le temps de visiter à notre passage, et que je verrai au retour, s'il plaît à Dieu. — Ce nilomètre ou *mékias*, comme on l'appelle aujourd'hui, termine la pointe de l'île de Roda. On découvre ensuite le Vieux Caire, qui me parut beaucoup plus agréable en points de vue, qu'il ne l'est en réalité. Ici le fleuve s'élargit ; à gauche on n'aperçoit plus qu'un rivage bas, puis presque tout à coup les flancs taillés à pic et percés de mille carrières de la chaîne Libyque. A droite s'étendent de longs bois de palmiers, cernés par l'inondation, derrière vous et du même côté, les pyramides de Ghizeh; devant vous à l'extrémité du point de vue, celles de Sakhara et de Dachour. Entre ces deux points extrêmes, s'étendait l'immense et populeuse Memphis. C'était là que nous venions chercher quelques souvenirs de cette ville biblique, dont, il y a six ans, subsistaient encore les monuments principaux, et où il ne reste aujourd'hui que quelques débris informes et des tombeaux. La nuit vint bientôt mettre fin à l'imposant spectacle qui charmait nos regards. Mais, avant ce moment importun, un coucher de soleil d'Afrique derrière les palmiers de Memphis, nous donna comme un corollaire des vraiment grandes émotions qui nous occupaient depuis quelques heures. Le soir, nous amarrâmes à Maasara sur la rive gauche. D'après les renseignements que nous avons recueillis au Caire, nous tenions à visiter les carrières, d'où Memphis et les pyramides sont sorties et qu'on nous avait assuré être remplies d'inscriptions et de monuments sculptés dans le roc. Notre attente ne fut pas trompée. Le lendemain au matin nous

nous dirigeons à travers une plaine déserte vers les flancs perforés de Gebel-Tourah, où notre incursion commença par la découverte d'une inscription vraiment précieuse, et qui donne la preuve que 1900 ans avant J.-C., on réparait les temples de Memphis.

Je ne décrirai pas ici les détours de ces immenses carrières, dont l'étendue et la beauté sont proportionnées à l'importance et à l'étendue d'une ville célèbre de toute antiquité, et dont le circuit n'est pas moindre de six lieues. Je ne parlerai pas non plus de toutes les inscriptions en hiéroglyphes et en démotique dont les murs sont couverts : je ne serais sur ce chapitre qu'un écho. Ce qui m'a amusé, c'est de voir que les tailleurs de pierres égyptiens, malgré leur vieille réputation de momies, n'étaient pas moins farceurs que leurs confrères en antiquité les soldats de la maréchaussée pompéienne. J'ai dessiné sur mon calepin une charge de lion vraiment comique qui a peut-être quatre mille ans de date ; nos gamins des rues de Paris ne feraient pas mieux. Ce fut ainsi, et d'une manière passablement fatigante, que nous passâmes la journée du 2.

Pour laisser échapper le moins de monuments possible dans une revue aussi rapide, nous nous étions dispersés deux à deux et *même moins*, sur une étendue d'une lieue. Chacun montait, descendait, courait, appelait, dessinait : puis c'était la soif qui nous dévorait, et il fallait voir avec quel plaisir nous avalions cette excellente eau du Nil, quand après plusieurs heures d'attente, il nous arrivait enfin de rencontrer cette bienheureuse

cruche que Panurge lui-même aurait nommée, ce jour-là, la *dive bouteille*. Un artiste français établi au Caire, et plus d'à moitié arabe, M. Linaut, était venu avec ses dromadaires partager les chances de cette singulière journée. Vers le soir, je m'étais engagé avec un de nos dessinateurs dans un long ravin dont les grottes étaient toutes remplies d'inscriptions et de bas-reliefs; le temps de voir, de relever, celui même de marcher nous entraîna si loin, que nous nous aperçûmes en terminant que le jour et les forces nous manquaient; il fallut songer à retrouver notre caravane qui peut-être avait déjà repris le chemin de la barque. Mais dans quelle direction devions-nous nous aventurer? Quelques indications serviraient-elles à nous guider dans la meilleure voie? Notre perplexité était grande, et je ne puis exprimer quelle sensation j'éprouvai en apercevant au fond d'une petite vallée tous les nôtres réunis; l'effet des habits orientaux, des dromadaires, des ânes même dispersés au milieu des pointes de rochers, avait quelque chose de magique pour l'impatience de ma soif; on eût dit que jè me retrouvais chez moi après une absence longue et pénible; je me rappelai involontairement, quoique bien en petit, le beau récit de Marco dans Adelchi; j'avais comme lui traversé les Alpes pendant vingt jours, et j'apercevais enfin les tentes des chrétiens, les tentes de Charlemagne. Ce fut une espèce de mirage moral que la soif, à qui, si j'eusse été Grec, j'aurais bâti un temple, que la soif, dis-je, m'a fait connaître. C'est le seul, grâce à Dieu, dont j'aie pu jusqu'ici avoir l'idée; mais dans son cadre

restreint, il m'a laissé une impression si profonde, que je n'ai plus de peine à me représenter ce que doit être l'autre mirage.

Le 3, nous avons repassé sur la rive droite, sur celle où l'emplacement bien déterminé de Memphis appelle depuis trente années tant de marchands et d'amateurs, et fait palpiter tous les cœurs *hiéroglyphisants*. On peut penser quelle était l'impatience de notre général. Heureusement il s'était donné la veille une si bonne journée à courir l'inscription, que nous pûmes aussi, ce qui était bien nécessaire pour nos membres fatigués, prendre un repos de trois heures.

Une longue forêt de palmiers entrecoupée de villages qu'on n'aperçoit que le nez dessus, occupe presque toute l'étendue de cette grande ville. C'est en nous avançant sous ces palmiers, couverts en ce moment de dattes dorées, que nous vîmes la terre parsemée de morceaux de granit, de basalte, de pierres sculptées et de tombelles qui indiquaient la place de ruines amoncelées. A quelque distance, et près d'un village nommé *Mitrainé*, nous trouvâmes, le nez contre terre, le grand Sésostris qui faisait là ses réflexions depuis un millier d'années peut-être, après avoir brillé si longtemps aux portes de quelque beau et grand temple de Memphis. Cette figure n'a pas moins de trente pieds de haut, elle est d'un seul morceau, admirablement sculptée. J'avoue que j'éprouvai quelque sympathie à l'image de ce conquérant dans l'état où elle était réduite; je me sentis plus touché encore, quand j'entendis ces barbares Toscans auxquels ce monu-

ment appartient par l'hommage que le *découvreur* en a fait au grand-duc, former froidement le projet de lui couper la tête, en désespoir des moyens d'emporter une masse aussi colossale. La vue de ce bijou et de quelques autres fragments répandus, çà et là autour du village avait mis en goût nos flaireurs d'hiéroglyphes. On déploya donc immédiatement les firmans, et le chef du village fut sommé de nous livrer sur-le-champ les ouvriers nécessaires aux fouilles que nous allions entreprendre, le tout moyennant la contribution légitime que les Français n'ont jamais refusée, au grand étonnement des habitants du pays âgés de plus de trente ans.

Malheureusement, faire vite et bien faire ne sont pas précisément la même chose ; nos fouilleurs étaient pressés de jouir, ils auraient voulu en quatre heures de temps trouver au moins un colosse, l'emporter et continuer leur route pour Sakhara, ce pays des merveilles. Aussi leur patience ne dura-t-elle pas plus de deux jours. A la seconde journée on découvrit une inscription intéressante, et les fouilles de Mitrainé se terminèrent au coucher du soleil.

Dans la soirée du 4 octobre, nous étions à Sakhara où quelques-uns de nos éclaireurs nous avaient précédés pour planter nos tentes sur le terrain même de la nécropole memphitique, à deux pas des pyramides et de ces tombes qui, depuis dix ans, ont fourni à l'Europe curieuse et maniaque presque autant de jouissances que Thèbes tout entière.

Effectivement, c'est au pied de la chaîne Libyque, au

milieu des derniers palmiers qui luttent contre l'invasion du désert, que notre camp est établi.

L'inondation qui pénètre à présent jusqu'au sable, forme devant nous un grand lac, coupé par la chaussée qui communique de Mitrainé à Sakhara; ce dernier village, à qui les bénéfices provenant des fouilles, ont valu un grand accroissement, est derrière nous caché par un bois de palmiers et de *mimosa nilotica*. A notre gauche, et presque sur notre tête, s'élève la plus grande des pyramides de Sakhara, fort inférieures à celles de Ghizeh, mais, à ce qu'il paraît, plus anciennes, et dans tous les cas fort nouvelles et curieuses pour un œil parisien; j'ai fait hier l'ascension de cette masse à quatre étages, formée d'énormes pierres carrées, qui si l'on s'en rapportait à la chronologie si souvent justifiée de Manéthon, n'aurait pas moins de sept mille ans d'existence. De son sommet j'ai pu compter dans toute l'étendue de la chaîne Libyque parallèle à la direction de Memphis, jusqu'à dix-neuf pyramides, depuis les deux grandes de Ghizeh, jusqu'aux tertres souvent informes qui indiquent la place de celles qui ont été détruites. Toutes ces pyramides sont, à n'en pas douter aujourd'hui, antérieures à l'usage de l'écriture dans les monuments¹; les longs corridors, les salles multipliées dont elles sont remplies, n'en portent aucune

¹ Cette conjecture a été démentie depuis par la découverte du cercueil en bois portant le nom du roi Menchérés de la iv^e dynastie, et par celle d'inscriptions contenant la légende de Chéops trouvées dans la grande pyramide de Ghizeh. Au reste, M. Lenormant a été le premier à faire connaître ces monuments et à les expliquer dans une dissertation spéciale publiée en 1839.

trace ; ce sont donc là les monuments les plus anciens de la terre ; les restes de la tour de Bélus peuvent seuls leur disputer ce privilège. C'étaient déjà pour Hérodote des antiquités du plus haut intérêt : ce seront encore les premières pour nos neveux quand nous-mêmes serons devenus antiquité, comme Hérodote l'est pour nous. — Et cela placé dans ce désert de sable qui donne à la scène tant de gravité et de tristesse ; puis une forme vraiment belle et pittoresque, ce qu'on aurait pu choisir de mieux pour exprimer l'idée de la stabilité et de la durée ; c'est donc vraiment autre chose que de grands et énormes tas de pierres, c'est un point de départ imposant et solennel à l'histoire de l'humanité.

J'attends avec une grande impatience notre course aux véritables pyramides. Deux jours passés ici à visiter le petit nombre de tombeaux que l'avidité des marchands n'a pas recouverts après les avoir fouillés et même spoliés de leurs ornements d'architecture, ont à peine trompé la faim de pyramides que j'ai commencé à éprouver du haut de celle de Sakhara. C'est après-demain 8, qu'elle sera décidément satisfaite.

Le Caire, 10 octobre.

D'après nos premiers calculs, je devrais être éloigné depuis longtemps de cette ville ; mais les premiers travaux de l'expédition ayant eu lieu dans les environs du Caire, je n'ai pu marcher plus vite qu'elle, et j'ai même profité d'un jour entièrement consacré aux études de nos dessinateurs pour revoir encore une fois cette perle de

l'Orient que j'avais quittée avec tant de regrets. Mes dernières notes avaient été écrites au pied de la pyramide de *Sakhara*, tandis que je contemplais, à travers l'horizon jaunâtre du désert, les sommets bien autrement imposants de celles de Ghizeh, réellement ému de l'aspect encore lointain de ces énormes monuments de la vanité humaine. Je fis dans la même journée une expédition on ne peut plus pénible dans l'intérieur de la pyramide de *Sakhara* : on n'y pénètre qu'en marchant pendant près d'un demi-mille sur les genoux et même parfois sur le ventre, à travers les pierres coupantes et au risque de voir à chaque instant s'éteindre la lumière que porte votre guide. Cette expédition ne fit que confirmer une impression à laquelle se mêlait déjà, il est vrai, quelque chose de semblable à la pitié, et je ne sais quelle compassion dédaigneuse pour ces jeux d'enfants de l'humanité.

Pour aller de *Sakhara* aux pyramides dans cette saison, l'inondation occupant toute la plaine, la route est pénible et fort longue. Il faut suivre avec persévérance pendant plus de quatre heures les longues sinuosités et les ondulations monotones du désert. Cette route, qui décrit l'arc dont l'ancienne Memphis était la corde, mesure exactement l'étendue de la nécropole memphitique, qui se terminait au nord par le groupe gigantesque des pyramides.

Une couche épaisse de sable recouvrant tous les tombeaux et qu'on ne peut pénétrer qu'en fouillant, le terrain classique de l'antiquité ne nous offrit rien de bien intéressant.

Je fus seulement frappé de la quantité innombrable de crapauds naissants qui se jetaient dans l'eau à notre approche, toutes les fois que nous touchions la lisière de l'inondation. Nous pûmes comprendre alors comment l'idée de la fécondité du limon, déposée par les fleuves, était née en Égypte et avait fait croire à la création spontanée d'animaux organisés qui en résultait.

La veille aux portes de la pyramide de Sakhara, j'avais été obligé de livrer un véritable combat à des myriades de *cousins* qui en obstruaient l'entrée.

Voici donc bien, de compte fait, deux plaies d'Égypte qui subsistent comme en permanence dans le pays, pour témoigner de la vérité des récits bibliques. Pour peu que je restasse quelque temps en Égypte, j'aurais peut-être l'occasion d'observer toutes les autres. Mais à part ce plaisir dont je sais me passer, je ne puis m'empêcher d'être frappé à chaque pas de ce que l'aspect de la nature, toujours contemporaine, donne de relief et de vérité actuelle aux récits fantastiques, pour nos hommes du Nord, du Pentateuque. Je ne veux point oublier de noter avec quel ravissement inexprimable j'avais chanté la romance si belle de sentiment et de couleur de Joseph, sous les palmiers de Sakhara. Un autre épisode de la même histoire, toute memphitique, se plaçait naturellement sous les quatre beaux sycomores, plantés d'une manière si pittoresque, au milieu d'un désert si nu, au pied des pyramides. Le pâtre qui avait rassemblé ses troupeaux à leur ombre pouvait aussi bien être Ruben ou *Nephtali*, et le puits voisin, à quelque distance de plus

de l'inondation, aurait convenu comme tout autre au projet perfide des frères de Joseph.

C'est du pied de ces beaux arbres que le terrain s'élevant avec rapidité, la roche calcaire dresse de toutes parts ses crêtes nues au nombre desquelles se trouve le fameux sphinx, qui a partagé sinon la durée, au moins la réputation des pyramides. Ce monument sur lequel on a avancé tant de conjectures, n'est autre qu'une espèce de témoignage des excavations profondes pratiquées tout autour, et dont les pierres devaient servir comme de supplément à celles qui sortaient des immenses carrières de *Mokatam*. La tête du sphinx, malheureusement fort endommagée, est le portrait du roi Thoutmosis IV, qui vivait environ 1700 ans avant Jésus-Christ; cette tête, qui conserve des teintes profondes d'une couleur rouge que bien des voyageurs ont prise pour celle du granit, s'élève seule avec le cou et une partie de la croupe au-dessus du sable : mais il n'y a pas longtemps qu'un nommé Caviglia a fait faire des fouilles tout autour et a découvert entre les jambes un grand monolithe avec quatre lions et une inscription qui donne la date ci-dessus. Il est vrai qu'en véritable Vandale ledit Caviglia a vendu un lion aux Anglais et recomblé le reste; mais la chose n'en est pas moins constatée et fait cesser toute incertitude sur un colosse au pied duquel le Neptune de Jean de Bologne n'est qu'une figurine. En se plaçant juste en face du sphinx, on découvre, d'un seul point de vue, la grande pyramide entièrement dépouillée de son revêtement et dentelée dans toute sa hauteur; la seconde, qui ne lui cède guère, conservant à son sommet

comme une espèce de croûte polie, irrégulièrement interrompue aux trois quarts de la hauteur totale, la troisième vraiment lilliputienne auprès de ses aînées, et puis tout autour une foule de petites pyramides, de débris de chaussées, d'enceintes et d'autres constructions, des portes de tombeaux sculptées dans le roc ; enfin les restes encore magiques d'un des plus beaux aspects que l'imagination humaine puisse concevoir. C'est là le vrai coup de théâtre. Il perd un peu à l'analyse ; d'abord quand on s'occupe de la grande pyramide, on ne juge la grandeur des pierres qui la composent qu'en les touchant, qu'en se mesurant soi-même avec elles ; puis l'imagination est importunée de ce grand amas de matériaux dont elle ne comprend plus ni la forme ni le but. C'est donc avec une sorte d'ébahissement stupide que l'on parcourt tout cela, qu'on escalade ces gradins interminables dont les marches semblent faites pour des géants, qu'on pénètre dans ces longs corridors, dans ces détours sinueux qu'on a peine à croire construits dans le seul but de conduire à un tombeau. J'ai l'air de prêcher contre mon saint, mais l'*inutilité*, la plus belle chose du monde, a ses bornes comme tout le reste ; et quand il faut reculer de deux lieues pour retrouver l'idée pittoresque, pour se faire un plaisir, une émotion, même la plus désintéressée, on est tenté (je blasphème) de ranger les pyramides parmi les grandes badauderies dévolues à l'amusement et à l'occupation éternels des sots qui composent la majorité du genre humain.

Il y a peut-être un milieu entre ce que j'ai avancé pour

et contre, un moyen terme qui est la vérité, mais pour le moment, je proteste contre les pyramides.

Beni-Hassan, 28 octobre 1828.

Nous n'allons pas vite; suivant le compte de Champollion, nous devons être à Thèbes à la fin de ce mois, et si cela continue, il est impossible de prévoir à quelle époque nous y arriverons.

Les premiers pas dans l'étude des hiéroglyphes m'ont paru les plus aisés du monde, mais à présent qu'il s'agit d'entrer dans la moelle du sujet, je m'aperçois qu'il ne faut rien moins qu'une vie d'homme pour rassembler tous les éléments nécessaires à la simple intelligence de cette science. Je ne perds pas pour cela courage, mais je ne me sens plus marcher. Au delà des noms propres et des dates, je me sens entrer dans des difficultés grammaticales où j'enfoncé à chaque pas. La nécessité de ce maudit copte me devient de jour en jour plus démontrée, sans que je puisse donner aux premiers éléments de cette étude d'autre temps que les courts moments de repos que laisse le voyage. Les chaleurs et les vents contraires qui commencent à dominer dans cette saison, nous ont retenus quatre jours entiers précisément dans l'endroit le plus nul et le plus triste de l'Égypte.

Je reprends ma relation: c'est le 11 au soir que j'avais quitté le Caire, accompagné d'Alexandre Duchesne, l'un des dessinateurs de Champollion et parfait compagnon de voyage; nous cheminâmes toute la journée par un

bon petit vent, et le lendemain à la pointe du jour, nous nous réveillâmes amarrés à côté de notre flottille, que le général Champollion et tous les autres avaient rejointe de leur côté dans la journée précédente. Nous dûmes tous ensemble un adieu solennel à Memphis et aux pyramides, et nous fîmes voile gaiement vers les restes moins vantés d'une plus antique et plus belle capitale. Le premier jour tout alla le mieux du monde, un joli vent du nord nous faisait remonter le courant avec la rapidité d'une flèche; les rives d'ailleurs étaient encore riantes comme aux environs du Caire, et le paysage animé par mille accidents de lumière et de végétation démentait la vieille réputation de monotonie dont l'Égypte est en possession depuis un temps immémorial. Peu à peu néanmoins la vallée se resserrait, les arbres devenaient plus rares, les crêtes des deux chaînes de montagnes plus tristes et plus pelées, enfin le calme plat nous prit à l'endroit où, pour la première fois, l'Égypte nous apparaissait sous un vilain aspect, et où l'éclat vraiment merveilleux de la lumière pouvait seul nous consoler de la nudité du paysage. Pendant quatre jours ce fut comme un sort jeté sur nous. En vain nous changions tous les jours de position; une rive n'était pas moins triste que l'autre. Le coucher du soleil seul composait chaque soir un tableau magnifique, et paraît cette pauvre nature de manière à lui créer des beautés.

Le 17, le vent tourna à l'est et nous permit d'approcher du village de Béni-ed-Déir, assez pittoresquement situé au milieu des dattiers. Là commença à se déployer

devant nos yeux le spectacle que les jours suivants ne firent que varier. A notre droite s'étendaient les vastes plaines maintenant inondées de l'Heptanomide, terminées dans le lointain par le canal de Joseph et la chaîne Libyque ; à gauche, la chaîne Arabique, toujours remarquable par sa disposition en terrasse descendant jusque dans le Nil, se formait comme une épaisse muraille toute percée de grottes et de carrières. Telle est la disposition générale de cette Égypte intermédiaire dont Hermopolis Magna, aujourd'hui *Achmounéin*, était considérée comme la capitale. Les anciens en avaient tiré un parti singulier, que les Arabes ont suivi jusqu'à ce jour. Dans la plaine, tout entière occupée par la culture, couverte d'ailleurs, presque complètement par l'inondation annuelle, étaient les villes, les villages et tous les vivants. La rive arabique appartenait exclusivement aux morts dont on découvrait de loin les lugubres demeures ouvertes dans les flancs de la montagne. Les Arabes de Minieh et des autres villes de cette province ont de même conservé l'usage des sépultures sur la rive droite qui, par là, a conservé sous une autre forme sa destination antique de nécropole. En approchant d'Hermopolis, la population et les richesses de cette ville rendent raison de la multiplication des grottes et de l'importance toujours croissante de leur décoration. Ce sont ces hypogées qui maintenant me jouent le tour de retarder notre voyage, Champollion n'ayant pu tenir à toutes les belles choses qu'il y a trouvées, et ayant par là abandonné son premier projet de ne faire que voir et relever en remontant le Nil. C'est ainsi

qu'à trois lieues plus haut que l'endroit où nous sommes auprès d'un village appelé Zaouyet-el-Méïtin, un seul hypogée nous a retenus presque deux jours ; c'est ainsi que Béni-Hassan, où nous sommes arrivés hier matin, nous tiendra au moins six jours encore, supposé même que la montagne ne recèle pas quelque nouveau trésor digne de la colère de nos hiéroglyphisants. Il faut bien convenir que nous n'avions encore vu rien de pareil à ce que nous avons trouvé ici. Il est possible que Sakhara renferme de beaucoup plus belles choses, mais le sable les recouvre, et les fouilleurs ayant l'habitude de recomblir les tombeaux qu'ils dépouillent, les hypogées, qui par faveur spéciale demeurent découverts, n'offrent, à l'exception d'un seul, qu'un assez médiocre intérêt. Il en est de même de ceux qui entourent les grandes pyramides, où le même système produit les mêmes effets.

Ici, au contraire, la disposition particulière de la chaîne Arabique a permis de faire de la salle supérieure de ces tombeaux de véritables monuments. La porte, d'ailleurs, n'en est pas basse et cachée comme à *Sakhara*, mais l'extérieur, décoré avec goût et quelquefois avec magnificence, ajoute à l'effet harmonieux de l'ensemble. Ce qui complète l'intérêt de ces tombeaux, c'est qu'ils appartiennent tous à la caste militaire, dont les monuments sont comparativement beaucoup plus rares que ceux de la caste sacerdotale. Aussi l'aspect en est-il en grande partie différent. Des scènes toutes nouvelles de combats, de gymnastique, de siège, de chasses aux animaux sauvages, remplacent

le plus souvent les occupations paisibles auxquelles on supposait que les prêtres égyptiens devaient se livrer dans l'autre vie. Ce thème, au reste, dans quelque sens qu'on doive l'entendre, était singulièrement brodé par les artistes égyptiens, qui prenaient de là occasion de représenter dans ces longues files de bas-reliefs et de peintures toutes les occupations imaginables de la vie civile, tous les détails de l'agriculture, de la moisson, de l'éducation des troupeaux ; tous les métiers, depuis le cordonnier jusqu'au maçon ; toutes les professions, depuis le juge jusqu'au médecin ; tous les divertissements, tels que joutes sur l'eau, chasse, pêche, combat contre les animaux sauvages, etc. ; de sorte qu'avec un peu plus de soin que la commission d'Égypte n'en a pris, et, en continuant pendant quelque temps le travail que Champollion a entrepris actuellement, il sera possible de déterminer rigoureusement, et sans consulter les livres, et jusqu'aux moindres particularités, les mœurs, usages, arts et métiers d'un peuple qui vivait il y a trois mille ans ! L'intérêt qu'offrent ces recherches s'augmente encore de sa comparaison avec les usages conservés dans l'Égypte moderne, comparaison dont les résultats sont tellement frappants, que la plupart des ambiguïtés que les monuments présentent, s'expliquent par ce qu'on rencontre journellement. Quoique ces représentations ne soient pas toutes également remarquables sous le rapport de l'art, on y trouve pourtant par intervalles de jolis détails, particulièrement dans les animaux dont le contraste avec les figures humaines me paraît chaque jour davan-

tage trop frappant pour que je puisse saisir les motifs de cette différence. L'effet général est d'ailleurs on ne peut plus piquant, et les couleurs encore presque partout très-vives, ne sauraient se comparer à rien de ce que j'ai vu en Égypte. Quant à l'architecture, j'ai vu jusqu'à présent bien peu de chose, mais je crois qu'après ces vieux-là il faut tirer l'échelle. Ici, j'ai trouvé, avec une date certaine de 1300 ans avant J.-C., des colonnes cannelées que j'aurais pu croire enlevées à Pestum ou à Agrigente. C'était, d'ailleurs, une opinion que j'ai exprimée de sentiment dans mes travaux de Rome, que cette origine de l'ordre dorique. Mais je n'espérais pas en rencontrer une démonstration si frappante : il faudrait que les récalcitrants vinsent ici pour ouvrir de force les yeux. Ce qu'il y a de vraiment singulier, c'est que ces colonnes, si énormément antérieures aux plus anciens monuments de la Grèce, appartenant néanmoins à une époque où l'art égyptien passait du grand et du sévère au gracieux et au joli, n'ont point cet aspect de gravité qu'on leur trouve à Pestum et à Sélinonte ; en sorte qu'on est forcé de croire que la Grèce, même en empruntant à un peuple qui avait passé par toutes les périodes de la marche des arts, n'en était pas moins comme obligé, en qualité de peuple nouveau, de recommencer cette marche sur nouveaux frais ; et que la nature de leurs emprunts ne modifiait en rien cette loi que je regarde comme universelle. C'est peut-être là le fait le plus curieux que j'aie recueilli dans ce pays.

Sur le Nil après Achmounéin et avant Syout, le 8 novembre.

Je craignais que nous ne fissions à Beni-Hassan une halte de huit jours, et nous en avons passé quinze pleins. Nous devions être à Thèbes le 1^{er} novembre, et au 8 nous sommes à peine à moitié chemin depuis le Caire. Tout ce que je puis faire, c'est d'invoquer la grande déesse Patience, de prendre le temps comme il vient, et de m'en remettre, pour l'heureuse conclusion de ce voyage, à la Providence, qui ne m'a jamais abandonné en pareille occasion. Une expédition est une grande machine qui ne se remue pas comme un seul homme. J'ai profité du mieux que j'ai pu de cette incarceration de Beni-Hassan ; j'ai rédigé une description très-détaillée de ses grottes, au fond très-intéressantes. L'examen très-minutieux que j'ai été à portée d'en faire, m'a révélé une foule de détails curieux dont une étude rapide n'aurait pu même me donner l'idée. Il y a surtout un de ces hypogées que l'on peut considérer comme l'un des monuments les plus importants de l'Égypte sous le rapport de la peinture. Il appartient à une époque comparativement moderne, le ix^e siècle avant notre ère, et j'ai pu y trouver des développements et des perfectionnements relatifs qui ne sauraient appartenir aux monuments du grand style. De cet examen est résulté pour moi ce rapprochement, que d'autres faits me portent à considérer comme incontestable, c'est que la peinture égyptienne, poussée à ce point de mouvement et de pittoresque fort extraordinaire pour elle, se trouvait juste

arrivée au même degré que notre peinture de la fin du moyen âge et que notre école de vitraux avant Jean Cousin. Cette idée forme la base d'un assez bon nombre de déductions capables, je crois, de jeter un certain jour sur l'organisation intellectuelle du peuple égyptien et sur ses rapports avec la grande individualité humaine. C'est à M. Ballanche que j'adresse cette observation, elle ne saurait manquer de l'intéresser. Je ne désespère pas de lui rapporter des choses plus directement analogues à ses méditations habituelles ; car enfin ce n'est pas inutilement que j'ai lu les *Institutions sociales* et le premier volume de la *Palingénésie*, et c'est du fond du cœur que je me professe son élève pour bien des choses, comme je le suis plus que jamais de Vico, quant à ses vues générales sur l'histoire.

C'est bien ici le cas de philosopher, car jamais pays a-t-il autant produit pour la philosophie que celui que je parcours ? Il y a de certaines contrées qui paraissent vouées à de certaines destinations pour toute la durée de ce monde. Il y a bien longtemps qu'Orphée venait puiser dans les sanctuaires de Thèbes tous les principes de sa théologie ; car c'est bien ici, monsieur Ballanche, que la philosophie orphique a pris naissance : ces hymnes orphiques, si suspectés, appartiennent, à n'en pas douter, à l'antiquité la plus reculée. Les noms et les attributs des divinités égyptiennes s'y retrouvent avec les rapprochements les plus frappants. Orphée, je le veux bien, a fait le grand tour pour rapporter en Grèce ces trésors de l'intelligence, mais le fond de sa doctrine est

égyptien, comme les institutions de Cécrops et de Cadmus, comme les colombes de Dodone, comme la philosophie de Pythagore et de Platon, comme les lois de Moïse. Croyez-vous que ce soit par hasard que la plante du platonisme ait porté de tels fruits sur le terrain d'Alexandrie? que ce soit par un vain motif de curiosité que tous les grands génies de la Grèce aient visité l'Égypte et hanté les collèges de philosophie qu'elle renfermait? Ceci est à jamais la terre de la théologie philosophique.

Il y a de quoi frémir à retrouver dans tous les coins de l'Égypte cette alliance monstrueuse de la croix ansée égyptienne avec la croix symbole de notre rédemption. En Égypte, disait Adrien à son beau-frère Servien, tous ceux qui sont Égyptiens sont chrétiens, et tous ceux qui sont chrétiens sont Égyptiens. De là cette erreur qui a fait prendre pour des productions des premiers temps du christianisme les livres hermétiques, monuments sincères des plus anciennes traditions de la religion égyptienne. Il y a eu en apparence, dans ce culte, une grande révolution; mais, dans le fait, elle n'en a troublé que la surface. Tandis que les farces isiaques parcouraient le monde romain en s'imprégnant chaque jour davantage de toute la corruption de la société qu'elles avaient envahie, la vieille cosmogonie, si respectable, en ce que la première elle avait consacré la liberté de l'homme, si importante pour nous, en ce que le dogme de la révélation et de l'incarnation y vit dans son plus pur développement : cette cosmogonie, qui était en elle-même tout un système de philosophie, demeurait dans son unité puissante au fond

des sanctuaires de la Thébaïde. Le temple de Denderah, construit en grande partie sous les Romains, n'offre, dans ses riches et immenses représentations théologiques, aucune différence avec celles qu'on retrouve sur les monuments construits dix-huit siècles auparavant. Je ne sais pas bien quelle dut être précisément le genre de lutte qui eut lieu entre le christianisme encore enfant et le géant épuisé du culte égyptien, mais je ne crois guère aux grands effets de l'Évangile de saint Mathieu dans ce pays; il me faut saint Jean et son platonisme pour comprendre une aussi immense révolution. Malheureusement, jamais doctrine ne fut prise au pied de la lettre comme le fut celle de l'Évangile en Égypte; c'est une chose à suivre sur la carte. A Alexandrie, terrain mitoyen, le scepticisme grec ébranle les croyances locales et prépare en même temps les succès d'une doctrine nouvelle. La philosophie, il est vrai, commence à y prendre un corps et à devenir doctrine elle-même; mais la doctrine Essénienne arrive dans toute sa force orientale et dans toute sa simplicité apostolique, engage la lutte avec la philosophie, et, sans s'inquiéter davantage de l'issue qu'elle doit avoir, passe aux masses qui font sa force, culbute en un instant ces collèges dégénérés de Memphis qui, depuis deux siècles, en étaient réduits à faire gambader leur Apis pour attraper *la mancia* des milords romains; puis, tout à coup, puisant dans la nature même du peuple qu'elle soumet une force de prosélytisme proportionnée à celle des ennemis qui lui restent à combattre, offre aux imaginations moins attiédies que privées d'aliments une immortalité

bien plus complète, une individualité bien moins confuse, des prescriptions bien moins illusoires, un renoncement à soi-même bien plus entier, enfin toute la religion des Pacôme et des Antoine, et fait disparaître ces dieux, les plus anciens de tous, et qui pourtant sont demeurés les derniers sur leur trône. Voici le point critique, celui qui a perdu si vite le christianisme en Égypte : on ne peut douter qu'à l'époque de son envahissement il n'ait été admirablement servi par l'ignorance des masses, et surtout par l'épuisement de l'esprit national, heurté et démoli pièce à pièce par une si énorme puissance ; c'est ce qu'on voit alors dans le monde entier : la Jérusalem céleste devenant une patrie commune pour tous les peuples qui ont perdu la leur. Mais nous appartenons à la fois à cette vie et à l'autre, et renoncer entièrement à la première pour la seconde, c'est, pour les peuples, une affreuse duperie ; aussi rien n'est-il plus affligeant que le spectacle de cette exubérance monacale qui a dévoré l'Égypte jusqu'à la conquête d'Amrou. Le christianisme en Orient paraît avoir, dès les premiers temps et par la force même de son développement, porté un coup mortel à la force matérielle de l'esprit humain. Celle-ci, réfugiée tout entière dans le mahométisme, qu'on peut regarder comme son expression la plus complète, n'a cessé d'aggraver la fièvre de langueur qui mine la société chrétienne. Aujourd'hui que l'influence des Turcs a frappé l'islamisme d'un engourdissement qui le mène lentement à la mort, le christianisme ne paraît disposé à reprendre aucune force, ni à participer le moins du monde à la palingénésie dont l'Europe est

grosse en ce moment. Le christianisme de l'Orient est essentiellement phanariote, c'est-à-dire qu'il n'a d'autres armes que celle de sa faiblesse, d'autre foi que l'obstination de l'ignorance, d'autre force que celle du martyr, qui appartient peut-être plus au faible qu'au fort.

Mais voici bien assez de philosophie, quand j'aurais à enregistrer la découverte d'un temple; quand je dis temple, c'était plutôt une chapelle. Je ne m'amusais guère, on peut le croire, dans les grottes où nos dessinateurs étaient occupés; en conséquence, je m'étais chargé de la partie des reconnaissances, et tous les deux jours à peu près je prenais la felouque du *mach*, et, muni de provisions pour toute la journée, je montais ou redescendais le Nil, et parcourais tous les recoins de la montagne, percée, comme je l'ai dit, d'une quantité innombrable de carrières et d'hypogées. Les premiers jours, mes recherches ne furent pas heureuses; je ne recueillis qu'un certain nombre de mauvaises inscriptions coptes, et j'avais fini par prendre un tel dégoût pour ce genre de découvertes, que les Arabes qui m'accompagnaient, jugeant à l'intonation de ma voix que *copte* et *rien* c'était même chose, ne manquaient pas de dire, toutes les fois qu'un hypogée était absolument dépourvu d'ornements ou d'inscriptions : *c'est du copte*. Enfin, l'un de mes favoris, Ali, bon diable avec une mine de clerc de procureur, vint me dire tout joyeux qu'il avait vu dans un ravin quelque chose de beaucoup plus beau que les grottes où l'on travaillait alors; qu'il y avait beaucoup de pierres écrites, et que je serais content. Vite, je mets à la voile, je traverse une longue plaine de

sable et j'arrive dans un ravin fort large, dont les parois, taillées à pic, me rappelèrent une montagne surmontée d'un château que j'ai admirée du côté d'Orange. Une quantité de petites chambres étaient taillées dans ces parois comme pour une ville de Troglodytes : quelques portes, architecturalement décorées, commencèrent à me faire battre le cœur : j'entrai d'abord dans un tombeau, dont les peintures étaient malheureusement effacées ; puis, dans une suite d'appartements, sur la porte desquels je reconnus le cartouche d'Alexandre. Je n'en compris pas d'abord la destination. Enfin, j'arrivai devant une façade composée de huit énormes piliers sur deux lignes ; les grands bas-reliefs religieux que je vis sur le mur m'apprirent aussitôt que c'était un temple souterrain dédié par le roi Mandouëi¹, l'un des ancêtres de Sésostris, à Bubastis, la déesse des chats. Or, Bubastis était pour les Grecs la même que Diane, et le lieu voisin de ce temple se trouve nommé dans les Itinéraires la grotte de Diane ; il y a mieux, le nom égyptien de cet endroit qu'on retrouve dans les inscriptions du temple était Abenaï, d'où il suit que le nom moderne de Beni-Hassan, malgré sa physiologie arabe, n'est, comme presque tous les noms de l'Égypte, qu'un ancien nom égyptien corrompu. J'appris le lendemain par un rapport du caïmacan de Beni-Hassan, qu'on trouvait dans les environs une quantité de momies de chats ; ce fut pour moi un nouveau motif de

1. C'est la lecture que Champollion avait adoptée alors. M. Lenormant lui-même a démontré depuis qu'il fallait lire le nom de ce roi *Sétéi*, et qu'il correspondait au *Séthos* des listes de Manéthon.

me remettre en campagne sous la conduite de ce même caïmacan, qui me mena d'abord, à mon grand étonnement, au milieu même de la plaine de sable qui sépare le Nil de la montagne, et qui, au lieu de l'espace de musée où je croyais trouver les chats bien proprement rangés, me montra un grand trou en entonnoir, d'où l'on commença à tirer des ossements de chats, en grattant le sable avec les mains. Nous reprîmes notre chemin vers la montagne, et je m'aperçus que, bien que j'eusse pris une autre route que l'avant-veille, je marchais néanmoins dans la direction du temple dont l'annonce avait fait bondir Champollion comme un ballon. Effectivement, j'arrivai bientôt au pied de la porte décorée du cartouche d'Alexandre. Là, nos hommes recommencèrent à gratter la terre et à en tirer des chats; mais ceux-ci, enveloppés par douzaines dans des pièces de toile, assez proprement embaumés, quoique fort réduits et délicatement posés sur des lits de nattes. Ce qu'il y avait de curieux, c'est que les chiens n'étaient pas moins nombreux que les chats, j'y reconnus même plusieurs têtes de cette belle espèce de lévriers dont j'avais admiré la représentation dans le plus important des tombeaux de Beni-Hassan. Enfin, ayant pénétré dans cette enfilade de chambres dont je n'avais pas compris la destination le jour précédent, je vis la terre jonchée d'une si énorme quantité d'ossements de chats, que je reconnus, à n'en pas douter, la dernière demeure des chats de bonne compagnie. J'y recueillis de plus un os qu'à mon retour au *mach* le naturaliste de l'expédition toscane jugea appartenir à un lion ou à un tigre. Or Bubastis, dont le

temple est voisin, bien connue pour être la déesse des chats, est néanmoins représentée, dans son temple et sur la porte de l'hypogée que je décris, avec une tête de lionne ou de tigresse, d'où il suit que, par un sentiment conforme aux véritables données de la science, les anciens Égyptiens avaient confondu tous les animaux de race féline; je compris aussi que les puits que j'avais d'abord trouvés dans la plaine étaient destinés, comme le dit d'ailleurs Hérodote, à faire préalablement macérer les animaux du commun, afin qu'ils tinssent après moins de place dans la sépulture inférieure qui leur était destinée au pied du monument aristocratique. Le caïmacan qui m'avait préparé de si belles déductions, était un coquin de Turc dont il n'est peut-être pas inutile de consigner ici quelques actes.

Le village dont il est constitué sangsue officielle est environné d'une plantation de onze mille dattiers, taxés chacun à 13 sols, bons ou mauvais, jeunes ou vieux, fructifians ou stériles. Les habitants n'ont pas même la ressource d'abattre leurs mauvais arbres, car le nombre en est officiellement constaté, et un jeune plant doit de toute nécessité remplacer un vieux tronc qui disparaît. Il y a mieux : cet impôt payé, la récolte de dattes n'appartient que conditionnellement au cultivateur, lequel est obligé de donner les fruits qu'il a recueillis et séchés au prix que le pacha a préalablement fixé. Il y a mieux encore : le prix du pacha, solennellement annoncé, le caïmacan chargé de l'acquisition forcée prétend impudemment obtenir un bénéfice personnel sur ce prix, et,

par la loi du plus fort, il l'obtient. Le hasard me fit assister à cette scène de brigandage. Le caïmacan, fumant gravement sa pipe, était accroupi sous une mauvaise tente formée de nattes et environné de quatre ou cinq coptes, au regard oblique, à la face ignoble, qui lui servaient de secrétaires, comme les clercs d'un baron du moyen âge. De pauvres femmes, couvertes de haillons, apportaient en tremblant les 13 sols de leurs pauvres palmiers; d'autres habitants, un peu mieux vêtus, et à qui la barbe donnait deux degrés de plus de hardiesse, invoquaient avec véhémence le ciel et le pacha, dont on méconnaissait les ordres, et tâchaient, mais en vain, d'apprivoiser l'impassible caïmacan. C'était, avec la force que prend ici l'expression des physionomies, un spectacle curieux que le sang-froid stupide du *démororon*, opposé à la bassesse presque aussi féroce de la corneille complice et aux plaintes inutiles des pauvres aliborons. C'était un beau commentaire à cette phrase de l'historiographe du gracieux Mohammed-Ali, M. Mangin, ancien vice-consul français au Caire : « *Sous Auguste, il (Mohammed-Ali) eût été Mécène, sous Henri IV, Sully, sous Louis XIV, Colbert.* » Or notre Colbert, qui d'une main bâtissait le Louvre et de l'autre protégeait le développement de l'industrie, n'entendait son affaire qu'à moitié : c'était peu de chose en comparaison de son successeur. Mohammed a brûlé galeries, temples, beaux-arts sur les autels de l'industrie. Pour bâtir de si belles filatures, il fallait bien de la chaux, et au lieu de l'aller chercher à deux lieues dans la montagne, il lui a paru plus simple de prendre

les monuments, et, dans le fait, tout ce qu'il y avait de construit en calcaire, c'est-à-dire Antinoé, Aschmounéïn, et Antæopolis, et Éléphantine y ont entièrement passé, en moins de cinq ans. Louqsor a déjà été vendu à un salpêtrier; enfin les monuments de l'Égypte n'ont jamais eu de plus grand ennemi que Mohammed-Colbert.

Qu'on juge de notre indignation en voyant la route ainsi balayée devant nous, à trouver Antinoé rasée jusqu'au sol, le théâtre, les deux grandes rues à portiques, l'arc de triomphe et tous les monuments disparus; le portique colossal d'Aschmounéïn transformé en porte de canal et en raffinerie de sucre; enfin, à voir l'Égypte comme si un autre Cambyse venait de la traverser. Voilà l'impression que nous a laissée notre journée d'hier et notre visite à la place d'Antinoé; quant à Aschmounéïn, nous n'avons pas même voulu descendre, trop certains de la perte irréparable que les arts et l'archéologie avaient faite. Mais le bon Dieu nous réservait pour le soir une consolation: il existe sur la rive droite du Nil, à environ deux lieues au sud d'Antinoé, une ville pharaonique avec ses rues, ses maisons et ses édifices. Un motif inconnu l'a fait abandonner un jour par ses habitants comme beaucoup de villages arabes des bords du Nil; et comme dans ceux-ci, le climat conservateur de l'Égypte en aurait préservé la masse tout entière, si la main de l'homme ne s'était attachée à détruire ou à enlever tout ce qui pouvait tenter le génie de la destruction. Il n'est donc resté de tout cela qu'un plan et des murs de terre; mais ces murs, semblables à beaucoup d'égards à ceux de Pompéi, nous

donnent en partie les mêmes lumières sur les habitations particulières des anciens Égyptiens. C'est, comme pour toute l'Égypte ancienne et moderne, un système uniforme de constructions, l'emploi de briques simplement séchées au soleil, mais dont on reconnaît comparativement l'antiquité à la dimension et à la forme plus ou moins soignée de chaque pièce. Avec une matière si fragile, les Égyptiens, servis par leur climat, ont construit des monuments immenses et indestructibles, tels que l'enceinte sacrée de Saïs, que nous avons vue avant le Caire. Il y a de même à *Psinaula*, c'est le nom ancien du Pompéi égyptien, une enceinte de briques qui renfermait un temple aujourd'hui entièrement détruit. Mais ce qui est beaucoup plus curieux, et que j'ai vu avec une émotion d'antiquaire bien profonde, ce sont les restes de la décoration intérieure de plusieurs maisons, et particulièrement des traces de peinture en soubassement autour de plusieurs chambres, aussi fraîche que si elle venait d'être appliquée. Ces murs de briques séchées étaient simplement passés à la chaux, comme le font encore les Arabes, quand ils se trouvent un peu moins pauvres ou plus hardis qu'à l'ordinaire. La peinture était tracée sur cet enduit de l'épaisseur la plus ténue et est restée intacte jusqu'à nos jours, exposée comme elle l'est à toutes les injures de l'air : ce sont des espèces de grecques ou de franges d'un bon goût, et qui sentent le bien-être malgré l'exiguïté des enceintes qu'elles décorent. Il n'en faut pas davantage pour lier l'art égyptien à la grande famille antique, dont le soin pour le bon air et la gaieté des habitations contraste

si fortement avec notre société moderne, depuis l'époque que nous avons la bonhomie d'appeler la Renaissance.

Je ne parle pas de la découverte d'un vase de granit avec le nom d'un roi inconnu, faite dans cette même soirée ; car il y en a eu ce jour-là pour tout le monde, et véritablement tout marche à ravir dans notre expédition : l'état sanitaire est parfait, le temps magnifique, et l'union aussi complète qu'on peut l'espérer entre gens de différentes nations. Voici deux jours que le soleil se lève environné de brouillards comme en Hollande, et même ce matin, pour la seconde fois depuis notre arrivée en Égypte, nous avons eu cinq minutes de pluie, sur les limites mêmes de la Thébaïde, où, disent tous les voyageurs, *il ne pleut jamais*. Il y a quatre jours c'était tout le contraire ; le thermomètre marquait à l'ombre 28 degrés et au soleil 43. Le propre jour de la Saint-Charles, je me suis baigné dans le Nil avec plus de plaisir que je ne l'ai jamais fait à Paris au mois de juillet. La veille, nous avons célébré de notre mieux la fête du roi, en déployant notre bannière à tous les mâts de notre escadre, en distribuant six moutons aux équipages, enfin en buvant le soir quelques bols de vin chaud à la prospérité du musée Charles X. C'est tout ce qu'il nous était possible de faire dans le désert, où nous étions alors à plus d'une lieue de toute habitation. J'ai songé bien tristement que c'était la seconde fois depuis mon mariage que j'étais hors de chez moi le jour de ma fête, et j'ai pensé que l'on y priait pour moi.

Nous avons appris ces jours-ci que M. Pariset était arrivé à Alexandrie où il était resté malade, mais la négli-

gence de nos consuls nous a privés jusqu'ici des lettres qu'il a dû nous apporter. Le vent est fort et nous emporte avec rapidité ; nous sommes déjà à plus de huit lieues de distance de l'endroit où j'ai commencé à écrire, et dans quelques heures nous serons à Syout, capitale de la Haute-Égypte. Comme Champollion a résolu de ne plus s'arrêter qu'à Thèbes, je ne recevrai peut-être que dans cette ville, après quatre mois écoulés, les premières nouvelles de France. J'ai rêvé toute cette nuit que j'avais reçu quatre lettres, et je n'ai cessé de les lire.

C'est une chose à laquelle je crois à peine, que l'éloignement où je suis maintenant de notre Europe et de tout ce qui lui ressemble. La variété, le beau plumage et le nombre des oiseaux nous annoncent le voisinage du tropique : les crocodiles commencent à garnir les bords du fleuve ; la lumière, de plus en plus belle et puissante, embellit le moindre accident de la nature et fait des paysages admirables de sites qu'on ne remarquerait pas chez nous. Le contraste sans cesse renouvelé entre le désert et la vallée si verdoyante qu'il presse de toutes parts, tient toujours l'imagination en mouvement, sans qu'elle éprouve rien de cette monotonie qu'un fleuve, coulant perpétuellement entre deux montagnes, semblerait devoir produire. Dans quelques jours, tout cela sera animé par des monuments magnifiques encore parés de l'éclat des plus riches couleurs. Nous verrons commencer cette chaîne qui continue sans s'interrompre jusqu'à l'extrémité de la Nubie, et cela au milieu de races nouvelles, de mœurs étranges, d'une nature chaque jour plus tranchée, plus frappante

pour l'œil d'un Européen. N'y a-t-il pas dans cette idée de quoi faire supporter bien des privations et des ennuis? Et comment ne pas être ému de l'attente d'un pareil spectacle? Telle est la disposition où je me trouve, passant sans cesse de l'enivrement aux plus amers regrets, des impressions les plus douces aux réflexions les plus tristes : l'âme véritablement hors de mon existence, emporté dans une espèce de voyage à la lune qui ne sera bientôt plus qu'un éclair brillant dans ma vie. Déjà ce que j'ai passé se pare pour moi de couleurs plus éclatantes encore, déjà j'en suis aux regrets d'avoir blasphémé contre les pyramides, que mon esprit a fini par accueillir pour ne s'en séparer jamais. Que sera-ce quand, rentré dans nos climats brumeux, dans notre nature exigüe, sur notre terre d'un jour, je me représenterai cette grande revue des siècles que l'Égypte fait défiler devant moi? quand cette fantasmagorie aérienne et ces miracles de la lumière se peindront bien éloignés dans mon souvenir?

Thèbes, 25 novembre 1828.

Demain matin nous quittons Thèbes, et je n'ai point encore de lettres; mais de si loin, il ne faut pas faire de plaintes, et je reprends mon récit où je l'ai laissé, c'est-à-dire un peu avant Syout et à l'entrée de la Haute-Égypte.

Syout, vis-à-vis de laquelle nous sommes arrivés, est maintenant la capitale de la Haute-Égypte, c'est-à-dire qu'on y trouve beaucoup de Turcs, de mauvaises mos-

quées dans le goût moderne, et une apparence de vie et d'activité. Les environs sont cultivés avec soin, les jardins nombreux et bien plantés, le paysage riant et rappelant en petit celui du Caire. Le cimetière est aussi soigné, aussi proprement blanchi et décoré que la ville des vivants est sale, noire et entassée. Il y a là certainement comme un reste des anciennes idées des Égyptiens sur les sépultures, et cette réflexion donne un intérêt de plus à cette faible, mais gracieuse création des peuples modernes en ce pays. On trouve aussi dans la montagne quelques grands hypogées, mais fort gâtés et qui ne pouvaient nous faire aucune impression après les merveilles de Beni-Hassan. Ce qui m'a amusé, c'est d'y trouver le nom d'un ancien roi égyptien qui se lit *Récamié*. Quand je dis que j'ai trouvé, Champollion prétend avec quelque raison aux honneurs de la découverte : il m'a bien recommandé de ne pas l'en priver auprès de M^{me} Récamier, et je suis de trop bonne foi pour lui disputer cette gloire, à laquelle il paraît tenir extrêmement.

Après Syout, nous vîmes commencer la Thébaïde sous les plus favorables auspices. Il y a loin de la réalité à l'idée qu'on se fait en Europe de ce pays, qu'on nomme proverbialement pour désigner la plus affreuse solitude. Le paysage de plus en plus animé, les villages de plus en plus peuplés, la végétation de plus en plus riche et variée, donnaient à chaque instant un démenti formel à notre dicton populaire. Cette première impression, bien loin de se démentir, n'a fait que se confirmer de jour en jour, et j'en suis venu à regarder la Thébaïde comme un

des plus jolis pays du monde. Des séductions de toutes sortes nous y attendaient. Le lendemain de notre départ de Syout, nous arrivions le soir à un village nommé *Saouadji*, que rien ne nous avait signalé comme ayant quelque importance. Nous comptions repartir le lendemain matin au point du jour, sans même mettre pied à terre, quand nous aperçûmes sur le rivage une maison d'assez bonne apparence, bien éclairée, et retentissant des sons de trois ou quatre mauvais instruments. Et, presque au même instant où nous nous demandions encore ce que cela pouvait être, voici venir un exprès qui nous invite de la part du maître de cette maison à venir passer la soirée gaiement chez lui. Nous crûmes avoir affaire tout bonnement à quelque *kachef* ordinaire, de sorte que Champollion aima mieux se coucher que de répondre à l'invitation, et je me chargeai, avec trois ou quatre autres de nos compagnons de voyage, de représenter la France auprès de l'autorité du lieu. Nous fûmes bien quelque peu étonnés du nombre des domestiques et de la richesse de la maison ; mais notre brave homme de Turc était déjà si complètement ivre à notre arrivée, que nous crûmes pouvoir le traiter sans façon ; il prit heureusement très-bien la chose, s'enivra encore davantage, et ne nous laissa partir qu'à deux heures du matin après un souper exquis. Nous avions promis vaguement de revenir le lendemain recommencer cette bombance, mais nous n'étions pas venus en Égypte pour mener si joyeuse vie, et au milieu de la matinée suivante, nous décampâmes pour continuer notre voyage et aller débarquer à peu de dis-

tance, à la petite ville d'*Akhmin*, où nous avions quelques antiquités à voir.

Au retour de notre exploration, nous trouvâmes amarée à notre barque une cange magnifique, chargée de sept moutons, de cent poulets, de beurre, de fromage et de deux ou trois individus porteurs d'une lettre, où notre incivilité nous était vivement reprochée par le gouverneur même de la province, dont nous avons fait la connaissance sans le savoir, et dont la générosité ajoutait aux reproches contenus dans sa lettre. On tint conseil. Retournera-t-on en arrière à Saouadji? Continuera-t-on sans plus le voyage? Après bien des hésitations, la politique et la politesse l'emportèrent sur notre impatience, et nous rebroussâmes chemin. Décrire toutes les magnificences de cette mémorable soirée, l'abondance du souper, la musique, les danses, enfin tous les détails d'une de ces réceptions dont les Turcs se piquent, ce serait empiéter sur l'espace que je dois consacrer aux monuments, plus intéressants encore. En deux mots, la paix fut bientôt faite et signée le verre à la main. Le Turc avait de bon vin et en usait copieusement. Nous nous retirâmes après une séance de huit heures, fort satisfaits au fond de nous être fait à si peu de frais un ami si chaud dans un pays où il n'est pas inutile d'en avoir parmi ses pareils.

Le lendemain, un peu avant notre arrivée à Girgeh, nous aperçûmes sur un petit îlot de sable quatre gros crocodiles couverts de petits oiseaux; ils se jetèrent dans l'eau à notre approche. A Girgeh, nous ne fîmes aucun séjour, et nous laissâmes de même, sans les visiter, les

ruines d'Abydos, notre général s'étant laissé effrayer de la distance qu'il y avait à parcourir par terre pour y arriver. Le 15, sur les quatre heures, nous découvrîmes sur un îlot de sable dix-neuf crocodiles dont plusieurs étaient de proportion monstrueuse. Un grand nombre de gros oiseaux, tels que hérons, grues, etc., étaient posés au même endroit. Nos barques approchèrent dans un grand silence, et nous pûmes exécuter à distance convenable une décharge générale sur trois retardataires qui n'avaient pas encore repris le chemin du fleuve. Nous crûmes un moment qu'un des crocodiles avait été blessé à mort, mais il disparut sous l'eau comme les autres, et nous ne pûmes jamais le retrouver. C'est ce qui nous est arrivé pour tous ceux qui ont été tirés depuis, bien que souvent on ait cru les avoir frappés. Nos crocodiles empaillés ne donnent qu'une idée bien imparfaite de cet animal effrayant et de ses formes monstrueuses. Quant à moi, depuis que j'en ai vu un d'environ 20 pieds dormir au soleil, son immense gueule ouverte, toute envie m'a passé de me baigner dans cette partie du Nil, bien qu'on m'ait assuré qu'il n'y avait aucun danger pour les nageurs. Ici, à Thèbes, on ne connaît qu'un seul crocodile, mais il est si colossal que les Arabes ne l'appellent que le grand vizir des crocodiles; il est également célèbre par les ravages qu'il fait dans le pays, et on l'accuse encore d'avoir enlevé six personnes dans le cours de cette année. Ce sont les malheureux qui ont l'imprudence d'entrer dans l'eau près du rivage qui s'exposent à ce danger; l'animal s'avance sans bruit, et l'eau toujours limoneuse du fleuve empêche de

l'apercevoir à quelque distance ; puis il se retourne, et frappe sa victime de sa terrible queue. Une femme qu'il a enlevée cette année a été portée par lui jusqu'au milieu du fleuve, la tête hors de l'eau, criant inutilement au secours.

Ce fut le 16 au soir que nous arrivâmes ou crûmes arriver à la hauteur de Denderah, après lequel nous soupîrions avec tant d'ardeur. Il faisait un clair de lune magnifique ; de sorte que nous ne trouvâmes rien de mieux que de nous acheminer après souper vers l'endroit où nous imaginions trouver les monuments, afin de jouir de l'aspect mystérieux du temple pendant les heures solennelles de la nuit. Mais nous nous étions arrêtés au moins une lieue et demie trop tôt, c'est-à-dire que, sans compter nos allées et venues inutiles, nous fûmes obligés d'ajouter deux heures de chemin aux trois quarts d'heure qu'il faut pour aller du fleuve au temple, en s'arrêtant au bon endroit. Nous en vînmes pourtant à nos fins, et nous nous crûmes payés de nos peines, en apercevant, au clair de lune et à la lueur d'un feu de paille, ce magnifique portique, qui n'est pas, comme l'ont dit Denon et la commission d'Égypte, le plus beau monument de la contrée, mais qui lutte pourtant avec les merveilles pharaoniques élevées près de deux mille ans auparavant. C'est effectivement le lendemain, au jour, que nous aperçûmes clairement par quels points ce monument gigantesque appartient à la dernière décadence de l'art égyptien : mais n'est-ce pas encore un objet de haute admiration qu'un édifice conçu dans d'aussi grandes

proportions que les plus colossales créations de l'art romain? et cela, à l'époque où ce pays avait passé de la domination des Perses à celle des Macédoniens, et allait subir le joug des Romains, pour périr ensuite tout entier, culte, mœurs et institutions?

De Denderah à Thèbes, nous avons mis trois jours en nous arrêtant aux ruines de Coptos et d'Apollinopolis-Parva, où nous trouvâmes, en effet, quelques monuments. Par une combinaison assez singulière, le vent nous ayant manqué dans la journée du 19, nous ne pûmes arriver à Thèbes que le 20 à midi, c'est-à-dire précisément quatre mois après mon départ de Paris. Depuis ce moment jusqu'à hier, nous n'avons fait que parcourir ces ruines immenses, entasser impression sur impression, sans ordre et sans suite, amasser enfin tous les matériaux d'une indigestion d'antiquités; mais de si belles choses peuvent bien produire la confusion, jamais le dégoût. Figurez-vous un espace d'environ six lieues de tour, circonscrit par deux chaînes de montagnes que divise en deux parties inégales un fleuve majestueux, et que jalonnent de distance en distance de grandes masses de colonnes et de ruines gigantesques. A droite, on compte trois centres principaux que l'on désigne sous les noms de Quournah, du Memnonium et de Médinet-Abou : au milieu de la plaine apparaissent ces deux colosses dont le plus élevé a acquis tant de célébrité sous le nom de colosse de *Memnon*. La montagne Libyque est percée d'une quantité innombrable d'hypogées, et dans une vallée intérieure se trouvent les tombeaux des rois

connus sous la dénomination de Biban-el-Molouk. A gauche, deux misérables villages couvrent en partie les ruines imposantes de Louqsor et de Karnak ; un dernier mausolée, plus rapproché de la montagne où se trouvent encore quelques ruines, indique l'extrémité de la ville antique, dont le circuit ne devait guère être moindre que celui de Paris. Tous les espaces intermédiaires entre ces groupes de débris ont été depuis longtemps couverts d'une couche épaisse de limon, par suite de l'exhaussement progressif de la vallée, de façon que l'œil ne saisit pas la liaison qui devait exister entre des parties maintenant si éloignées ; ce n'est pourtant pas une raison pour croire que ces intermédiaires n'aient jamais existé, ou pour s'imaginer, comme l'a fait M. Huyot, que les anciens Égyptiens campassent comme des Bédouins autour de leurs grands monuments. Cette idée bizarre aurait probablement cédé à l'évidence, s'il avait vu, comme j'ai pu les voir, des statues encore placées sur leur base, et dont le sommet était surmonté de plus de huit pieds de terre végétale. S'il en est ainsi des ouvrages de l'art que l'inaltérabilité de la matière a préservés, que devons-nous croire des pauvres maisons de terre dans lesquelles devait demeurer tout le peuple, comme il le fait encore aujourd'hui ? Cette ville, toujours si mystérieuse, nous réservait bien des surprises et bien des nouveautés. D'abord, en arrivant dans la grande cour de Médinet-Abou, il a fallu renverser d'un coup d'œil toute une dynastie de rois que Champollion avait crue établie sur des bases inébranlables, et la reconstituer sur nouveaux frais, d'après un

monument incontestable. Puis de nouvelles énigmes historiques, que l'on avait à peine entrevues jusqu'à ce jour, ont pris, grâce à l'interprétation des monuments, un corps et une couleur effrayants. Ainsi, tandis que, d'un côté, le voile semblait se replier plus que jamais, d'autre part, une vive lumière frappait nos yeux, et nous ne pouvions échapper à des apparitions colossales, capables d'épouvanter notre imagination. Partout ailleurs, l'Égyptien antique apparaît sous la forme d'un peuple doux, persévérant et par-dessus tout théologien; ici c'est un géant belliqueux, un peuple fort comme les barbares, et son image semble plus grande que celle des peuples de Babylone et de Persépolis. Les grands édifices de Thèbes appartiennent presque tous à une seule époque, celle qui a suivi l'expulsion des pasteurs, environ deux mille ans avant J.-C. En voyant les monuments les plus rapprochés de cet événement par leur date, on ne peut s'empêcher de les regarder bien plus comme le produit d'une restauration que comme celui d'un premier développement. Il paraît que les princes libérateurs du territoire et restaurateurs de l'indépendance nationale jouirent tranquillement de leur ouvrage, sans prétendre à des conquêtes étrangères, et furent uniquement occupés de rendre au pays son ancienne splendeur. Cette première époque pacifique a pour apogée le règne de Mœris, si célèbre par ses immenses travaux d'utilité publique, et dont la physionomie, douce et belle au suprême degré, exprimée avec tant de grâce et de naïveté sur les monuments, répond si bien à l'idée que l'histoire nous en a laissée. L'époque de Mœris n'est pas celle des concep-

tions de l'art les plus étonnantes, mais elle est certainement celle des ouvrages les plus parfaits. Tout ce qui appartient à ce règne se recommande par une exécution fine, souple, gracieuse et soignée, qui surprend étrangement dans les monuments les plus *anciens* de l'Égypte : ce même caractère de perfection simple se maintient jusqu'au règne de Mandouéi. Ce roi paraît avoir été le premier monarque conquérant de l'Égypte depuis sa restauration, mais son élan ne paraît pas avoir été si terrible, que les monuments qu'il a produits soient sortis encore de la ligne de gravité tracée par Mœris.

Le chef-d'œuvre des bas-reliefs historiques de Thèbes est le retour de Mandouéi après ses conquêtes, sculpté sur le revêtement extérieur du palais de Karnak. Le roi, sur son char, traîné par deux chevaux magnifiques, est suivi des principaux chefs de son armée, et précédé des chefs des peuples vaincus enchaînés, portant sur leurs figures l'expression la plus frappante de la douleur et du désespoir : il s'avance vers l'Égypte, désignée par une représentation transversale du Nil, comme l'auraient probablement fait les Grecs en pareille occasion et à leur plus belle époque. De l'autre côté du fleuve, les prêtres et les chefs militaires paraissent sur deux lignes, les premiers se courbant vers le roi, et élevant vers lui de longs bouquets de lotus, les autres dressant majestueusement leurs bras en signe de joie. Un plâtre de ce grand bas-relief, rapporté en France, modifierait bien des idées formées d'avance sur l'art égyptien.

En convenant que toutes les têtes sont de profil, que

toutes celles qu'on rencontre de face n'ont qu'une expression chargée et un très-mauvais modelé, qu'on ne trouve dans tout cela aucune idée de perspective, il faut dire en même temps que jamais, chez aucun peuple, la dignité de la représentation, la justesse des expressions et des mouvements, la disposition monumentale des masses n'a été poussée plus loin que dans ce bas-relief et dans une douzaine d'autres de ce règne et des suivants, dont les moindres n'ont pas moins de vingt pieds de hauteur. C'est de la sculpture biblique; elle a toute la majesté des prophètes et presque la vérité d'Homère. C'est à l'époque d'un des prédécesseurs de Mandouéi que l'on voit entreprendre ces immenses monuments, qui faisaient battre des mains à nos soldats à l'approche de cette ville éternelle. L'art perdit un peu de la finesse qu'il avait sous Mœris, mais il se maintint pourtant dans un degré remarquable jusqu'à l'époque d'Aménophis II. Les monuments de ce roi paraissent avoir été plus maltraités que les autres par les caprices de la destruction et du temps : il ne subsiste plus que les colosses de la plaine et quelques débris informes du grand palais qu'il avait construit sur la rive occidentale. Un grand temple, qu'il éleva au nord du palais de Karnak, a été rasé de nos jours presque jusqu'aux fondements. Mais la partie la plus ancienne du palais de Louqsor, conservée à peu près intacte sous les ignobles mesures qui la couvrent, suffirait à elle seule pour qu'on pût déterminer le règne de ce prince comme le point intermédiaire entre l'art fin et gracieux de Mœris et les conceptions colossales de Sésostris. Mandouéi, arrière-

petit-fils d'Aménophis II, ouvre la marche de ce nouveau développement. C'est à l'époque de Sésostris que l'art égyptien devient véritablement effrayant, et qu'on sent se renouveler, en contemplant les monuments qu'il a produits, quelque chose de l'impression que font éprouver les pyramides. On a beau se dire que rien n'est mieux exécuté que l'ensemble de ces proportions gigantesques, que pas un chapiteau n'y perd de sa grâce, pas un ornement de sa précision ; on croit par instants faire un rêve pénible ; les bornes de l'imagination humaine semblent dépassées : on succombe à une force exagérée comme celle du soleil de ces climats. Ce n'est pas seulement qu'on se sente humilié de l'immensité de ces ouvrages, mais si la conception en est prodigieuse dans une seule tête, l'exécution ne s'en peut comprendre que par l'asservissement d'un nombre d'hommes tel que la pensée recule et s'épouvante devant le spectacle d'une si monstrueuse violation de la liberté. On voudrait voir s'ébranler, au milieu de ce silence de l'esclavage, une seule opposition, une seule protestation, et l'on ne trouve malgré soi que les images d'une grande nation de castors mue par deux ou trois intelligences.

Ces réflexions portent, je le vois, l'empreinte de la confusion inséparable d'une visite rapide et incomplète ; mais, quelque dépendant des sens que je sois, ce n'est pas assez pour moi d'être étonné par les proportions et charmé par les formes, je veux que les arts racontent le bien de l'espèce humaine, et c'est pour cela surtout que je les aime. Ici leur langage ne m'a révélé presque partout que les efforts de l'orgueil et du despotisme. Aussi, me

suis-je arrêté avec plus d'émotion auprès des pilastres de granit de Mœris qu'au pied des colonnes gigantesques de la salle hypostyle; aussi les créations colossales du dernier des conquérants égyptiens, Ramsès-Méïamoun à Médinet-Abou, m'ont-elles seulement agité le cœur sans le toucher; aussi éprouvé-je quelque espèce de joie à déclarer, que l'art égyptien a été porté au plus haut degré de splendeur par les princes pacifiques et libérateurs du territoire, et altéré par les conquérants; car cette famille de la dix-huitième dynastie, à mesure qu'on avance dans son histoire, ne paraît plus qu'une pépinière de brillants fléaux de l'humanité. Le culte de la famille, si révérend en Égypte, est insolemment mis de côté par eux. Celui-ci viole le tombeau d'un ancien roi pour y établir sa sépulture; son fils le chasse à son tour de son tombeau, en efface son nom, et y inscrit le sien. Enfin toute cette barbarie organisée finit par s'engloutir dans la fainéantise et l'avarice des rois de la vingtième dynastie, qui n'ont plus d'autre ressource, pour perpétuer leurs noms, que d'effacer sur les monuments les noms de leurs ancêtres glorieux, au moins sous quelques rapports, et d'y substituer leurs obscures légendes. Au milieu de ce triste spectacle, quelques traits touchants vous font, par intervalles, rentrer dans l'humanité. Le plus frappant que j'aie encore vu est inscrit dans les tombeaux de Biban-el-Molouk. Un roi, après s'être creusé de son vivant une magnifique sépulture, fut, à ce qu'il paraît, après sa mort, condamné par le jugement du peuple ou des prêtres. Aussitôt on efface son nom de son tombeau, on enlève les

sculptures, on couvre les peintures d'une couche épaisse de chaux ; mais on permet pourtant à la mère et à l'épouse du condamné de descendre dans la demeure funèbre, et d'étaler leurs images modestes sur ces murs que leur fils et leur époux s'étaient réservés. Or la tendresse d'une mère ne peut bannir le souvenir d'un fils, quelque coupable qu'il ait pu être, et, par une ingénieuse supercherie, elle trouve le moyen de rétablir le portrait de son fils sous une figure divine, avec cette inscription : *L'Horus obéissant à sa mère.*

Nous partons demain pour la première cataracte, où nous nous porterons avec le plus de rapidité qu'il nous sera possible ; j'entrevois dans peu le moment de la délivrance, et le cœur me bat bien fort en songeant au retour. Quelques jours passés encore à Thèbes suffiront, non pour la connaître tout entière, mais pour en conserver une idée nette et précise.

Nous ne recueillons ici que des bruits éloignés des grands événements qui se passent en Europe ; cependant, la résolution que paraît avoir prise le pacha de se fortifier contre la Porte m'assure un répit suffisant pour achever tranquillement mon voyage. En attendant, ce pays est dans un état de misère que rien ne peut décrire.

On ne dit pas tout sur Thèbes en une fois, j'y reviendrai, j'en reparlerai, quelque éloigné que je puisse en être alors.

Il nous sera de plus en plus difficile, en avançant dans le voyage, de donner de nos nouvelles, les occasions devenant de plus en plus rares et difficiles. L'idée, la ter-

reur qui me poursuit, c'est que vous n'avez été comme moi si longtemps et si cruellement privée de nouvelles; il est certain que si j'avais pu savoir d'avance que je serais quatre mois sans lettres, je n'aurais pas eu le courage de partir.

Ile de Philæ, 8 décembre 1828.

Quelle joie, et quelle journée que celle d'hier ! Je l'avais passée tout entière dans le désert depuis Syènes jusqu'ici, absolument seul, et occupé à recueillir une partie des innombrables inscriptions hiéroglyphiques tracées sur les rochers de granit. Je revenais au coucher du soleil, la tête assez fatiguée et l'estomac prodigieusement vide, car j'avais été douze heures à la ration de pain et de dattes sèches. Je ne sais pourquoi, c'était pressentiment sans doute, mais l'île, éclairée des derniers rayons du soir, couronnée de ses temples et de ses palmiers, me parut encore plus belle que de coutume; j'étais encore à moitié du bras du Nil qu'on me crie de la cange : Les lettres ! des lettres ! Ces mots magiques firent bondir mon cœur ; puis, une frayeur profonde me saisit d'être encore déçu pour cette fois. Je ne fis pourtant qu'un saut de la barque à la chambre de Champollion, et là je trouvai l'énorme paquet contenant vos lettres depuis le n° 1 jusqu'au n° 6, inclusivement.

C'est un bien charmant projet que celui de me rejoindre en quarantaine, mais il est bien possible qu'à part les difficultés de Paris, il ne puisse pas se réaliser. Vous

devez croire qu'aussitôt arrivé à Alexandrie, je ne perdrai pas un moment pour m'embarquer. Les occasions directes pour la France sont beaucoup moins fréquentes que pour Gênes, Trieste, et surtout pour Livourne. Tout dépend donc des bâtiments que je trouverai sur leur départ. Quant aux vaisseaux de l'État, je risquerais peut-être d'attendre trois mois ou six semaines à Alexandrie, et quant au retour par la Morée, je n'y songe pas, à cause des maladies. Il n'y a rien à craindre en Égypte de celles des soldats d'Ibrahim. Ces malheureux ont été mis à une quarantaine si rigoureuse, que le mal n'est pas sorti de son foyer. Il faut voir ce que c'est qu'une quarantaine à la turque pour le croire. Les ordres avaient été si bien donnés, que pas un médecin, pas un infirmier n'osa ou ne voulut franchir la ligne de prohibition, de sorte que ces pauvres gens périssaient par centaines en touchant le rivage, dans les paniers des chameaux où on les entassait comme des marchandises ! Toute cette turquerie fait horreur ; il est grand temps que tant de barbarie succombe pour absoudre la Providence.

D'après les avant-dernières nouvelles que nous avons reçues à Thèbes par des voyageurs anglais, Pariset était encore au Caire dans la première quinzaine de novembre ; il doit maintenant remonter le Nil pour nous rejoindre, mais il est bien probable que je ne le verrai qu'en passant. Je regrette de ne pouvoir renouveler quelques jours de Sicile avec ce brave Lefebvre, qui me soutenait si vigoureusement en gravissant le volcan de Stromboli ; j'ai de même manqué de huit jours notre spirituel

et original ami Taylor, dont je reçois une lettre et une commission que je ne pourrai pas remplir.

Je vois que vous vous êtes inquiétée de ma santé : elle est excellente ; je suis étonné moi-même de me trouver si robuste. La saison continue d'être d'une beauté, d'une sérénité dont rien ne saurait donner une idée en Europe. La force du soleil est telle que, malgré la fraîcheur des vents du Nord, j'ai pu me baigner dans le Nil avant-hier avec un véritable plaisir : je ne pouvais choisir un meilleur moment pour visiter une partie de cette zone torride qui, à en juger par ce que nous éprouvons pendant quelques heures, doit être insupportable en été. Je quitte décidément l'expédition, qui reste ici quelques jours de plus, faute de barques en nombre suffisant pour remonter plus haut : je l'aurais quittée dès demain si mon domestique, au service duquel je tiens, n'était malade depuis deux jours. J'ai loué ici une barque qui me coûte un peu plus de quatre-vingts francs par mois ; mes provisions de biscuits, de beurre, de fromage, de poulets sont faites comme pour une expédition maritime. On ne trouve en Nubie que des moutons, du lait et des feuilles d'une espèce de haricots qu'on hache comme des épinards. C'est une chose inconcevable que la construction de ces barques nubiennes, il n'y a pas une planche qui ne soit tortue, les joints sont bouchés avec de la terre, et cela va ! Mon équipage se compose de cinq hommes nus comme dès vers. Il me faut dix jours encore pour toucher le terme du voyage, c'est-à-dire le temple de Semneh, situé à une journée au-delà de la seconde cataracte. Cette dernière excursion m'intéresse

d'autant plus, qu'elle peut servir à expliquer le plus important des problèmes historiques que l'expédition ait encore soulevé. De là je redescendrai le plus rapidement possible ; je passerai une journée avec mes compagnons de voyage, cinq ou six jours à Thèbes, sur laquelle j'ai encore les idées bien brouillées, trois ou quatre jours au Caire, s'il n'y a pas d'inconvénient, et de là à Alexandrie, où je trouverai, s'il plaît à Dieu, une prompte et sûre occasion pour l'Europe.

Je n'ai qu'à me louer de mes compagnons de voyage français ; Champollion est toujours excellent, prodigue de ses trésors scientifiques, bon enfant malgré son génie, parfait compagnon, et je suis tellement son obligé, que je ne peux m'empêcher de lui vouer un attachement de toute la vie. Les cinq dessinateurs de l'expédition sont d'excellents et aimables garçons avec lesquels j'ai vécu en frère : le meilleur de tous est Duchesne, le fils du conservateur des estampes à la Bibliothèque du roi. C'est avec quelque regret que je quitte ce centre de bonne humeur française, qui, pendant un si long espace de temps, n'a pas été troublé par le moindre nuage.

Je ne vous ai dit que bien en gros l'impression que la masse des monuments de Thèbes avait produite sur moi ; et il est impossible que la confusion de mes idées ne s'y montre visiblement. En général, vous aurez pu remarquer, pendant ce voyage, un grand *ballotement* dans mon imagination ; je ne suis complètement fixé que dans la haine cordiale que je porte aux Turcs : le reste fermente. Les résultats que j'ai rencontrés sont tellement inattendus,

qu'il faut plus d'un combat avant qu'ils ne prennent place dans le jugement ; et puis, il y a une si énorme distance et de temps et de lieux entre nous et l'Égypte ancienne, qu'on ne devine, pour ainsi dire, rien avec la sympathie, grande ressource pour les organisations comme la mienne, et que le travail peut seul arracher les résultats. Sous de certains rapports, la barrière reste insurmontable ; les monuments religieux et officiels sont muets à bien des égards, et si quelque fait imprévu vous révèle le mouvement qui bouillonnait sous cette croûte immobile, les moyens vous manquent pour la briser, et l'on reste à écouter le murmure confus de l'intérieur du volcan. Mais l'Égypte appartient à l'humanité, puisqu'elle a la liberté : ce premier éveil de l'intelligence humaine a quelque chose de si attachant, qu'on ne peut s'empêcher de *s'appropre* aux plus vagues espérances, d'en pénétrer les causes et d'en suivre le développement. C'est sous ce rapport, je l'espère, que Thèbes deviendra, pour l'Europe pensante, l'objet d'une curiosité raisonnée, et pour ainsi dire sensible, et non plus de cette badauderie ennuyeuse qui rabâchait sans cesse sur la proportion des obélisques et la dimension des sphinx et des colosses.

C'est pour cela que j'ai éprouvé une jouissance plus vive, plus complète dans quelques obscurs tombeaux de Thèbes que dans les salles gigantesques de Karnak. Le mouvement est à peine donné, le voile n'est que soulevé, et les découvertes ne sont presque que des soupçons ; mais l'avenir est gros de tant de lumières, et le passé garde encore enfouis tant de faits qui se dévoileront un

jour ! Tels étaient les sentiments avec lesquels je m'éloignais du siège principal de la plus antique civilisation pour m'approcher davantage des lieux qui furent son berceau. Le soir même de notre départ, nous étions à peu de distance d'Hermonthis, où nous arrivâmes le lendemain. Le vent nous ayant abandonnés, nous fûmes contraints de passer la journée autour d'un mauvais temple des Ptolémées. L'examen de cet édifice, vraiment misérable par la comparaison avec les monuments de Sésostris et de Mœris, nous révéla quelques faits curieux et nous fit juger de l'abaissement où le culte égyptien était descendu avant de passer sous la domination romaine. Le temple d'Hermonthis n'est qu'un splendide témoignage des prostitutions de Cléopâtre, un monument de son heureux *accouchement* et une apothéose anticipée de Césarion. Une petite chambre, derrière le sanctuaire, et à laquelle personne n'avait encore rien compris, est appelée, dans la légende hiéroglyphique, la chambre de l'*accouchement*. Cléopâtre y est représentée dans l'acte même de l'enfantement, sous le nom et la figure de la Vénus égyptienne, et mettant au monde un nouvel *Horus*, qui n'est autre que Césarion. A la porte de cette chambre, on trouve l'accouchée, au-devant de laquelle *Ammon* lui-même s'avance ; la jeune mère, encore souffrante et faible, est soutenue par la déesse *Swan*, la Lucine égyptienne. Le père des dieux pousse la bienveillance jusqu'à caresser le petit bâtard, puis le nouveau-né, devenu tout d'un coup grand garçon, fait sa visite aux principaux dieux, qui le revêtent tour à tour de leurs attributions particulières. Lui-même, il s'assied

en maître sur les lotus symboliques, et Typhon, l'emblème du mal, c'est-à-dire de la matière, reconnaissant peut-être dans le nouveau dieu quelque chose d'analogue à sa propre nature, s'en constitue le fidèle gardien et paraît disposé à éloigner les profanes, plus encore par l'aspect de sa hideuse figure que par la menace des couteaux dont il est armé. Tous ces tableaux d'une mythologie prostituée sont tracés dans une manière flasque, tout à fait digne du sujet, et peu différente de la peinture italienne moderne : on voit de plus que temple et sculptures ont été exécutés avec une précipitation proportionnée à l'impatience d'une femme telle que Cléopâtre; l'aspic a mis fin à cette momerie, digne de Henri III, et l'œuvre de honte et de ridicule est restée inachevée. On trouve aussi à Hermonthis les ruines d'une église chrétienne des premiers temps : comme celle que j'avais vue à Coptos, elle porte les traces frappantes d'une vieillesse anticipée. J'ai déjà parlé, ce me semble, du spectacle affligeant que présente le christianisme en Orient. Les renseignements que je rapporterai sous ce rapport ne formeront pas la partie la plus consolante de mes informations; mais il faut tout dire.

12 décembre.

Le vent étant redevenu meilleur le lendemain, nous arrivâmes dans la journée à Esné. J'avais quelques emplettes à faire, et je tenais à voir le grand temple regardé par Denon comme *le chef-d'œuvre de l'architecture égypt-*

tienne. Quant à Champollion, il avait une si grande peur de la visite des *Mahmoeurs* et des *Nadirs* et de leurs cadeaux intéressés, qu'il se fit transporter immédiatement sur l'autre rive, où il espérait trouver le temple de *Contra-Lato*; nous nous séparâmes donc pour cette fois. J'allai me convaincre de nouveau, en recherchant les colonnes du temple sous les balles de coton de *Son Altesse*, de la singulière méprise où l'examen des monuments égyptiens avait jeté Denon et la commission du grand ouvrage qui ont tous pris les constructions les plus récentes et les plus imparfaites pour les plus anciennes et les meilleures. Je ne rapportai donc de cette course qu'une jouissance d'amour-propre très-peu complète, et je me hâtai de me réunir à Champollion. Je le trouvai beaucoup plus désappointé que moi, car il était arrivé justement *dix jours* après la destruction du temple qu'il cherchait. Même aventure nous arriva le lendemain matin au temple d'Ilithyia; et cette fois l'affaire était plus sérieuse, puisque c'était un monument de Sésostris dont nous avons à regretter la perte. En joignant à ces deux temples les deux d'Éléphantine, dont le plus grand était peut-être le plus parfait édifice de l'Égypte, et le petit temple d'Ombos récemment et pour la plus grande partie emporté par le Nil, complice du Nil à Ombos comme à Antæopolis, c'est une liste de cinq destructions très-récentes à joindre aux cinq ou six dont je vous ai parlé. Il y a donc tout à parier que si les puissances européennes ne s'en mêlent pas, il n'y aura plus dans vingt ans un seul monument en Égypte. Voilà le fruit le plus clair du gouvernement philanthropique de

Mohammed-Ali, notre ami. C'est une chose à crier sur les toits, et je ne m'en ferai pas faute. Mon *Delenda est Carthago*, c'est mort aux Turcs et à leur race.

En partant d'Ilithyia, nous fûmes pris par un vent très-violent qui nous porta en quelques heures à Silsilis ou sous les carrières de grès, d'où les principaux monuments de Thèbes ont été tirés. Ces carrières sont elles-mêmes des monuments, à cause des inscriptions hiéroglyphiques dont leurs parois sont couvertes : il s'y trouve de plus un temple creusé dans le roc, semblable à celui de Beni-Hassan, dont toutes les murailles sont occupées par de grandes stèles historiques d'un haut intérêt ; dans d'autres endroits, d'autres stèles forment à elles seules des édifices, entourées qu'elles sont de colonnes et surmontées de grandes corniches. Je n'eus que le temps de jeter un coup d'œil rapide sur ces trésors : la promenade était on ne peut pas plus originale. Le fleuve resserré entre les deux montagnes roulait des lames semblables à celles de la mer, entre deux rubans de verdure au-dessous d'une double muraille grise, qu'interrompaient de distance en distance des éboulements de sable d'un jaune éclatant. La qualité ferrugineuse ou imprégnée de manganèse du grès de ces montagnes donnait aux pierres du sommet un noir de forge, ou bien des teintes d'un violet foncé ; nos barques amarrées au pied des rochers s'y balançaient avec grâce et les couleurs décidées de nos pavillons contrastaient avec la verdure pâle des tamarix qui les ombrageaient en partie. Nous repartîmes à la hâte, et le même soir nous étions arrêtés au pied des

ruines d'Ombos, capitale du dernier nôme de l'Égypte. Je m'aperçois que dans le récit qui précède il y a un jour de sauté. En effet, entre Ilithya et Silsilis se trouve Edfou, et le grand temple d'Apollinopolis-magna : aux yeux de la grande commission d'Égypte, j'aurais mérité d'être pendu pour un pareil oubli, car, pour me servir des expressions de ces messieurs, *si le temple d'Esné est le plus parfait de l'Égypte, celui d'Edfou est le plus beau*. Nous allâmes donc, Denon et le grand ouvrage à la main, chercher des émotions profondes, et nous nous regardâmes tous pour nous demander : N'est-ce que cela ? A vrai dire, le temple d'Edfou, commencé sous Ptolémée Philadelphe, est une masse très-imposante et très-respectable, et l'on ne peut nier que la pertinacité égyptienne n'y ait laissé comme un souvenir des beautés de l'art pharaonique. Mais ce mérite imparfait est compensé par tant de mauvais goût ; il y a quelque chose de si désagréable à retrouver les caprices du gothique le plus fantasque au milieu des lignes d'une architecture qui ne plaît qu'à force de sévérité ; et puis cette sculpture des Ptolémées, passable tout au plus dans les édifices de petite proportion, est à la fois tellement flasque et guindée dans les figures colossales, dont à l'imitation des monuments de Thèbes les parois extérieures sont couvertes, qu'on ne peut s'étonner assez de la singulière préoccupation qui les a fait admirer de préférence à tant de personnes en même temps, et ce n'est pas ma seule opinion personnelle que j'oppose ici au jugement fort respectable d'ailleurs de toute une commission ; ce n'est pas non plus la prédilection pharaonique de

Champollion : je m'en rapporte surtout au sentiment si complètement désintéressé de nos dessinateurs, dont pas un n'a hésité sur l'opinion qu'il devait avoir de cette architecture bâtarde, qui ne plaisait peut-être tant à nos classiques commissaires qu'à cause de sa ressemblance avec l'architecture gréco-romaine. On n'a jugé d'abord que sur un type, puis sur ce qui se rapprochait davantage de ce type. Il y a dans le péristyle d'Edfou une chose admirable parce qu'elle est purement égyptienne, et personne ne l'a remarquée. Edfou est véritablement le *Saint-Pierre* de l'Égypte. Déblayé, ce monument, par son immensité, ne pourrait manquer de produire un grand effet. C'est au reste le plus conservé de tous les temples égyptiens, et il offre des ressources pour mieux comprendre les autres.

Pour en revenir à Ombos, nous trouvâmes là un grand temple de l'époque ptolémaïque, mais d'un meilleur style que celui d'Apollinopolis. La situation d'ailleurs en est des plus pittoresques et le ton des pierres admirable ; c'est sur un coude du Nil, au sommet d'une colline isolée aujourd'hui toute couverte de ruines, qu'avait été choisie la place de ce grand édifice : ce soin dans l'élection du site de leurs monuments paraît, en général, avoir moins préoccupé les Égyptiens que les autres peuples de l'antiquité. Les sables du désert qui couvrent maintenant toute la plaine voisine ont envahi l'enceinte sacrée, et il ne sort plus guère au-dessus de leur niveau que le tiers des colonnes du grand temple ; de son côté le Nil mine incessamment la partie antérieure de la colline

et chaque année il déracine quelques colonnes d'un petit temple dont une seule, encore brillante de tout l'éclat de ses couleurs, reste debout ; dans l'axe du même monument, un grand pylône, dont une moitié s'est écroulée, élève une masse qui paraît maintenant grêle et flûtée ; sur la pente rapide qui descend au fleuve sont amoncelés des débris qui paraissent à chaque instant prêts à glisser dans le gouffre. Enfin, pour compléter ce que cet aspect présente d'original, un incendie a *cuit* une grande partie des briques de l'enceinte, et a fait prendre à cette partie ordinairement terne des ruines des couleurs vives et variées.

Le plaisir, assez court, du pittoresque épuisé, nous en étions à nous lamenter de rencontrer si souvent des édifices de deux mille ans seulement, lorsqu'en faisant le tour extérieur de l'enceinte j'aperçus une petite porte qui paraissait encastrée dans la muraille comme une relique. En m'approchant j'y lus le nom de Moëris et de la reine *Amepsé* sa mère, et je reconnus dans cette préservation un soin religieux, pris par les constructeurs du nouveau temple, pour le peu qui restait intact de l'ancien édifice détruit par les Perses. Cette première découverte m'ayant mis sur la voie, je reconnus sur les pierres écroulées beaucoup de fragments de l'ancien monument employés et retournés dans les constructions plus modernes, et l'on en réunit assez pour donner à Champollion les moyens de recomposer la dédicace du temple primitif. Ce petit épisode embellit beaucoup la matinée qui s'écoula rapidement. Le vent étant d'ailleurs très-faible, nous éprouvâmes moins de scrup-

pule à nous appesantir sur les détails, et, repartis seulement sur les trois heures, nous n'avions fait qu'une lieue ou deux à la chute du jour.

Le lendemain devait nous offrir une scène d'un autre genre, et comme on en cherche surtout dans la plupart des voyages : c'était une visite à un village d'Arabes *Abab-deh*, tribu intermédiaire entre l'Égypte et la Nubie, qui mène une vie patriarcale à l'ombre des plus beaux palmiers de la terre. Ces tribus, il y a quelques années complètement indépendantes, ne reconnaissent encore que nominalement l'autorité du pacha, et la misère n'a point jusqu'ici troublé leur existence ni enfoncé ses griffes dans leurs physionomies. Les Arabes cultivateurs, comme ceux-ci, n'ont point cette nature sèche et arquée que donne au Bédouin la vie du désert, sans qu'elle soit abâtardie et exténuée comme celle des Fellahs ; la vie plus calme qu'ils mènent donne à leurs traits et à leurs mouvements quelque chose de plus doux et de plus tranquille. Il faut si peu de chose sous ce ciel pur, que leurs huttes basses, mais passablement propres et bien arrangées, plaisent à l'œil, et ne dérangent pas l'impression agréable dont l'âme est préoccupée. Là, tout se trouve réuni pour prévenir les besoins qu'on pouvait connaître à l'époque d'Abraham : la natte et le couvert pour dormir, le moulin, l'eau et quelques grands vases de terre, les troupeaux pour leur lait et leur toison, les arbres pour leurs fruits ; quelques champs de *dourah*, d'assez belles plantations de vignes, complètent toutes les richesses de la tribu. Les femmes tissent la toile et fabriquent elles-mêmes la pote-

rie nécessaire au ménage. On ne tire du dehors que le superflu, les perles de verre, les colliers et les bracelets, les grands anneaux des oreilles, et même du nez, et l'huile de cèdre qui doit parfumer les cheveux. Sauf cet usage qui préserve de la vermine, les femmes de ces tribus sont fort propres, belles comme des statues de bronze, gracieuses et point farouches comme les Égyptiennes : elles paraissent jouir d'une liberté raisonnable et tiennent bien leur place de maîtresses de maison ; les hommes sont grands et très-bien faits, leurs physionomies ouvertes et douces ; on voit parmi eux beaucoup de jeunes gens, chose rare en Égypte où les traditions de la conscription napoléonienne ont porté de beaux fruits. Ils sont armés de la lance, des flèches et du bouclier comme au temps de Moïse ; leurs cheveux nattés en longues tresses leur donnent l'aspect des figures sculptées égyptiennes.

J'en étais ainsi à repasser tous mes souvenirs pastoraux et bibliques, et je me croyais encore assez loin de *Swan*, quand je vis tout d'un coup le Nil barré par une file de rochers d'un rouge noirâtre ; les mêmes formes se répétaient sur les collines environnantes et projetaient de toutes parts leurs sommets arrondis au milieu de la verdure des palmiers ; devant moi deux masses coupées perpendiculairement ne laissaient au fleuve que le plus étroit passage et me rappelaient ces hautes et noires jetées qui précèdent nos ports de l'Océan. A droite, une île verdoyante incessamment rafraîchie par ces *grandes roues à pots* dont la cantilène monotone s'entend de si loin ; à

gauche, de grandes fabriques arabes en ruines; plus près de nous, un petit port bordé de jolies plantations avec une apparence de mouvement; de beaux *chevaux* de la race de Dongola sur la rive et une grande autruche marchant au milieu des chameaux comme dans sa propre famille. C'était Syène, la dernière ville de l'Égypte; un peu au delà je devais trouver la cataracte, puis Philæ, puis la Nubie. C'était enfin la nature du tropique que j'abordais et dont le spectacle étrange se développait tout à coup à mes yeux.

Ces brusques transitions, dont la nature n'est jamais avare, comme si elle voulait offrir le plaisir des contrastes aux voyageurs, sont chose inexplicable et pourtant vraie. Nous en avons observé ensemble le passage de Valence à Montélimart, il nous a frappés aux Alpes, aux Apennins, à Terracine : mais celui d'Ombos à Syène est le plus étonnant de tous. On doit l'attribuer en partie à la transition non moins prompte du grès au granit. Quand je vois de pareilles choses, je pense toujours à ces divisions faites, par les géographes anciens, de la terre en zones et en climats, et j'y trouve un fond de raison.

C'est seulement depuis que j'ai respiré cette atmosphère tropicale que je me sens tout à fait hors de chez moi, et qu'il me semble que j'ai fait du chemin. Le désert depuis Syène jusqu'à Philæ, si aride, où le granit répercute avec tant de force les rayons du soleil, augmente cette impression de dépaysement. Quant à la cataracte, on peut dire, à la lettre, qu'on n'en entend pas parler : comme le Nil est encore assez élevé, c'est à peine si on s'aperçoit des légères ondula-

tions que les pointes des rochers produisent à sa surface, et la voix de ce Niagara antique n'est qu'un souffle qui se confond avec la brise du soir. Nous sommes restés deux jours à Syène, le premier pour visiter un mauvais temple et la place de ceux d'Éléphantine ; le second pour préparer un déménagement immense comme celui d'une expédition nombreuse. Le soir du second jour, 5 décembre, nous sommes venus coucher à Philæ, où nous sommes depuis trois jours.

Cette petite île domine la cataracte et n'a pas plus d'un quart de lieue de tour, elle est entièrement couverte par les monuments et les palmiers : l'aspect sombre et sauvage des rochers environnants ajoute aux charmes inconcevables de ce séjour. L'île, qui n'est habitée que par *trois femmes*, devient de toute nécessité la propriété du premier occupant, qui la cède ensuite au voyageur qui le suit : à vingt-cinq que nous sommes, maîtres, drogman, janissaires et domestiques, nous lui donnons un aspect plus vivant qu'elle ne l'a eu depuis l'expédition française. Notre présence produit d'ailleurs un effet magnétique sur les habitants affamés des environs, et la population de l'île n'est pas dans ce moment moindre de cinquante individus : à la rigueur, nous et nos auxiliaires formerions une armée qui défendrait très-bien la position, protégée déjà de tous côtés par des rochers à pic. Une petite terrasse devant le temple de l'Est nous sert de quartier général et de salle à manger ; deux ou trois maisons ou chambres voûtées que les trois habitantes de l'île nous ont cédées provisoirement servent au

logement de l'état-major, une tente sur la terrasse est habitée par les janissaires et les domestiques. Le reste de l'expédition loge sous le temple principal et dans la plus grande maison de l'île, qui a deux chambres; le matin à l'aube du jour, on fait en pantoufles le tour de l'île. Hors de l'île les rochers couverts d'inscriptions offrent une ample pâture aux antiquaires, qui en profitent. Enfin c'est à Philæ que j'ai reçu vos premières lettres, ces lettres que j'ai tant attendues, dont je désespérais, et Philæ me paraît le plus beau séjour de la terre.

C'est ici que j'ai pu juger pour la première fois en grand de l'effet des couleurs dans l'architecture, et je me suis confirmé dans l'opinion où j'étais déjà que nous autres modernes n'y avons rien entendu jusqu'à ce jour. Dépouillés de leur parure, les monuments de Philæ seraient peut-être pires que les temples d'Edfou; grâce à la conservation de leur peinture, ce sont des bijoux précieux et la plus médiocre sculpture prend une tournure charmante par l'harmonie et la variété des couleurs.

Je regrette bien de ne pouvoir vous instruire par lettres de la suite de mon voyage de Nubie. J'aurais voulu vous écrire du terme de ma course; mais ma présence, j'espère, vaudra mes lettres, et si elles mettent, en effet, à vous parvenir en France autant de temps que les vôtres en ont mis à m'arriver, il est à parier que j'irai plus vite que la plus prompte.

Enfin, je puis dire dès ce moment que mon voyage est accompli, le reste est un complément utile, mais point

indispensable ; j'ai achevé la grande affaire de ma vie, et si je n'en tire pas parti, ce sera de ma faute.

L'heure où le courrier, qui m'a apporté vos bienheureuses lettres, doit repartir, approche, et bien que je me sente en train de causer encore vingt pages avec vous, il faut clore le paquet à peine d'exclusion. La lettre de M^{me} de Turpin m'a fait grand plaisir ; j'ai écrit à son mari des détails qui, je l'espère, l'intéresseront. On a dû en dire bien long sur le mariage de M. Guizot. Adieu, adieu encore, faites-moi revivre à l'Abbaye-au-Bois.

Alexandrie, 6 février 1829.

J'arrive ici ce matin tout empressé de m'embarquer au plus tôt pour la France, et je trouve votre lettre du 25 décembre qui m'annonce ma nomination à l'expédition de Morée.

Mon voyage de Nubie et mon retour à Alexandrie ont été à la fois complets, prompts et heureux.

J'ai laissé Champollion à Ouadi-Halfah le 1^{er} janvier. J'ai depuis passé neuf jours à Thèbes, cinq jours au Caire, une journée à Abydos, le reste en route. Je reviens plus robuste que jamais, noir comme un Barabras, et aguerri contre toute espèce de fatigues. Après quelques hésitations et de mûres réflexions sur ce qu'il convenait le mieux de faire, je me suis décidé à attendre ici ma nomination officielle, les ordres et les instructions du ministre.

Je reprends donc pour vous le récit et les détails de mon voyage en Nubie.

Fatigué des lenteurs de l'expédition, je m'étais décidé à quitter Champollion et à remonter avant lui à Ouadi-Halfah : je voulais pousser en avant jusqu'à *Semneh*, dont les monuments avaient pour moi plus d'un genre d'intérêt, mais la santé de mon domestique ne me permit pas de démarrer de Philæ avant la fin de l'expédition, et je dus modifier mes projets.

Nous mîmes à la voile de Philæ le 16 décembre 1828. Je vous ai déjà parlé de la barque que je montais : grâce à quelques planches emportées d'Alexandrie et à une tente de nattes qui ne manquent pas dans le pays, je rendis supportable le nouveau séjour qui devait me servir à la fois de toit et de maison : j'avais pris avec moi Duchesne, l'un de nos plus aimables compagnons de voyage. Une assez bonne *dahabié*, barque avec une chambre à l'arrière, portait les généraux, le médecin et le drogman. Le vieux naturaliste toscan et ses caisses occupaient une barque : six autres personnes étaient entassées dans deux autres embarcations. La barque des *cawas* ou gardes d'honneur donnés par le pacha et celle non moins importante de la cuisine fermaient cette glorieuse marche et se disputaient à qui resterait le mieux en arrière. Quant à moi, qui n'avais plus de temps à perdre, je tâchais de gagner au contraire les devants, marchant la nuit, éveillant mes mariniers bien avant les autres, ce qui les contristait fort à cause du froid : il régnait effectivement le matin un petit vent frais du nord qui glaçait les malheureux jusqu'à la moelle des os. Aussi, dès qu'on s'arrêtait un moment, il fallait les voir

courir, rassembler quelques brins de ramée, allumer un grand feu et s'accroupir autour comme des Lapons.

Cependant, malgré la rigueur de la saison, je parvins à donner à mes gens assez d'activité pour gagner tous les matins deux heures sur le reste de la flotte : je mettais cette avance à profit pour visiter les monuments que je rencontrais sur la route, je recueillis rapidement des notes que je communiquais le soir à Champollion, à qui elles donnaient un avant-goût des travaux qu'il aurait à exécuter en redescendant.

La Nubie offre encore le spectacle que devait présenter l'Égypte avant que les Turcs et l'industrie ne l'eussent débarrassée de la plupart de ses monuments : tout le cours du Nil, depuis la première jusqu'à la seconde cataracte, est encore garni à des distances très-rapprochées de temples presque tous d'une étonnante conservation.

Il y a quelques années encore, la plupart des voyages en Égypte se terminaient à la première cataracte, et l'île de Philæ formait la limite de toutes les excursions de ce genre. La grande expédition française arrêta sa course sur les ruines mystérieuses de l'*Abaton* ; elle regarda comme une conquête assez belle de planter son étendard où campait la dernière légion romaine, et certes il y avait de quoi s'enorgueillir de ce résultat en présence de Mourad-Bey et des Mamelucks. Plusieurs néanmoins auraient voulu pousser plus loin ; ils n'avaient pas oublié les noms grecs de Parembolé, de Pselcis, de Premnis ; ils avaient présents à la mémoire les récits où l'antiquité célèbre la grandeur, la

beauté et la sagesse des Éthiopiens, et l'étude de l'Égypte leur avait appris à ajouter plus de foi aux récits d'Hérodote. Mais l'armée était lasse, et le pays peu engageant : « Qu'iriez-vous chercher plus loin ? leur disaient les *ka-chefs* du voisinage ; que feriez-vous d'un pays où l'on ne trouve que de l'eau et des pierres ? » Ces conseils intéressés faisaient d'autant plus d'impression sur d'autres, que Philæ leur paraissait le dernier effort de l'humanité luttant contre une nature à la fois dévorante et stérile. M. Denon voyait, dans la pompe des monuments de l'île sacrée, une intention manifeste de frapper l'imagination des caravanes de l'Éthiopie à leur entrée sur le sol de l'Égypte.

Quand nous songeons aux obstacles qui surgissent à chaque pas dans ces turbulentes contrées ; quand nous nous représentons ces travaux, amoureux d'ordinaire du repos et de la durée, disputés pied à pied aux Bédouins, aux Mamelucks, à toute une population émue dans ses croyances et soulevée par d'irréconciliables préjugés, loin de rien reprocher à l'ardeur ni à l'exactitude de nos compatriotes, nous nous demandons comment il leur a été donné de tant recueillir au milieu de circonstances si défavorables. Permis à l'envie étrangère de déprécier l'un des plus beaux titres de notre gloire ; mais n'eût-il pas été à la fois et plus juste et plus noble, à ceux qui ont suivi la route ouverte par la France, de se replacer en idée sous la protection de nos armes, que d'insulter aux trophées qui leur montrent encore le chemin ?

L'Égypte une fois connue dans toutes ses parties, il

était naturel qu'on cherchât à renouer la chaîne qui l'unissait jadis à l'Éthiopie. Bruce laissait entrevoir quelque peu de la vérité sous les couleurs trompeuses de son récit ; dans cette nouvelle exploration, la Basse-Nubie ne devait être qu'un intermédiaire assez indifférent entre deux contrées, toujours fertiles, autrefois florissantes et populeuses. L'Europe, qui doit aux courses aventureuses de nos compatriotes Linant et Caillaud la connaissance de Méroë, sait aussi quelle place tient aujourd'hui, dans l'histoire de l'art et de la civilisation humaine, cette lisière si dédaignée où s'élèvent encore *Ibsamboul* et *Qalabcheh*.

Maintenant qu'il n'est pas rare de pénétrer jusqu'aux frontières du Darfour et de l'Abyssinie, maintenant que les garnisons de Mohammed-Ali occupent Sennaar, Chendy et les déserts du Kordofan, un voyageur ordinaire ne peut se dispenser de remonter jusqu'à la cataracte de Ouadi-Halfah. Mollement bercé dans sa cange légère, refusera-t-il le faible tribut qu'exige le gardien du *Chellât* de *Souan* pour lui faire franchir, sans embarras, cette chute perpendiculaire de trois cents pieds, comme dit *Paul Lucas*, ce torrent impétueux dont le bruit assourdissait les gens dix lieues à la ronde, comme raconte *Macrobe* ? Sérieusement, le voyage de la Basse-Nubie est devenu indispensable, et tout bon touriste se ferait rire au nez dans les cercles de Londres, s'il avait manqué d'inscrire son nom sur le revers occidental du rocher d'Abousir.

Que si l'on a remonté jusqu'à Souân sur une barque trop grande pour qu'elle franchisse la cataracte, quel-

ques chameaux, toujours obligeamment offerts par le *nazer* de l'endroit, transportent bientôt votre bagage au port, éloigné de deux lieues environ, où s'arrêtent les grossières embarcations de la Nubie ; vous suivez modestement sur un âne cette route où Strabon se représente, avec tant de complaisance, roulant dans le char de Gal-lus ; vous montez à travers de grands pans de murs rui-nés, jusqu'à ce cimetière révéral où dorment les conqué-rants arabes de l'Égypte, les compagnons d'Amrou, qui avaient connu Omar, dont les plus vieux avaient pu bai-ser la main du Prophète ; vous cheminez entre les pierres chargées d'inscriptions cufiques, mais éparses, retour-nées, plantées indistinctement dans le sable, après avoir flanqué pendant six mois les redoutes du *fort Tropicque* ; de grands rochers de granit rose vous ferment la vue, à droite, à gauche, et devant vous ; les entailles régulières qui les découpent vous indiquent ces carrières d'où l'o-bélisque de Saint-Jean-de-Latran et les colonnes des Thermes de Dioclétien sont descendus tout formés. Quel contraste avec le riant spectacle qui naguère réjouissait vos yeux ! En vous retournant tout à l'heure vous voyiez s'ouvrir cette grasse vallée de l'Égypte ; vous aperceviez les bosquets d'Éléphantine, et vous comptiez les colonnes de Syène, élevant leurs têtes rougeâtres au milieu des pampres et des palmiers ; maintenant il vous faut renon-cer à rafraîchir de plus de deux heures votre palais des-séché par le sable que vous respirez avec l'atmosphère brûlante qui pèse sur vos organes. Mais la peine du voyage ne sera pas telle que vous ne remarquiez sur tous les ro-

chers environnants ces grandes inscriptions hiéroglyphiques où tantôt un voyageur a inscrit son hommage aux divinités locales, en se représentant auprès avec le bâton du pèlerin; tantôt un conquérant, porté sur son char, recevant, au retour de l'Éthiopie, les hommages de ses fils et de ses serviteurs à genoux. Au pied de ces fastueuses légendes, et par un contraste frappant, vous aurez observé les débris de cette longue muraille, ressource impuissante d'un peuple dégénéré contre l'invasion de ses anciens tributaires; et votre esprit aura rapproché de ce monument de décadence cette fameuse muraille d'un autre peuple autrefois aussi puissant peut-être, et réduit dans sa vieillesse à d'aussi vaines défenses. Mais le lointain murmure des eaux a frappé votre oreille; de longues bandes de terre végétale, déposées dans le creux des rochers, se parent de la verdure jaunissante des *bâmié*, et des bouquets vermeils des *cacheringhé*. Des huttes grossières, auprès desquelles la maison du fellah égyptien paraîtrait un palais, s'élèvent entourées de haies de roseaux; des enfants d'un noir de bronze, des femmes chargées de bracelets et de colliers en grains de verre et de porcelaine, des hommes hâves, maigres et noirs, au regard doux, à l'aspect timide, vous révèlent le passage à une race nouvelle, à un climat plus brûlant encore. La route descend en serpentant, et après quelques détours votre vue se repose sur les temples de Philæ, avec leurs remparts de roches noires et comme calcinées, avec leur ceinture de gazon et la couronne bleuâtre de leurs palmiers.

C'est vraiment un lieu divin que cette île de Philæ, et l'imagination ne saurait concevoir un motif monumental plus complet de tous points. De quelque part qu'on arrive, qu'on débouche sur le Nil par la route de Souan, qu'on remonte le fleuve à travers les méandres du *Chel-lâl*, ou qu'on en redescende le courant, toujours cette masse de rochers, de monuments et de verdure, offre à l'œil l'image de la plus riante illusion. Lancret, dans l'ouvrage de la commission d'Égypte, a retracé avec enthousiasme les mille aspects de cette terre sacrée ; on conçoit que l'impression s'en augmentât encore pour lui de l'idée romanesque d'antiquité qu'il attachait aux temples qu'il décrit. Pour le voyageur initié aux découvertes de la science moderne, le plaisir n'est ni si long ni si vif, et on ne peut nier qu'il n'ait à se défendre au contraire d'un sentiment d'impatience, en retrouvant sans cesse les noms de Ptolémée et de César sur ces murs dont Lancret ne pouvait calculer l'âge qu'avec un sentiment de respect et même d'effroi. Il appartient à une autorité plus imposante que la mienne de rendre compte des résultats qu'a produits l'étude attentive de ces monuments. De tant d'interprétations ingénieuses, de rapprochements précieux, de lumineuses conjectures, je ne pourrais donner qu'une imparfaite idée ; ce que je ne rendrais pas surtout, c'est la vie nouvelle que tout semblait reprendre autour de nous, c'est l'émotion du témoin d'une évocation inespérée, c'est la douce et calme lumière qui pénètre pour la première fois dans l'abîme où s'étaient perdus tant de systèmes et de recherches vaines. Quoique le public ne connaisse

encore qu'une faible partie des résultats qu'a procurés à Champollion la découverte de l'alphabet phonétique, on a déjà pu se faire l'idée de ce que de pareils travaux supposent de pénétration, de constance et de sûreté de jugement, et l'Europe est là pour rendre témoignage à mes paroles ; mais ce que bien peu ont pu apprécier comme moi, c'est cette promptitude qui commande le résultat, cette force d'intuition qui n'appartient qu'au génie, et en même temps cette candeur dans l'investigation de la vérité, cette noble simplicité à avouer l'erreur quand elle est reconnue, cette résignation tranquille à ignorer ce qu'il n'est pas temps de savoir... Puisse ce témoignage d'une admiration sincère et d'une amitié dévouée acquitter en partie la dette que tant de marques de confiance et d'intérêt m'ont imposée !

C'était à la fin de décembre ; le soleil ne triomphait que pendant un petit nombre d'heures, dans la lutte qu'il paraissait livrer à la fraîcheur naturelle de l'air ; le vent, soufflant constamment du nord, glaçait ces pauvres Nubiens à demi vêtus, pour qui la moindre impression de froid est un supplice, et pourtant la sérénité de l'air, l'éclat d'une lumière incessamment abondante et pure n'avaient pas été un seul instant troublés. La végétation dans l'île semblait être dans toute la séve de son développement ; les pentes du fleuve n'étaient que fleurs et parfums. Nous campâmes dix jours, partie sur la terrasse de l'est, partie sous les portiques abandonnés du grand temple ; à vingt-cinq que nous étions, maîtres et gens, nous donnions à l'île un aspect plus animé qu'elle ne l'avait eu

depuis l'expédition française. Attirée par notre présence, la population d'alentour nous apportait des provisions, des antiquités, les animaux qu'elle supposait nouveaux pour nos regards. C'était un spectacle curieux, à cet instant si calme, où l'aube colorait à peine les sommités des rochers environnants, où les panaches des palmiers semblaient dormir immobiles, où pas un des mille filets de la chevelure des tamarix n'avait paru frémir devant la brise du jour, de voir le miroir du fleuve sillonné par des troncs d'arbres que poussaient de hardis nageurs, ou que dirigeait un navigateur accroupi sur cet esquif digne des premiers jours du monde. — Les Nubiens de la cataracte ne connaissent pas, en effet, d'autres moyens de communication entre les îles et le continent, et c'est partout la manière de passer d'une rive à l'autre du haut Nil. Les enfants surtout abondaient; ils nous faisaient, avec une confiance naïve, l'offre de leur zèle et de leur travail : chacun s'attachait peu à peu à l'un de nous, savait se faire apprécier par de petits services, et s'installait en peu de jours sur le pied de domestique attitré. Nous ne nous lassions pas d'admirer la grâce naturelle de leurs mouvements, l'élégance de leurs formes, et l'expression animée de leurs traits. C'était effectivement une fête que notre arrivée au Chellâl, et j'espère qu'on parle encore, aux foyers des pauvres Barabras, de notre nombreuse caravane, de nos costumes extravagants, de nos incompréhensibles travaux et surtout de notre argent.

La race qui habite la basse Nubie appartient à cette immense famille berbère, que les Arabes ont trouvée occu-

pant le nord de l'Afrique, qu'ils ont d'abord repoussée, puis convertie, et qui, encore aujourd'hui, malgré son néophytisme musulman, conserve intactes la langue et les mœurs de la patrie. Le Barabra est maigre, noir, vieux de bonne heure, beau seulement dans l'enfance et la première jeunesse, mais rappelant, plus qu'aucun peuple voisin, l'ancienne race égyptienne, telle qu'on la trouve naïvement rendue sur les monuments. Les femmes portent les cheveux nattés de la cour de Sésostri; leur vieillesse est encore plus anticipée que celle des hommes, et leur état aussi misérable que dans tout autre pays musulman. Leurs fils et leurs maris partent tous, presque sans exception, pour le Caire ou Alexandrie où ils se mettent au service des Francs, qui les préfèrent aux Arabes, à cause de leur ancienne réputation de probité. Sitôt qu'ils ont amassé quelque argent, nulle puissance humaine ne peut les empêcher de retourner au pays natal, où ils consomment, plus ou moins vite, le fruit de leur économie. Les voyages se renouvellent ainsi jusqu'à ce que l'âge et les infirmités y mettent obstacle. Quelques-uns ont la sagesse de s'enrichir, et achètent des terres; mais le plus grand nombre vit au jour le jour, s'adonne au jeu et à l'ivrognerie, et finit fort misérable. La population, depuis la première jusqu'à la seconde cataracte, dans un espace d'environ quarante-cinq lieues, n'est pas estimée à plus de vingt mille âmes; même nombre peut-être habite au delà jusqu'aux frontières du Sennaar. Quand vous voyagez dans le pays, cette population si disséminée vous échappe presque entièrement. Des huttes de terre,

moins hautes qu'un homme, et que leur couleur fait confondre souvent avec les rochers et le terrain, vous en révélerent à peine l'existence. Douce, silencieuse et timide, elle semble se cacher sous terre et y vivre. Avant le gouvernement de Mohammed-Ali, le pays, jusqu'au delà de Dongola, appartenait à des kachefs d'origine turque, et descendants de ceux qui, sous Sélim I^{er}, enlevèrent l'Égypte aux Mamelucks. Ces gens s'étaient à peu près identifiés avec les mœurs et les besoins du pays, et la dynastie des *Hassan kachef*, des *Husseïn kachef*, etc..., avait habitué les Barabras à un despotisme assez doux, et, comme on dirait chez nous, *paternel*. Mohammed-Ali, avec les vues qu'il a depuis réalisées sur le Sennaar, ne dédaigna pas la possession d'un pays qui, avec toutes les ressources d'une administration si peu scrupuleuse, lui rend, bon an mal an, 22,000 piastres turques, les frais de gouvernement évalués à 20,000. Tout en poursuivant les restes des Mamelucks vaincus, il ravit aux souverains du pays leurs biens et leur pouvoir. Les descendants de ces familles déchues jouissent encore dans le pays d'une certaine considération, moins due à leur situation présente qu'à la comparaison qu'on fait de leur manière de gouverner avec celle de Mohammed-Ali. Cependant l'anéantissement de leur fortune les a peu à peu ravalés au niveau de leurs anciens sujets ; le sang berbère, que des alliances multipliées avec les femmes du pays, ont introduit dans leurs veines, les fait considérer comme étrangers par les Turcs ; et, chose bizarre ! c'est presque par charité que j'ai consenti à admettre dans ma barque, en

retournant au Caire, les fils et les neveux du plus riche et du plus aimé de ces souverains.

Avant la dernière conquête, les Barabras méritaient une réputation de douceur et de fidélité dont ils jouissent encore. Leurs rapports plus fréquents avec l'Égypte, le contact des étrangers qui traversent aujourd'hui leur pays aussi facilement que la Suisse, et surtout l'ouverture de la navigation des cataractes, ont peu à peu effacé ces traces d'une vertu native, mais peu profonde, et qui souvent ne tient qu'à l'isolement et à l'ignorance des populations.

Tels sont les principaux traits du peuple dont les premières tribus gisent dans le creux des rochers de la cataracte. Du Chellâl à Ouadi-Halfah, on distingue trois dialectes de la même langue ; nous nous sommes convaincus qu'elle n'offrait aucun rapport avec le copte. Le berbère, au moins celui qu'on parle sur les bords du Nil, est un idiome doux, sonore et dépourvu d'aspirations. La littérature locale paraît riche en chansons et en récits. Le même mot sert à désigner le Nil et l'eau ; il n'y en a pas pour la pluie.

Rien de moins attrayant que l'entrée de la Nubie après Philæ. De hautes montagnes de granit, composées de roches noires et arrondies, dont plusieurs offrent, à la lueur du crépuscule, des aspects fantastiques, laissent à peine au fleuve un étroit passage. Ces gorges, d'abord si étroites, s'élargissent bientôt pour se resserrer plus loin, au delà de Telfah, et former, pour ainsi dire, la barrière d'une fausse cataracte. De nouvelles îles divisent le cou-

rant du fleuve; de grands rochers noirs et prismatiques s'élèvent, au pied desquels blanchit l'écume des eaux. Au delà de cette barrière, la vallée s'élargit de nouveau et conserve à peu près la même physionomie jusqu'à l'extrémité du coude que fait le Nil en se dirigeant brusquement vers le sud-est, à la hauteur d'Amada. C'est toujours, pendant cet espace, une plaine de sable de chaque côté du fleuve, quelquefois jaune pâle comme en Égypte, le plus souvent d'un ton d'ocre très-prononcé, interrompue, de distance en distance, par des pitons presque toujours isolés, d'un noir ferrugineux, et aussi dépourvus de végétation que le sable du désert. Il est permis de croire que, à une époque éloignée, cette vallée participait de la perfection de culture à laquelle l'Égypte devait de si grandes richesses, et que les envahissements des sables du désert n'avaient pas, comme aujourd'hui, recouvert entièrement la terre végétale. On ne concevrait pas autrement quelles mains auraient pu bâtir ou creuser des monuments dont l'étendue suppose un grand développement de population. Maintenant il ne reste plus dans toute cette vallée qu'une mince lisière de verdure qui se réduit souvent à de stériles buissons de mimosas épineuses et de sensitives. De distance en distance, vous entendez gémir quelque-une de ces *sakié* ou *roues à pot*, usitées en Égypte, mais qui, servant ici toute l'année, se distinguent par un mode plus soigné de fabrication. Elles arrosent quelques maigres plantations de dourah, de ricin et de légumes d'une qualité médiocre, et baignent le pied des palmiers, dont la tige nerveuse et élancée,

les panaches longs et bien fournis, les fruits abondants et plus savoureux qu'en Égypte, forment la véritable richesse du pays. Trois ou quatre *sakié*, et trois cents pieds de dattiers, constituent, en Nubie, une fortune très-respectable. Outre les bœufs qui tournent les roues, on voit aussi, auprès des habitations, des moutons et quelques poules ; mais les nombreux troupeaux de bêtes à laine et à cornes, qu'on rencontre par intervalles, appartiennent aux tribus arabes indépendantes des *Ababdeh* et des *Bicharieh*.

Si la faune domestique offre peu de variétés, les espèces sauvages ne sont guère plus abondantes et tranchées. On dit qu'à de certaines époques les oiseaux du tropique, chassés par les tempêtes de leurs demeures accoutumées, se réunissent en troupes sur les bords du Nil, qu'ils peignent pour un moment de leurs mille couleurs ; mais dans la saison où j'ai voyagé, des tourterelles au collier noir, aux ailes violettes et changeantes, d'énormes corbeaux, des vautours à tête blanche, des faucons presque aussi nombreux que le sont chez nous les hirondelles, troublaient seuls le silence de la solitude. Parfois un pélican traversait gravement le fleuve, des courlis couraient sur les bas-fonds avec de petits cris plaintifs, ou un couple d'oies sauvages au corps noir, aux pattes orangées, à la voix rauque et forte, s'élançait avec bruit de la pointe nue des rochers. Les crocodiles ne manquent pas, mais ils sont plus petits qu'au-dessous de Souan, et se réunissent rarement en troupes. Enfin rien dans cette nature, où la vie semble accordée à regret, ne parle fortement à

l'imagination que l'immensité du désert et l'éternelle pureté de la lumière.

Au-dessus de Derr, et après le coude d'Amada, la scène est un peu modifiée. Les montagnes, plus prononcées et mieux liées que précédemment, semblent courir en tous sens dans le désert de sable qui les entoure; parfois elles se rapprochent d'un seul côté du fleuve, tandis que de l'autre on les aperçoit à peine à l'extrémité de l'horizon. De grands et larges sycomores, des mimosas d'une espèce gigantesque, varient la monotonie des *doums* et des dattiers. En approchant de Ouadi-Halfah, la rive droite paraît bien cultivée; on suit, pendant une demi-journée, une ligne d'assez beaux villages entourés de grandes plantations. Tout occupé et charmé qu'on est de cet aspect inaccoutumé en Nubie, on s'étonne de voir les barques tourner court vers le rivage, et l'on apprend alors qu'on a touché les limites de la seconde cataracte, dont rien ne vous annonce les approches comme à celle de Souan. Pour jouir de l'aspect de cette curiosité naturelle, il faut repasser sur la rive gauche, et, quand les barques vous ont mené jusqu'à l'endroit où elles peuvent avancer sans danger, entreprendre dans le sable une promenade d'à peu près deux heures, pénible dans toute saison, et impossible, je crois, quand le soleil du tropique darde perpendiculairement ses rayons. A mesure qu'on approche, les îles se multiplient, les rochers commencent à percer la surface du fleuve, l'écume blanchit sur leurs aspérités, et le grand murmure se fait entendre de loin. C'est du haut d'un rocher, à qui son nom égypt-

tien d'Abousir (tombeau d'Osiris) semblerait rattacher des traditions religieuses, et sur lequel on retrouve quelques inscriptions hiéroglyphiques tracées par d'antiques voyageurs, c'est du haut de ce rocher que la vue embrasse une grande étendue de la cataracte, et peut établir une comparaison intéressante entre elle et le Chellâl de Souan. Dans celui-ci, le fleuve divisé en trois masses à peu près égales, par des îles grandes et escarpées, se jette avec force dans ces trois lits principaux dont l'industrie moderne a aplani le plus oriental, ouvrant ainsi le Nil supérieur à la navigation. La chute du milieu est la plus curieuse et la plus pittoresque. Après avoir côtoyé à l'est une île très-étendue qui occupe le centre du fleuve, le courant se détourne brusquement à gauche, et se précipite dans une diagonale de quinze ou vingt degrés pendant un espace d'environ cent toises, pour reprendre ensuite sa direction accoutumée vers le nord. Rien de plus beau que l'ondulation large et rapide des eaux dans cet étroit canal; rien de plus singulier que l'aspect de l'île pelée qui détermine ce brusque détour du fleuve, et que domine un seul arbre au feuillage clair-semé, courbé en toute saison par le vent qui suit le mouvement des eaux. Après ces premiers obstacles, le fleuve semble jouer avec les brisants à fleur d'eau qui le divisent encore, et descend ainsi par mille coupures diverses jusqu'à Souan, au milieu d'îles verdoyantes et de roches arrondies de granit rose, dont le temps n'a pas détruit partout les vives et fraîches couleurs.

A Ouadi-Halfah, le fleuve est couvert à perte de vue

d'îlots noirâtres, entre lesquels il s'ouvre d'innombrable chemins, sans que l'œil puisse démêler en aucun endroit une chute principale, une cataracte dans l'acception ordinaire de ce mot, tel qu'on l'applique à Schaffouse ou à Niagara. La pente dans toute la longueur des récifs est certainement considérable ; mais l'extrême division des eaux la rend à peine sensible. Le fond de la cataracte n'est point ici, comme à Souan, le beau granit rose des obélisques, mais cette matière d'un vert noir, traversée par des veines plus claires, et à laquelle les antiquaires conservent le nom de basalte, bien que sa formation ne présente rien de volcanique. On sait quel admirable poli les sculpteurs égyptiens lui ont donné, et l'on ne s'étonnera pas si l'action continuelle des eaux a opéré l'effet de l'art sur ces masses énormes. Dans quelques endroits, les roches, incessamment lavées, ont l'aspect clair et brillant des émeraudes ; dans d'autres, on se croirait au port Ulysse ou en avant de Catane, tant le ton de la pierre devient sévère et sombre. La végétation ne manque pas à la scène, et lui prête de nouvelles beautés. Une multitude de mimosas, aux formes tourmentées et capricieuses, ombrent les flots de leurs chevelures découpées, et semblent comme des réseaux tendus pour amortir l'éclat de la réverbération des eaux. Les montagnes de la rive gauche, formées entièrement d'un grès jaunâtre, viennent se réunir par le pied aux roches dont le fleuve est pavé, et sur cette chaussée intermédiaire s'établit comme une lutte des deux formations, féconde en accidents variés, et à laquelle l'œil le plus étranger aux secrets de la minéra-

logie ne saurait rester indifférent. Cette ligne prolongée de collines de grès se retrouve à peu de distance sur la rive droite, et commence, en cernant le fleuve de toutes parts, ce pays auprès duquel la basse Nubie n'est que verdure et fraîcheur, et que les Arabes désignent par le nom expressif de *Batn-el-agiar* (*ventre de pierre*).

Ici la navigation du Nil est complètement interrompue ; ici le voyageur qui ne plaint ni son temps ni sa fatigue est obligé de demander des dromadaires aux cheiks arabes du voisinage, pour continuer sa route le long des nouvelles cataractes qui barrent le fleuve à des distances rapprochées. Longtemps il marchera avant d'avoir franchi la limite des pluies du tropique, avant d'avoir aperçu ces plaines verdoyantes du Sennaar, ombragées par d'énormes baobabs ; ces marais immenses d'où s'élèvent une végétation puissante et des miasmes mortels ; ces bois où vivent par millions les bruyantes tribus des singes ; ces villages dévastés par les Turcs où campent aujourd'hui les éléphants ; ce confluent qui réunit les eaux de l'Abysinie avec le tribut de la source toujours inconnue ; ces pyramides mystérieuses, où Méroë garde encore le secret d'une civilisation, plantées comme un fanal entre l'Inde éternelle et l'Égypte impérissable... Mon ambition n'était pas si grande et mon temps était limité ; le lendemain du jour où du haut de la montagne d'Abousir j'avais salué de loin l'équateur, ma barque redescendait rapidement le grand fleuve, et le soir, séparé d'aimables compagnons, je tâchais, sur les bûyères de Farras, de rasseoir quelque

peu mes idées, ballottées par tant d'impressions diverses et d'émotions inconnues.

Maintenant que la description générale du pays a pu vous préparer à l'effet des monuments qui donnent à cette contrée son intérêt principal, je vous prie de redescendre avec moi au pied des terrasses de Philæ, et de là nous suivrons ensemble cette route où la trace des croyances et des efforts de l'homme se rencontre à chaque pas.

La basse Nubie, considérée ou comme route intermédiaire de la civilisation africaine, ou comme point extrême des idées européennes, a droit à toute l'attention des philosophes et des historiens. Soit qu'on y soupçonne le passage des influences importées d'Éthiopie en Égypte, soit qu'on y étudie la trace beaucoup plus claire de la réaction que la colonie agrandie et développée opéra plus tard sur la mère patrie, il y a plaisir à voir défilér ces grandes révolutions qui préludaient à l'éducation du genre humain. Plus tard l'Europe rendra à l'Afrique ce qu'elle en a reçu : le christianisme viendra réveiller ces imaginations endormies dans des croyances usées ; mais la commotion causée dans le monde par la religion nouvelle, à mesure qu'elle s'éloignera de son point de départ, s'affaiblira dans son effet, et rencontrant là plus d'analogies que dans tout autre culte, produira une transaction paisible au lieu d'un bouleversement complet. Ces considérations, que j'abrège à dessein, font voir quel vaste champ ouvre à l'observation l'étude des antiquités de la Nubie ; elles disent aussi l'intérêt nouveau qu'elles présentent même après celles de l'Égypte.

Le premier monument qu'on rencontre après Philæ est le temple de Debôt, dont la situation se rapporte à celle de l'antique Parembolé. Nul monument, peut-être, ne saurait tenir lieu de celui-ci pour l'intelligence complète de l'architecture égyptienne. Ces trois propylées donnant entrée dans trois enceintes différentes, cette masse isolée dont les diverses parties paraissent encore s'emboîter les unes dans les autres pour aboutir à un mystérieux sanctuaire, et tout cela vu dans toute sa hauteur, sans cet encombrement qui dérobe aux regards plus de la moitié des édifices en Égypte, il n'en fallait pas davantage pour nous consoler de retrouver encore sur les murs les éternelles légendes des Ptolémées et des Césars, et surmonter le dégoût qu'inspirent les productions de l'art abâtardi de ces époques.

De Debôt, en passant près de Qârtas, on arrive rapidement à la fausse cataracte de Teffah : au pied de ces remparts pittoresques se trouvent les ruines d'une station romaine, dont les débris nombreux, mais d'une construction peu soignée, accusent une époque de décadence. Les monuments religieux qu'on y trouve offrent trop d'analogie avec le style égyptien, pour qu'on puisse penser que leur destination primitive ait été étrangère à l'ancienne religion du pays. Mais l'absence complète de bas-reliefs et d'hiéroglyphes dénote un siècle bien voisin de l'établissement du christianisme ; on voit d'ailleurs, par les inscriptions qui subsistent dans l'intérieur de ces édifices, que le nouveau culte en prit bientôt possession ; le dirai-je enfin ? les temples de Teffah m'ont paru différer

grandement des autres monuments de la décadence égyptienne : j'ai été moins frappé de l'affaiblissement des traditions de l'art ; il m'a semblé démêler les traces d'un rajeunissement dans les idées et les formes. L'arc de Septime-Sévère, le palais de Spalatro révoltent le goût par le luxe barbare des détails et la mollesse de l'exécution ; l'âme se sent retrempee aux ruines de Saint-Paul, dans le sanctuaire de Saint-Laurent, au milieu des débris d'autres monuments enchâssés presque sans ordre, à côté de détails plus barbares encore que ceux de l'arc de Septime ou du palais de Spalatro.

J'ai donc pu trouver quelque intérêt dans l'étude des temples modestes de Teffah : pourquoi s'étonner si je suis resté froid devant l'énorme masse de Qalabcheh ? ces colonnes ont presque la hauteur des plus élevées de Louqsor ; ces cours, ces pylones, se développent avec une majesté digne de Denderah ; ces couleurs ont tant d'éclat qu'on les croirait appliquées il y a peu de jours. Mais tout cela est si misérable à l'examen, l'exécution en est tellement molle et défectueuse, qu'on se reproche, comme une déception, le premier étonnement que cette vue inspire. D'où vient donc que la renommée de Qalabcheh le dispute presque à celle d'Ibsamboul ? Un petit monument qu'on est obligé de chercher dans une vallée à l'ouest du Nil justifie à lui seul cette prédilection de tous les voyageurs auxquels il n'a point échappé.

La disposition de ce petit *spéos*¹ est fort simple, une

1. Cette expression, dont les Grecs ont fait usage pour désigner le temple souterrain de Beni-Hassan (*σπέος Ἀρτέμιδος*), convient à tous les monu-

espèce de galerie oblongue à ciel ouvert donne entrée dans une pièce transversale dont le soffite est soutenu par deux colonnes de ce *dorique* primitif de Beni-Hassan, mais plus courtes, pyramidales, à cannelures profondes, avec une base ronde, et un dé carré pour chapiteau. Dans l'axe du monument s'ouvre la porte du sanctuaire, au fond duquel brillait une statue aujourd'hui mutilée, tout cela taillé dans un calcaire d'un grain serré, et presque aussi favorable à la sculpture que la plus belle pierre de talc : aussi les bas-reliefs sont-ils plus soignés, peut-être, que dans aucun autre monument du règne de Sésostri. A ce mérite ceux du vestibule joignent l'intérêt remarquable du sujet ; ils se rapportent tous aux conquêtes du plus célèbre des Pharaons : à droite, il triomphe des peuples de l'Asie ; on les reconnaît à leur haute stature, à leurs larges épaules, à leur nez aquilin, à leur barbe roide et pointue. Quel contraste avec les ennemis dont l'autre côté représente la défaite ! ces nez épatés, ces lèvres épaisses, cette chevelure laineuse, nous indiquent les Libyens, éternels ennemis de l'Égypte, sentinelles de la barbarie impatiente dispersées sur les limites du désert, toujours repoussées et toujours renaissantes après d'impuissantes victoires. Sésostri est jeune encore ; ses premiers triomphes lui ont fait à peine franchir les limites naturelles de son empire ; mais il médite déjà de grandes conquêtes, et sur sa figure douce et fière se peint l'orgueil d'un premier succès. Il serait trop long d'insister sur ce que ces

ments de ce genre qu'on rencontre en Égypte et dans la Nubie. M. Champollion, dans ses lettres, est le premier, je crois, qui l'ait employée.

bas-reliefs offrent d'intéressant pour l'étude de l'art et de l'histoire : à peine ferons-nous remarquer, en passant, les détails naïfs de cette population éperdue, fuyant à l'aspect du vainqueur. Quelle vérité dans cet homme racontant à sa famille les progrès de l'armée ennemie ! Quel contraste avec le groupe des deux princes, fils du Pharaon, que le même char réunit, et dont l'un s'apprête à lancer le javelot, tandis que l'autre dirige les chevaux, en se tournant amoureuxment vers son frère. Mais l'intérêt se concentre sur la grande scène où le monarque, assis sur son trône, reçoit les tributs de l'Afrique soumise. Les princes de l'Éthiopie se prosternent devant lui, en élevant la palme de victoire ; les offrandes précieuses, les meubles, les pelleteries, se mêlent aux corbeilles de fruits et de fleurs, aux lions enchaînés, aux lévriers conduits en laisse par des nègres ; celui-ci porte un singe, celui-là amène des gazelles et des antilopes ; la longue girafe domine enfin ces groupes variés : la vérité des mouvements, la précision des détails, la finesse de l'exécution, l'imitation parfaite des animaux, recommandent au plus haut degré ces bas-reliefs, auxquels Thèbes n'offre peut-être rien d'égal.

Après de tels chefs-d'œuvre, le temple de Dandour aurait peu de droits à l'attention du voyageur, n'était sa situation pittoresque à mi-côte d'une montagne arrondie, sa terrasse avancée sur le fleuve, et l'harmonie gracieuse de ses proportions. Ce temple, bâti et décoré à l'époque romaine, est dédié à Osiris, dans lequel viennent s'absorber successivement toutes les formes de la divinité,

jusqu'à celles du Soleil et d'Ammon. Au temps où ce monument a reçu sa consécration, la Trinité incarnée d'Osiris, d'Isis et d'Horus, usurpait le trône d'Ammon, de Neith et de Chons, et les grandes divinités de l'ancienne époque n'occupaient plus qu'une place secondaire dans le développement du mythe religieux. Ainsi, Jupiter et Junon avaient détrôné Saturne et Cybèle; ainsi, Phanès, le Bacchus des mystères, devait succéder à Jupiter lui-même.

En suivant toujours la rive gauche, on rencontre, après Dandour, le *Spéos* de Qercheh, dont les beaux dessins de M. Gau rendent parfaitement l'aspect singulier et les détails presque barbares. J'étais impatient de voir par mes yeux ce monument qui, dans l'exécution, me paraissait offrir une grande anomalie avec le style égyptien. Après avoir gravi une pente assez douce à travers des débris de sphinx et de statues, on arrive dans le vestibule extérieur du temple, composé de quatre colonnes de face, et de deux lignes de quatre colosses cariatides, affrontés, et supportant une frise décorée d'hiéroglyphes. Après cette galerie, à ciel ouvert, suit un second vestibule creusé dans le roc, divisé en trois nefs, par six autres colosses. Une pièce transversale donne entrée de cette partie au sanctuaire et à quatre autres pièces. Quatre statues assises occupent le fond du sanctuaire : un autel massif en décore le milieu. Le trait caractéristique de ce monument est le contraste qui existe entre le style des colosses et celui des hiéroglyphes et des bas-reliefs. Qu'on se figure des corps tellement trapus qu'on les croirait, au premier abord,

aussi larges que hauts, des jambes et des pieds calqués, pour ainsi dire, sur les formes de l'éléphant, des bras et des mains à peine dégrossis, des têtes monstrueuses et presque grotesques; et à côté de ces conceptions dignes des pagodes les plus extravagantes, des hiéroglyphes d'une telle pureté de trait, qu'on leur comparerait à peine les plus soignés de l'époque de Mœris; des bas-reliefs d'un faire si large et d'une tournure si noble, qu'on ne sait si Karnak en renferme d'aussi remarquables. Supposera-t-on des siècles entre l'exécution des masses et celle des détails? Mais le nom de Sésostris est partout; les colosses conservent l'empreinte affaiblie mais distincte de ses traits. Nul doute que le monument tout entier n'appartienne au règne de ce prince. Dira-t-on que les colosses constatent un goût local, que le travail en appartient aux artistes nubiens, et qu'il n'a fallu rien moins que les plus habiles de Thèbes pour exécuter les bas-reliefs? Mais faudra-t-il aussi qu'il n'y ait eu d'autre production nubienne que les colosses de Qercheh, et que tout le reste des monuments du pays soit de travail égyptien pur? car nulle autre part, je n'ai vu rien de semblable à ces colosses. Voilà l'énigme que Qercheh présente et que je laisse à résoudre à de plus habiles que moi. Cette question ne s'élèverait pas que Qercheh, par le mérite de sa disposition, par sa dimension peu ordinaire, par sa masse moitié excavée et moitié bâtie, tiendrait encore un rang distingué parmi tant de monuments remarquables. L'heure où je l'ai vu le rendait plus frappant encore; les rayons du soleil levant qui pénétraient horizontalement dans la

grotte se jouaient dans les vives couleurs dont les colosses sont encore ornés, et venaient mourir au pied de l'autel ; la lumière circulait en vapeurs bleuâtres dans les bas côtés de la galerie, et les statues du sanctuaire paraissaient grandir dans la faible lueur où elles reposaient encore. Je doute que l'Inde, dans tout le luxe de ses temples souterrains, puisse produire un plus riche et plus admirable effet.

Je renvoie à Strabon ceux qui voudraient connaître l'intérêt historique que présente, à l'époque d'Auguste, la ville aujourd'hui disparue de Pselcis. Les sables de Daqqeh ont recouvert jusqu'au dernier débris de la capitale de Candace ; isolés de toutes parts dans ce désert immense, et survivant seuls à cette destruction, les pylones du temple de Thoth appellent de loin le regard du voyageur, devant lequel ils semblent fuir comme les flèches de nos cathédrales dans les longues plaines de la France. Le nom le plus ancien qu'on lise dans ce temple est celui d'Ergamène, roi d'Éthiopie : j'avais déjà trouvé à Debôt la légende de son père *Atarramoun*. Il est donc certain qu'avant Ptolémée Évergète I^{er}, les rois d'Éthiopie avaient poussé leurs frontières jusqu'aux portes de l'Égypte : peut-être cette extension de limites remontait-elle à la conquête de l'Égypte même par Sabacon. On sait qu'Ergamène fit égorger dans un jour tous les prêtres de l'Éthiopie ; mais une théocratie, basée sur le temps et les mœurs, ne pouvait tomber sans entraîner le peuple même dans sa chute ; et le coup d'État d'Ergamène prépara la conquête de l'Éthiopie, qui coûta si peu de temps et de peine à Éver-

gète I^{er}, que de nos jours encore on en contestait la réalité. La possession de la Nubie assurée aux Ptolémées, il est tout simple qu'on retrouve sur les monuments de cette province les noms des successeurs d'Évergète I^{er}. Si Candace releva quelque temps le trône national, Pétro-nius eut bientôt ramené les Romains dans Pselcis, et le nom d'Auguste se lit dans le temple de Daqqeh. Mais quelle que soit l'incertitude qui subsiste dans l'histoire d'une province tant de fois délivrée et reprise, toujours est-il que le temple de Thoth demeura, pour l'Europe elle-même, l'objet d'une vénération particulière; témoin toutes les inscriptions grecques et romaines qui tapissent les parois du sanctuaire et des pylones. Quel était l'objet d'une préférence si marquée? D'où vient que Thoth, honoré d'un culte spécial dans toute la Nubie, n'attirait qu'à Pselcis les plus lointains pèlerinages? Nous serions-nous trompés en croyant démêler dans le développement du mythe local, la confusion de Thoth, le dieu de la Science, avec *Meoui*, dieu de la *Raison*, époux de *Tafné* ou la Force? N'aurait-il fallu rien moins qu'un thème complètement philosophique pour appeler l'adoration des peuples auxquels la philosophie était devenue familière?

Passons rapidement devant *Meharraqah*, dont les ruines serviraient à confirmer les conjectures hasardées à l'occasion de *Teffah*; Ouadi-Esseboua nous arrêterait plus longtemps, mais le sable recouvre son temple; nous jetons un coup d'œil rapide sur ses pylones à demi enfoncés, et en lisant sur leurs pierres désunies le nom tant

de fois répété de Sésostris, nous regrettons que le temps et les moyens nous manquent de nous ouvrir un chemin dans ces salles devenues souterraines, et qu'entouraient sans doute autrefois de grasses et fertiles campagnes.

Mais la route du fleuve a commencé de s'infléchir vers le couchant. La brise constante du nord, si favorable à notre navigation, va, pendant quelque temps, nous contrarier dans notre marche. Arrêtons-nous un instant à l'ombre de ces palmiers, sous ce kioske paré de fleurs qui domine le courant. Ce lieu est Korosko, pauvre village, qu'anime par intervalles l'arrivée des caravanes qui descendent du Sennaar. Ici réside un préposé du pacha, chargé en même temps de maintenir son autorité et de surveiller ses intérêts mercantiles. Autour de cet agent se pressent les *djellabs*, dépouillés pour la première fois de leur indépendance, et réduits à continuer, en qualité de commis, une profession dont les chances les plus heureuses du commerce le plus libre compenseraient à peine les fatigues et les dangers. Justement une caravane est arrivée tout à l'heure; les chameaux, libres de leur charge, paissent, après tant de jours de privation, une herbe fraîche et touffue. Le *djellâb*, au teint hâve, au regard éteint, fume voluptueusement sa pipe sur les ballots de gomme, au milieu des plumes d'autruche et des dents d'éléphant; de jeunes esclaves, au corps de bronze, attisent le feu ou préparent le repas du soir, tandis qu'un écrivain copte enregistre laborieusement les marchandises amoncelées.

Après avoir cheminé l'espace d'environ dix lieues dans la direction du sud-ouest, on arrive à Amada, autre temple transformé un jour en église chrétienne, mais dont les bas-reliefs, comme à Daqqeh, à Philæ, etc., sortent peu à peu de dessous la croûte qui les a si longtemps cachés. Maintenant que les croyances locales ne protègent plus ces profanations consacrées, chaque dévot pèlerin de l'antiquité, dans l'intérêt de sa curiosité propre et de celle de ses successeurs, arrache une portion de cet enduit, décoré de peintures grossières. Chaque nouvelle visite coûte une jambe au cheval de saint George, une mitre à saint Nicolas, et rend à la lumière une coiffure emblématique d'Ammon, ou un portrait de Mœris. Le temple appartient au siècle des Thouthmosis, l'âge classique de l'art égyptien. On y retrouve les grandes frises, les piliers à facettes de Médinet-Abou et de Karnak, en même temps que la timidité d'une architecture qui semble à peine sortie des hypogées où elle a pris naissance. L'exécution des détails est fine et précieuse, et participe de cette recherche qu'on trouve plus marquée à mesure qu'on se rapproche du berceau de la civilisation égyptienne.

Derr, située presque en face d'Amada, au milieu d'une campagne assez bien cultivée est un grand village de cinq cents âmes environ, dont les maisons entourées de jardins, les rues larges et silencieuses et les carrefours ombragés d'énormes sycomores, m'ont rappelé à l'imagination ce qu'on nous dit et ce qu'on nous montre de l'Indoustan. Après être sorti du bourg par le sud, on

traverse un cimetière dont les tombes, fraîchement remuées, supportent des vases en terre cuite, assez semblables aux plus grossières poteries helléniques, et que les parents des morts remplissent d'eau tous les jours, pour donner à boire aux oiseaux du ciel. A l'extrémité de ce cimetière est un temple creusé dans le roc, et qui appartient, comme tant d'autres, au règne de Sésostris. Le vestibule était orné de bas-reliefs historiques, mais ils sont malheureusement presque détruits. Exécuter sous un même règne tant et de si immenses travaux, c'était le moyen de faire connaître la précipitation et la négligence au plus soigneux et au plus patient des peuples de la terre ; et en effet la sculpture de Derr est tellement défectueuse, qu'elle a pu faire à d'habiles artistes l'illusion de l'enfance absolue de l'art. Le fait est qu'à part cette négligence inaccoutumée, le style est identiquement le même qu'à l'époque des premiers Ramsès. Je ne sais si je me fais un autre genre d'illusion, mais il me semble qu'on cherchera longtemps encore l'enfance de l'art égyptien.

A Ibrim finissait, avant Mohammed-Ali, la Nubie turque. La situation de cette forteresse, sur une montagne à pic complètement isolée par le fleuve et d'horribles ravins, en faisait une position importante ; aussi devint-elle pendant quelque temps l'asile des Mamelucks échappés aux massacres du Caire. Chassés de ce refuge par l'infatigable Mohammed-Ali, ils s'établirent quelques années à Dongola, d'où relancés de nouveau par l'expédition d'Ismaïl-Pacha, ils commencèrent à errer parmi les

tribus sauvages de l'Afrique, où Clapperton et Laing les ont rencontrés, il y a quelques années, vieux, épuisés, réduits à un bien petit nombre, à plus de cinq cents lieues, je crois, de l'Égypte. Ibrim est encore comme au jour où les Bédouins, alliés du parti qui leur promettait le pillage, en dévastèrent les chétives habitations. Pas une âme n'habite dans ces murailles qui semblent abandonnées d'hier, et dont le pied, construit par les Romains d'une manière régulière et solide, supporte les agrégations grossières auxquelles on reconnaît partout l'apathique insouciance des Turcs. Un fronton égyptien, le soubassement d'un monument grec, les murs polis d'une grande église chrétienne des premiers siècles, se distinguent au milieu des masures en ruines ; et dans la hauteur du rocher, couronné de créneaux, qui domine le fleuve, s'ouvrent de petites chambres sépulcrales où l'on retrouve les noms de Mœris et de son fils, et dont les vives couleurs feraient honte aux plus fraîches décorations de nos boudoirs.

Au delà d'Ibrim, l'ancienne Premnis, les noms des souverains grecs et romains disparaissent. Les Pharaons seuls ont porté plus loin les limites de leur empire ; leur double capitale n'a jamais peut-être renfermé d'aussi gigantesque conception que celle du grand *spéos* d'Ibsamboul. — A peu près à une journée au-dessus d'Ibrim, les montagnes se rapprochent tellement de la rive gauche qu'il reste à peine un passage le long des rochers de grès qui s'élèvent perpendiculairement au-dessus du fleuve. Le vent semble pousser avec plus de force, dans cette direc-

tion, les sables qu'il précipite du sommet de ces rochers, et qui s'ouvrant un étroit passage à travers un ravin escarpé, s'amoncellent et projettent comme une jetée formidable, minée vainement par l'action continuelle du fleuve. Sans l'invasion des sables, on comprend qu'il devrait exister à l'issue du ravin une place assez spacieuse, peu élevée au-dessus du niveau du fleuve, et complètement enceinte des trois autres côtés par de hautes murailles naturelles. De grands terrassements de briques crues isolaient encore cette place, et l'empêchaient à l'ouest d'être encombrée par les sables. On distingue au-dessus de leur niveau les pointes éboulées de ce contre-fort énorme, qui, cessant d'être entretenu, n'a pu suffire au poids qu'il supportait depuis des siècles. Après cette place, en suivant la ligne du courant, le rocher est presque vertical, et court dans une direction parallèle au fleuve. Sur cette masse compacte, et à plus de vingt-cinq pieds au-dessus des eaux, se développe une façade entièrement taillée dans le roc, et décorée de six colosses qui se détachent en haut relief sur le fond qui les supporte. Au lieu d'aplanir partout la face du rocher, on a laissé subsister entre les colosses de grands éperons, qui suivent l'inclinaison générale du talus peu sensible de la montagne, et donnent ainsi à cette façade un aspect inexplicable au premier abord. Ces colosses, qui représentent Sésostris et la reine Noufré-Arri, sa femme, se distinguent par un travail souple et vrai. Les corps de femme surtout ont toute la rondeur et le moelleux de la nature. Cette intervention d'un nouveau personnage dans l'un des monuments si nombreux de ce

règne, le classe à part de tous les autres ; l'intérêt s'accroît quand l'examen y fait reconnaître un monument élevé par l'amour conjugal, en l'honneur d'un roi dont l'antiquité a célébré l'affection constante et dévouée pour sa femme. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les détails quelquefois touchants, et toujours ingénieux, de cette espèce d'apothéose anticipée, dont le temps a respecté les moindres vestiges. A part le plaisir de posséder un portrait exact et gracieux d'une princesse dont la beauté faisait du bruit il y a quelque trois mille trois cents ans, c'est un trésor inappréciable qu'un monument où tout paraît avoir été soigneusement adapté à la destination qu'on lui donnait, où les couleurs les plus douces, la sculpture la plus soignée, s'appliquent aux sujets les mieux choisis, les plus propres à rendre l'idée unique et féconde qui domine tout. Ce joli spéos, auprès de l'immense hypogée d'Ibsamboul, conserve son intérêt à part, et je ne saurais dire si je n'ai pas éprouvé plus de plaisir à venir m'y reposer des impressions tumultueuses que fait naître le monument voisin, qu'à le parcourir d'abord avec la distraction que me causait un seul coup d'œil jeté sur ces têtes qui s'élèvent au-dessus des sables, comme autant de répétitions du Polyphème du Poussin.

Il y a quelques années le voyageur, qui remontait le Nil, ne voyait qu'une seule tête surgir à une grande hauteur du rivage, comme celle d'un pâle géant enseveli sous la ruine des montagnes. C'est en 1819 seulement que M. Salt, consul de Sa Majesté Britannique au Caire, et M. Bankes, riche amateur anglais, entreprirent les travaux qui ont

rendu ce monument à l'admiration des hommes. J'ignore la part qu'eut précisément chacun d'eux à cette entreprise, et s'ils ne furent pas secondés par des compatriotes ou des étrangers. Le résultat de cette opération fut la connaissance des quatre figures assises qui décoraient la façade, le déblayement complet du mieux conservé de ces colosses, situé à gauche de la porte d'entrée; enfin l'ouverture des immenses galeries souterraines, où les prêtres d'Ammon pourraient se réveiller sans croire à l'abolition du culte de leurs Dieux. C'est sur la jambe gauche du colosse découvert que M. Banks a copié la plus antique peut-être des inscriptions grecques, celle d'un des soldats ioniens qui avaient suivi Psammétichus I^{er} en Éthiopie, alors que ce prince poursuivait ses sujets soulevés, à cause de la préférence dont les Grecs commençaient à jouir en Égypte. Depuis l'époque de ces travaux intéressants, le sable a de nouveau recouvert une grande partie de la façade; le colosse déblayé ne l'est plus que jusqu'aux genoux. Deux autres têtes s'élèvent encore aux extrémités de cette façade; le corps du quatrième colosse a éclaté dans toute sa hauteur, et ne conserve plus apparence humaine. La corniche de la grande porte paraît seule à travers le sable. Au-dessus grandit une figure symbolique du soleil, accompagnée d'autres attributs mystérieux; une longue file de cynocéphales accroupis surmonte cette façade, dont on appréciera la dimension en songeant que les colosses qui en font partie n'ont pas moins de soixante-cinq pieds, depuis la plinthe de leur trône jusqu'au sommet de leur coiffure. Ces masses extra-

gigantesques sont traitées dans une manière plutôt large que précieuse, sauf les têtes auxquelles je n'ai rien vu d'égal pour la vérité, la vie et le modelé. Winckelmann n'a pas tracé d'autres règles pour cette beauté calme qu'il regarde comme le comble de l'art. La Junon Ludovisi, quatre fois au moins plus petite, ne l'emporte pas par le sentiment de l'ensemble, par l'harmonie de tant de parties simultanément étendues. Donnez le mouvement à ces rochers, et l'art grec sera vaincu.

Pour pénétrer dans le temple, il faut avoir recours aux Arabes Ababdeh du voisinage, qui, après le départ de chaque voyageur, rejettent le sable sur l'entrée, pour se donner, auprès d'autres curieux, le mérite de la pratiquer de nouveau. Après avoir rampé sur le ventre, à travers cette étroite ouverture, on roule avec le sable jusqu'au niveau du parvis, et quand les yeux se sont habitués à la faible lumière qui glisse le long du trou où vous avez passé, vous apercevez bien loin au-dessus de vous les têtes blanches d'autres colosses qui, comme à Qercheh, divisent les trois nefs d'une immense galerie. Ces nouvelles figures de l'éternel Sésostris sont debout et paraissent d'un beau travail ; mais on ne peut en bien juger faute d'une lumière suffisante. Pour se faire une idée quelque peu exacte des innombrables détails de cet hypogée, force est d'allumer un grand nombre de bougies, qu'on réunit en faisceaux au bout de longues perches, et qu'on applique ainsi aux parties qu'on examine. L'air ne se renouvelant pas dans cette obscure demeure, on risquerait d'étouffer par la fumée, en allu-

mant des torches ou des feux de paille. Il faut donc renoncer à l'effet que devrait produire cette longue enfilade de pièces qui s'abaissent et se rétrécissent jusqu'au mystérieux sanctuaire. Au lieu de cette impression d'ensemble, on erre en tâtonnant dans ces galeries silencieuses; on démêle successivement les traits fantastiques de ces figures qui en tapissent les parois comme des hôtes de la nuit; on compte vingt chambres, à droite, à gauche, dans tous les sens, et l'on s'étonne d'en trouver encore. Partout se déroulent et se renouvellent les formes du mythe éternel, comme les flots d'une mer sans limites. Nulle part l'expression n'en est à la fois plus monotone et plus grandiose; et quand enfin l'on s'arrête devant les quatre statues assises qui garnissent le fond du sanctuaire, quand on a pu supporter sans frémir le regard immobile et fixe de ce muet sénat, on se demande si la grotte ne vous garde pas d'autres secrets, et si, franchissant encore quelque porte inaperçue, vous ne suivrez pas à l'infini d'autres Ramsès, offrant à d'autres Ammons, à d'autres Phrés, leurs interminables adorations.

L'intérêt religieux n'est pas le seul qui recommande l'hypogée d'Ibsamboul. Les deux parois latérales de la première galerie sont couvertes de grands bas-reliefs historiques, égaux en dimension à ceux de Karnak et de Médinet-Abou, et riches d'un éclat de couleur qui le disputerait aux tombeaux de *Biban-el-Molouk*. Je ne sais si l'étude de ces pages immenses ajoutera beaucoup de faits aux nombreux renseignements que les monuments de

l'Égypte fournissent pour le règne de Sésostriis ; mais, certes, l'état merveilleux de leur conservation en fait un objet important pour l'intelligence de l'art égyptien. En remarquant le soin avec lequel les moindres objets sont coloriés, on revient de cette impression de désordre et de confusion qu'a laissée, dans l'esprit de tous les observateurs, l'étude des grandes scènes historiques de Thèbes ; en considérant le ressort que donnent à toutes les figures la richesse et la variété des teintes, l'éclat des armes, des parures et des vêtements, on comprend comment l'effet obtenu par des moyens aussi frappants a pu satisfaire l'imagination des peuples, à défaut des ressources de la perspective et de l'étude correspondante du mouvement. Que serait-ce, si la lumière du soleil frappait encore ces murailles, ces colosses aux mille couleurs ; si les douces émanations d'un jour pur circulaient autour des portiques, et rendaient aux objets leur air de fête ; si le voyageur, débarqué sur le rivage enfin débarrassé de ces torrents de sable, et s'avancant avec respect vers le parvis, voyait, avec l'illusion d'une lointaine perspective, sourire gravement ces masques énormes dont il mesure aujourd'hui, de ses bras étendus, les lèvres épaisses et les larges sourcils !

Me voici arrivé au terme de ma course, car j'entends déjà gronder la cataracte de Ouadi-Halfah, et d'ici là je ne rencontrerai plus que des débris informes, indignes qu'on les rappelle après les merveilles d'Ibsamboul. Mais ai-je seulement effleuré la plus importante des questions que tant de monuments identiques font naître, ou plutôt

ai-je osé en aborder l'examen? Ces temples souterrains, ces grottes obscures, immenses, consacrées au culte de la divinité, auprès de l'Égypte où presque tous les hypogées sont des tombeaux; une même religion, un art semblable, transportés dans d'autres demeures; et cela au milieu des traditions du Troglodytisme, sur la route de l'Inde, où une vénération superstitieuse s'est toujours attachée aux grottes naturelles, où la main de l'homme a lutté avec la nature elle-même, pour les embellir et en creuser de nouvelles... C'est là, et je l'avoue franchement, l'inconvénient réel d'un voyage qui s'arrête à la basse Nubie; on gagne peu à faire ainsi quelques pas sur le chemin d'un monde, surtout quand on ne rencontre pas d'autres voyageurs qui en reviennent: c'est un faible profit de quelques fatigues que de voir augmenter seulement la masse de ses incertitudes, et de soulever inutilement des questions qu'on ne peut résoudre.

PREMIER VOYAGE EN GRÈCE

(1829)

M. Lenormant, en arrivant à Alexandrie le 6 février 1829, y avait trouvé une lettre de sa femme qui lui annonçait sa nomination de directeur-adjoint à la section d'archéologie dans la commission scientifique envoyée par le gouvernement français en Morée pour explorer pacifiquement le pays que nos armes venaient de délivrer du joug des musulmans.

Après avoir vainement attendu quatre semaines les instructions ministérielles qu'un malentendu retenait à Toulon, il se décida à les devancer et se rendit à Navarin sur la frégate *la Circé* : il y débarqua le 29 mars 1829.

Le choix du chef donné primitivement à la section d'archéologie avait été mal inspiré ; il était tombé sur un employé inférieur du Musée, collecteur et marchand

d'antiquités, absolument dépourvu de l'érudition et de la considération nécessaires à ce poste. En lui adjoignant M. Charles Lenormant, on avait cru réparer quelques-uns des inconvénients de ce choix, résultat d'assez tristes intrigues. Le ministre avait voulu que M. Lenormant fût complètement indépendant et que la direction de ses courses et de ses travaux ne fût subordonnée qu'à ses propres lumières. Il résolut donc de parcourir d'abord rapidement la Morée, afin de fixer les points sur lesquels devraient porter ensuite ses investigations et ses recherches.

Désireux de faire cesser un long veuvage aussi pénible pour sa jeune compagne que pour lui-même, M. Lenormant, avant de quitter l'Égypte, avait permis à sa femme de le rejoindre en Grèce ; mais il était loin alors de s'attendre au dénûment inouï, à la misère profonde où la présence de l'armée d'Ibrahim et une lutte de sept années avaient réduit la nation grecque. En présence de ce navrant spectacle, il écrivait à M^{me} Lenormant :

« Il est d'une impossibilité matérielle absolue que vous
« veniez dans ce pays. Mon intention n'est pas de vous
« faire mourir de misère et d'inanition : vous m'en
« croirez : sur mon honneur, il n'y a pas moyen pour la
« femme la moins exigeante de vivre dans ce pays. Il faut
« le voir pour y croire, et ma conscience y serait ma-
« nifestement engagée. »

Après trois mois d'exploration dans les montagnes de la Morée, cette impression s'était progressivement adoucie. L'ardente sympathie que M. Lenormant éprouvait pour

la cause grecque, le spectacle touchant de l'hospitalité de ce pauvre peuple exténué, mais si généreux, et de mœurs si pures, sa promptitude à se soumettre aux lois d'un gouvernement régulier, tout se réunissait pour inspirer à un philhellène jeune et passionné une confiance entière dans l'avenir prochain de la Grèce, et, le 6 juin, il écrivait d'Égine : « Il y aurait moyen de vivre ici en attendant la reddition d'Athènes. On y trouve des cabanes couvertes et quelques ressources de société. Il est bien entendu que, si je reste, je vous ferai venir immédiatement, et que nous nous établirons alors à Égine. »

Revenu en France pour y chercher sa femme et demander une prolongation de la durée de sa mission, M. Lenormant apprit, en achevant sa quarantaine, l'arrivée aux affaires de M. de Polignac, répugna à solliciter aucune faveur d'une administration qui n'était point celle de ses amis, et rentra dans le cadre des fonctions qu'il remplissait aux beaux-arts de la maison du roi.

Après ces explications qui nous ont paru nécessaires, nous allons donner les notes de ce premier voyage en Grèce accompli pendant que durait encore la lutte glorieuse de l'indépendance de ce pays.

Navarin, 31 mars 1829.

Parti d'Alexandrie le 19 mars, j'arrivai dix jours après à Navarin. Un vent d'ouest violent nous avait d'abord poussés sur la côte de Caramanie, dont les sommets noirs et sillonnés se dessinaient sur l'horizon d'une manière imposante. Nous parvînmes à grand'peine à maintenir notre route vers le couchant. Rhodes et ses blanches falaises paraissaient à notre droite ; plus près de nous Scarpanto et Caxo se découpaient en festons verdoyants sur le ciel ; une grotte, une maison près de la mer appelaient don Juan et Haydée ; une voile rougeâtre dans le lointain annonçait le navire de Lambro et son fatal retour. Bientôt les pointes neigeuses de la Crète concentrèrent toute notre attention ; une brise fraîche du sud nous permit de prendre notre route en dedans de l'Archipel. Nous marchâmes tout un jour dans la direction de la Morée, côtoyant les vastes campagnes qui se déploient au pied de l'Ida, reconnaissant Candie, la Sude et la Canée. C'était un triste et imposant spectacle que cette belle île nous présentait avec sa lutte de l'hiver et du printemps, emblème des dissensions cruelles qui, depuis si longtemps, la déchirent, avec ces souvenirs si récents de massacre et de trahisons, et le sombre avenir qui enveloppe sa destinée.

Le soir, ayant franchi la pointe de Carabous, nous nous trouvâmes exposés en plein au vent d'Afrique, dont l'Ida nous avait dérobé la plus grande force. Le soleil se coucha sans dissiper les sombres nuages qui enve-

loppaient le cap Malée, et la nuit close survint au moment où nous allions apercevoir les roches nues de Cérigo. Le lendemain nous nous trouvâmes par le travers de l'île Sapienza ; quelques heures après *la Circé* avait jeté l'ancre dans la rade de Navarin, au milieu de l'escadre française, noble assemblée où le pavillon blanc brillait à la poupe de plus de trente bâtiments.

O vous ! dont l'imagination s'est bercée des souvenirs des tableaux de la Grèce, vous qui en avez mis le voyage au rang de vos plus chères espérances, si jamais vous réalisez ce projet, tâchez de ne pas aborder pour la première fois à Navarin, ou si vous ne pouvez faire autrement, cherchez dans vos souvenirs du Nord quelques lignes bien monotones, quelques campagnes bien grises et bien nues, quelque pauvre bastion bâti sur les dunes du Jutland : il n'en faudra pas moins pour vous préparer à la désolante impression qui vous attend à Navarin : et toutefois, qu'iriez-vous chercher sur cette côte désolée de la Messénie, si ce n'était des mémoires de désastres et des ruines sur des ruines ! Une contrée qui n'a pas revu les jours de sa prospérité depuis Homère, un rivage qu'habite la fièvre, des sables stériles, des marais infects, et des ossements blanchis. Il faut avoir parcouru pas à pas cette baie pour se faire une idée de la confusion douloureuse où les récits de toutes les époques plongent l'imagination du voyageur. Pylos et la guerre du Péloponnèse, Zanchio qui remplace Pylos, et les souvenirs presque effacés de sa fondation romanesque et de sa dépopulation rapide ; à côté du tombeau de Brasidas, celui de Santa-Rosa et de Tsa-

mados ; ici quatre cents Spartiates souffrirent avec une merveilleuse constance toutes les horreurs de la faim ; là cinq cents Turcs voués en holocaustes au souvenir de la tyrannie expirèrent de besoin au milieu des chants sauvages de leurs vainqueurs. Plus loin parut Ibrahim et sa flotte à qui les gouvernements de l'Europe avaient promis de plus heureuses destinées. Sur cette hauteur l'armée des Maïnotes s'avança pour contempler froidement le désastre de ses frères de Navarin ; dans cette petite plaine les bandes inexpérimentées du Péloponnèse s'enfuirent au premier choc des bataillons à demi disciplinés d'Ibrahim ; dans cette maison peinte, qui se distingue encore au milieu des débris de la ville, le jeune despote a calculé l'anéantissement de tout un peuple, et autour de lui, plus d'un chrétien a rêvé dans son âme le pillage d'Hydra. Mais quel vaste et imposant tableau domine et efface tous ces souvenirs ! Une flotte aux triples pavillons, couvre au loin la mer ; chacun des bâtiments franchit silencieusement le goulot sous le canon encore muet de la place. La ligne se développe, s'étend et embrasse de toutes parts cette autre ligne aux rouges bannières qui bientôt ne sera que cendre et que débris ! Qui a mû cette démonstration menaçante des vaisseaux chrétiens ? Qui a scellé cet accord imprévu de trois ennemis dont la discorde a toujours protégé l'islamisme ? Est-ce trahison ou justice, abus de la force ou courage, hasard ou volonté ? Personne ne le sait encore. On dit seulement qu'un coup imprévu, parti de la flotte française, a servi d'appel aux mille coups qui l'ont suivi ; on dit que nul ordre de ba-

taille n'avait été déterminé d'avance, de façon que chacun, à proportion de son ardeur, se précipita au milieu des dangers, et y choisit son ennemi. Admirable occasion de gloire pour les marins français, si indociles au pavillon amiral, jouant la guerre maritime comme une escarmouche de partisans, mais si aventureux, si résolus, si prompts dans les rencontres particulières! Aussi tout devait-il tourner au profit des nôtres dans cet inexplicable engagement, même le désordre général. Car, en supposant l'action savamment ordonnée, qu'aurait eu d'étonnant la victoire pour des équipages supérieurs aux Turcs par le nombre et par la discipline? Mais qui aurait vu *l'Armide* prendre corps à corps cette belle *Sultane* de 60 canons, et en une heure en désemparer tous les agrès : *le Trident* sauver le vaisseau amiral russe; *la Sirène*, couvrir de son artillerie une frégate anglaise désemparée; qui eût compté tous les champions français soutenant tour à tour les alliés comme dans ces combats à outrance de la chevalerie, et l'amiral se jetant lui-même dans la mêlée comme un soldat, celui-là eût compris si nous pouvons parler de Navarin avec orgueil. Certes ce n'étaient pas des juges incompetents ni suspects que ces équipages anglais qui à la fin de l'action, et à Smyrne un mois après, grimpés sur les hunes de leurs bâtiments, saluaient le brave Hugon, commandant de *l'Armide*, de leurs triples *huzzas*.

Patras, 11 avril 1829.

En parcourant l'Égypte, en considérant les établissements commodes et même luxueux des Turcs en ce pays, je croyais pouvoir en tirer une induction en faveur de ceux qu'ils auraient laissés en Morée dans les villes qu'ils n'avaient jamais quittées et dont ils n'étaient enfin sortis que par capitulation. Je ne pouvais me faire une idée d'un pays où les excès et la misère ont été poussés à un tel point de chaque côté, *qu'il n'est pas resté une maison sur pied*. Sous ce rapport, Modon et surtout Navarin m'avaient paru hideux : mais Patras passe toute imagination : et c'était surtout sur Patras que je comptais ! La population assez nombreuse qui s'est rassemblée sur ce dernier point n'habite jusqu'à présent que des baraques de bois, pareilles à celles que l'on construit chez nous pour les foires ; c'est à peine si l'on commence à jeter de distance en distance les fondements de quelques maisons de boue et de cailloux. L'ancienne ville, telle qu'on la trouve encore décrite dans les ouvrages de géographie, détruite en 1821 et 1822 a totalement disparu sous la végétation vigoureuse qui se déploie partout sur le sol de la Morée ; et il faut avoir le nez sur une de ces ruines pour distinguer si elle appartient à l'époque turque ou à l'époque romaine. Les Français arrivés les premiers dans ce pays ont trouvé cinq à six mille Turcs campés avec leur impassibilité accoutumée sur ces débris informes, et se faisant à peine quelques abris contre la rigueur de la sai-

son à l'aide de cabanes en paille assez semblables pour la forme à des ruches d'abeilles. J'occupe actuellement une chambre au premier sous le toit, dans une de ces baraques qui forment une ville improvisée sur le rivage de Patras. Il n'y a, je crois, que quatre de ces maisons qui s'élèvent jusqu'à un étage. Celle-ci, une des meilleures, n'a non-seulement pas de vitres, mais encore les planches qui la composent, présentent entre elles un interstice d'au moins deux lignes, et l'on voit le jour à travers chacune des tuiles du toit. Quand la pluie est forte, comme aujourd'hui, il faudrait dresser des tentes dans les chambres mêmes pour se mettre complètement à l'abri. La nuit on se sent comme enlevé par le vent qui s'engouffre en sifflant dans toutes ces fentes. Ce logement est un des meilleurs de Patras, et tout le monde m'envie le bonheur que j'ai eu de le rencontrer.

Pour en revenir à l'historique de mon voyage, j'étais arrivé à Navarin le 29 mars après dix jours de traversée. Je ne me serais jamais attendu à toucher avec autant d'indifférence le sol de cette Grèce dont le voyage était le plus cher de mes rêves. A dire le vrai, Navarin n'était guère capable de satisfaire mes espérances; non qu'il n'y ait là, comme dans toute cette zone bénie du ciel, des collines verdoyantes, une mer bleue, des rochers dont l'écume blanchit le pied; mais le site en lui-même a plus d'uniformité et de monotonie qu'on n'en attendrait sous cette latitude, et puis *nous n'aimons pas* la verdure du printemps et le moment était mal choisi pour l'éviter. J'ai fait pourtant avec un vrai plaisir la promenade de Nava-

rin à Modon : la distance est tout au plus de deux lieues. Après une montée assez roide et une gorge étroite entre deux côtes pelées, le chemin s'abaisse dans une plaine à l'extrémité de laquelle s'élèvent les blanches murailles de Modon. Je trouvais dans la molle inclinaison des collines, dans les roches blanchâtres et rongées qui en couronnent les sommets, une ressemblance qui me charmait avec la province de Noto en Sicile. La terre était couverte d'anémones de toutes couleurs comme à la villa Pamfili, je serais encore peut-être dans la rêverie où tous ces souvenirs m'avaient plongé, si le mouvement de la route n'avait contrasté avec l'aspect inculte et sauvage de la nature. Ici des caissons attelés, des détachements d'infanterie, des officiers à cheval, des soldats en belle humeur ; là, des troupeaux amenés du fond de la montagne, des Moréotes couverts de haillons, des marchands ioniens hâtant le pas de leurs mules pesamment chargées. Puis tout à coup, dans un endroit où la solitude était complète, une petite tente surmontée d'un pavillon blanc, et à côté, sur une fontaine turque blanchie à neuf, cette double inscription : *bonne bière de Lyon. Ici on boira demain pour rien.* A quelque distance, et en s'élevant dans la montagne, d'autres tentes indiquaient un établissement français plus important. C'était le centre du parc où l'on avait rassemblé les bœufs destinés à la subsistance de l'armée d'occupation. Ces troupeaux, soit dit en passant, n'ont pas profité seulement à nos soldats, ils ont servi à labourer la Messénie presque entière. Le maréchal Maison avait permis aux habitants de la pro-

vince, d'emprunter les animaux nécessaires à leurs travaux agricoles.

J'arrive à Modon et je vois écrit en grosses lettres au coin des carrefours : *rue du Trésor, rue du Bazar, Grande rue*. Toutes les maisons étaient numérotées, enfin on aurait pu se croire dans un de nos villages de Champagne, un an après la campagne de 1814. A droite de la route un peu avant Modon, sont les ruines d'un camp où l'armée d'Ibrahim a fait un long séjour. La cavalerie française était logée en dehors de la ville ; à la porte et sur la place d'armes, qui succède immédiatement à l'enceinte des fortifications, il régnait assez de mouvement, mais les Français seuls y contribuaient ; pour les Grecs, on n'en voyait pour ainsi dire aucun. Quand un corps d'armée s'établit au sein d'une population nombreuse, il semble qu'il disparaisse en s'y amalgamant ; mais quand dans une enceinte abandonnée, comme celle de Modon, une armée remplace une armée, quand aux Turcs embarqués tous, femmes, enfants, maîtres et esclaves, succèdent d'autres soldats, mais seuls, campés pour un jour sur ces ruines, il s'empreint sur cette colonisation factice un sentiment de tristesse et d'isolement que le temps augmente, que les maladies rembrunissent encore. Telle est l'histoire de nos Français à Modon, de nos Français partis la tête pleine de combats et d'aventures, rêvant des fêtes de liberté, et des couronnes tressées sur le rivage. Qu'on se représente le désappointement d'inaction et de silence qui les attendait en Grèce, et pourtant qui pourrait les faire mieux valoir que ce dépaysement si

triste, que cet isolement si complet de toutes les circonstances qui donnent tant de physionomie à la réunion d'un grand peuple? Quelle autre armée se serait montrée si noblement insouciant, si doucement résignée, heureuse d'un mot ou d'une chanson, acceptant la gloire simple du devoir, à défaut de la gloire brillante du danger? Qui aurait comme elle supporté les années d'exil comme on les passe à Modon? Je ne sais si le mot d'héroïsme est trop pompeux pour cette vie de privations sans périls et d'épreuves sans dédommagements, mais à coup sûr rien au monde ne saurait inspirer plus d'attendrissement et de respect.

Auprès de Navarin, sous les ruines de la Pylos de la guerre du Péloponnèse, nos architectes ont trouvé des murs helléniques. Je n'eus pas le temps de faire cette course; *la Circé* partant pour Patras, afin d'y embarquer des troupes, je me décidai à continuer le voyage avec elle.

Le 5, nous mîmes à la voile et passâmes le lendemain au lever du soleil devant Zante dont l'aspect me parut on ne peut plus riant et plus animé, et, à quatre heures, nous étions mouillés devant Patras après avoir laissé à notre gauche Ithaque et Céphalonie. Devant nous était Missolonghi et l'Étolie, les montagnes de Calydon, le château de Roumélie et Lépante. Nous occupions la place des Turcs dans le mémorable combat que ce dernier nom rappelle, et, avec un effort d'imagination de plus, nous aurions pu voir les galères de don Juan défilier entre le continent et les Échinades et venir déployer devant nous leur ligne de cinq cents voiles. De l'autre côté, nous

cherchions à découvrir une ville parmi les ruines qui couvraient dans une assez grande étendue la colline déployée en amphithéâtre où fut et où sera Patras; et nos yeux ne pouvaient rien distinguer clairement que les tours massives de sa citadelle, appuyées sur le versant des montagnes encore couvertes de neige de l'Achaïe. Les jours suivants, il fit un temps affreux, et je ne pus mettre pied à terre que par intervalles : je profitai de ces courts voyages pour arrêter un logement et un domestique, et je ne pris définitivement possession du sol de la Grèce que dans la matinée du 7.

Ce n'est qu'en mettant pied à terre que je compris ce qu'étaient ces jardins dont toute la ville paraissait formée; à demi-lieue de distance, je ne pouvais croire à cette destruction complète sur laquelle le printemps venait de jeter un manteau de verdure. Ce que je prenais pour des jardins, c'étaient les arrachements des murs des maisons éboulées. Errant au milieu de ces débris, je les examinai pas à pas, et, suivant la nature de la construction, je jugeais si tel débris était d'hier, et si tel autre était de quinze siècles; étrange condition de ces localités où l'homme n'a cessé de bâtir sur des ruines!

Au moment où les Français arrivaient à Patras, ils trouvèrent 5 à 6,000 Turcs, hommes et femmes, vieillards et enfants, campés sur les ruines, sans autres abris que de mauvaises cabanes en paille; l'ordre d'embarquer toute cette population arriva : la foule impassible et muette se dirigea alors sur le rivage sans étonnement, sans précipitation, sans murmure, et, après que les em-

barcations françaises l'eurent déposée sur la côte Étienne, le campement s'y fit de nouveau avec cette résignation qu'on serait tenté de qualifier à la fois d'imposante et de stupide.

Depuis cette époque, un grand nombre de familles grecques se sont réunies à Patras, sous la protection de la garnison.

Le soir de la fête de l'Annonciation, toutes les maisons étaient désertes, les petites églises du rivage se remplirent d'une population pieuse; un grand nombre se dirigea vers les ruines de la basilique de Saint-André, où je les suivis. De riches mosaïques convrent le tombeau de l'apôtre : des épitaphes aux écussons fleurdelisés, monuments presque effacés de la domination française en Morée, se distinguent encore sur le pavement incrusté de l'église; mais les murs ont croulé sous les coups de la barbarie, et les despotes ont défendu qu'on les relevât; un peuple fidèle n'a pas cessé pour cela de venir prier sur ces débris. Depuis l'établissement de l'indépendance, une cloche, une baraque de bois au-dessus du sanctuaire, sont les seuls témoignages de la conquête des droits religieux. Mais la désolation même du lieu en contraste avec les habits de fête, avec la joie qui brillait dans tous les regards, donnait à la prière quelque chose de plus touchant.

La garnison française n'occupe pas le bord de la mer; elle est tout entière concentrée dans le château et les environs; du sommet de la colline où la citadelle est bâtie, on découvre une étendue merveilleuse de monta-

gues, d'îles et de mer. Cette plaine était couverte il y a dix ans de maisons, de vignes, de citronniers et d'oliviers dont les récoltes alimentaient un commerce considérable. Tout garantirait donc une prompte régénération, hors la fièvre dont les ravages périodiques exercent sur la population une influence funeste. C'est là un ennemi que la charrue seule peut combattre, mais par de longs efforts. Il faudra bien du temps avant qu'on ait vu disparaître ce legs fâcheux de la guerre et de la barbarie.

Patras ne paraît avoir eu d'importance qu'à l'époque où Auguste y envoya une colonie : aussi toutes les ruines y sont-elles romaines. J'y ai retrouvé un théâtre, des thermes et des tombeaux ; le tout en assez mauvais état, sauf le théâtre qui présente un soubassement de scène assez bien conservé. Il y a dans les vallées derrière la ville plusieurs belles lignes d'aqueducs, dont une a deux rangs d'arcades superposées. Les seuls débris vraiment helléniques consistent en nombreux tronçons de colonnes doriques incrustées dans les murs de la citadelle. Hors l'église Saint-André, le moyen âge a laissé peu de traces ; on a fait un hôpital d'une assez belle église byzantine et un magasin d'une mosquée de construction turque dont l'ensemble ne manque pas d'une certaine originalité, surtout à l'intérieur. Le site est incomparablement supérieur à celui de Navarin. Les montagnes tombant à pic dans la mer de l'Étolie offrent un beau contraste avec la pente tranquille terminée par une belle plaine, du versant de l'Achaïe. Les ruines dispersées dans la campagne, et la belle verdure des champs donnent d'abord l'idée d'une

culture avancée et d'une contrée bien vivante, mais, en s'approchant, on ne rencontre presque partout que des maisons déplorables et des marais sans écoulement. C'est à peine si l'on a rendu à l'agriculture un tiers de ce pays dont la fertilité naturelle étonne même après la vallée de l'Égypte.

Les Grecs continuent avec activité la guerre de Roumélie; ils ont pris, il y a quelques semaines, le château de ce nom et serrent de près Lépante et Missolonghi. Ces deux places manquent absolument de vivres et ne tarderont pas à se rendre : on en entend d'ici la canonnade.

Lépante, la plus importante de ces deux places, et dont les Turcs n'avaient pas été dépossédés depuis cent quatre-vingts ans, est assiégée par terre et par mer. La frégate l'*Hellas* montée par le comte Augustin Capo d'Istria et l'amiral Miaoulis sur le bateau à vapeur le *Hastings* et quelques bâtiments légers tiennent la mer : 6,000 Klephtes environ entourent la place sans aucun mélange de troupes régulières. Les chefs sont Tzavellas, Noti-Botzaris, Haggi-Christo, etc. On y retrouve les restes des Souliotes et les défenseurs de Missolonghi.

J'étais fort curieux de prendre ma part et de voir de près le développement de cette guerre de partisans dont nous nous sommes tant occupés en Europe. Je projetai donc une excursion avec quelques officiers de marine, et nous partîmes dans la matinée d'avant-hier 9 avril pour le camp grec avec Rostaing que j'ai trouvé ici à bord de la *Cybèle* et deux autres officiers de la flotte.

Partis de bon matin de Patras sur un caïque grec, un

vent favorable nous porta en une demi-heure en dedans du golfe de Corinthe. Nous mîmes pied à terre sous le canon du château de Roumélie ; je ferais bien plus mon compliment aux Grecs sur cette nouvelle conquête, si ce château avait l'importance que viennent de donner nos troupes à celui de Morée son voisin.

On a peine à se faire idée en Europe du peu d'importance et du délabrement des bicoques, qui, pendant les dernières années, ont arrêté les efforts réciproques des Grecs et des Turcs. On se représente difficilement cette guerre pleine de rémittence et d'incurie, où la persévérance n'est que passive de part et d'autre ; ces populations si voisines des grands événements qui ont bouleversé l'art militaire, et qui pourtant s'épuisent en inutiles efforts autour d'un donjon, comme faisaient les barons du moyen âge. Le château de Roumélie, dans l'état où je l'ai trouvé, n'arrêterait pas huit jours une armée européenne ; mais, à Égine, on en a célébré la reddition par des *Te Deum*, et l'on a eu raison de le faire. Dans la proportion des choses et des hommes, c'était un grand événement pour la Grèce.

Qu'on se représente une enceinte carrée, marécageuse et déserte, au milieu de laquelle un seul palmier déploie sa maigre chevelure, un mur bas et crénelé, des fossés remplis de roseaux, où des milliers de tortues aquatiques élèvent à la surface de l'eau leurs têtes rondes et luisantes, comme des boutons de nénuphar ; en avant de cette grande enceinte, un bastion qui se projette en demi-cercle sur la mer avec deux rangs d'embrasures où manque la moitié

des canons, et en dedans de cette informe muraille, les débris d'une douzaine de mesures balayées il y a peu de temps par une explosion.

Nous rencontrâmes sur le rivage un homme un peu mieux vêtu, suivi de trois gardes armés de longs mousquets. Sa taille et ses traits ramassés, son teint pâle et ses cheveux blonds formaient un ensemble qu'on rencontre souvent en Grèce, mais qui, cette fois, me paraissait plus frappant que de coutume. Notre patron missolonghiote nous dit tout bas, avec un sentiment de respect marqué, que c'était le dernier des frères Tzavellas de Souli et qu'il commandait le château. En Grèce, le nom de Souliote est le premier titre de noblesse.

La guerre de l'indépendance, qui a tant moissonné de ces braves gens, a marqué d'un sceau indélébile les cent cinquante qui subsistent encore. Petits et trapus, en comparaison des autres Rouméliotes, leur face ronde, où se peignent à la fois la bonté, la finesse et l'énergie, les ferait reconnaître entre mille, si la déférence universelle dont ils sont l'objet ne suffisait pas pour les signaler.

Je n'ai pas besoin de dire quel accueil nous fit le gouverneur du château de Lépante. C'est chose rebattue maintenant que la cordialité si simple de ces pauvres Klephtes, dont on nous a exagéré tour à tour et l'héroïsme et les défauts. Après une courte visite nous remontâmes dans notre barque, et rasant la grève sablonneuse de la Locride-Ozole, nous arrivâmes au but de notre voyage, après une heure de chemin.

Lépante décrit un triangle allongé sur le penchant

d'une montagne qui s'appuie à la chaîne de l'Étolie ; un château la protège au sommet ; des cyprès et des minarets coupent par intervalles les lignes assez tristes des bâtisses qui paraissent plus serrées sur le bord de la mer ; la ville est défendue de ce côté par quelques ouvrages avancés ; les Grecs, à l'époque où j'ai visité leur camp, occupaient une longue plaine dévastée à l'ouest de la place. Les tentes de leurs chefs s'élevaient sur quelques petits mamelons qui en bordent l'extrémité ; des huttes de paille, dispersées dans l'espace environnant, servaient d'asile à ces troupes parmi lesquelles on ne comptait pas un seul *taktikos* ou soldat de troupes régulières. Entre ce camp singulier et le château de Roumélie un petit marché, approvisionné par les barques parties de Patras ou des îles, pourvoyait à la subsistance de l'armée ; elle ne connaissait pas d'autres ressources.

La distance à parcourir entre le camp grec et la place était à peu près d'une demi-lieue. Au moment où nous arrivâmes, une grande partie des bandes avaient quitté leurs gîtes et garnissaient déjà les crêtes des rochers les plus rapprochés de la ville : d'autres s'acheminaient vers leurs postes et traversaient la plaine sans ordre, un à un, comme je me représente un détachement de Vendéens. Un aussi grand nombre peut-être, jugeant probablement sa présence inutile à l'attaque, gardait tranquillement les logements, ou *flânait* sur le bord de la mer en faisant briller au soleil des pistolets argentés et de longues canardières. Ce qu'il y avait de particulier, c'est que les physionomies gagnaient en noblesse et en ex-

pression à mesure qu'on s'éloignait du campement. *Les amateurs* du rivage auraient suffi pour dissiper bien des illusions sur la régénération de la Grèce, tandis que les Pallikares des avant-postes ne démentaient pas l'idée poétique que Fauriel et Dupré nous en ont donnée.

Un peu égarés au milieu de ces étranges figures, nous fûmes heureux de rencontrer au débarquement un petit officier vêtu à la franque, avec une jolie petite casquette à la prussienne, une rédingote bleue à brandebourgs, une giberne en plaqué suspendue à un galon d'or large d'un doigt et demi tout au plus ; enfin un petit modèle moitié de chasse, moitié de guerre, qui faisait le plus singulier effet au milieu de ces haillons albanais, de ces longues moustaches et de ces jupons de brasseur. Le jeune homme qui parlait bien français, s'offrit à nous servir de guide au milieu des boulets et des bombes turques, et nous approchâmes de la place à portée de fusil. Je pus donc voir distinctement les pièces d'artillerie proprement enchâssées dans un massif de maçonnerie, ce qui rend la manœuvre à la fois incommode et meurtrière. Nous rendîmes d'abord visite au commandant de la cavalerie Hadgi-Christo, qui, retiré sur les derrières de l'armée, attendait paisiblement dans sa tente qu'il plût aux Turcs d'utiliser par une sortie ses trois ou quatre cents soldats. Les Grecs n'ont pas à proprement parler de cavalerie ; et c'est ce défaut qui, en rase campagne, les rend incapables de tenir contre les Turcs. Aussi les divers gouvernements ont-ils toujours ménagé cet Hadgi-Christo, Servien de naissance, parlant à peine le grec, plus d'une

fois suspect dans sa conduite, et peu scrupuleux sur les moyens de s'enrichir, mais vaillant, actif, aussi brillant à cheval que le plus fort des Délis, et attirant à sa suite un grand nombre de ses compatriotes dévoués à sa fortune et dignes de lui obéir. C'est cette troupe étrangère, assez semblable à une bande de Cosaques, et montant de petits chevaux vifs et maigres, appropriés à la nature du pays, qui seule est en état de balancer les efforts des Turcs dans ces sorties furieuses où l'éclat des damas, au milieu des tourbillons de poussière, fait frémir le cœur des plus hardis Pallikares.

Hadgi-Christo se pique de belles manières à la turque; il a le costume et la dignité d'un bey; son café est passable, ses pipes bien garnies d'ambre, et la façon dont on les sert, forcerait l'approbation des *fashionables* musulmans. Affectueux et phraseur, nous vîmes qu'il ne lui manquait rien pour singer ses anciens maîtres, et qu'à peu de frais, il aurait gagné le cœur de nos diplomates de Péra, si faciles aux protestations verbeuses des grands personnages de Stamboul.

Nous traversâmes ensuite la plaine à la suite de quelques traînards, et commençâmes à rencontrer çà et là des Pallikares immobiles et silencieux, blottis derrière des souches d'oliviers ou des pierres, comme des chouettes, dans les trous des vieux murs; de distance en distance des groupes plus nombreux indiquaient la présence du chef de chaque bande; des déplacements partiels s'opéraient; des troupes entières exécutaient des mouvements dont il eût été difficile de comprendre l'ordre et le but;

mais à mesure qu'on approchait de la place, les évolutions devenaient plus circonspectes, et grâce à la couleur terreuse de leurs vêtements, à cinquante pas de distance, il fallait une extrême attention pour distinguer les plus aventureux de l'armée tapis comme des chasseurs à l'affût, et attendant, l'œil au guet, que quelque malheureux Turc montrât son turban entre les créneaux de la place. On nous indiqua à demi-portée de fusil de la muraille l'endroit où depuis le matin s'était mussé un Pallikare à la faveur du crépuscule, et d'où l'éclat de la lumière, et la crainte des Turcs l'avaient empêché de bouger de tout le jour.

Le feu n'était bien vif ni de part ni d'autre ; de demi-portée où nous étions, on voyait distinctement les canons des Turcs, enchâssés dans un massif de maçonnerie, projeter leurs boulets dans une direction uniforme et dès lors complètement inoffensive. Plusieurs fois dans la matinée, la conversation s'était engagée entre les deux partis, et les Albanais du dedans avaient échangé avec ceux du dehors quelques grosses menaces ou quelques quolibets d'un goût sauvage, épisodes ordinaires de ces guerres homériques. A la pointe du jour, les Grecs s'étaient emparés d'un petit retranchement sur le bord de la mer, et y avaient planté leur étendard, sans s'apercevoir que la position était dominée par un bastion dont l'artillerie pouvait les débusquer en un instant ; mais les Turcs n'auraient pas voulu dépenser inutilement leurs munitions ; ils se contentèrent donc de demander aux survenants dans quel but ils avaient opéré leur attaque, et

s'ils ne s'étaient pas aperçus de l'inutilité de leur conquête. Les Grecs se le tinrent pour dit, et délogèrent sans avoir essuyé un seul coup de feu.

Tout ne se passait pas pourtant avec autant de courtoisie : la défense la mieux dirigée des Turcs consistait en bombes qu'ils pointaient avec assez d'adresse sur les sommets où les Grecs paraissaient le plus nombreux. Quand le dangereux projectile avait éclaté sans inconvénient pour personne, les Grecs se levaient en battant des mains et faisaient retentir l'air de leurs longs éclats de rire ; puis chacun reprenait son poste, et le silence n'était troublé que par quelques coups de fusil tirés de loin en loin sur toute l'étendue de la ligne. — En cet endroit, le point de vue est magnifique, le Panachaïcon, encore couvert de neige, rappelle le Mont-Blanc tel qu'on l'aperçoit de Lausanne ; la mer des Alcyons n'est pas là plus large que le lac de Genève, et la côte de la Locride finit en terrains bas et sablonneux comme ceux de Morges ou de Nyon. Les premiers plans ne manquent pas à cet admirable tableau, et les formes âpres et athlétiques, les armes luisantes, les longs cheveux et les costumes sévères de tous ces Klephtes qui garnissaient les pointes grises des rochers, le parti franc qu'ils prenaient sur le ciel, leurs poses pittoresques et variées ; celui-ci faisant la revue de ses armes, celui-là le cou tendu comme un chasseur qui attend sa proie ; un autre s'abandonnant au sommeil dans les replis de sa foccata ; un plus grand nombre charmant les ennuis de l'embuscade par les grêles accords d'une longue *guzla* ;

toute cette diversité de modèles, posant sans apprêts au milieu de la plus belle nature du monde, n'aurait pas été indigne du pinceau de Schnetz ou de Robert.

C'est une chose curieuse à étudier de près que cette race grecque dont nous nous occupons si fort en Europe. Des cheveux blonds ou châains, un nez aquilin très-prononcé et rendu plus saillant par le creux profond de la ligne des yeux, ces yeux presque toujours bleus ou gris, des formes élancées, mais âpres et heurtées, étonnent un peu l'homme habitué à retrouver les caractères du midi et de l'antique à Rome, à Naples, en Sicile et même en Égypte. Ces traits ne sont pas moins frappants chez les femmes : dans tout le quartier des Missolonghiotes à Patras, il m'a semblé voir beaucoup plus de Théodelindes que d'Aspasia. Les lignes, le costume et le teint sont du nord : il n'y a presque aucune exception dans ce que j'ai vu de Rouméliotes. En Morée, la race est un peu plus mêlée ; les hommes ne sont, à vrai dire, d'aucune paroisse, les formes sont plus grêles, la stature moins élevée ; les femmes seules présentent par intervalles des réminiscences frappantes de l'ancien type, mais en bien moins grand nombre qu'en Italie. Enfin, il faut bien que l'ancienne race grecque ne soit pas complètement éteinte ; mais la langue, à ce que je pense, nous fait beaucoup d'illusions sur ce qu'elle a pu conserver de son antique caractère. Le pays paraît avoir subi, à une époque encore rapprochée, une nouvelle invasion du nord ; et quels que soient les Albanais, ce sont eux, leurs mœurs, leur physionomie, souvent leur langage que l'on retrouve partout :

dans quelques endroits où ils se sont récemment établis, ils sont demeurés étrangers jusqu'à ce jour à l'idiome local; partout ailleurs, comme à Souli, à Ipsara, à Spezzia (noms qu'il faut bien remarquer dans la cause actuelle), ils sont devenus Grecs par le langage et l'affection. Il faut convenir, d'ailleurs, que les pauvres Grecs ont tant souffert dans ces dernières années, et portent encore des traces si profondes de leur épuisement qu'on ne saurait asseoir aucune opinion fixe sur le degré de beauté dont ils sont susceptibles. Les femmes surtout font peur, mais presque toutes celles de dix-huit à vingt ans habitent les harems d'Alexandrie et du Caire.

Voilà ma première impression dans toute sa naïveté. Il y a sans doute beaucoup à dire et à excepter, et la cause grecque n'en est pas moins belle et la plus sainte de toutes.

Mais revenons à mon siège, d'où nous rapportâmes bien des protestations d'amitié, serremens de mains et quelques puces. Nous avons passé trois heures aux avant-postes : les principaux chefs, et entre autres le vieux Noti-Botzaris, étaient réunis en conseil à bord de l'*Hellas*; nous regrettâmes d'avoir perdu l'occasion de connaître plus d'un personnage illustre dans la guerre de l'indépendance.

A la chute du jour, nous nous embarquâmes pour Patras. Deux heures après, le vent contraire nous forçait de raser les murs du château de Morée; nous aperçûmes la plus grande partie de la garnison française assise au sommet de la muraille et écoutant le bruit des canon-

nades de Lépante avec cette attention impatiente et ce désappointement comique de soldats qui jeûnent de combats à une lieue de la guerre, qui voient des coups à donner et à recevoir, et ne peuvent en prendre leur part.

15 avril.

Me voici sur les ruines d'Élis dans une admirable vallée que traverse le Pénée Éléen : nous avons eu quelque peine à le passer à gué.

Beaucoup de ruines romaines dont le terrain antique est couvert sont loin de satisfaire ma curiosité, mais je n'en admire pas moins le choix de l'emplacement, la fertilité de la vallée, la majestueuse disposition des montagnes, parure ordinaire des villes antiques, qui nulle part peut-être ne se développe avec plus de grandeur et de simplicité. Le pays jusque-là ne m'avait rien offert de bien remarquable qu'une forêt marécageuse de près de six lieues, où se montrent à chaque pas des traces des ravages causés par l'invasion égyptienne; les huttes de paille et de feuillage dispersées sous l'ombrage des chênes, les troupes de cochons sauvages qui traversaient la route dans tous les sens, tout rappelait l'idée de l'antique pauvreté de l'Achaïe et du contraste qu'offrait cette province avec les parties brillantes et policées de la Grèce. Mon arrivée en Élide fut comme un coup de théâtre, et mon impression dut avoir de l'analogie avec celle qu'éprouvaient les anciens voyageurs aux époques les plus florissantes de cette contrée.

De Paléopolis (l'ancienne Élis) à Pyrgos, on traverse un pays passablement cultivé, des vignobles agréables entourés de haies de myrtes et de lauriers, et de grands villages qui commencent à sortir de leurs ruines.

Pyrgos elle-même était la première ville de Morée où mes yeux devaient se reposer sur l'aspect d'une prospérité naissante. Située sur une colline peu élevée, non loin de l'embouchure de l'Alphée, Pyrgos déploie sur ce sommet et sur les deux pentes qui en descendent ses maisons entourées de jardins et de vignes que dominent deux grandes églises et un château ruiné. La population de cette ville était de trois mille âmes avant la révolution; on y compte aujourd'hui à peu près mille habitants parmi lesquels trois cents insulaires. Deux cents maisons environ ont été rebâties, le bazar compte une quarantaine de boutiques; après le pays qu'on vient de parcourir, on se croirait dans une grande capitale. Je comptais repartir le lendemain matin de bonne heure, sans m'arrêter plus longtemps dans cet endroit qui n'est pas sur un terrain antique, mais j'appris dans la soirée que le président devait arriver le lendemain, et je restai pour assister à sa réception.

On est très-monté contre le président à l'armée de Morée; on se plaint hautement de sa tendance russe, de ses procédés tortueux, de sa politique vacillante, de son affection pour les petits moyens et les hommes médiocres; je ne suis pas en position de rien contester à ce sujet; mais j'observe l'influence du nouveau gouvernement sur le pays, et là je trouve beaucoup à louer et des résul-

tats remarquables. Il y a deux ans, de l'aveu de tout le monde, un désordre abominable régnait en Grèce, il n'y avait sécurité ni dans les villes, ni sur les chemins. La conduite de certains chefs était pire que celle d'Ibrahim et de ses lieutenants : les populations, délivrées pour un moment de l'occupation turque, employaient ces intervalles à se faire une guerre cruelle et continuelle : tous ceux qui voulaient s'interposer pour rétablir l'ordre périssaient. Les Maniotes retranchés dans leurs montagnes continuaient leur ancien métier de pirates et de brigands et s'acharnaient sur les restes de leurs compatriotes.

Maintenant le pays est complètement tranquille, l'autorité du gouvernement partout respectée et redoutée, les Maniotes pacifiés et presque soumis, la piraterie et le brigandage détruits. Le peuple retourne à la culture, les Pallikares tirent leur poudre aux moineaux ; Colocotroni s'apprête à recevoir dans son aire de Caritène la garnison que le président lui envoie ; Grivas a quitté la citadelle de Napoli de Romanie ; les armes de Pétro-Bey se rouillent ; l'armée est régulièrement payée ; les vols de l'administration militaire ont été réduits de la moitié au dixième ; les impôts se lèvent régulièrement, le peuple enfin a partout une haute idée de la capacité du président, et s'il se fait aujourd'hui quelque grosse sottise, c'est probablement l'assemblée nationale qui en sera coupable. C'est pourtant là quelque chose, et je ne pouvais laisser échapper l'occasion d'assister à une fête nationale célébrée dans la première année de l'indépendance de la Grèce.

Pyrgos, jolie petite ville de l'Élide, n'a d'autres souvenirs que ceux des Turcs Lalliotés dont on aperçoit encore par intervalles les palais écroulés. Le 18, de grand matin, des groupes impatients grossissaient ces débris en plongeant un œil avide sur le golfe d'Arcadia, et cherchaient à démêler dans l'azur du ciel le panache de fumée du bateau à vapeur la *Persévérance*.

Cependant, les démogerontes et quelques jeunes gens à cheval prenaient la route de Katakolo, petit port où l'on croyait que le président débarquerait; mais pendant que cette députation solennelle voyait s'écouler la journée dans une attente inutile, le bateau à vapeur s'était arrêté à trois heures de distance à l'embouchure de l'Alphée.

Pour ma part, je ne fus pas fâché de ce quiproquo, car la fête y gagna en naturel et en abandon. Il y avait plaisir à voir les vives couleurs de l'habillement grec jetées comme des bouquets de fleurs sur ces ruines, témoignages d'aussi récents désastres; les rues, à peine tracées dans les décombres, jonchées de verdure, et les boutiques du bazar naissant, tapissées d'une odorante feuillée. Tandis que le modeste cortège s'avancait dans la plaine, la foule se pressait à l'issue de la ville en un chemin creux, où l'évêque et son clergé, dans la majesté à peine altérée de leur pompe byzantine, s'étaient arrêtés, la croix en tête, entre deux haies d'aubépine dont quelques jeunes filles au regard curieux abaissaient en souriant les branches fleuries. Un murmure de joie annonça l'arrivée du président, dont la mise sèche et presque négligée, et l'œil aussi froid que celui d'aucun diplomate européen, for-

maient un singulier contraste avec la gaieté expressive qui se peignait sur tous les visages. Après que le héros de la fête eût baisé l'Évangile que l'évêque lui présenta, le cortège se mit en route pour l'église, située à l'autre extrémité de la ville ; et tandis que les enfants ouvraient en dansant cette marche irrégulière, tandis que les habitants, une branche de myrte à la main, se pressaient autour du premier magistrat du pays avec une simplicité affectueuse que je n'ai vue qu'en Grèce, je me rendis par un détour à la porte de l'église dont quelques festons de feuillage dissimulaient à peine le délabrement ; un morceau de fer frappé vigoureusement avec un marteau remplaçait la cloche, mais on n'y perdait rien pour le bruit, et là j'eus le plaisir de voir se dérouler dans son joyeux désordre cette foule accrue de tout le peuple qui garnissait les rues sur le passage du président.

Je ne sais si je me fais illusion, mais il me semble que personne ne serait resté insensible au spectacle naïf de cette première fête de la liberté. Il y avait dans cette expression du contentement universel quelque chose d'intime et d'intelligent, dont la foule ébahie qui se presse à nos cérémonies ne peut donner aucune idée. Je voyais se réaliser l'image que je m'étais faite tant de fois des joies populaires de la jeune Amérique, embellie de toutes les grâces de l'Orient. J'y observais de plus un exemple frappant du fait le plus remarquable, celui de l'établissement solide de l'autorité centrale dans un pays qu'on nous peignait naguère comme livré à tous les déchirements de l'anarchie ; je ne songeais pas sans une véri-

tablejoie au changement immense que la présence de notre armée a opéré dans ce pays ; je respirais un air de liberté et de restauration : mon cœur ne s'était pas une fois si complètement dilaté depuis près d'une année.

Le lendemain je continuai mon voyage. De Pyrgos à l'emplacement d'Olympie la route n'est pas de plus de quatre lieues. Après avoir rejoint l'Alphée, on remonte le cours de ce fleuve par des chemins tournants à mi-côte des collines.

Les sommets environants sont couverts de pins d'un admirable aspect, une multitude de platanes ombrage le fond de la vallée. Éivré par ce riant spectacle on traverserait avec distraction le lieu illustré par tant de souvenirs, si la présence d'une petite ruine romaine ne servait comme de phare au milieu de cet océan de verdure. L'impression générale d'Olympie n'a point la grandeur à laquelle on pourrait s'attendre. La vallée, fort étroite et presque tout entière occupée par le débordement de l'Alphée, rappellerait plutôt un de ces sites charmants où la bonne compagnie de l'Europe se rassemble pour prendre les eaux ; aucun sommet élevé, aucun contraste qui donne plus de prix à la verte fraîcheur du vallon ; il fallait les monuments pour grandir cette nature simple et charmante comme une idylle ; mais tout a disparu, et l'esprit conçoit à peine qu'une telle quantité d'objets aient pu tenir dans un aussi petit espace. Tout se réduit donc à des regrets, et je ne crois pas qu'on puisse en concevoir ailleurs de plus amers.

C'est à peine si, par intervalles, quelques pierres bri-

sées, quelques mouvements de terrain, vous indiquent des temples, l'emplacement de l'hippodrome ou des vestiges moins intéressants du séjour des Romains dans cette contrée. Le temple qu'on veut avoir été celui de Jupiter n'est plus qu'un hallier où l'on ne distingue que la forme générale de l'édifice et la poussière des colonnes. Le mont de Saturne, centre connu de ces antiques merveilles, aurait fait un beau boulingrin dans les jardins de Versailles; isolé comme il l'est aujourd'hui, il semble presque un monument, à cause de la régularité de son cône. J'éprouvai vivement à Olympie le regret de ne pouvoir y relire au moins la longue description de Pausanias; c'est un chagrin qui se renouvelle à chaque instant, et qui rembrunit fort la solitude de mon voyage.

En remontant d'Olympie, la vallée devient plus riante encore, et les boules roses des arbres de Judée lui donnaient, quand je la traversai, un air de fête qui m'a fait aimer de bonne foi le printemps. — Je conçois à présent, à part bien des raisons banales, pourquoi cette saison a inspiré les poètes, et est devenue pour eux le type de tout ce qu'il y a d'aimable, de jeune, de gracieux dans le monde: ici point de ces pluies glaciales, de ces giboulées éternelles qui nous font payer si cher trois ou quatre journées de beau temps. Le ciel, sans avoir pris encore sa couleur d'été, n'en est pas moins presque toujours clair et serein; la verdure, quoique si tendre, a déjà le ton fort du midi et le mélange des arbres verts, les teintes presque roussâtres des bourgeons du chêne vert et de l'érable sauvage, la couleur glauque du platane, la

chevelure mate des pins, donnent à la nature toute la richesse de l'automne. Le parc de Saint-Cloud à la fin de septembre n'est pas plus varié dans ses couleurs mourantes. C'était d'ailleurs une chose vraiment neuve pour moi, que de retrouver, sous la latitude de la Sicile, l'ombrage de nos bois les plus touffus. Cette impression ravissante ne s'est point altérée pendant les cinq jours que j'ai passés en Arcadie : j'ai pu croire souvent que je traversais depuis des heures les plus beaux jardins de l'univers.

10 mai.

Lorsque je débarquai en Morée, l'état de l'armée d'occupation que je rencontrai d'abord était singulier à quelques égards : les maladies de l'automne précédent, la rigueur inattendue de l'hiver, le manque absolu des commodités de la vie, un confinement prolongé dans les plus tristes garnisons du monde avaient rembruni toutes les imaginations. On éprouvait une impatience folle de retourner en France, on parlait peu ou mal des Grecs, car on ne les connaissait pas. A Navarin, quelques familles réduites au dernier abrutissement de la misère et vivant en Troglodytes dans les trous des rochers ; à Modon une population mélangée, dont les spéculateurs ioniens et maltais formaient la meilleure part, ne pouvaient donner qu'une idée imparfaite et trompeuse d'une nation qu'il fallait avant tout voir seule et abandonnée à elle-même.

A Patras, l'abondance de la population factice encore, mais où les réfugiés de Missolonghi dominaient, avait un

peu modifié l'opinion de la garnison, et là j'ai pu démêler les premières traces d'un attachement sincère à la cause grecque.

Mais ce que je trouvai partout, c'était un sentiment de bienveillance et même de confiance pour les individus ; les officiers qui revenaient des premières tournées dans la péninsule ne se lassaient pas de parler de la sécurité qui régnait sur toutes les routes, du bon accueil des habitants de l'intérieur, du calme inouï d'une contrée où venaient de s'éteindre à peine les feux de la guerre étrangère et civile.

Je remarquai dès lors que le philhellénisme de l'armée, presque détruit par la fièvre et le silence de la plage où les libérateurs attendaient des couronnes, avait repris une marche croissante, et que les dispositions plus favorables de chacun se trouvaient en proportion exacte avec les rapports plus ou moins étendus qu'il avait eus avec la nation grecque. Ce fut donc avec plus de confiance dans le résultat de mes observations personnelles que je me suis enfoncé dans les montagnes de l'Achaïe.

Tout le monde sait qu'il n'existe aucune espèce de routes en Morée, nulle chaussée qui vous élève au-dessus de la fange des marécages, nulle terrasse qui soutienne les terres éboulées. A chaque instant il faut gravir des rochers, traverser des torrents, descendre en tournoyant les pentes les plus rapides. Après dix heures de fatigue et quelquefois de dangers, c'est à peine si l'on trouve à la couchée des aliments et un abri. Les stations isolées, qui, avant la guerre, jalonnaient le chemin, ont

presque toutes disparu. La place des villages n'est indiquée que par des ruines, et si quelques habitants sont revenus s'asseoir sur les débris de leurs chaumières incendiées, dépourvus encore des ressources nécessaires à leur propre vie, c'est tout au plus s'ils peuvent faire à l'étranger l'offre du partage de leur misère. Quand vous arrivez au gîte, il vous faut remarquer d'abord si, parmi les pans de murailles qui subsistent debout, il ne s'en trouve pas qui portent des vestiges de toiture et du sommet desquels s'échappe quelque fumée. Quand vous avez choisi la plus propre en apparence de ces trois ou quatre cabanes, vous vous approchez des habitants que la curiosité a attirés sur le seuil, et vous demandez, non pas si l'on veut vous recevoir, mais si le logis est passable, s'il y a peu d'enfants et de bruit, et si l'on pourrait être mieux ailleurs. A ces questions, auxquelles on répond d'ordinaire avec autant de simplicité que de franchise, succède le transport du bagage auquel tout le monde se prête avec empressement. Tandis que la femme attise le feu, une jeune fille balaye la place réservée au voyageur, sur laquelle elle étend un mauvais tapis.

La cabane se divise en deux parts, dont la première est ordinairement occupée par les bestiaux et les poules ; la famille partage l'autre avec l'étranger. Survient le père de famille qui s'assoit gravement en face de vous et commence à parler politique. Son premier soin est de témoigner le plaisir qu'il ressent à voir un Français, un libérateur de son pays ; il sait presque toujours lire, et se tient au courant des actes du gouvernement ; il raconte

sans affectation quelques-unes des souffrances inouïes qu'il a éprouvées en fuyant les Turcs, compare quelquefois avec amertume la conduite des chefs grecs avec celle des oppresseurs de son pays, bénit le ciel qui le rassure enfin sur sa vie, ses enfants et sa propriété, compte en soupirant le nombre de ses fils morts et de ses filles esclaves, énumère les espérances de la moisson prochaine et finit toujours par l'éloge de la bonne tête du président. Les femmes sont silencieuses, mais actives et serviables. Tout occupées du soin de concilier leurs occupations ordinaires avec le surcroît de besogne qui leur arrive, on ne les voit jamais poser avec complaisance, ou quêter un regard. Quand tout est préparé pour la nuit, quand le souper commencé s'est terminé à la lueur vacillante du foyer, le rang pressé des dormeurs s'arrondit autour de la flamme mourante, et après que le sommeil a fermé tous les yeux, Dieu seul veille à la paix de la famille et à la sûreté du voyageur.

Ces réflexions qui, dans ma longue course à travers la Morée, se sont si souvent présentées à mon esprit, ont interrompu le récit de mon voyage, j'y reviens. Le lendemain d'Olympie, j'ai visité les ruines d'Heræa ; le jour suivant, j'avais traversé celles de Gortys pour monter à l'aire de Colocotroni, la forteresse de Caritène. Qu'on se figure un cône escarpé de toutes parts, environné de précipices profonds, où roule en mugissant l'Alphée qui s'ouvre un passage à travers les montagnes : au sommet de ce cône une ceinture de maisons qui paraissent se cramponner contre les pointes des rochers, et par-dessus tout cela, une

petite forteresse blanche, fraîche et presque jolie qui semble se rire encore des fureurs d'Ibrahim et des torches de ses soldats. La croix n'a point cessé de briller au sommet de cette construction vénitienne isolée dans l'espace comme la flèche d'un clocher : les Égyptiens sont venus plusieurs fois brûler la ville et enlever les habitants : mais les Pallikares les ont toujours vus s'éloigner avec dépit de leur retraite inaccessible, et les trésors du vieux Klephte y sont encore. J'ai trouvé Colocotroni assis dans une des boutiques du bazar de Caritène avec la gravité et le costume d'un pacha entouré de ses Mameluks, et j'ai compris, à l'affaissement de ses traits et aux neiges de sa chevelure, qu'il ait cédé au gouvernement de son pays le dernier boulevard de sa sauvage indépendance.

14 mai.

Je quittai Andritzena, jolie petite ville où l'on fabrique beaucoup de fausse monnaie ancienne et moderne, au soleil levant ; les chevaux et le bagage s'enfonçaient déjà dans la route tortueuse qui glisse dans la vallée ; à pied et le bâton à la main, je suivis un guide du pays, qui m'avait promis de me mener aux *colonnes* par un chemin plus court. Les *colonnes*, c'est le seul nom qui soit resté aux débris d'un des plus beaux temples de la Grèce, à celui qu'au temps de Pausanias on visitait avec une respectueuse curiosité, comme un monument de la plus belle époque de l'art, comme un frère du Parthénon, un autre chef-d'œuvre de cet Ictinus qui eut la gloire d'attacher son nom au chef-d'œuvre de Phidias.

C'est une nouveauté, même après bien des courses dans les pays classiques, que de chercher un temple, comme on visite ailleurs des glaciers ou le cratère d'un volcan, que de marcher par des sentiers dont le guide incertain perd à chaque instant la trace, de franchir des torrents, de côtoyer des précipices, et cela pour retrouver un vestige des œuvres de l'homme, pour surprendre une pensée élégante dans le contour altéré d'un chapiteau, et restituer en idée la forme première de ces gracieuses combinaisons dans lesquelles se berce encore l'imagination paresseuse ou épuisée de nos artistes modernes.

Au bout d'une demi-heure d'ascension, nous avons perdu de vue les habitations humaines; l'eau des sources, grossie par les neiges de l'hiver, soulevait dans les ravins des amas de feuilles séchées; les noyers et les platanes déployaient aux beaux rayons d'un soleil de printemps leurs tentes vertes et humides, et le silence des bois clair-semés que nous traversions en nous élevant toujours n'était troublé que par la sonnette des chèvres ou le bêlement des agneaux. Nous côtoyions les flancs du Lycée, et nous montions au sommet du Cotylius.

La scène devenait de plus en plus sévère, et le vent avait toute l'âpreté de l'hiver. Au bout de deux heures et demie de marche, nous arrivâmes à une crête inégale qui s'abaissait vers l'ouest à travers les pointes grises d'une multitude de rochers: le guide me fit signe de m'arrêter, et, après avoir couru dans plusieurs directions différentes, il m'appela enfin comme un homme qui vient de faire une découverte. Je le rejoignis bientôt, et, en approchant, je crus

démêler sur un étroit plateau une enceinte régulière de colonnes aussi grises que les roches elles-mêmes : c'était le temple de Bassæ. En l'an 3 de la LXXXVII^e olympiade, alors que la peste qui enleva Périclès faisait tant de ravages à Athènes, l'épidémie n'épargna pas les contrées montueuses de l'Arcadie. Quand le fléau se fut ralenti, les habitants de Phigalie, qui en avaient souffert plus que tous leurs voisins, élevèrent sur le mont Cotylius un temple à Apollon Sauveur. Cette montagne était-elle depuis longtemps consacrée à ce dieu? Avait-on répandu le bruit d'une apparition protectrice du dieu de la médecine sur le sommet voisin de Phigalie? Sur ce point les témoignages anciens sont muets. Nous ne connaissons pas davantage le motif qui déterminait l'architecte, ou plutôt les fondateurs, à orienter le monument nord et sud, contre l'usage constant de la Grèce. Tout ce que nous savons, c'est qu'auprès du temple était un petit bourg nommé Bassæ, dont il ne subsiste aucune trace; ce que l'on doit croire aussi, c'est que la religion du temple ne survécut pas longtemps à la circonstance qui l'avait fait bâtir. A l'époque de la grande ligue arcadienne et de la fondation de Mégalopolis, les habitants firent transporter dans cette nouvelle capitale la statue en bronze d'Apollon, qu'ils avaient placée dans le sanctuaire de Bassæ; et pourtant le temple n'avait pas plus de cinquante-huit ans d'existence. Peut-être le monument ne fut-il pas terminé, car nulle trace conservée d'enduit ou de couleur ne rappelle cette riche décoration qui formait chez les anciens le complément obligé de toute architecture. Mais ce temple était l'œuvre

d'Ictinus; et tout dépouillé qu'il était, il avait conservé des droits à l'admiration des anciens eux-mêmes, déjà riches de tant de trésors. C'était, au dire de Pausanias, le second temple du Péloponnèse après celui de Minerve Alea à Tégée, et cela ne voulait pas dire qu'il n'y en eût pas à Argos ou à Corinthe de plus grands ou de plus magnifiques; il ne s'agissait ni de marbres ni de riches statues dans ce rapprochement : on ne parlait que de Scopas et d'Ictinus.

Un monument si remarquable devait fixer au plus haut degré l'attention des modernes. M. Fauvel, qui le visita un des premiers, ne trouva debout qu'une partie des colonnes; le reste du temple semblait s'être renversé sur lui-même par l'effet d'un tremblement de terre; la cella n'offrait qu'un monceau de ruines informes, et les colonnes elles-mêmes avaient chancelé sur leurs bases. En 1811, plusieurs voyageurs illustres, au nombre desquels on comptait MM. de Stackelberg, Bröndsted, de Haller, Cockerell, Bartholdy, etc., entreprirent des travaux réguliers de déblayement de la cella, et découvrirent sous ses ruines la célèbre frise de marbre qui décorait le naos à l'intérieur, et qui maintenant fait partie du Musée Britannique. M. de Stackelberg a depuis publié à Rome les beaux dessins de cette frise avec un texte très-remarquable en allemand. Un architecte anglais, Donaldson, a donné, dans le *Supplément des antiquités d'Athènes*, les mesures et les détails architectoniques du temple de Bassæ.

Aujourd'hui le pavé du temple est découvert; les murs de la cella s'élèvent à hauteur d'appui seulement, mais les

colonnes du portique sont encore debout, pour la plus grande partie. Ces colonnes sont d'ordre dorique sans base ; elles sont au nombre de seize sur les côtés ; les façades en ont six, ce qui donne pour l'ensemble du monument et y compris les quatre colonnes du pronaos et du posticum vingt-huit colonnes, celles des angles étant comptées deux fois. Les temples hexastyles n'ont d'ordinaire que treize colonnes sur les ailes. On voit donc que celui de Bassæ sort du patron commun, et que son plan présente un parallélogramme beaucoup plus allongé que les autres monuments du même genre. Le Parthénon, auquel Ictinus travailla sous la direction de Phidias, avait une colonne de plus aux ailes, mais la façade en comptait huit, ce qui donnait une largeur suffisante pour qu'on pût établir à l'intérieur de la cella un péristyle environné d'une spacieuse galerie. La cella de Bassæ, beaucoup plus étroite comparativement à sa longueur, ne se prêtait point à une disposition analogue. Tel est le motif qui paraît avoir suggéré à Ictinus l'idée de ces colonnes ioniques dont le prolongement se réunit au mur d'enceinte, et qui laissent entre elles des renforcements propres à recevoir des trépieds ou des statues.

Voilà quelle est en somme la description de ce monument, qui, au premier aspect, excite presque autant de surprise que d'admiration. C'est d'abord un sujet d'étonnement que la couleur grise et moussue de l'édifice : cette couleur doit être attribuée tant à la nature des matériaux puisés aux carrières voisines qu'à la situation toute particulière du temple ; placé sur un sommet que son éléva-

tion empêche de participer à la douceur de la température en Grèce. L'ordre dorique est traité dans ce monument avec une grâce sans égale ; il était impossible de communiquer plus de douceur à ce type sévère sans l'altérer ; mais si le respect des formes anciennes a été conservé à l'extérieur du temple, l'esprit novateur se fait sentir au dedans sans partage ; il semble même que l'artiste, encore contenu dans le Parthénon par la présence de juges difficiles à satisfaire, donne ici libre carrière à sa fantaisie, et se livre à des expériences de disposition et d'effet. C'est aussi dans ces jeux d'un artiste sublime que se montre toute la sûreté du goût antique, souvent capricieux, mais jamais bizarre. Certes, dans la forme évasive des bases ioniques de l'intérieur, et dans la manière dont les colonnes sont engagées, il y aurait de quoi faire frémir toute une académie classique de nos jours, et pourtant, quelle grâce naturelle, quelle souplesse, quel harmonieux arrangement dans ce support préparé à la frise de marbre qui formait l'ornement principal du temple ! Il semble que tout soit disposé pour concentrer l'attention sur cette grande composition, la nudité du dehors, où ne figurait aucune sculpture, et là coquetterie de l'entourage intérieur. Je ne parle pas des chapiteaux ioniques, dont on ne peut apprécier la forme toute primitive que d'après les dessins des architectes anglais, les fragments d'après lesquels leurs études ont été faites ayant complètement disparu, ainsi que l'unique colonne corinthienne qui, dit-on, occupait le fond du sanctuaire dans l'axe du monument. Mais l'existence de cette particula-

rité, appuyée d'ailleurs sur les témoignages les plus vraisemblables, serait-elle aujourd'hui contestée, il suffirait de tout ce qui est prouvé par les parties existantes du monument, pour signaler dans ce temple le premier développement de l'espèce d'innovation dans l'architecture grecque européenne, le passage enfin qui répond à celui de Sophocle à Euripide dans la poésie. Ce caractère si curieux on le retrouve encore dans la variété de formes qu'affectent les caissons de pierre et de marbre disposés dans les divers plafonds de l'édifice et dans l'élégante recherche de la cymaise ornée de palmettes qui couronnait l'entablement du péristyle et se liait à la toiture de marbre dont l'édifice était recouvert. Je le répète, il est curieux de poursuivre une semblable étude sur un sommet brumeux et solitaire, au milieu de montagnes entassées et de vallées abruptes, sans autre point de vue que des pics plus sauvages encore, et dans le fond la mer et les plaines de la Messénie confondues dans la teinte bleue des mêmes lointains.

Je devrais m'excuser de m'être si fort étendu sur mes jouissances d'antiquaire, mais je suis assuré de l'indulgence de celle à qui j'adresse ces notes et je reprends le récit de mes courses.

Le jour suivant, je descendais de l'enceinte presque cyclopéenne de Phigalie où j'avais passé la nuit, quand j'aperçus au fond d'un ravin, où la Néda se précipite en cascades, un camp que je reconnus bientôt pour appartenir à la commission de Morée : c'était la section Bory où je fus enchanté de retrouver Baccuët. J'étais passable-

ment las de ma solitude prolongée ; j'acceptai donc aisément la proposition que me fit le colonel de monter avec lui au temple de Bassæ, à condition que nous repartirions le lendemain ensemble pour Messène. Cette association passagère me parut fort agréable et m'a de plus entraîné à voir Arcadia, que je n'avais pas porté sur mon itinéraire, quoique les ruines de Cyparissia présentent un véritable intérêt. Arcadia est une jolie ville au bord de la mer, dans une situation napolitaine, avec un *vomero* et une forteresse hellénique. Nous descendîmes pour y arriver, la vallée de la Néda, qui rivalise avec celle de l'Alphée, et j'éprouvai un véritable plaisir à dire un bonjour à la mer que j'allais quitter encore pour longtemps. Les paysages de la Messénie depuis Arcadia jusqu'au petit village de Mavromati, où j'écris ceci, ont une grandeur et une majesté qui contrastent avec la grâce simple et sauvage de l'Arcadie ; mais la situation de Messène et ces deux revers de l'Isthme surpassent tout ce que j'avais vu jusqu'à présent en Morée.

Voici cinq jours bien remplis que je passe dans cette localité intéressante qui demanderait, pour être convenablement décrite, autant de pages que j'en ai déjà rempli. J'y ai retrouvé la section Blouët et Dubois. Cette dernière a quitté hier Messène pour se diriger sur Olympie. Au nombre des dessinateurs se trouve Amaury Duval jeune homme doux et fort spirituel. Blouët a beaucoup travaillé ici, et sera obligé de laisser peut-être plus encore. Tout le monde fait en Grèce des antiquités, comme tout le monde fait de la minéralogie au Vésuve. Le colo-

nel mesure le stade et les zoologistes relèvent des inscriptions. J'ai travaillé sérieusement et avec assez de fruit dans cet endroit. Les murs surtout, dont on connaît l'époque certaine, sont très-importants pour déterminer l'époque comparative des monuments du même genre. Je suis charmé de Baccuët dont on apprécie fort à l'user le bon cœur et l'esprit original.

Les Blouët restent encore ici quelques jours ; les Bory retournent après-demain à Modon ; quant à moi, je prends demain matin la route de Mégalopolis et de Sparte d'où je remonterai à Argos et Nauplie, par Tripolitza, Orchomène, Némée. Je m'ennuie prodigieusement d'être sans nouvelles, mais il faut subir sa destinée, et je la bénis de m'avoir fait voir une partie de cette Grèce tant désirée. J'ai rencontré un officier qui avait visité Athènes sans beaucoup de difficultés ; cependant il n'avait pu monter à l'Acropole : ce serait pourtant un bien cruel désappointement.

Milo, le 27 mai 1829.

Cette date et ce lieu m'étonnent presque ; car je n'avais pas d'abord l'intention de m'écarter de la Morée, et au lieu d'errer comme je le fais en Orient depuis une année, je devrais être en route pour la France où tout me rappelle. Le fait est que, me trouvant à Égine il y a quelques jours, j'ai profité de l'offre obligeante du marquis de Valmy, chargé d'affaires de France auprès du gouvernement grec, de l'accompagner dans cette île où il vient attendre le passage des ambassadeurs qui se dirigent sur

Constantinople. L'occasion était belle et me donnait en outre l'espoir de pénétrer bientôt à Athènes, dont je me suis vu le chemin fermé. Il y a un aimant dans cette Acropole que j'apercevais d'Égine, et je ne puis m'en détacher. Il faudra qu'il soit bien constaté que toute espérance d'y pénétrer m'est interdite pour que je me décide à retourner sur mes pas, sans avoir vu ce que j'ai désiré le plus voir au monde.

L'itinéraire que j'ai suivi depuis mon départ de Messène est celui que je m'étais fixé ; j'ai visité successivement Sparte, Mégalopolis, Tripolitza, Tégée, Mantinée, Orchomène, Stymphale, Némée, Mycènes, Argos, Tirynthe et Nauplie ; je me suis dirigé de là sur Égine par Épidaure. Lorsque j'arrivai à Égine au milieu de mai, le consul anglais Dawkins venait de signifier avec empressement au gouvernement grec le protocole du 22 mars ; et pour que personne n'en ignorât, il répandait avec profusion les copies de cette pièce ; dans le premier moment d'étonnement et de confusion que cette communication faisait naître, on reçut la nouvelle de la capitulation de Missolonghi, et l'on apprit en même temps par quelle heureuse conjoncture la délivrance de cette ville n'avait précédé que de quelques heures l'arrivée de l'amiral Malcolm, muni des ordres de son gouvernement pour faire lever immédiatement le blocus et empêcher à tout prix que Missolonghi ne retombât au pouvoir des Grecs.

Aussitôt que la nouvelle se fut répandue à Égine, on vit sortir à la hâte de leurs maisons un grand nombre d'habitants en habits de fête, et surtout les réfugiés de

Missolonghi : en un instant l'église fut remplie. Le président, les ministres, les évêques en occupaient le chœur, debout et tels que le hasard de leur arrivée les avait répandus autour de l'autel. La foule des survenants, hommes et femmes, se pressait dans la nef avec un murmure confus, des larmes, des exclamations et d'affectueux serremments de mains.

Spyridion Tricoupi, Missolonghiote, ministre des affaires étrangères, monta dans la chaire où l'appelaient déjà tous les regards. C'est, au dire des gens du pays, le premier orateur de la Grèce moderne ; enthousiaste, pompeux, mais savant ; jeune, doué d'un organe sonore, et sachant rendre à la plus belle des langues toute l'harmonie des tribunes antiques. Élevé à Corfou, sous les yeux de lord Guilford, il a puisé à cette école des habitudes bibliques de pensée et de langage, dont il abuse, mais qui cette fois répondaient seules peut-être à l'émotion dont il était pénétré. La voix du jeune Missolonghiote tremblait d'abord, mais de cette crainte qui accompagne l'inspiration ; elle se raffermnit par degrés, et bientôt elle eut rempli les voûtes de ces paroles qui retentirent dans tous les cœurs : « Elle est ressuscitée, la nouvelle Sion de la Grèce, elle est ressuscitée ! » Puis il rappela en peu de mots, les longs malheurs de sa patrie et son héroïque résistance ; il dit les massacres, l'esclavage des femmes et des enfants, la perte de tant de braves gens ; et pendant qu'il parlait, les veuves, les mères de Missolonghi s'arrachaient les cheveux et paraissaient succomber au désespoir de leurs souvenirs. Il y

avait peu d'ordre dans ce discours, mais tous les mots en éveillaient une sympathie profonde, tous retentissaient comme l'écho d'une joie courte entre une douleur qui finit et un malheur qui recommence. Nous étions un petit nombre d'étrangers, peu instruits dans la langue de l'orateur, mais unis d'intentions et de prières avec ce pauvre peuple, et nous en comprenions assez pour partager son émotion. Aussi ne laissâmes-nous pas échapper la cause du frémissement subit qui saisit toute l'assemblée à ces paroles que je crois entendre encore : « Non, cette œuvre n'est point l'œuvre de l'homme, elle est celle de Dieu, et ce que cette main donne, quelle force humaine peut le ravir ? »

Je ne sais ce que les nobles signataires du protocole auraient pensé de cette allusion si vivement sentie par une nation éplorée, mais il me semble que dans un siècle où la voix des peuples commence à peser dans la balance des traités, ce ne peut être une chose indifférente qu'une protestation ainsi faite au nom de l'humanité, en présence du Tout-Puissant. Quand, après avoir fait entrevoir à un peuple l'aurore de sa délivrance, on le replonge dans un désespoir subit ; quand, après l'avoir compté pour hommes, on en dispose aussitôt comme d'un troupeau, il faut s'attendre à ne pas trouver en lui la résignation dont on a besoin : autrement c'était à la fois duperie et trahison que d'envoyer nos troupes en Morée. L'Angleterre, quand elle traitait seule des questions semblables, agissait d'une manière plus conséquente à ses principes et à ses propres actes. Elle n'avait pas fourni d'auxiliaires aux Parganiotes avant qu'elle eût vendu leur patrie.

Voici deux mois que je parcours la Grèce dans tous les sens ; je me suis assis aux foyers rustiques et j'ai vu le peuple de près ; je sais maintenant ce qu'est un Grec, et j'entrevois en lui l'avenir de son pays. Il faut enfin que je parle, parce que mes paroles peuvent être utiles : il y a toujours quelque mérite dans une opinion conçue de bonne foi.

J'ai visité d'abord l'Égypte, j'ai vu les Turcs, le pacha civilisateur, la vertu et le désintéressement des renégats, le libéralisme du cimenterre, l'aurore de la lumière qui se levait, disait-on, sur ce pays, et voici les sentiments que je rapporte de ces contrées.

Conviction intime que le despotisme seul ne peut rien pour l'avenir, qu'il n'a rien fait en Égypte, même pour un temps ; et en ce qui touche aux rapports de l'Égypte avec la Grèce, persuasion également forte que le gouvernement du pacha était capable de tout, et que la barbarie turque avait dû être plutôt encouragée que retenue par l'influence des Européens qui avaient suivi ou aidé à l'expédition ; j'avais vu la misère de l'Arabe, j'avais connu les désastres des Wahabites, et je lus la destinée récente des Grecs dans ce terrible tableau. Dans des notes écrites à Messène, je me suis livré à quelques considérations sur l'anéantissement probable de la plus grande partie de la race hellénique ; ceci était purement une étude d'art : elle n'était peut-être pas inutile pour achever de dépouiller l'illusion classique, pour apprendre à aimer la cause grecque autrement que par la considération d'une antiquité de deux mille et quelques années. La race hellé-

nique se retrouve presque complètement dans les îles, et puisqu'il nous est impossible de ne pas étayer un peu notre froide conviction du charme de quelques souvenirs, il reste encore dans la réalité assez de traces du passé pour ne pas rompre entièrement cette chaîne qui plaît tant à notre imagination. D'ailleurs la nature n'a pas changé, elle a continué de modifier les races, quelles qu'elles fussent, dans le sens où elle n'a cessé d'agir selon ses propres lois depuis tant de siècles, et l'on sait quelle est la force et la persévérance de l'assimilation grecque.

La Grèce, en s'incorporant à des époques plus ou moins récentes à tant d'éléments étrangers, s'est réellement renouvelée et régénérée jusque dans ses fondements; il s'est opéré sur cette terre un travail remarquable, et auquel les autres pays de la zone où la civilisation antique s'est développée n'offrent rien d'analogue. Sous le voile de la servitude, la nature ourdissait une trame profonde, et communiquait à son œuvre nouvelle une *virginité* dont nous n'avons aucune idée. — Mais je n'écris point un livre, et il en faudrait un pour tout dire sur cette question. Qu'on se figure pourtant à quel point le peuple a dû s'isoler pendant un si long esclavage, combien les traditions du christianisme ont dû se conserver dans ces populations qui l'acceptèrent comme une patrie; ce que l'habitude de la vie champêtre, le silence et la liberté des montagnes, des rochers et des flots ont dû préserver de sentiments naturels! Ce foyer de dispositions heureuses a dû s'alimenter sans cesse de cet amour du sol natal si dominant chez tous les Grecs, qu'il les

ramène de nos cités luxueuses vivre et mourir sous le simple toit de leur village. — Par là, pour sauter toutes les considérations intermédiaires, qui se comprennent de reste, l'élément byzantin, l'élément vénitien, anglais, etc., ont été constamment combattus. C'est ce peuple dont les Turcs n'ont pu courber la tête, dont les primats n'ont pu altérer la noble simplicité que je rencontre aujourd'hui.

Rien ne peut faire au monde que le dernier paysan de la Grèce ne s'exprime avec intelligence et propriété, ne calcule avec adresse ses intérêts, n'ait une idée sur toutes les choses qu'il connaît, n'ait à sa disposition la ruse, comme il a le bon sens et l'imagination; ce qu'on ne peut pas empêcher non plus, c'est que tous les sentiments naturels ne se développent chez lui avec une effusion plus touchante, et que les liens de famille n'y soient plus puissants que nulle autre part; qu'on ne rencontre enfin en Grèce de meilleurs parents, de meilleurs enfants, de meilleurs frères que partout ailleurs.

L'avenir de la Grèce, l'avenir certain et presque comparable à celui de l'Amérique, est entre les mains de la France. Les Russes pourraient l'asservir; c'est dans la France seule qu'elle trouvera des garanties de son indépendance : tous ceux qui s'associeront de bonne foi à cette œuvre sainte en recueilleront les fruits. La Grèce ne répudiera ni son Louis XVI ni son Lafayette.

Égine, 6 juin 1829.

C'est mon étoile qui m'a conduit à Milo, où l'amiral Rosamel m'a donné de vos nouvelles et communiqué la lettre que vous lui avez écrite. J'ai vu aussi M. Dubourdieu, commandant de l'*Alcyon*; j'ai appris par lui avec bien de la joie que vous vous portiez à merveille, mais en même temps j'éprouve un tourment que je ne peux décrire à vous savoir depuis si longtemps à Toulon, seule, presque sans nouvelles, et attendant vainement, pour prendre une décision, que je n'ai pu prendre jusqu'à ce jour, parce que je manque des éléments nécessaires pour me déterminer. Je suis toujours ici, attendant l'occasion de passer à Athènes, que je persiste à vouloir visiter avant de quitter la Grèce. Il ne part pas de bâtiment de Navarin avant le 20 de ce mois; j'y serai toujours rendu avant cette époque, et là, d'après les lettres que j'y trouverai, je déciderai si je dois rester en Grèce et aller immédiatement vous chercher. Il y aurait moyen de vivre ici en attendant la reddition d'Athènes : on y trouve des cabanes couvertes et quelques ressources de société.

Tout le monde se rappelle la situation désespérée où se trouvait la Grèce à l'époque où le comte Capo-d'Istria partit pour se mettre à la tête de son gouvernement. La moitié de la Morée au pouvoir d'Ibrahim, le reste des places fortes entre les mains de chefs dont la conduite égoïste et turbulente avait plus contribué peut-être aux

désastres du pays que tous les efforts des Turcs : Athènes prête à succomber, Missolonghi déjà prise, partout la faim, le découragement, l'anarchie et le dénûment absolu de toutes ressources pécuniaires : telles étaient les circonstances au milieu desquelles le comte Capo d'Istria débarqua dans la petite île d'Égine, et choisit pour ses premiers courtisans quelques pêcheurs échappés à la destruction d'Ipsara ; tandis que Colocotroni, s'isolant de ses frères d'armes, s'enfermait à Caritène, que Grivas tranchait du pacha sur les rochers de la Palamède, que Gouras défiait du haut de l'Acropolis d'Athènes le sort qu'il avait fait subir à Odyssée, le gouvernement nouveau s'essayait à la mission de paix qu'il avait entreprise en distribuant le pain de la charité européenne à des vieillards, à des veuves, à des orphelins affamés.

Telle est l'origine du rôle important qu'Égine a commencé à jouer dans l'Orient ; voici comment une plage nue, un port comblé, une bourgade sans défense sont devenus le théâtre des graves événements dans lesquels s'agite l'avenir de la Grèce. Il y a quatre ans, pour prendre une idée à peu près complète des Grecs, il n'eût pas suffi, je ne dis pas de remuer la fange de Smyrne ou de Constantinople, mais d'observer un point isolé de mer ou de montagne où la question de l'indépendance se fût activement agitée. A présent que tous les intérêts se sont ralliés autour d'une autorité chaque jour plus prépondérante, Égine, à mon sens, tient lieu d'une tournée dans toutes les parties de la Grèce. Ainsi j'ai pu me consoler de n'avoir pénétré que par intervalles dans cette Roumélie où

l'on sent qu'est le foyer de la nouvelle indépendance. Ainsi j'ai moins regretté de n'avoir pas visité dans leur île ces Samiens, dont le sol n'a point été souillé par les Turcs, ces Sphakiotes, à qui je désire qu'on fasse longtemps le reproche de ne s'être pas confiés aux doucereuses promesses de Soliman-Pacha.

Toutes les capitales, en rassemblant sous un même point de vue les éléments divers qui composent chaque état, ont en même temps l'inconvénient d'en amortir les couleurs, et de dissimuler tous les contrastes sous l'air uniforme des cours. Mais, à Égine, il s'en faut que le niveau du pouvoir se soit déjà promené sur ces physionomies si caractérisées. Il faut voir cette population bigarrée, cette confusion de costumes, d'accents, d'habitudes, cette foule aux mille aspects qui se presse sur le port, dans les cafés, sur les places. Jamais l'agora d'Athènes n'a retenti de propos plus tumultueux et plus contradictoires ; les nouvelles circulent, les propos s'échangent, les menaces les plus hostiles se dévoilent avec une confiante naïveté : il semble à chaque instant qu'une conflagration générale va s'ensuivre ; on dit et on répète qu'on est las du président, de sa famille, de ses créatures ; on parle de révolution, de sang, de vengeance ; on en parlera encore demain, dans un mois ; tout ce feu de discours s'amortit comme chez nous par sa libre expansion. Indifférent en apparence à ces vains propos, le président surveille l'opinion, domine les chefs remuants et dangereux, les enchaîne par les fonctions, les honneurs, les échelonne peu à peu dans la hiérarchie du gouvernement, et laisse tranquillement éva-

porer les mécontentements particuliers, étonnés eux-mêmes de ne pas pouvoir et de ne pas vouloir davantage.

Et tout cela se passe après cinq siècles d'une domination qui ne s'est soutenue que par la force, après l'exemple constant des maîtres turcs ou vénitiens qui n'ont pas un seul jour déposé leurs armes ni abaissé les ponts-levis de leurs forteresses dans une ville ouverte comme un de nos villages, où aucun soldat même des troupes régulières ne tient garnison, où la maison du président se distingue à peine des cabanes qui l'entourent par un peu plus de régularité dans la construction. On voit pourtant que les idées européennes ont passé par là ; quelques rues avec une chaussée régulière, quelques places déblayées, donnent à la ville un air de nouveauté qui réjouit l'âme après les cloaques de l'Orient : mais la bonne intention du gouvernement ne paraît pas avoir été plus loin, et ce qu'on éprouve en outre de consolant dans l'étude de ce pays se rapporte tout entier au peuple grec lui-même. Ainsi, dans le port, jamais rixe ne s'élève entre les matelots ; dans ces chaumières, chacun dort sur la foi publique, et l'absence du crime dispense de la nécessité de recourir aux tribunaux ; et qu'on ne dise pas que le président se soit fait une population choisie, que la confraternité du malheur a uni pour quelque temps dans la paix quelques familles sans défense. Tous les chefs les plus redoutés, ceux dont les excès ont le plus compromis la cause grecque, habitent aujourd'hui Égine ; ils y étalent comme ailleurs leurs prétentions ridicules ; ils y remueraient encore ces masses, si ces masses consentaient

à se laisser remuer. C'est ainsi qu'à l'étude que cette grande réunion favorise, se joint la leçon qui résulte d'une population si naturellement inoffensive, si douce avec une effervescence apparente. Que si, descendant dans l'intérieur des familles, vous y rencontriez des sentiments religieux sans hypocrisie, des vertus réelles sans ostentation, un grand respect pour les vierges et les vieillards, beaucoup d'union entre les frères, une confiance réciproque, un grand calme d'existence, et très-peu de tracasseries domestiques, que si, poursuivant ces observations dans toutes les classes, vous voyiez les traits caractéristiques de ces vertus privées se prononcer davantage à mesure qu'on descend les degrés de l'échelle sociale, ne vous croiriez-vous pas transporté dans un de ces pays où le froid amortit la fougue des passions et resserre les liens qui unissent les hommes par le sentiment de leurs besoins réciproques? Et cependant jamais un azur plus serein n'a brillé sur vos têtes, jamais une atmosphère plus douce et plus pure n'a caressé vos organes; c'est la zone de Sybaris et de l'Ionie; c'est le climat où Cadix et Naples retentissent de leurs fêtes éternelles; où le Turc, indifférent à tout le reste, ne conserve d'ardeur que pour ses impures et insatiables voluptés, où la nature enfin, lasse de produire des tempéraments énergiques, semble engourdie dans une corruption raffinée, obstacle éternel aux conquêtes de la vertu, aux efforts du patriotisme et de la liberté. Il faut donc qu'un travail bien étrange se soit opéré sur cette terre; il faut que l'homme qui l'occupe y soit bien nouveau pour qu'il ait échappé à tant

de périlleuses influences. Cet homme est le Grec ; il habite le pays, il parle la langue des Hellènes, la race la plus anciennement civilisée de l'Occident, et il en a conservé beaucoup d'usages.

Ainsi donc contraste des mœurs et du climat, de la vieillesse des souvenirs et de la jeunesse des peuples, des choses en elles-mêmes et du jugement qu'on en porte : la question grecque embrasse tout, et semble justifier l'un après l'autre les jugements isolés qu'on en porte pour les condamner tous en masse. Tâchons toujours d'énoncer le plus nettement possible une opinion quelle qu'elle soit, au risque de poser comme axiome des faits qui, je le sens, auraient besoin d'être accompagnés d'un cortège de preuves et de confirmations.

La race hellénique a presque partout péri : on n'en rencontre les traits que dans le Magne et quelques îles de l'Archipel. Les exemples isolés qu'on en trouverait ailleurs peuvent tenir aux influences toujours constantes de la nature et du climat.

Dès longtemps la force toute-puissante de l'assimilation grecque a agi sur tout le territoire aujourd'hui occupé par les Turcs. Les conquêtes d'Alexandre ont préparé cette extension ; l'établissement et la longue durée de l'empire d'Orient l'ont confirmée. Cent peuples de races diverses s'y sont incorporés pour former une masse sans traits distincts que ceux d'une corruption commune. Les Grecs des villes de la Syrie et de l'Égypte, de Constantinople et d'une grande partie de l'Asie Mineure, ceux par conséquent avec qui la plupart des voyageurs se trouvent en

contact, sont le résultat toujours vivant de ce mélange.

L'ancien territoire hellénique a eu peu de part à ce grand développement. Une seule race s'y est considérablement accrue, à mesure que les autres succombaient sous toute espèce de misère. Sortie en essaims nombreux de l'Épire, sa patrie, elle a successivement absorbé les restes déchus des populations antérieures, et leur a communiqué à la fois son organisation physique, les traits de sa physionomie et sa vigueur morale.

Quoique ancien dans les forêts de l'Épire, l'Albanais est resté un peuple du Nord. Il en a l'apparence extérieure et l'énergie. Je ne sais jusqu'à quel point il est possible de comparer ces migrations silencieuses qui, à une époque récente, ont renouvelé la face de la Grèce, avec les invasions achéennes et doriennes qui, dans les temps antiques, ramenèrent l'élément septentrional dans la civilisation hellénique. Je n'oserais dire si ces rameaux, successivement détachés de la grande tige thraco-illyrienne portaient aussi clairement empreinte la marque de leur origine. Mais, à coup sûr, aucune personne réellement familiarisée avec l'étude des monuments antiques, n'échapperait à l'étonnement qui saisit, en arrivant en Grèce, alors que cherchant, dans les traits des habitants, la trace de leur parenté avec les Hellènes, on ne trouve presque partout que matière à contredire une prétention si solidement établie. A Dieu ne plaise que je veuille diminuer en rien par mes paroles l'intérêt si légitime qu'excitent les habitants modernes de la Grèce! je crois, au contraire, que l'appréciation bien nette des titres qu'ils ré-

clament, et qui pourtant provoquent une comparaison désavantageuse à leur cause, je crois que cette appréciation ramènerait beaucoup d'esprits positifs, dégoûtés de cet appel intempestif à des souvenirs de collège. Il en résulterait d'abord cette vérité, que si les Grecs d'aujourd'hui ne sont pas des Hellènes du temps de Thémistocle, ils ne sont pas non plus les Byzantins de l'époque de Copronyme et de Ducas.

Ces considérations ne m'ont que trop entraîné, et je m'arrête.

D'Égine, j'ai fait l'excursion du cap Sunium. J'ai été accueilli par l'amiral Rosamel avec toutes sortes de grâce et de bonté. Je suis aussi parfaitement traité par le jeune marquis de Valmy.

Il est bien entendu que si je reste, je vous ferai venir immédiatement, et que nous nous établirons à Égine ¹.

1. M. Lenormant revint à Toulon le 17 juillet 1829, sur le brick le *Volage*. Sa femme obtint la permission de s'enfermer avec lui au lazaret pendant la durée de la quarantaine.

On a dit ailleurs les raisons qui l'empêchèrent alors de retourner en Grèce.

DEUXIÈME VOYAGE EN GRÈCE ¹

(1841)

LE ROYAUME DE GRÈCE, SMYRNE ET CONSTANTINOPLE

Rome, 5 août 1841.

Voici un lieu qui tient une grande place dans ma vie, et on ne saurait imaginer l'effet qu'a produit sur moi ce retour, après plus de seize ans, dans cette ville où j'ai été si heureux et d'où date pour ainsi dire ma vie entière.

Quoi qu'on en ait dit, Rome n'a nullement changé : au moins dans cette saison, où l'on ne remarque pas un étranger dans les rues, la ville a conservé absolument intacte son ancienne physionomie. Les monsignori, les

1. M. Lenormant entreprenait ce second voyage avec une mission du ministère des affaires étrangères.

La situation de la Grèce était critique. On était au plus fort de la lutte entre les trois partis français, anglais et russe, que l'on désignait plus habituellement par les sobriquets populaires de Moscomangas, Barleys et Napistes. De chaque côté les passions étaient au comble. Cependant une question réunissait les trois partis dans une action, jusqu'à un certain point commune, d'opposition contre le gouvernement. En 1841, les Grecs réclamaient vaine-

cardinaux, les *minenti* sont toujours les mêmes. Je vous écris du sommet de la villa Medici, d'une chambre turque qu'Horace Vernet avait fait arranger, qu'il habitait et d'où l'on a la plus belle vue de Rome. Ici, tout est tellement plein pour moi de souvenirs, que je ne puis rendre ce que j'éprouve; seulement il eût fallu ne point s'y trouver seul.

Nous nous sommes embarqués dimanche à quatre heures, mais comme il y avait des réparations à faire à la machine, nous ne sommes sortis du port de Marseille qu'à minuit et demi. Du reste, nous avons marché rondement, et nous étions, le 3, avant six heures dans la rade de Livourne. Comme la mer était très-dure, j'ai eu

ment les garanties constitutionnelles qui leur avaient été promises solennellement et que le roi Othon ne leur donnait pas. On sait qu'il fallut une émeute pour le déterminer à les accorder le 3/15 septembre 1843.

Une dernière circonstance appelait impérieusement, en 1841, les yeux du gouvernement français sur les affaires de la Grèce. La question d'Orient, qui avait, l'année précédente, failli allumer la guerre générale en Europe, était à peine calmée; une révolte formidable venait d'éclater en Candie contre l'autorité de la Porte, et un mouvement semblable paraissait imminent dans les provinces de la Turquie adjacentes à la Grèce. Déjà le fameux capitaine Tsami Karatasso était passé en Thessalie et y tenait la campagne contre les troupes ottomanes. Perrhevos et d'autres généraux de la lutte de l'indépendance étaient sur la frontière, se préparant à la franchir d'un instant à l'autre. Il fallut une intervention personnelle et très-énergique du roi auprès de ces braves mais imprudents champions de la liberté hellénique pour empêcher une rupture avec la Turquie, rupture qui n'eût pas été alors moins funeste que celle de 1854.

C'est dans ces circonstances que M. Lenormant fut envoyé en Grèce par M. Guizot, alors ministre des affaires étrangères, pour y étudier de près l'état des esprits.

Plusieurs compagnons s'étaient joints à lui, pour visiter la terre classique des grands souvenirs. C'étaient MM. Ampère et Mérimée, et M. J. de Witte, l'un des plus intimes et des plus fidèles amis de M. Lenormant, ainsi que son collaborateur dans le grand ouvrage de *l'Élite des monuments céramographiques*. M. de Witte était chargé par M. Nothomb, alors ministre des affaires étrangères de Belgique, d'une mission scientifique en Italie et en Grèce.

cruellement le mal de mer. A Livourne, je n'ai point trouvé Perrot qui, dans ce moment, est à Orviéto. Nous avons eu le temps de faire une course à Pise et de déjeuner. A deux heures et un quart après midi, nous étions embarqués : le soir, par une très-belle navigation et sans mal de mer, nous avons passé entre Piombino et l'île d'Elbe, et, le lendemain matin 5, à quatre heures, nous étions mouillés dans le port de Civita-Vecchia. Après les formalités de la police et de la douane, nous sommes partis en poste pour Rome où nous étions à quatre heures et demie. J'ai trouvé Schnetz un peu souffrant. Il me charge de le rappeler à votre souvenir, et surtout d'excuser son silence. La maison du directeur de notre Académie de Rome est sur un très-bon pied, sans luxe excessif, mais parfaitement honorable, et Schnetz est un hôte aussi aimable et aussi facile qu'il est un excellent maître de maison. Au reste, sa villa est déserte, et les pensionnaires sont dispersés de côté et d'autre.

Depuis que nous sommes ici, sans nous fatiguer à cause de la grosse chaleur, nous avons bien employé notre temps : avant-hier à Saint-Pierre et au Vatican, hier dans les galeries Borghèse, Doria et Sciarra Colonna. La villa Borghèse est plus que quadruplée, c'est à présent une promenade merveilleuse dans les proportions du *bois* de La Haye, des cascines de Florence et des parcs de Londres. Hier avant dîner j'ai été avec Schnetz voir les tombeaux antiques que l'on a découverts auprès de la porte *Latine*. Ces tombeaux n'ont jamais été touchés. Les urnes, les cendres, les épitaphes, les ornements sont à

leur place. Il y a un grand *columbarium* qui renferme au moins six cents tombes.

Rome est entièrement vide d'étrangers ; on peut rester deux heures dans Saint-Pierre sans y voir entrer plus de huit à dix personnes. Depuis mon arrivée, je n'ai aperçu qu'une seule figure d'Anglais : en un mot, Rome est à nous seuls, c'est une impression délicieuse.

10 août.

Me voici arrivé presque à la moitié de mon séjour de Rome. J'ai employé ces jours-ci à revoir une grande partie de ce que je connaissais déjà, et à visiter les choses qui ont été découvertes depuis mon dernier voyage en ce pays, ou que je n'avais pas vues à cette époque. J'ai été extrêmement content de l'accueil du père Marchi, jésuite, qui est à la tête du Musée d'antiquités du Collège romain. J'y retourne demain, et, par la même occasion, je verrai le père Secchi, pour le talent duquel vous savez que je professe une grande estime. A Rome, en ce moment, c'est un sculpteur, Fabris, qui est de Bellune et compatriote du pape, qui fait la pluie et le beau temps. J'ai visité hier le Musée étrusque du Vatican, création vraiment magnifique et qui fera le plus grand honneur au pontificat de Grégoire XVI.

La galerie des plâtres est ici une des plus belles choses de la villa Medici. M. Ingres l'a très-judicieusement corrigée et augmentée : mais il y manque bien des choses d'une grande importance ; ainsi on ne possède que quel-

ques fragments des sculptures du Parthénon. Il serait digne de M. Guizot d'obtenir de Londres une collection complète des plâtres du Musée Britannique pour l'Académie de France à Rome. On ferait bien aussi d'y envoyer les plâtres de quelques-unes des plus belles sculptures de l'école française, telles que les nymphes de Jean Goujon et surtout le Milon de Croton du Puget. Il est fâcheux qu'on ne puisse pas montrer ici aux étrangers ce dont quelques artistes français ont été capables.

Je m'occupe en ce moment à rédiger une courte notice des sculptures antiques qui décorent la villa : il s'y trouve des objets vraiment curieux. M. Ingres en a fait mouler un certain nombre.

Dites à M^{me} Récamier combien j'ai pensé à elle dans ce pays où son souvenir vit tout entier et où l'on m'a beaucoup parlé d'elle. J'ai reçu aujourd'hui les bonnes nouvelles que vous me donnez, j'en avais grand besoin : l'ennui m'avait pris. Quel que soit l'intérêt des choses dont je suis entouré dans cette ville, et quoique j'y trouve bien des trésors nouvellement découverts et qui m'étaient totalement inconnus, je suis venu à un âge où l'on n'a plus ce fonds inépuisable de bonne humeur qui n'appartient qu'à la première jeunesse, et quand vous manquent *i cari premi*, on se sent atteint d'une mélancolie que de certaines lettres peuvent seules dissiper. Depuis que je suis arrivé ici, j'ai vécu un peu séparé d'Ampère ; Léonce de Lavergne que nous avons trouvé à Marseille avec son frère nous a rejoints à Rome, et Ampère s'est fait son *Cicerone*; son dévouement va jusqu'à la fatigue. Hier ils ont visité la villa Pamfili à deux

heures après midi ; ils en sont revenus dans un état difficile à décrire. Aujourd'hui par un *scirocco* infernal, ils font la partie d'Albano.

Rome me semble admirable dans cette saison ; c'est celle où la ville reprend son ancienne physionomie. Au lieu de figures fiévreuses comme on pourrait s'y attendre d'après la mauvaise réputation de Rome pendant l'été, on ne rencontre que de jolis visages pleins de fraîcheur : la promenade a lieu le soir dans le Corso, à pied ; les femmes y sont tête nue et nus bras. Le dimanche on va en *carretella* à la villa Borghèse. Les Romains ont l'air de se trouver parfaitement heureux d'être un moment de l'année seuls possesseurs de leur ville. Tout se passe à merveille à l'Académie de France. Schnetz faisait l'hypocrite en disant qu'il n'avait pas travaillé, il a, au contraire, achevé un très-joli tableau de *pecorari*, tout à fait dans son genre, et qui rappelle sa meilleure manière. De plus, il fait pour le conseil d'État un grand *Suger* qui est déjà fort avancé. Je crois qu'il réussira dans ses fonctions de directeur ; il est dans le meilleur rapport avec les autorités romaines, et à merveille avec les pensionnaires.

Je voulais partir pour Naples le 20 : mais je pense que dix jours à Naples me suffiront pour ce que j'ai à y faire. Ici je suis beaucoup moins seul, et je me nourris de mes souvenirs. J'ai donc retenu ma place pour Naples, pour le 23, dans la diligence qui prend la route de *Ceprano* ; j'y serai le 24 de bonne heure. J'espère que je ne tarderai pas à y voir arriver Mérimée, lequel, à ce qu'il paraît, se chargera de soutenir ma *vertu chancelante*.

21 août.

Je suis tellement occupé que je trouve à peine le temps de donner de mes nouvelles. L'autre jour j'avais commencé à écrire un long récit de mon voyage à Subiaco et de la fête de l'Assomption à Sainte-Marie-Majeure où j'ai assisté à la messe pontificale et reçu la bénédiction du pape, mais j'ai été interrompu par l'heure du courrier : aujourd'hui encore je n'ai guère qu'une demi-heure pour vous dire que j'ai supporté sans aucun inconvénient ce terrible *agosto*, bien qu'on dise que cette année il y a beaucoup de fièvres dans le pays ; que j'ai employé mon temps d'une manière très-fructueuse, que j'ai été très-bien reçu partout et que je n'ai rencontré aucune de ces difficultés dont quelques voyageurs font tant de bruit ; enfin qu'ayant prolongé de quatre jours mon séjour à Rome, je ne quitte pas moins cette ville rempli de regrets de laisser en arrière tant de choses du plus haut intérêt pour moi.

Je pars assez content de la Rome moderne. Le pape Grégoire XVI n'est pas assez apprécié en France ; il a de l'activité, des intentions droites et bienveillantes : il fait beaucoup pour les établissements scientifiques. La création du Musée étrusque, au Vatican, je vous l'ai déjà dit, est une chose qui immortalisera son règne. Partout on s'occupe avec suite et intelligence à dégager les monuments antiques ; on prépare dans le palais de Saint-Jean de-Latran un *Musée historique* et un *Musée chrétien*, qui,

d'après ce que j'ai vu déjà en place, seront admirables. Pendant ce temps on ne néglige pas l'intérieur du pays. Le secrétaire d'État Lambruschini est un homme intelligent; le cardinal Tosti est un bon ministre des finances. Les routes sont réparées et entretenues, on en ouvre de nouvelles. On fait pour la restauration de Saint-Paul des dépenses fabuleuses; déjà le chœur est achevé et consacré : on y voit une profusion de matières précieuses qui surpasse ce que Rome avait accumulé de plus beau en ce genre. Les ornements ne sont pas tous du meilleur style, mais l'ensemble est imposant. Le pape est animé des intentions les plus bienveillantes pour la France et pour les Français. On suit ici avec un bien grand intérêt les progrès de la réforme religieuse en France; la régularité du clergé français est un sujet d'admiration. Si les choses suivent la progression actuelle, la réforme du clergé italien sera l'œuvre de la France. Du reste, nos prêtres ont pris l'habitude de venir à Rome; on en rencontre une quantité dans les rues.

Naples, 25 août 1841.

Nous sommes arrivés à Naples après un voyage qui, eu égard à la saison, n'a pas été très-désagréable. Partis de Rome le lundi, à quatre heures du matin, nous étions à Naples le mardi avant six heures. La diligence ne suit pas la route des marais Pontins, elle prend celle de Ceperano et de San-Germano. Cette route serait très-intéressante si l'on avait la liberté de s'arrêter et de faire des

excursions à droite et à gauche ; on verrait alors Palestrina, Segni, Anagni, Alatri, Veroli, Casamari, l'Isola, le mont Cassin ; mais la diligence, établie sur le modèle français, est inflexible. J'ai fait autrefois avec M. Charles Lefebvre la partie la plus curieuse de cette route ; aussi, pour mon compte, n'ai-je pas éprouvé les mêmes regrets que mes compagnons de voyage, et me suis-je amusé de la variété du paysage montueux que nous avons parcouru et de l'originalité des costumes qui se sont conservés intacts dans ces montagnes. Il faisait, du reste, le premier jour, une chaleur terrible : le soleil cuisait à travers les habits ; en approchant de Naples la chaleur était plus supportable.

Tout à l'heure j'ai été conduire au paquebot Ampère qui nous devance de quelques jours à Athènes, et, en revenant à l'auberge, j'ai reçu les premières gouttes d'un orage violent qui continue en ce moment, et qui m'a bien l'air d'être enfin ce qu'on appelle la *rottura della stagione*. Il était temps, car la chaleur était vraiment intolérable. Cet orage pourra nous donner plusieurs jours de pluie, mais j'y suis résigné à l'avance ; j'emploierai ce temps aux *Studj*¹ et dans les collections particulières. J'ai trouvé en arrivant ici la lettre de Mérimée, qui s'annonce pour le 31 de ce mois ou pour le 1^{er} septembre. Si le temps se remet, je ferai avec le fidèle de Witte la tournée d'Amalfi, Sorrento et Capri, avant qu'il ne soit ici, et nous viendrons recevoir Mérimée afin de passer avec lui les cinq

1. Musée de Naples.

ou six jours qu'il aura à donner à ce pays. Je regrette qu'Ampère se soit embarqué par cet orage ; non que j'aie pour lui la moindre inquiétude, la mer n'est pas très-forte, mais la pluie, la brume et le vent contraire sont de tristes circonstances pour quitter la baie de Naples ; je le plains de bon cœur, et à sa place je serais horriblement malade.

Naples, 4 septembre.

Mérimée est arrivé ici le 30 août et m'a apporté mes lettres. Un voyage de pure distraction n'a plus un attrait suffisant pour moi, il devait s'y trouver, et il s'y est trouvé en effet bien des moments d'un vide cruel : le soir surtout et le matin sont durs à passer, et en définitive, ce voyage, rempli des impressions les plus agréables et des observations les plus curieuses, est un véritable effort.

La Grèce ne me fera pas, je l'espère, éprouver le même sentiment. Je trouverai là un terrain plus neuf, et l'espoir de faire du bien aux autres et à moi-même me soutiendra.

Nous partons demain, en très-bonne santé, par un beau temps, et tout se prépare pour une heureuse traversée. Nous avons arrêté ici un domestique grec pour toute notre tournée. Il paraît que c'est un sujet précieux, qui connaît très-bien les pays que nous allons parcourir, et sera en état de nous rendre de bons services.

En mer, en vue du cap Matapan, ce 10 septembre 1841.

Je profite de ce que le navire est arrêté, et de ce que par conséquent l'incommode mouvement de la machine a cessé pour préparer la lettre que je dois laisser à Syra en arrivant, pourvu que le retard que nous éprouvons en ce moment ne nous fasse pas perdre le temps nécessaire pour rejoindre le bâtiment qui partira demain de Syra pour le Pirée!

Ce retard tout à fait volontaire a été causé par la découverte d'un petit navire de commerce entièrement démâté, à moitié submergé, abandonné par son équipage, et dont en ce moment on entreprend le sauvetage. Je ne sais encore ce que l'on va faire; il est question, je crois, de traîner cette coque à la remorque. Les passagers sont très-agités : ils craignent qu'on ne nous mette en quarantaine à Syra; ils s'inquiètent surtout du retard que cet incident va nous causer. Sur tout cela je n'ai rien à dire, je suis résolu à rester tranquille et à m'en rapporter à la Providence et au commandant.

Notre voyage depuis Naples a été jusqu'ici très-heureux, quoiqu'un peu fatigant. Partis de Naples le 5 à une heure après midi, nous sommes arrivés à Malte le 7 à huit heures du matin. En partant de Naples, nous avons eu un grain assez fort, accompagné de tonnerre; la mer était très-grosse, et tout le monde a été fort éprouvé. Je m'en suis tiré en ne dînant pas, et en dormant pendant toute la soirée. Le lendemain, le temps

était beaucoup plus calme; nous avons passé, à midi, le phare de Messine, où j'ai reconnu tous les lieux de mes anciennes excursions. La nuit nous a pris en face de Catane et de l'Etna, et le 7, à la pointe du jour, nous étions en vue de Malte. Ici point de douane, de visa, de passeport : un commencement de liberté qui vous charme.

Le consul, M. Fabreguette, nous a indiqué à notre arrivée des antiquités phéniciennes qu'on a découvertes il y a peu de temps dans le sud de l'île. Après avoir visité la bibliothèque où l'on a réuni un assez joli cabinet d'antiquités locales, et l'église Saint-Jean, magnifiquement ornée, toute pleine des souvenirs et des tombeaux de l'ordre, avec ceux d'Aubusson, de La Feuillade et de La Valette dans la crypte, nous sommes montés dans une voiture dont le modèle, dit-on, est pris sur celle de Charles-Quint, ce qui rend cette forme traditionnelle extrêmement baroque pour notre époque; et, sortant de la place si merveilleusement fortifiée, nous avons commencé à nous engager dans une série de *ruelles* dont l'île est entièrement couverte. Les villages sont très-rapprochés et tous ornés de belles églises. Chaque petit champ est entourée de murs; il y règne une sécheresse incroyable. Depuis Cité La Valette jusqu'à *Krenti*, objet de notre course, nous n'avons pas rencontré un seul oranger. On nous a dit qu'ils étaient dans une autre partie de l'île.

Je vais écrire à l'Académie sur les temples phéniciens de *Krenti*, de sorte que je me contenterai de dire ici qu'on n'a rien découvert de plus curieux dans ce

genre, et que les édifices de Malte surpassent par certains détails les temples de Gozo, dont on a beaucoup parlé depuis quelques années. Nous étions de retour à Malte vers la nuit. Nous y avons fait un très-bon dîner en compagnie du consul qui, étant pour le moment privé de sa femme, s'est fait traiter par nous, au lieu de nous traiter. Le lendemain, nous étions à bord à six heures du matin, en route à sept heures. La journée du 8 a été très-belle et très-calme, personne n'a été malade. Hier, pour la traversée de la mer Adriatique, nous avons eu dans la matinée un nouveau coup de vent et une grosse mer; ce soir, en approchant des côtes de Morée, le temps s'est élevé. La nuit a été tranquille, et, pour notre sauvetage, nous avons le plus beau soleil et une mer unie comme un tapis. Devant nous se déploient le Taygète, le Ténare et l'île de Cythère. Nous sommes en plein dans les souvenirs classiques, et moi je retrouve mes premiers souvenirs de la Grèce d'il y a douze ans. Mérimée souffre de la mer, de Witte a été cette fois encore plus malade; mais au fond tout va bien. Je clorai cette lettre à Syra, et j'espère qu'elle partira pour France aussitôt après que je l'aurai fermée. Adieu pour un moment.

Syra, le 11, 6 heures du matin.

Nous voici arrivés à très-bon port à notre première destination. Notre *sauvetage* ne nous a pas réussi et a contribué seulement à nous retarder de cinq à six heures.

Après avoir voulu traîner à la remorque cette malheureuse carcasse sans mâts, sans agrès, sans gouvernail, et qui avait été déjà pillée plusieurs fois par d'autres navires depuis son naufrage, la chaîne de remorque a cassé et il a fallu encore consacrer plus de deux heures à ravoïr le haut de la chaîne restée amarrée au naufragé. C'était un brick russe du nom d'*Élisabeth*, chargé de grains. On croit qu'il roulait ainsi depuis plus de quinze jours dans la Méditerranée : ce que l'équipage est devenu, personne ne le sait. Après cette belle équipée, nous avons successivement dépassé le cap Ténare, le cap Malée, l'île de *Cythère* : c'est bien le plus épouvantable rocher brûlé, calciné. Au cap Malée, on tenait le voyage de M. de Lamartine et on comparait l'*exactitude* de sa description poétique d'un ermitage qui surmonte ce cap, avec le pauvre petit ermitage lui-même. Tout le monde et il y avait des juges de presque toutes les nations, trouvait beaucoup d'imagination à M. de Lamartine.

Au lieu d'un vent de nord et d'une mer agitée que nous craignons de trouver dans l'Archipel, nous avons rencontré un beau calme qui nous a permis de continuer notre route sans le moindre inconvénient. La compagnie était nombreuse sur le pont et de gens passablement habitués les uns aux autres : on est resté ainsi à causer, sauf l'intervalle du dîner, jusqu'à minuit ; et après quelques heures de sommeil, nous nous trouvons amarrés dans le port de Syra. On ne peut rien imaginer de plus agréable et de plus commode.

Nous voici à terre, établis tant bien que mal dans une

auberge espagnole. Nous partons ce soir pour Athènes par le paquebot autrichien, le paquebot français étant en quarantaine. Je vais prendre un bain, et ferai dans la journée quelques visites.

Athènes, le 12 septembre 1841.

Je commence aujourd'hui ma correspondance de Grèce, que je continuerai ainsi de jour en jour et qui me tiendra lieu de journal de voyage. Je reprends donc mon récit à hier matin. La journée passée à Syra a été fort intéressante. La création de cette ville sur un rocher de l'Archipel est un véritable enchantement. Vingt-deux mille âmes livrées à la plus extrême activité dans un lieu qui ne comptait autrefois qu'un petit nombre de chétives habitations, voilà un résultat que la liberté de la Grèce a produit, et qu'il faudrait opposer tout d'abord à ceux qui doutent encore des bons effets de cette révolution. Notre premier besoin, ou plutôt notre premier instinct a été d'errer dans les ruelles de cette ruche industrielle. Nous sommes ainsi arrivés à la cathédrale nouvellement rebâtie avec plus de richesse que de goût, et décorée de peintures qui dans leur genre ne sont pas sans mérite.

L'église était fermée lors de notre arrivée; mais on l'a bientôt ouverte pour le convoi d'un enfant. Le pauvre petit, tout couvert de fleurs comme en Italie, était porté à visage découvert. Avant de se séparer de lui, les assistants ont pris congé de lui en le baisant au front. Cette cérémonie a été accomplie sans la moindre affecta-

tion, avec une simplicité antique. Notez ce point, que mon compagnon Mérimée, *le dur à cuire*, s'est mis à fondre en larmes, ce qui ne m'a pas médiocrement étonné. Après cela, nous sommes montés à la ville catholique située sur une côte très-pointue au-dessus de la ville commerçante et schismatique; d'un côté, des chantiers de construction, des magasins, une activité surprenante; de l'autre, des rues fort sales, habitées pêle-mêle par les chrétiens et les cochons, et quatre pauvres églises avec une nuée de moines et de prêtres. Il est convenu, dans ce pays, que les catholiques ne travaillent pas; c'est une population fort innocente et non moins indolente. L'évêque était absent : j'ai rendu visite à des capucins, dont le couvent est sous la protection de la France; leur petite église est bien nue, et j'ai promis que je m'efforcerais de leur faire obtenir quelque présent qui pût témoigner de l'intérêt du gouvernement français pour ses anciens protégés. Ces religieux sont les premiers à déplorer l'indolence de la population au milieu de laquelle ils habitent.

Redescendu à la nouvelle Syra, je me suis rendu chez le gouverneur de l'île, *Poniropoulo*, grand ami du général Colletti qui m'avait donné une lettre pour lui. J'ai trouvé un homme honnête, spirituel et de bon sens, comme Colletti me l'avait dit.

J'ai eu avec lui une longue conversation, qui a commencé à me mettre au courant de l'état actuel du pays. Le soir, à deux heures de nuit, nous sommes partis pour Athènes sur le paquebot autrichien, *Giovanni arciduca*

d'Autria. Ces paquebots sont beaucoup mieux installés que les nôtres, surtout en ce qui concerne le *comfort* des voyageurs ; le service y est excellent, et je conçois que les personnes qui ont fait l'épreuve des deux entreprises donnent la préférence à l'aétrichienne. Il y avait à bord plus de deux cents passagers. Les Grecs hommes, femmes et enfants étaient couchés pêle-mêle sur le pont dans le désordre le plus pittoresque : à deux heures est survenue une pluie battante ; imaginez la confusion universelle. On a donné asile dans nos postes réservés à un certain nombre de victimes.

Heureusement la mer était très-calme, malgré l'orage qui régnait dans le ciel. Ce matin, à la pointe du jour, nous avons déjà dépassé depuis longtemps le cap Sunium et nous côtoyons les rivages de l'Attique. Nous nous avançons entre Égine, Salamine et Athènes ; tout le monde se ressuyait tant bien que mal des déluges de la nuit ; on avait fourré dans la cuisine quatre petits enfants beaux comme des amours. A sept heures, débarquement au Pirée, ville toute nouvelle comme Syra, et qui se développe avec une rapidité presque égale et beaucoup plus de magnificence. Nous n'avons fait d'ailleurs que donner un coup d'œil à ces nouveautés, pressés que nous étions d'aller nous installer à Athènes. Pour transporter les voyageurs dans la nouvelle capitale de la Grèce, on trouve des *fiacres* en abondance. Le trajet par la plaine, le vignoble et les oliviers n'est pas de plus de trois quarts d'heure. En arrivant, on découvre le Parthénon qui domine les bicoques de la ville moderne, on

laisse à droite le temple de Thésée, et, par des rues irrégulières et étroites, on arrive à ce qu'il y a de moins poétique au monde, une auberge française. Nous y sommes d'ailleurs assez bien et à des prix modérés pour le logement et la table. Ce soir j'avais été invité à aller chez la princesse Soutzo, mais il y a eu une erreur de maison de la part de celui qui me conduisait, et comme je ne suis pas très-habile à me démêler dans les rues d'Athènes à la nuit noire, j'ai dû rentrer sans avoir réussi dans ma tentative.

Je reviens à mon récit : après nous être donné tout le temps de nous installer commodément, nous sommes sortis pour faire le tour de la ville antique, sans cependant monter à l'Acropolis, qu'on ne voit pas trop librement. Nous avons d'abord passé auprès du portique d'Adrien, en laissant la Tour des Vents à notre gauche ; de là nous sommes dirigés vers le temple de Thésée, qu'on a converti en un musée provisoire et très-mal rangé de toutes sortes d'antiquités ; de là nous avons passé par la colline de l'Aréopage, la colline des Nymphes, le Pnyx, ancien lieu des assemblées publiques, et où la tribune des orateurs athéniens, taillée dans le roc, est encore merveilleusement conservée ; le *museum* sur lequel s'élève le riche monument de Philopapus ; enfin voyant de loin les Propylées, le Parthénon, l'Odéon d'Hérode-Atticus et les vestiges malheureusement très-peu nombreux du théâtre où ont été représentés pour la première fois tous les chefs-d'œuvre du théâtre grec, nous sommes descendus vers les ruines imposantes du temple de Jupiter Olympien, auprès de l'Ilissus qui n'a pas une goutte d'eau dans cette

saison; et rentrant en ville par l'arc d'Adrien, nous avons fini notre tournée par le monument de Lysicrate et la Tour des Vents. En voilà passablement pour une première journée. L'impression générale a été très-bonne : ç'a été la reconnaissance superficielle d'objets que je connaissais déjà par les dessins, mais que pourtant il est bon d'avoir vu en nature.

La ville moderne n'est pas belle, elle le serait davantage qu'elle jurerait encore plus avec les monuments antiques. Ampère, qui est en Morée jusqu'au 20, avait laissé pour moi une lettre dans laquelle il exprime la même impression et regrette à un certain point la ville turque; mais je n'aime pas à voir les choses ainsi du côté exclusivement pittoresque, et l'air de sécurité, sinon de bonheur, qui règne dans la ville grecque, a bien aussi son charme à mes yeux. Du reste, l'*officiel* bavarois est un triste manteau jeté sur les objets les plus séduisants. M. de Lagrenée n'est pas à Athènes, mais au Pirée; j'irai demain matin lui porter la lettre de M. Guizot.

Mardi 13.

Ce matin je suis parti pour le Pirée à huit heures. En arrivant, je me suis fait conduire au port de Munychie, que j'ai exploré par mer dans tous les sens, c'est-à-dire en prenant un bain délicieux dans l'eau la plus pure de l'univers. C'est là un mode d'investigation que ne pratiquent pas tous mes confrères d'académie. Après le bain et un déjeuner chez M. Mary, le ministre belge avec qui

j'avais fait la traversée de Marseille à Civita-Vecchia, je me suis rendu chez M. de Lagrenée, qui m'a parfaitement reçu. Nous dînons tous demain chez lui. M^{me} de Lagrenée est une très-jolie et agréable personne.

De retour à la ville, j'ai été voir Schinas que j'ai trouvé très-engraissé et dont l'esprit paraît avoir subi une forte teinte d'ambition, pour son ministère perdu, et de tristesse à cause de la perte successive de ses deux femmes, du reste toujours excellent garçon et qui a témoigné éprouver quelque plaisir à me revoir.

Enfin, après avoir obtenu une permission, car il faut une permission (j'allais dire un firman) pour voir l'Acropolis, nous avons fini la journée par une première visite aux Propylées, au Parthénon, au temple d'Érechthée. C'étaient absolument comme si j'avais vu un correspondant avec lequel je me serais entretenu pendant trente années, et dont j'aurais eu le portrait chez moi. Rien de bien imprévu, et pourtant une foule d'observations précieuses et véritablement neuves. Il me serait d'ailleurs impossible d'écrire une ligne d'admiration sur la chose qui me paraît la plus admirable du monde. Devant de tels chefs-d'œuvre, il faut tâcher d'apprendre et voilà tout.

Le soir j'ai vu M. et M^{me} Soutzo; ils m'ont parfaitement bien accueilli. On a beaucoup parlé de M^{me} Récamier, de M. de Chateaubriand, de nos enfants.

Demain j'entrerai encore plus avant dans ma vie athénienne. En ce moment, je me comparerais volontiers à Janus, une face tournée vers le passé et l'autre vers l'avenir.

Mercredi 14.

Ce matin M. Ross nous a conduits à l'Acropole. M. Ross est l'antiquaire de la monarchie bavaroise ; c'est un homme fort instruit et qui s'est fait une spécialité sur le sol de l'Attique. Malheureusement son nom allemand lui a nui dans ce pays, et maintenant c'est un Grec, M. Pitakys, qui a la direction de tout.

Après la première visite générale d'hier, nous avons tout repassé en détail avec la plus grande attention. Cette exploration n'a pas duré moins de cinq heures. Le nombre des marbres découverts depuis quelques années est très-considérable. On les a entassés pêle-mêle dans le temple de Thésée et à l'Acropole ; on les laisse exposés aux injures de l'air et aux outrages des passants, et il y aurait déjà de quoi doubler les richesses de tous les musées de l'Europe. Ici les moindres fragments ont un intérêt supérieur ; ce sont autant de chapitres distincts de l'histoire de l'art dans l'antiquité.

Athènes a été le point de départ de la pensée en toutes choses. Partout, même à Rome, on ne voit que des imitations et des copies : ici le sentiment de l'originalité se révèle à chaque instant dans tout ce qu'on rencontre. C'est un vrai bonheur que de fouiller dans cette mine.

Cette promenade si sérieuse, si attentive avait épuisé nos forces ; il nous a fallu nous remettre par quelques heures de *sieste*. A quatre heures, nous sommes ressortis et nous avons dirigé notre course du côté du théâtre de Bacchus que nous n'avons fait qu'apercevoir de loin. Du

pied de la grotte située au sommet des gradins, on jouit d'une des plus belles vues de l'univers, parfaite dans sa simplicité, je dirais presque dans sa nudité : point de végétation saillante, nul accident extraordinaire ; aux premiers plans, quelques ondulations de terrain couronnées par des rochers, à droite le dernier versant de l'Hymète, au fond Égine, Hydra et la presqu'île de Trézène se plongeant dans la mer. Il y a une harmonie parfaite entre cette pureté des lignes du paysage attique et le goût dont les artistes de cette ville ont fait preuve, tellement qu'on se prend à confondre la cause et l'effet : c'est cette nature qui a inspiré les artistes, on croirait que les Athéniens se sont composé une nature à leur image.

En avant de la grotte du théâtre de Bacchus, sont les débris du monument choragique de Thrasyllus encore intact du temps de Stuart. Peut-être ce monument en recouvrait-il un plus ancien, mais je n'ai pu encore éclaircir cette question : en tout cas l'analogie de l'appareil avec celui des temples phéniciens est frappante, et je vais faire de cette observation un appendice à la communication que je destine à l'Académie des inscriptions.

De retour du théâtre, nous sommes partis pour le Pirée, et nous avons fait chez M. de Lagrenée un dîner extrêmement agréable. Demain matin, nous ferons une nouvelle course avec M. Ross, mais dans la ville basse, et nous aurons pour compagnons de cette promenade MM. de Lagrenée et Mavrocordatos, alliance assez piquante en ce moment. Je déjeunerai jeudi chez ce ministre disgracié. A demain.

Jendi 16 au matin.

Je n'ai pas écrit hier au soir par la raison que je n'avais rien de bien intéressant à raconter. Quand on marche en bande, on ne fait rien de bien bon ni de bien agréable. Notre promenade avec M. Ross a porté sur des points de la ville basse, que j'avais déjà visités. Il a appelé notre attention sur quelques détails intéressants, mais en somme il ne m'a rien appris de nouveau. Après quoi il a fallu faire une tournée en masse chez les ministres, chez les membres du corps diplomatique. Partout où nous arrivions, nous répandions évidemment la terreur. On n'avait ni assez de chaises, ni assez de pipes pour tout le monde. A trois heures et demie, M. de Lagrenée nous a conduits chez le roi, qui malheureusement est un peu sourd, mais qui fait de son mieux pour se montrer agréable et bienveillant. Je lui ai crié, avec tout le respect imaginable, qu'on laissait se détériorer à l'air un grand nombre d'objets précieux, et qu'il serait bien désirable qu'on fit au moins un musée provisoire à Athènes : non pas précisément dans ces termes, mais c'était là l'intention de mes paroles, qu'il a accueillies avec une grande bonté. Le roi Othon est grand, bien fait, mince, la tête petite, le visage plat et la tenue un peu roide. C'est, parmi les souverains de l'Europe, un des plus honnêtes et le plus loyal.

Nous sommes rentrés, et, pour mon compte, je ne suis pas ressorti. Nous avons à dîner M. Mary, l'envoyé de

Belgique, qui nous avait régalez d'une douzaine de bouteilles d'excellent vin du Rhin. Dès neuf heures j'étais au lit, vaincu par l'absence de sommeil dont je souffrais depuis deux jours.

Ce matin, nous déjeunons au Pirée, chez M. Mavrocordatos.

Le 16 au soir.

Le déjeuner chez Mavrocordatos s'est passé à merveille; le ministre disgracié se console en pêchant à la ligne. Il est triste, mais il serait singulier à lui de faire le constitutionnel, après n'avoir rien stipulé lors de son entrée aux affaires. Nous sommes sortis de chez lui assez tard, et de chez M. de Lagrenée, où nous étions allés après, encore plus tard.

Le soleil commençait à baisser; nous nous sommes mis sur la presqu'île du Pirée à la recherche du tombeau de Thémistocle. Le ciel, très-chargé de nuages, présentait des effets magnifiques; c'était un spectacle à ne jamais l'oublier. Le paysage de l'Attique m'enchanté; mais c'est un genre de beauté qui ne se révèle pas à tout le monde: il est dans la lumière, dans les lignes, dans la forme et la couleur des montagnes; à vos pieds vous n'avez qu'une terre nue et désolée. Le tombeau de Thémistocle est une tradition fort douteuse, mais nulle place ne pouvait être mieux choisie pour sa sépulture que cette plage, en vue de Salamine, en face de Psythalie. A côté de ce sarcophage taillé dans le roc, et rempli par la mer comme une baignoire, se trouve une grande colonne éboulée qui autre-

fois soutenait un phare. De l'entrée du Pirée on aperçoit en face le Parthénon entre l'Hymète et le Pentélique. La nature ici semble avoir été formée de la main des hommes, de manière à faire mieux valoir leurs œuvres.

Nous sommes arrivés fort tard pour dîner chez Schinas qui nous a fort bien traités tout à la grecque. Ce soir, chez la princesse Soutzo, j'ai vu M^{me} Zographos, qui est toujours bien jolie, quoique fatiguée; elle porte avec beaucoup de bonne grâce une grossesse très-avancée. Demain matin de bonne heure, départ pour Éleusis.

Vendredi 17.

La promenade d'Éleusis a été certainement agréable : non pas qu'on trouve sur la *route sacrée* qui conduisait d'Athènes à Éleusis ces monceaux de monuments qu'on pouvait y supposer d'après le morceau que Raoul-Rochette a écrit sur ce sujet; rien n'est plus nu aujourd'hui que la route sacrée. Le Céphise est à sec, et c'est à peine si l'on rencontre, sur ce chemin de trois heures, cinq ou six indications de monuments antiques, mais il y a des gens qui décrivent les lieux comme s'ils ne les avaient jamais vus. Le fait est que le paysage est d'une merveilleuse beauté sur toute cette route. En se retournant vers Athènes au passage du mont Corydalus, on embrasse la ville et l'Acropole sous un de leurs plus admirables aspects. A Daphni, quand on commence à descendre vers la vallée d'Éleusis, on rencontre une jolie église byzantine bâtie sur les ruines d'un temple d'Apollon; plus loin et toujours en descendant, c'est le soubassement d'un temple

de Vénus avec des traces d'*ex-voto* gravées sur le rocher et des inscriptions qui, jusqu'ici, à ce que je crois, n'avaient pas été bien copiées. Dès lors on aperçoit dans sa solitude et son silence la vallée, ou plutôt le golfe intérieur d'Éleusis. Cette ville était placée dans un enfoncement du golfe Saronique et séparée du reste de la mer par Salamine et la petite île de Psythalie : c'est le côté de la bataille opposé à celui qu'on découvre du Pirée. En contournant les bords de cette baie intérieure, on peut s'amuser à donner des noms fournis par Pausanias à quelques débris presque informes qu'on trouve sur la route. Les champs où la tradition mythologique place l'origine de l'agriculture sont à cette heure médiocrement cultivés, et c'est un des plus pauvres villages de la Grèce qui recouvre les ruines du grand temple. Il y a trente ans la société des *Dilettanti* a recueilli à Éleusis un grand nombre d'indications précieuses, dispersées à la surface du sol : aujourd'hui les monuments ont été enterrés, et les indications ont disparu. A peine avons-nous pu grappiller quelques inscriptions, et démêler, à travers les misérables huttes du village, les principales dispositions du grand édifice dans lequel s'assemblaient dans l'antiquité, à pareille époque de l'année, une foule de trente mille initiés. Heureusement que les débris n'ont pas ici cette mauvaise mine que je leur trouve en Italie. Les masses informes de pierres réunies par le ciment romain parlent très-peu à mon imagination. En Grèce, quelques larges pierres encore en place suffisent pour reporter l'esprit vers l'époque du pur hellénisme. Au reste, ne vous apitoyez pas sur la

fatigue que j'ai pu éprouver dans cette course. La *voie sacrée* est à présent une route *carrossable* aussi commode que celle du bois de Boulogne. Nous avons eu un peu de pluie au retour ; mais heureusement nous avons pu fermer le *landau*. On va de la sorte au cap Sunium, à Marathon, au Pentélique, à Oropus, à Thèbes, jusqu'à Livadie. Dans la Morée, une bonne route de voiture conduit de Corinthe à Nauplie par Argos. Dans dix ans la Grèce continentale sera aussi bien pourvue de routes que l'Italie ; le pittoresque du voyage y perd un peu ; mais j'avoue, à mon déshonneur, que j'ai été charmé sous tous les rapports de trouver tant de facilités dans un pays que je me représentais sous les tristes couleurs d'il y a douze ans. Ce chapitre des routes n'est qu'un point imperceptible dans les étonnantes améliorations dont la Grèce offre partout le spectacle.

En revenant à Athènes, les rayons obliques du soir répandaient sur le paysage des teintes bien supérieures à celles du matin. Le Parthénon était d'or, l'Hymète se développait derrière comme un immense améthyste, à gauche le Pentélique tranchait par sa couleur d'un bleu foncé, et tout cela si simple, sans rien qui vous surprenne par l'étrangeté des formes, une véritable beauté grecque : j'ai bien pensé à notre ami Aligny ; le pays qu'il a dans l'âme, ce n'est pas l'Italie, c'est la Grèce. Qu'il serait heureux ici, et qu'il y ferait de belles choses ! Ne m'arrivera-t-il pas d'être, et à *temps*, ministre de l'intérieur pendant deux fois vingt-quatre heures, pour faire le bonheur d'un homme d'un mérite si éminent et

donner à mon pays des trésors de peinture, destinés à être classés par une équitable postérité immédiatement après Claude Lorrain et le Poussin? En attendant, on le laisse mourir de faim.

Samedi 18.

La journée n'a pas été féconde en événements. Méri-mée se trouvant un peu souffrant, je lui ai tenu compagnie toute la matinée, et avant dîner j'ai été faire quelques visites pour recueillir des renseignements relatifs à notre prochaine tournée dans la Phocide et la Béotie. Parlons aujourd'hui de la moderne Athènes; c'est un sujet assez curieux. Il faut vous dire d'abord que la nouvelle capitale n'a rien de populaire. Quelques-uns auraient voulu qu'on fît de Corinthe la capitale de la Grèce : le plus grand nombre prétend qu'au nouveau royaume il fallait un port pour ville dominante, et que le Pirée méritait la préférence; dans ce cas, on eût fait d'Athènes une espèce de musée en plein champ avec quelques maisons seulement pour loger les antiquaires et les artistes. J'ignore jusqu'à quel point ces récriminations sont fondées. Athènes a l'avantage d'un nom sonore et célèbre dans le monde entier. On se serait difficilement accoutumé en Europe à considérer le Pirée comme la capitale d'un empire, quelque petit qu'il soit d'ailleurs. Mais tout en faisant choix d'Athènes, on pouvait réserver à la science certains quartiers, d'ailleurs très-peu commodes, et qui devraient appartenir à l'archéologie. On aurait dû éviter surtout de faire un plan de ville

qui suppose une population d'au moins cent mille âmes. Et qu'arrivera-t-il ? Ou la Grèce en restera au même point, et alors il n'y a pas d'étoffe pour une grande capitale : ou la Grèce redeviendra l'empire d'Orient, et dans ce cas, la capitale indiquée par la nature et la tradition n'est point Athènes. Quoi qu'il en soit, figurez-vous, d'une part, des ruelles tortueuses où les ruines sont encore amoncelées comme au temps de la guerre, et au milieu desquelles s'élèvent à peine quelques chétives maisons ; de l'autre, d'assez jolis hôtels semés au milieu des champs, dans l'espérance qu'un jour des constructions intermédiaires les relieront au reste de la ville ; à peine dans le centre quelques essais de pavé ; point de noms aux rues, point de numérotage aux maisons, un dédale dans un désert. Pour se retrouver dans ce labyrinthe, on a le jour le rocher de l'Acropole qu'on aperçoit de tous les points ; quelques édifices antiques et d'assez jolies églises byzantines dispersées dans l'enceinte de la ville. On ne rencontre rien de régulier que deux grandes rues à peu près bâties dans toute leur longueur, qui se coupent à angles droits au centre de la ville.

Voici encore d'autres contrastes ; le bazar est organisé comme celui d'une ville turque, avec les échoppes basses et l'accumulation des marchandises : et à quatre pas de là, on trouve chez M^{me} Zographos, chez la princesse Caradja, des salons de petites-maîtresses. Quant au costume, la population est mi-partie ; la foustanelle albanaise soutient vigoureusement la lutte contre la redingote occidentale. Ce ne sont pas seule-

ment les *palikares* qui portent le costume national, jusqu'ici l'horreur des Bava­rois a décidé plusieurs hommes importants à repousser une innovation en apparence allemande. Maintenant que cette question est tranchée et qu'on a mis messieurs les Bava­rois à peu près tous à la porte, il est possible que les patriotes ne soient pas si constants sur l'article du costume, et que l'originalité d'aspect qu'offre encore une notable portion de la population athénienne souffre de cette révolution si longtemps attendue.

Athènes, à part ses monuments, et considérée comme ville moderne, n'a donc rien de séduisant; après tout, ce n'est qu'un grand village. Mais quelle merveille, si l'on réfléchit un instant à ce qu'était cette ville sous les Turcs! Avec un gouvernement quelquefois nuisible et souvent inactif, ce pays a été transformé. Il y a au moins dans Athènes trois cents maisons élégamment construites et près de cent cinquante au Pirée. Dans les jardins, les arbres ne sont pas encore bien grands, mais ils pousseront avec le temps; on fera venir du Pentélique des eaux qui y sont abondantes et d'une excellente qualité; alors ce pays si sec et si nu deviendra un véritable paradis. Je demande s'il en arrivera autant aux pays que la politique européenne confie à la protection des Turcs. Le philhellénisme n'a pas besoin d'être justifié, mais il ne se serait pas attendu lui-même à voir son œuvre fructifier d'une manière si rapide. Je vous écris tout cela, revenant du Pirée où j'ai dîné chez notre ministre. A onze heures et demie du soir, nous sommes rentrés en ville aussi tranquil-

lement que s'il se fût agi d'une promenade à Meudon. Il y a une chose qui domine chez les Grecs leurs passions et leurs querelles particulières, un sentiment sur lequel ils ne se blasent pas, c'est celui de la sécurité.

Samedi 19.

C'est demain que part le courrier, et me voilà sur le point de clore cette lettre. La petite indisposition que Mérimée avait éprouvée hier n'a pas eu de suites. Il est aujourd'hui complètement rétabli. Ampère nous est revenu ; il est partout aimable, facile, animé, il n'est nulle part plus gai et plus en train qu'en voyage. Nous avons fixé à vendredi prochain 24 notre départ pour Delphes et les Thermopyles. Notre tournée sera de douze jours. Nous reviendrons le 6 ou le 7 octobre, et nous repartirons pour Smyrne le 10, de manière à y arriver le jour du courrier. Nous sommes tous bien portants. Ce matin, j'ai été travailler pendant trois heures à l'Acropole ; c'est un lieu dont la beauté saisit toujours de plus en plus à mesure qu'on y revient. Lors de ma première visite, j'avais trouvé au Parthénon un aspect presque terrible. Aujourd'hui je me suis mieux rendu compte de cet effet. Il tient au ravage produit par la bombe vénitienne qui, à la fin du xvii^e siècle, fit éclater un magasin à poudre au milieu du temple et en détruisit plus de la moitié ; ce qui dans le monument est resté debout a encore l'air foudroyé. La poudre a noirci les murs et les colonnes. Sans cette merveilleuse construction en magnifiques blocs de marbre, tout aurait dû périr à la fois. Pour un monu-

ment du temps de Périclès, le Parthénon a fait une belle résistance; mais c'est un géant vaincu et renversé. N'est-ce pas l'emblème de cette victoire brutale de la civilisation moderne avec sa vapeur, ses chaudières et son artillerie, sur les monuments du goût représentés par les chefs-d'œuvre de l'art attique? La partie de l'édifice qui cause le plus de regrets est à coup sûr la mutilation volontaire et maniaque de lord Elgin. Il y a encore, au fronton occidental, une figure qu'on n'a pas osé enlever, parce qu'en la déplaçant on aurait entraîné la chute de l'entablement qui la recouvre. On a laissé sur cette malheureuse figure les cordes de la captivité anglaise. Il est impossible d'hésiter à Athènes sur le jugement à porter de la conduite de lord Elgin. Quand l'Europe aura un peu de cœur, elle élèvera par *souscription* un monument d'infamie à la mémoire du spoliateur, sur la plate-forme en avant du Parthénon.

J'ai rendu visite à l'homme du moment, Christidis, ministre de l'intérieur; j'ai eu avec lui une conversation de plus de deux heures dont je suis sorti fort satisfait. Ce ministre de l'intérieur à Athènes, c'est un grand garçon de quarante-cinq ans, l'air à la fois fin et ouvert, les yeux un peu de travers; il campe dans une grande chambre sans meubles, avec une table au milieu sur laquelle est posé le portefeuille entouré de cinq ou six liasses de papier. Ledit ministre travaille là pendant quinze heures du jour et de la nuit, recevant qui veut, grands et petits; un magnifique palikare dans l'antichambre fait auprès de lui les fonctions de concierge, d'huissier et de

garçon de bureau ; puis une bonne femme pour faire le café et acheter le déjeuner du ministre. Il n'y a pas un pays au monde où l'on cherche moins que dans celui-ci à jeter de la poudre aux yeux. Le président de la Cour de cassation, Clonaris, qui est venu me voir ce matin, siège en habit bourgeois dans une vieille petite église. Les titres sont complètement abolis : le prince Soutzo n'est que M. Soutzo, conseiller d'État. Le tutoiement est général ; les gens les plus pauvres (je ne dis pas des classes inférieures, car il n'y a pas de classes inférieures en Grèce) disent Soutzo, Mavrocordatos, Christidis, sans joindre à ces noms la moindre qualification honorifique, pas même celle de monsieur : on ne peut se faire une idée d'une telle passion pour l'égalité, avec tant de simplicité réelle et si peu d'arrogance de la part de ceux qui réclament l'égalité. Ici un homme qui renoncerait au nom de son père, ou s'arrogerait un titre, serait couvert de confusion. — Autre singularité : la liberté de la presse cohabite à Athènes avec le gouvernement absolu ; les journalistes, qui se prodiguent entre eux les personnalités les plus outrageantes, sont tous réservés à l'endroit du gouvernement ; et l'on ne peut se faire une idée du tact et de la modération qu'ils montrent lorsqu'il s'agit du sort de leurs frères de race ou de religion qui sont encore sous la domination turque. Au reste, le goût d'oisiveté et de bavardage que l'on avait pu reprocher aux Grecs, à une autre époque, s'est considérablement atténué. Aujourd'hui, chacun a des affaires, des intérêts à soigner, et le café a cessé d'être le lieu important d'une ville grecque. Les autres influences orientales

disparaissent avec la même rapidité. Tout est français ici autant que possible, et nous possédons sans contestation l'empire des idées. C'est encore moins la littérature et la politique de Paris qui préoccupent, que le côté scientifique, et particulièrement l'étude du droit. Nous avons ici, dans l'intérêt même de la Grèce, une admirable mine à exploiter, pourvu que nous sachions être à la fois fermes, constants et modérés. C'est aujourd'hui le second dimanche que je passe à Athènes. J'entends encore le bruit d'un orchestre dans notre voisinage : jusqu'à minuit, les cabarets sont pleins de braves gens qui célèbrent le vin nouveau. Tout cela se fait avec une douceur parfaite, sans cris, sans grossièreté, sans violences. Cette population est de plus en plus l'objet de mon étonnement. Mais il est temps d'en finir avec ce volume. J'éprouve un grand bonheur à vous écrire ; cette causerie de tous les soirs est le seul vrai bon moment. J'avais adressé de Syra à Eugène Burnouf la lettre qui contient la communication que je veux faire à notre Académie ; je vous l'envoie et la mets dans ce paquet.

A M. EUGÈNE BURNOUF.

Syra, le 11 septembre 1841.

Mon cher ami, j'espère que cette lettre vous arrivera dans de meilleures circonstances que celles qui me sont indiquées par les dernières nouvelles qui me sont parvenues de Paris. J'ai appris avec un véritable chagrin que vous étiez menacé dans vos plus chères et vos plus pré-

cieuses affections; mais je me plais à croire que ce qu'on m'a rapporté n'était pas exact, et que votre vie ne sera pas troublée dans ce qu'elle a de plus doux. Quoique j'aie peu vu M^{me} Burnouf, j'ai su apprécier ses admirables qualités et je comprends tout ce que vous devez ressentir, si véritablement sa santé vous donne quelques inquiétudes. Mais écartons ces tristes et, j'espère, trompeuses images, et permettez-moi de vous entretenir quelques instants des premiers incidents de mon voyage.

Je ne vous dirai rien de Rome, rien de Naples, bien que j'y aie trouvé beaucoup de choses nouvelles pour moi. Le *Musée étrusque* à Rome est une très-belle création. On y a rassemblé un choix remarquable des nouvelles découvertes de l'Étrurie. J'y ai particulièrement admiré les objets trouvés à *Cervetri*, l'ancienne *Cære*, et qui, bien que déposés dans un tombeau à une époque comparativement récente, n'en renferment pas moins des débris d'âges beaucoup plus anciens. Je vous signalerai en première ligne des vases en argent repoussé et doré, que j'ai dû considérer, après un examen attentif et répété, comme des objets rapportés de l'intérieur de l'Asie par les colons lydiens. On remarque sur ces monuments, d'un intérêt à mes yeux souverain, un mélange presque égal des influences égyptienne et babylonienne. Par exemple, au fond d'une patère, le sujet éminemment asiatique de *deux lions dévorant un taureau*, surmonté de l'emblème égyptien de la victoire et du carnage, le vautour tenant une palme; ou bien une chasse où le roi enfonce l'épée dans le corps du lion dressé debout devant

lui, et, à côté, des chars à deux cavaliers dont les chevaux rappellent, par le caractère du dessin, les bas-reliefs de Karnak et des monuments de Thèbes. Au reste, ces monuments seront bientôt publiés d'une manière fidèle, à ce que j'espère, et le monde savant pourra juger de l'exactitude de mes conjectures sur l'origine et le caractère de ces représentations.

Le Musée Grégorien est déjà connu de plusieurs de nos confrères ; il n'en est pas de même, je crois, des temples *phéniciens* récemment découverts à Malte, et sur lesquels je vous demande la permission d'appeler, par votre intermédiaire, l'attention de l'Académie. Vous connaissez déjà la *Giganteja* de Gozo, publiée d'abord inexactement par Mazzara, plus tard, d'une manière beaucoup plus fidèle, par M. de La Marmora. L'attention accordée depuis quelque temps à ces monuments, jointe à quelques indications du voyage d'Houël, a fait rechercher à Malte les vestiges du même genre, et les recherches n'ont pas été infructueuses. On a relevé depuis deux ans, et même publié dans un recueil périodique anglais, les plans et détails, malheureusement très-imparfaits, d'un grand édifice phénicien, situé au sud de l'île et de la cité Lavalette, en vue d'un îlot appelé *El-Fla*, dans un lieu connu sous le nom de *Casale Krenti*. Depuis lors, et il n'y a pas plus d'un an, on a signalé d'autres édifices semblables, un peu au-dessous des premiers vers la mer : ceux-ci sont entièrement inédits, et, sous de certains rapports, surpassent en intérêt les premiers. La situation de ces monuments a d'abord quelque

chose de remarquable : on les trouve au-dessus d'une crique qui sert encore de refuge à des bâtiments pêcheurs, et qui peut, dans l'antiquité, avoir formé un port d'une certaine importance. Entre la crique et les premiers monuments, on remarque quelques *pierres debout* qui, de loin, devaient attirer l'attention des navigateurs. C'est donc là une station antique, dans laquelle je n'ai remarqué aucun vestige hellénique. Si vous voulez vous faire remettre sous les yeux les plans et élévations de la Giganteja de Gozo, de M. de La Marmora (*Nouv. Ann. de l'Institut archéologique*), vous aurez une première idée des monuments nouvellement découverts à Malte : c'est, de même que dans la première de ces localités, la succession en plan de deux ellipses, séparées par des corridors et terminées en face de l'entrée, soit par un hémicycle, soit par une abside carrée décorée d'un véritable *dolmen*. Ce type, néanmoins, n'est pas fidèlement observé dans les monuments de Malte, ou plutôt la simplicité du monument original est altérée par des additions beaucoup plus irrégulières. Le monument supérieur de Krenti est très-remarquable sous ce rapport ; ce que je considère comme le temple principal est accompagné d'un certain nombre d'annexes. Ainsi, au lieu d'avoir, comme à Gozo, deux temples à deux ellipses, de dimensions inégales, l'édifice principal est accompagné, sur le côté gauche, d'une série de pièces plus ou moins elliptiques et dont l'ensemble forme un véritable labyrinthe. Si je ne me suis pas formé une idée inexacte de l'ensemble de ce monument, on doit y retrouver *sept* sanc-

tuaires principaux, peut-être en rapport avec les *sept* planètes, et, outre cela, un certain nombre de chapelles dédiées par des vœux particuliers à telle ou telle divinité, et même des chambres sépulcrales, puisqu'on a trouvé des cadavres dans quelques-unes d'entre elles, surtout dans les plus petites, et dans celles qui, évidemment, ne font pas partie du plan primitif. Si ces observations étaient fondées, on devrait en conclure qu'il existait chez les Phéniciens un usage à peu près semblable à celui qui s'observe dans l'Église catholique, où de nombreuses chapelles particulières sont successivement annexées aux églises primitives.

Ce qui rend très-intéressant le temple de Krenti, c'est qu'on y a trouvé un grand nombre d'objets mobiles et probablement votifs, c'est-à-dire plusieurs autels de différentes formes, entre autres un autel sculpté, orné sur les quatre faces de la figure d'un *palmier*, des cônes en pierre plus ou moins prononcés, et enfin des statuettes en pierre d'une femme accroupie, avec des formes qui vont jusqu'à l'obésité. Malheureusement la tête manque à toutes ces figures; on peut conjecturer, par la manière dont le col est excavé et par les trous qu'on remarque sur le bord, que ces têtes étaient mobiles et peut-être d'une autre matière que le reste du corps. La plupart de ces figures sont nues; plusieurs néanmoins m'ont semblé vêtues, et remarquables par une longue tresse qui descend de la tête jusqu'aux reins. Une autre encore paraît entourée d'un *panier*. Jusqu'à présent je n'ai rien rencontré de semblable à ces statuettes en

Pierre, dont la forme totale est pyramidale. L'édifice supérieur de Casale Krenti porte le nom de *Hadjar* ou *Djebel-Hem* ; celui d'en bas s'appelle *Mnaïdra* : le premier de ces noms a sans doute plus d'importance étymologique que le second. Je vous ai déjà dit que *Mnaïdra* me paraissait beaucoup plus remarquable que *Djebel-Hem* ; le plan, qui se rapproche de celui de Gozo, en est plus régulier, les détails plus finis, le goût, si on peut parler de goût en décrivant de tels objets, certainement plus pur. Mon compagnon de voyage, M. Mérimée, a dessiné des *dolmens* dont la forme, tout à fait semblable à celle des dolmens celtiques, est seulement plus régulière, et une porte pratiquée dans une seule pierre dont l'ouverture carrée est légèrement pyramidale, rappelle celle des fenêtres grecques du plus ancien style. Il est à remarquer aussi que les pierres placées dans les endroits les plus apparents sont piquetées, pour ainsi dire, à l'aide du trépan ; enfin, des indications pour des sièges demi-circulaires en avant des temples, et pour des mangeoires et des abreuvoirs destinés à l'entretien des pigeons sacrés, pour des puits dans l'intérieur des temples ne manquent nulle part. Je signalerai de même la prédilection pour le côté gauche dans l'emplacement des autels et des fondations particulières. Que vous dirai-je, enfin ? J'ai passé dans ces ruines quatre heures d'un intérêt extrême, et j'ai dû regretter, en partant, de n'avoir pu leur accorder qu'une attention aussi imparfaite. Je conclus en disant que ces monuments phéniciens de Malte, joints à ceux qu'on a déjà signalés à Gozo et aux îles Baléares, doivent

exciter au plus haut degré l'attention de l'Académie et que ce serait une pensée, à mon sens, tout à fait digne d'elle, que de provoquer, de la part d'un de ces architectes instruits et habiles, comme nous en possédons en France un assez grand nombre, une exploration approfondie de cette classe de monuments. Non-seulement ils constituent les seuls vestiges architectoniques que nous possédions d'une nation qui a joué un grand rôle dans l'histoire des civilisations primitives, mais encore et autant que j'en puis juger, ils offrent des rapports évidents, d'une part, avec les monuments dits cyclopéens et pélasgiques, de l'autre avec les dolmens, les *menhirs*, les *cercles de pierre* et les autres antiquités celtiques, soit de la France, soit de la Grande-Bretagne. J'espère donc qu'en raison de l'intérêt tout nouveau que présente cette mine à peine ouverte, vous excuserez la confusion qui ne peut manquer de régner dans une description écrite sur la table d'une auberge grecque, au milieu des propos de dix voyageurs, et que l'Académie verra aussi, dans l'empressement sans prétention personnelle que je mets à lui transmettre les premières nouvelles de mon voyage, la sincérité de mon dévouement à tout ce qui peut, de près ou de loin, exciter son intérêt. Sur quoi, mon cher ami, je vous prie d'adresser mes souvenirs particuliers à nos amis de droite et de gauche, Lebas, Guérard, MM. Beugnot, Lajard, Littré, Dureau de La Malle, votre respectable père, et de croire à l'expression de mon amitié la plus dévouée.

LENORMANT.

Athènes, le 24 septembre 1841.

J'ai reçu votre lettre du 7 de ce mois dont le contenu m'a vivement affligé. A l'heure qu'il est le pauvre M. Auguste Pasquier doit être mort : j'ai communiqué ces tristes nouvelles à M. de Roujoux qui en a été profondément frappé. Nous perdons en lui un ami très-affectueux, très-fidèle, très-obligeant. Je songe surtout à ce pauvre Paul David ; sa vie sera tout à fait désorganisée, et à son âge un tel changement est cruel.

Nous partons ce soir, et je vous écris aujourd'hui comptant peu sur la poste grecque, et afin que le bateau du 30 vous porte des nouvelles, quoiqu'un peu arriérées. Nous ne reviendrons ici que le 6, c'est-à-dire quatre jours après l'arrivée du courrier de France. Tous ces petits retards m'affligent, et ma disposition n'est pas bien gaie ; environné de choses qui m'intéressent au plus haut degré, et pénétré de l'importance qu'elles doivent avoir pour le perfectionnement de mes études, je n'en éprouve pas moins au fond de l'âme un vide pénible, et le plaisir qu'à présent me causent les choses qui me plaisent le plus n'est qu'une très-imparfaite compensation à la tristesse que j'éprouve. Désormais le temps des aventures est passé pour moi.

Je voudrais bien, comme je l'ai fait l'autre jour, vous donner jour par jour le récit de l'emploi de nos journées, mais votre lettre a produit sur moi un ébranlement qui m'a fait presque oublier ce que j'avais précédemment éprouvé. Je crois bien que le matin, après vous

avoir écrit et recopié la longue lettre que j'adressais à M. Guizot, j'ai été me promener sur l'emplacement de Colone et de l'Académie. Là est le tombeau d'Ottfried Müller, plutôt sur l'emplacement du temple des Furies que sur celui du jardin de Platon : on ne sait pas au juste à quoi s'en tenir là-dessus. Mais il y a à parier qu'on a donné la préférence aux Furies. D'ailleurs le tombeau est séparé d'Athènes par la partie la plus élevée de la colline. On prépare le monument en marbre qui doit recouvrir les restes du professeur de Gœttingue. En attendant, il n'y a qu'une tombe en plâtre assez indécente.

Le 21, nous avons fait le matin une nouvelle visite à l'Acropole, et dans l'après-midi nous avons été voir une collection de bijoux antiques fort jolis qui appartient à M^{me} Rouen, laquelle est ici à soigner sa santé, tandis que son mari est au Brésil. Il faut dire que M^{me} Rouen est une Grecque de la famille Argyropoulo, et qu'elle est ici chez sa mère. Le soir, dîner au Pirée chez M. de Lagrenée.

Le 22, après l'arrivée du courrier, j'ai visité une très-belle collection de vases formée par un Écossais, M. Skeene. Hier 23, nous avons consacré notre matinée à visiter le Stade et la fontaine Callirhoé, aujourd'hui à sec, mais qui, dans l'antiquité, a dû être très-abondante. Dans l'après-midi, nouvelle ascension à l'Acropole, conduits cette fois par M. Pittakys, qui m'a fait voir une quantité de choses qu'il cache à son rival, M. Ross. Aujourd'hui, je ne suis pas sorti : M. de Lagrenée avait eu l'obligeance de m'apporter les journaux *des Débats* depuis le 31 août jusqu'au 8 septembre. J'ai fort admiré le discours de

sir Robert Peel. J'ai toujours pensé qu'on s'entendrait mieux avec lui qu'avec le ministère whig, et je m'imagine que M. Guizot doit en être personnellement satisfait. Ici, j'ai tâché d'étudier la disposition très-variable des esprits, et de me faire une idée un peu exacte de la distribution des partis. Le nouveau ministère a pris fort tranquillement possession des affaires; s'il lui survient des embarras, ils lui arriveront du dehors. Quant à l'intérieur, tout se borne à des crialleries sans portée; on tâche ici de faire grand bruit d'une note de M. Guizot déjà ancienne sur la situation de la Grèce. Cette note, traduite du français en allemand, de l'allemand en anglais, et retraduite de l'anglais en français, a contracté en route quelques non-sens sur lesquels on discute à perte de vue. C'est surtout l'affaire du parti *anglais*, lequel renferme tous les constitutionnels ardents ou plutôt tous ceux qui font semblant de l'être. Le fait est que l'ambassadeur anglais, sir Edmond Lyons, capitaine de vaisseau, d'un caractère brusque, en apparence peu diplomatique, et qui affecte d'avoir en toute occasion son franc parler, exploite avec un très-grand succès les passions quasi populaires, et prépare autant qu'il peut en ce pays une révolution à la mode d'Espagne. C'est pour cela que je ne voudrais voir, ni dans les notes du gouvernement français, ni dans les articles du *Journal des Débats*, ces propositions qui ne servent à rien dans ce moment, que la Grèce n'est pas mûre pour des institutions constitutionnelles, qu'il ne lui faut pour le moment qu'une demi-constitution. Le fait est que l'établissement constitutionnel ne peut

avoir lieu quant à présent ; tout le monde convient qu'on ne forcera pas la main au Roi. Les Anglais se moquent bien qu'on mette le Roi à la porte ; partout où règne l'anarchie, ils s'imaginent qu'il y a profit pour eux ; aussi ne se font-ils pas faute de remuer, autant que possible, les passions politiques, et en cela ils s'entendent merveilleusement avec le parti russe ou *napiste*, comme on l'appelle en ce pays. Notre idée de faire une espèce de constitution avec le conseil d'État est, à mon sens, très-malheureuse. Il n'y a rien à tirer d'une institution qui n'en est pas une, et qui n'a pas été autre chose jusqu'à ce jour qu'une retraite magnifique pour des hommes qu'on ne trouvait plus bons à rien.

Les Grecs, sur la question constitutionnelle, ont un grand avantage, c'est que cette question est réservée. L'omnipotence du Roi n'est qu'une dictature qui ne saurait prescrire les droits de la nation formellement reconnus. Il n'y a d'ailleurs aucun inconvénient à prolonger la situation actuelle, pourvu que l'administration soit active et fasse le bien du pays ; or, la première condition pour l'activité de l'administration, c'est qu'elle ait la confiance du Roi. Je pense donc que ce que notre gouvernement a de mieux à faire dans la circonstance difficile où il se trouve, c'est de réserver nettement la question constitutionnelle, et d'appuyer avec la même franchise une administration qu'on regarde ici comme française d'origine (bien qu'elle renferme plusieurs *napistes* avancés), et qui ne déplaît pas au Roi comme le ministère de Mavrocordato.

J'ai passé ici mon temps assez doucement, me plaignant seulement de n'avoir pas le loisir de faire tout ce que je voudrais. Le temps paraît s'être remis au beau : la chaleur est devenue très-supportable, et tout nous annonce que nous aurons une saison très-favorable pour notre tournée. J'ai été bien accueilli ici par plusieurs personnes et particulièrement par la famille Soutzo. Les soirées du jeudi et du dimanche sont très-agréables dans cette maison. M^{me} Hélène Soutzo, la fille aînée, est remarquablement belle; elle ressemble à des figures grecques du style éginétique; elle a l'air grave, calme et bon. M^{me} Zographos, qui a toujours des yeux superbes, des cheveux charmants, des manières très-gracieuses, a l'air d'un enfant malade. Nous avons un ciel magnifique, des horizons comme il n'en existe pas d'autres au monde, des monuments qui sont ce que le goût a jamais produit de plus parfait; mais je suis profondément triste, et je compte les jours pour revenir.

Delphes, le 29 septembre.

Mon journal, depuis que j'ai quitté Athènes, ne serait qu'une suite non interrompue des plus ennuyeuses tribulations. On nous avait conseillé la voie de mer pour abréger. Mais la mer est toujours infidèle et elle s'en est donné à cœur-joie de nous faire maudire sous toutes les formes ses caprices et son infidélité. Partis le 24 du Pirée, avant minuit, nous comptions être le lendemain matin, de bonne heure, à Calamaki, le port de Corinthe; mais,

en nous réveillant, nous nous sommes trouvés seulement par le travers de l'île d'Égine. Le vent était absolument contraire; après quelques efforts inutiles, nous vîmes nous mettre à l'abri derrière un îlot rocailleux, comme il y en a tant dans les mers de la Grèce. Nous avons trouvé là des pêcheurs qui nous ont vendu le poisson qu'ils venaient de prendre; nous avons fait faire une tente à terre, et nous y avons déjeuné. Nous avons compté qu'à l'après-midi, l'*embati*, qui souffle ordinairement à cette heure, nous porterait rapidement à notre destination; mais au lieu de l'*embati*, nous avons eu le calme plat, et le soir, le vent s'étant ranimé, ce n'est qu'après avoir été longtemps ballottés que nous sommes arrivés le matin du 26 à Calamaki, ayant mis trente-deux heures à accomplir un trajet qui n'en demande ordinairement que six.

La journée du 26 s'est passée à Corinthe. Ce lieu, que j'avais visité lors de mon premier voyage en Grèce, ne pouvait m'offrir qu'un seul intérêt, celui de la comparaison de son état présent avec le passé. Corinthe a moins profité qu'aucun autre endroit de ce pays, et huit cents maisons, assez proprement rebâties, ne suffisent pas pour couvrir la hideuse nudité des ruines laissées par la guerre. Nous avons retenu une autre barque pour Salona. Nous voulions partir dans la soirée et profiter du vent de la nuit; mais continuation du calme plat, lenteur pour l'expédition de l'ordre d'embarquement, et cette nuit, que nous aurions dû passer à nous reposer, employée à nous impatienter contre la fortune et le capitaine du port de Corinthe. Avant le jour, nous étions

pourtant installés dans notre nouveau bâtiment, attendant le vent favorable, et il s'est montré si peu docile à notre appel, que le soir, après avoir ramé, viré, tiré, employé enfin toutes les ressources de l'art nautique, nous nous trouvions en face de Sicyone, à quatre lieues de Corinthe. Pendant la nuit, une bourrasque nous a rendu le service de nous porter sur la côte opposée, au pied de l'Hélicon. Hier matin, nous étions à bout de nos forces et de notre patience. Quatre nuits passées à la belle étoile, sur le pont de navires mal tenus, nous avaient pénétrés d'humidité ; nous ressentions tous des effets assez fâcheux de ce régime. La cuisine ne contribuait pas à nous ranimer : le soir du 25 nous avons été à la ration d'eau. Dans ces conjonctures, nous avons dû renoncer à Salona, et nous fûmes trop heureux de trouver assez de vent pour aborder à Aspro Spiti, dans le golfe et au milieu des ruines encore très-visibles d'Anticyra. Pausanias à la main, j'ai reconnu les ruines du temple de Neptune, et l'emplacement de celui de Diane.

Le golfe d'Anticyra est un port naturel, presque entièrement fermé par des montagnes à peine accessibles et dont le versant intérieur est parsemé d'oliviers et assez bien cultivé. Là, après un déjeuner homérique, dans un khan misérable, nous avons pris des mulets et sommes montés à Delphes, d'abord, par une pente à pic de plus de douze cents pieds de haut, à laquelle on ne saurait donner un autre nom que celui d'échelle ; puis, en traversant une plaine où se trouve un beau vignoble, près du village de Delphina ; enfin, à la nuit close, mais par un clair de lune

admirable, nous avons commencé à nous enfoncer dans les gorges qui séparent le Cirphis du Parnasse, descendant d'abord presque à pic jusqu'au fond d'un immense ravin, remontant ensuite une pente un peu moins abrupte jusqu'au village de Kastri, qui recouvre aujourd'hui l'emplacement de Delphes. Avant d'entrer dans le village, nous nous sommes abreuvés, comme de bons pèlerins de l'antiquité, à la fontaine de Castalie. Il est vrai de dire que nous étions éreintés et que nous n'avions trouvé que de l'eau saumâtre à Anticyra. Notre excellent ami Jean de Witte, saisi d'un enthousiasme poétique, voulait, à toute force, se plonger dans la fontaine; nous avons eu bien de la peine à l'en empêcher.

Rien ne peut rendre la belle horreur du ravin de Delphes, surtout quand la lune en augmente encore l'effet extraordinaire, et quand l'ignorance de la mesure réelle des objets contribue à en exagérer la dimension. Du reste, il n'y a pas, dans le Valais ou dans les autres anfractuosités des Alpes, un village qui soit perché en l'air d'une manière aussi extravagante que la noble cité de Delphes. Ce matin, après une bonne nuit passée sur les planches d'une maison albanaise qui sert d'auberge à Kastri, nous nous sommes réveillés frais et dispos. Après une toilette dont nous avons grand besoin, et le café pris, je me suis disposé à aller braver les rayons d'Apollon Hélios (qui, il est vrai, n'est pas aujourd'hui extrêmement méchant), pour tâcher de comprendre, le livre à la main, comment tant d'objets, célèbres dans l'antiquité, pouvaient être contenus dans un si petit espace. La caravane

est saine et vaillante et trotte à merveille sur les mulets.

Vous vous amuseriez de la manière dont nous sommes équipés; de Witte est superbe avec des moustaches de cuirassier, une ceinture de *Troblous*, ses fidèles lunettes et un mouchoir blanc sous son chapeau de paille attaché avec des rubans noirs. Il s'est composé tout naturellement ce costume.

Lamia, le 4 octobre.

Je comptais continuer ma lettre comme je l'avais commencée, mais un accident est venu troubler mon voyage. Le 29 septembre, nous avons passé à Delphes une journée très-intéressante; le 30, nous avons cheminé sur les confins de la Phocide et de la Béotie; le lendemain matin, 1^{er} octobre, après avoir passé le mont *Thémis*, je suis tombé de mulet et me suis démis l'épaule droite. J'ai eu grand'peine à arriver jusqu'au village de Molo, sur le golfe de Lamia. De là, j'ai envoyé chercher à Lamia M. Dumont, médecin français, pour lequel j'avais une lettre de recommandation. Il a reconnu l'accident et pratiqué immédiatement l'opération, qui n'a pas été douloureuse. Hier je suis venu à Lamia, où j'espérais trouver une meilleure installation qu'à Molo; mais je me suis trompé. Le docteur voudrait me faire rester ici huit jours; mais j'ai fort envie de m'en aller à Athènes par mer. Dans tous les cas, je ne pourrai quitter cette dernière ville avant le 20. Du reste, je me porte à merveille; je n'ai pas eu un moment de fièvre, et ce qui vous prouve que l'accident

n'est pas des plus graves, c'est que je vous écris de cette même main où j'ai été blessé. Il faut de la patience; je me résigne et je vous prie instamment de croire que je vous ai dit la vérité entière; par conséquent, si à cette distance il vous arrivait quelque récit exagéré de mon accident, je vous conjure de vous en rapporter à ce que je vous écris moi-même du bras malade ¹.

Athènes, le 9 octobre.

J'ai une bien grande satisfaction à vous annoncer mon retour à Athènes sain et sauf et sans que j'aie ressenti aucune suite fâcheuse de mon accident.

Je vous écrivais de Lamia, le 4, sans pouvoir encore vous dire ce que je ferais. Le docteur me conseillait huit jours de repos à Lamia; mais quand je lui demandais s'il voyait un inconvénient grave à ce que je partisse immédiatement pour Athènes, il me répondit qu'il n'en voyait pas, pourvu que je fisse la route par mer. En conséquence, je partis le jour même pour Stylidi, qui est l'échelle de Lamia. Nous espérions nous embarquer dans la soirée, mais il fallut attendre au lendemain. Dans la matinée du 5, nous eûmes une forte pluie qui, heureusement, cessa à midi; le soir, à la chute du jour, le vent était propice

1. M. Mérimée, dans l'article qu'il a consacré à la mémoire de M. Lenormant (*Moniteur* du 1^{er} janvier 1860), parle en ces termes de l'accident de son compagnon de voyage :

« Ce défilé (des Thermopyles) faillit être fatal à M. Lenormant : il fit une chute de cheval et se démit l'épaule. Je n'ai jamais vu malade plus résigné, plus calme. Une seule chose le préoccupait : l'impossibilité de courir les montagnes. »

pour sortir des bas-fonds du golfe Méliaque, et nous en profitâmes. Nous avons trouvé à nous arranger avec un très-bon caïque, sur lequel j'étais commodément couché. Le lendemain, 6, à notre réveil, nous étions déjà engagés dans le canal qui sépare la Béotie de l'île d'Eubée, en face de Talandi, l'ancienne Opunte. Le vent fraîchit, et nous pûmes arriver à *Chalcis*, ou Négrepont, dans la soirée. Le 7, au matin, nous déjeunâmes chez notre agent consulaire, M. Thiesse ; mais le vent étant devenu tout à fait contraire, il fallut prendre le parti de gagner Athènes par terre. Nous partîmes à midi et nous en allâmes tout d'une traite coucher au delà d'Oropus, dans le village de Marcopoulo, où l'on a établi récemment une assez bonne auberge. M. Thiesse m'avait procuré un très-bon cheval et, ce qui était encore plus précieux, une selle et une bride. La position de Chalcis est très-extraordinaire : l'*Euripe*, ou détroit qui sépare en cet endroit l'île d'Eubée de la terre ferme, n'a pas plus de 40 mètres de large. La ville a encore l'aspect turc, et l'on y compte environ cinquante familles musulmanes qui sont restées pour vendre plus facilement leurs propriétés. Toutefois, ce mélange n'a pas l'air de devoir durer longtemps. Auprès de Chalcis est, entre les rochers, le port de l'Aulide, que nous avons contourné avec un vent violent, ce qui ne laissait pas que d'être assez singulier dans le lieu où le calme avait décidé Agamemnon à sacrifier sa fille, mais *c'était bien avant la Révolution*, et là nous avons traversé la plaine de Tanagra. Auprès de Scala d'Oropo, on voit une belle stèle funéraire et d'autres fragments antiques.

Marcopoulo est un village moderne dans la montagne. Hier, 8, nous avons quitté Marcopoulo à sept heures du matin, et, après une halte dans les bois auprès de Décélie, la patrie de Socrate, nous avons franchi le col qui sépare le Pentélique du Parnès, et découvert de loin les sommets d'Égine, le Pirée et l'Acropolis. Nous étions dans Athènes avant cinq heures.

Je savais, depuis Chalcis, que le bateau parti de Marseille le 21 n'était pas arrivé à temps à Malte, probablement à cause de l'équinoxe ; par conséquent, j'avais perdu toute espérance de trouver des lettres à Athènes. En arrivant ici, nous avons appris qu'on avait reçu des nouvelles de Paris jusqu'au 23 septembre par la voie anglaise ou autrichienne. Les mouvements de Clermont, la tentative sur le duc d'Aumale, étaient connus. Les lettres et journaux en retard n'arriveront ici que mardi 12, et j'avais mis dans mon plan de quitter Athènes pour Smyrne demain 10. Mais mon accident a dû changer mes projets ; d'ailleurs, je ne veux pas quitter Athènes avant d'avoir reçu de vos nouvelles, et je ne suis pas fâché de me donner quelques jours de réflexion et de repos. Je ne partirai donc que par le paquebot du 20, et je ne serai à Smyrne que le 22. Dans ce moment je ne suis pas encore assez libre de mes mouvements pour pouvoir accomplir la course que j'avais projetée dans l'Asie Mineure. Je me contenterai donc d'un très-court séjour à Smyrne, et je ne visiterai que les lieux les plus rapprochés de la ville, afin de repartir presque immédiatement pour Constantinople. Ampère et Mé-

rimée s'en vont demain, et nous nous donnerons rendez-vous à Smyrne le 22 : l'excellent de Witte me reste. J'utiliserai de mon mieux mon séjour à Athènes, et je ferai même une course en voiture à Thèbes, où je n'ai pu aller à cause de mon accident. Ce matin j'ai fait venir un chirurgien, qui m'a trouvé en très-bon état et m'a permis de me contenter d'une écharpe qui me tient le bras suspendu. J'ai un peu de peine à m'habiller et je suis même obligé de faire découdre la manche droite de mon habit; mais ce n'est là qu'un très-petit embarras, et j'espère dans une quinzaine de jours pouvoir me servir de mon bras aussi commodément que par le passé. Je puis dire maintenant que je me suis miraculeusement tiré d'une chute qui pouvait avoir les suites les plus graves. J'en remercie Dieu du fond de mon âme. Vos actions de grâces et celles de nos chers enfants lui seront encore plus agréables que les miennes. Je ne vous fais pas l'histoire de ce que j'ai éprouvé depuis le moment de cette chute : il va sans dire que j'ai eu des heures d'inquiétude et d'abattement; j'ai regretté souvent de voir ainsi m'échapper l'occasion, qui ne se représentera plus, d'étudier sur les lieux quelques questions intéressantes; toutefois je n'ai point perdu courage, et du moment que le bras a été remis, sachant qu'il n'y avait aucune fracture, j'ai eu bon espoir d'être bientôt hors d'embarras. Au milieu de ces petites tribulations, nous avons été merveilleusement favorisés par le temps. Le ciel est admirable à cette saison dans la Grèce. Le soleil est encore bien chaud pendant quelques heures de la journée, mais les

soirées sont délicieuses et le peu de pluie qui est tombée a suffi pour ramener la verdure. Le peu que j'ai vu des provinces m'a donné bon espoir pour l'avenir. De tous côtés on cultive, on rebâtit ; les méthodes de culture sont mauvaises ; les maisons qu'on fait sont en terre et en planches ; les paysans en sont encore à enfouir en terre l'argent qu'ils gagnent, au lieu de l'employer en améliorations sur leurs champs ; les terrains de l'État concédés à des particuliers ne l'ont été qu'à des conditions si onéreuses que l'on n'ose pas planter dessus. L'usure est terrible. Quand on ne prête qu'à un et demi pour cent par mois, c'est un gain considéré comme honnête et régulier. Mais, malgré tout cela, je n'ai point encore vu de pays qui eût fait de progrès comme celui-ci, et tout le monde s'accorde à dire que les changements qui se sont opérés depuis dix ans sans le gouvernement, et quelquefois malgré le gouvernement, sont immenses. J'ai vu à Chalcis M. de Mimont, Français, qui a acheté, dans le nord de l'île d'Eubée, une propriété de 400,000 francs. Il vante beaucoup la beauté du pays dans lequel cette propriété est située. La vallée du Sperchius, que j'ai vue, ne promet pas une moindre fertilité ; les plaines de la Béotie sont magnifiques. Je devais écrire à M. Guizot par ce courrier, mais il m'excusera à cause de mon accident.

Athènes, le 20 octobre 1841.

Je commence ici cette lettre que je ne fermerai qu'à Syra au moment où le paquebot partira pour la France,

afin de vous donner des nouvelles de la moitié de ma traversée jusqu'à Smyrne. Parlons d'abord de mon bras, sur lequel il faut que je vous rassure complètement. J'ai été beaucoup plus vite en voie de guérison que le docteur Dumont ne l'avait prévu. Aujourd'hui, à vingt jours de date de ma chute, je ne souffre presque plus et je ne ressens plus que de la faiblesse. Je ne porte plus mon bras en écharpe, je dois seulement veiller à n'en faire usage qu'avec beaucoup de précaution. Il y a eu avant-hier trois mois que je suis parti, et je sens que trois mois sont la juste mesure de ma persévérance actuelle : tout ce qui est au delà, en fait d'absence, m'ennuie et me pèse horriblement; mais je ne veux pas quitter une seconde fois l'Orient sans avoir vu les deux principales villes de la Turquie, Smyrne et Constantinople.

J'ai peu de choses à ajouter sur mon dernier séjour à Athènes. D'abord nous avons eu un très-beau temps, puis trois jours de pluie; l'automne est donc marqué même à Athènes. Aujourd'hui le beau temps recommence et nous promet une belle arrière-saison. Dans les premiers temps, je ne suis presque pas sorti à cause des précautions que réclamait mon bras, peu à peu je me suis enhardi jusqu'à une course à cheval au Pentélique qui m'a fort intéressé. J'avais pour compagnon le jeune Grégoire Soutzo qui s'occupe exclusivement de peinture et qui fait des aquarelles assez remarquables. Le pied du Pentélique est composé de petites collines couvertes de buissons et en partie boisées. Plus haut on trouve les carrières de marbre d'où sont sortis

tous les monuments d'Athènes, et qu'on a recommencé à exploiter dans ces derniers temps, pour décorer le palais du Roi et le bâtiment de l'Université. En gravissant de plus en plus la montagne, on rencontre d'autres carrières, toutes à ciel ouvert, abandonnées depuis les temps antiques. Des chênes épineux, des pins, des lianes ont pénétré ces surfaces aplanies par le ciseau des anciens, et produisent au milieu des éboulements les effets les plus pittoresques : du sommet du Pentélique on découvre dans toute son étendue la plaine de Marathon, ce qui m'a permis d'étudier l'ordre de la bataille, sans me rendre directement sur les lieux. Je puis donc dire que j'ai vu Marathon, car sur l'emplacement même il n'y a pas autre chose qu'un tumulus et la nature elle-même telle qu'elle existait au temps de Miltiade. En redescendant du Pentélique, nous nous sommes arrêtés au couvent qu'habite la duchesse de Plaisance : elle était malade et au lit, mais comme elle avait été prévenue de notre visite, elle nous avait fait préparer à déjeuner sous le porche de l'église. J'aurais mille choses plus extraordinaires les unes que les autres à vous raconter sur cette rivale d'Esther Stanhope, mais vraiment l'histoire des folies humaines n'est pas ce qui m'amuse le plus, et nous en causerons à mon retour. Le couvent que la duchesse partage avec cinq ou six moines gras et paresseux, en attendant qu'on ait achevé l'un des deux ou trois châteaux qu'elle fait construire en différents endroits de l'Attique, est dans une situation délicieuse, avec de beaux peupliers et une source magnifique, ce qui est ici la première de toutes les richesses.

Au pied du Pentélique sont aussi les villages d'Amarysia et de Kephissia, qui sont le Saint-Cloud et le Meudon des modernes Athéniens ; il y a de l'eau, des arbres, de la vue et une différence de cinq ou six degrés avec Athènes, pendant les grosses chaleurs : aussi tout le monde se réfugie-t-il dans ces villages. Quelques-uns néanmoins préfèrent l'air de la mer et s'établissent au Pirée. Pendant ces dix jours où j'ai vu beaucoup plus de monde, j'ai été frappé de la quantité de maisons élégantes et commodes qui ont été bâties à Athènes seulement depuis trois ou quatre ans. Si cette progression continue, Athènes deviendra une des villes de l'Europe où l'on sera le mieux logé. L'habitude qu'on a prise d'avoir chacun sa maison à soi, autant que possible, avec un jardin, contribue à rendre les intérieurs très-confortables. On est peu meublé sans doute, mais le climat ne s'arrange pas d'un ameublement épais. Quant à l'ensemble de la ville, à l'exception de deux rues qui sont à peu près bâties, on n'y comprend rien encore ; les maisons nouvelles sont serrées dans un espace peu considérable, à de grandes distances les unes des autres, et disposées suivant un plan général qui ne sera intelligible que quand la ville entière sera achevée. J'ai dîné jeudi chez le Roi ; je l'ai trouvé très-bienveillant, plus sensé que brillant. J'ai employé la journée de dimanche et celle de lundi à ranger ses médailles, qui ne sont pas encore très-nombreuses, mais parmi lesquelles on remarque cependant quelques jolies pièces. La Reine, que j'aurais beaucoup désiré voir, et qu'on dit belle et spirituelle, est en Allemagne. Il va

sans dire que j'ai revu et visité le temple de Thésée et l'Acropole; jusqu'au dernier moment, il faut s'attacher à ces débris de l'ancienne Athènes, qui sont l'inestimable trésor de la nouvelle. Je n'aime pas à penser que ce soir j'aurai perdu, peut-être pour jamais, de vue, les Propylées et le Parthénon; j'interroge ma mémoire pour savoir si elle conservera fidèlement ces précieuses images.

Les affaires politiques vont assez mal. Notre ministère, dit *français*, ne pourra pas se soutenir: il était venu pour obtenir plus de concessions du Roi que M. Mavrocordato; mais le Roi est trop entêté. Pendant ce temps, on ameute le conseil d'État contre Christidis; le parti anglais, énormément grossi par les mécontents du parti constitutionnel, fait un bruit à ne pas s'entendre, et la France passe généralement pour s'être retirée du terrain libéral, pour faire cause commune avec un ministère qui a abjuré tous ses principes en faveur de l'omnipotence royale. J'écris à M. Guizot: je suis convaincu qu'il ne lira pas mes lettres, où que, s'il les lit, elles lui feront l'effet d'un véritable rabâchage.

Syra, 21 octobre.

Nous voici à Syra, à bon port, après une nuit assez agitée. Les bateaux de Constantinople et d'Alexandrie nous ont prévenus; mais celui de Malte, qui doit nous porter à Smyrne, manque encore à l'appel. C'est, à ce qu'on croit, ce malheureux *Dante* qui, parti de Marseille le 21 septembre, est revenu sur ses pas et nous a privés

d'un courrier. Je tremble qu'il ne nous porte encore malheur aujourd'hui. Je vous dirai d'abord qu'au moment de mon départ le roi Othon m'a envoyé la croix d'officier de l'ordre du Sauveur. On a donné à ce brave de Witte la croix de chevalier. Il y a des démarches à faire pour obtenir l'autorisation de porter un ordre étranger; je vous prie de prendre des informations à ce sujet et de m'en écrire.

Je mets sous ce pli le compte des livres que j'ai achetés à Athènes pour la Bibliothèque, et que j'apporte avec moi. Je vous écris à bord du *Scamandre*, mais je ne fermerai ma lettre qu'à terre, et je l'espère quand *le Dante* sera arrivé.

Smyrne, le 14 octobre.

Ce que je craignais en terminant ma dernière lettre est arrivé. *Le Dante*, qui aurait dû paraître à Syra dans la matinée du 21, a tardé jusqu'au 22, quatre heures du matin. Il avait eu en route quelques petits accidents et des vents toujours contraires; vous vous imaginerez aisément comment j'ai passé cette journée d'attente. J'étais si démoralisé, que je n'ai pas eu le courage de descendre à terre. En attendant, j'ai lu *Eugénie Grandet*, que je ne connaissais que de réputation et dont la première partie m'a plu. Le 22, à midi, nous sommes partis de Syra par un abominable vent de nord-est, le plus défavorable que nous pussions rencontrer. J'ai eu tout le loisir de voir de loin Délos, qui compte parmi les *desiderata* de mes deux

voyages. A notre gauche, Tino nous montrait ses terres cultivées en gradins jusqu'au sommet de la montagne, et l'église de marbre qu'on y a récemment bâtie avec une grande magnificence. Il y a là une Vierge (*Panaya*) qui fait des miracles, et les Grecs y accourent en pèlerinage du fond de la Russie et de l'Orient. La nuit, le vent ayant tombé, nous avons fait un peu plus de chemin ; à la pointe du jour, nous étions en dehors du canal de Chio, mais le vent de nord-est ayant repris avec une nouvelle violence, nous avons eu toutes les peines du monde à toucher la pointe qui ferme le golfe de Smyrne du côté de l'ouest, et nous ne sommes arrivés à Smyrne qu'à deux heures et demie. J'ai trouvé ici le frère de Cadalvène qui remplit à Smyrne les mêmes fonctions que l'autre à Constantinople. L'antiquaire Borrell est venu me voir au moment de mon arrivée. J'ai reçu ici une lettre de Mérimée datée d'Éphèse. Ampère et lui se portent très-bien et semblent enchantés de leur excursion dans l'Asie Mineure. Ils partiront pour Constantinople par le bateau turc du 30 et ne quitteront cette dernière ville que par le bateau français du 17 novembre, après la fête du Béiram, laquelle tombe le 13. Quant à de Witte, il suit mon étoile avec une touchante fidélité. Je m'abstiens de penser à tout ce que j'ai perdu, en voyant accomplir à nos amis le voyage que j'avais projeté le premier ; je suis trop heureux d'avoir échappé aux suites d'un accident grave, et je renonce sans trop de peine au bien que je ne puis atteindre.

Mais parlons du petit bout d'Asie que j'ai sous les yeux. C'est tout à fait la molle Ionie : un ciel d'une excessive

douceur dans la saison avancée où nous sommes; un golfe comparable à ceux de Naples et de Palerme, d'admirables montagnes, des plaines couvertes de jardins, une grande ville disposée en amphithéâtre et entourée de ces magnifiques bois de cyprès sous lesquels sont les cimetières turcs. Dans l'intérieur, une suite de ruelles sombres et malpropres, des maisons sans physionomie, quand on a vu l'Orient arabe, une absence complète de monuments antiques ou modernes, et seulement quelques vestiges de la ville grecque sur l'Acropolis autour des ruines d'un château du moyen âge. De ce sommet, la vue est d'une splendide variété, soit qu'on tourne les yeux vers la mer, soit qu'on les reporte sur le Sipyle au pied duquel on montre le tombeau de Tantale, ou sur les riantes campagnes que peuplent les villages favoris des Européens, Bournaba et Bouscha. Au milieu de ce spectacle, on s'imagine que la vue doit être fort attristée par les traces de l'incendie qui a détruit cet été un grand tiers de la ville de Smyrne; et, en effet, les traces du feu dessinent comme une grande écharpe à travers la ville. Mais quand il s'agit d'une cité turque, les parties soi-disant en bon état ont si mauvaise mine, que c'est à peine si l'on distingue les ruines produites par l'incendie, des décombres qu'accumule l'incurie des Ottomans. Déjà d'ailleurs on a rebâti une bonne portion de la ville avec autant de promptitude qu'elle avait été détruite. Dans cette reconstruction, point d'alignements, point de précautions pour l'avenir, de misérables baraques en bois remplaçant les baraques incendiées. Quant à ce qui n'est point encore

recouvert, les pans de mur à demi consumés, avec leur enduit de diverses couleurs et particulièrement de peinture rouge, rappellent presque Pompéi. Il y a des moments où l'on se croirait au coin d'une des rues de la cité détruite par le Vésuve. Ce qui produit le plus d'impression, c'est l'incendie des arbres. Une quantité de cyprès séculaires ont brûlé comme des torches de résine. Deux magnifiques platanes, qui, dans la ville haute, formaient un abri délicieux, ressemblent aujourd'hui à des fumérons gigantesques ; l'un est resté debout, l'autre est déjà scié et renversé. Les Ottomans, qui vivent sur ces ruines, paraissent aussi délabrés que la ville qu'ils habitent ; ce ne sont déjà plus les Turcs que j'ai vus il y a douze ans. Mal vêtus, l'air morne et découragé, affublés en partie de ces prétendus costumes européens qui en font d'étonnantes caricatures, on sent que même en Asie ces hommes ne croient plus en eux-mêmes, et que pour eux les Dieux sont déjà partis. Du reste, ce sont des gens merveilleux pour prendre philosophiquement un grand désastre. En pendant avec ce tableau de Léopold Robert, représentant une femme italienne qui pleure sur les ruines de sa maison détruite par un tremblement de terre, j'aurais voulu peindre un vieux Turc que j'ai vu ce matin installé sur des gravats à demi consumés, et vendant des clous rouillés arrachés aux pans des murailles éboulées. L'eau, qui a manqué pour éteindre l'incendie, coule maintenant de toutes parts sur les ruines. Une quantité de conduits d'aqueducs ont été rompus par le fléau dévastateur. Dieu sait quand on s'occupera à les réparer ! L'incendie a sévi

principalement sur le quartier turc et sur le quartier juif ; il a détruit un beaucoup plus petit nombre de maisons dans le quartier grec et le quartier arménien. Le quartier franc, situé près de la mer, a pu être sauvé. On a donné asile aux familles les plus pauvres dans le Lazaret franc, où j'en ai vu encore ce matin un certain nombre. Le feu du côté du château a tout détruit et ne s'est arrêté que là où il n'a plus trouvé d'aliment. Ici le sang est magnifique chez les Grecs, et beaucoup plus beau qu'en Europe. Si l'on veut chercher quelque part à Smyrne l'apparence de la prospérité et de la confiance, c'est chez les Grecs qu'on la trouvera. De l'aveu de tout le monde, leurs progrès sont immenses, et l'on voit en eux des gens qui sentent que l'avenir leur appartient. Je n'avais aucune idée de cette révolution accomplie sous les yeux mêmes et à la barbe des Turcs ; elle m'a beaucoup frappé. C'en est donc fait de la ville musulmane. Avant qu'une génération ne soit écoulée, j'en suis convaincu, rien ne pourra empêcher Smyrne d'être transformée en une ville chrétienne avec des rues larges et des réverbères. L'humanité y gagnera, sans doute ; le pittoresque y perdra. Si les choses se passent ici comme dans le royaume de Grèce, le premier mouvement de la population affranchie sera de profaner les cimetières turcs et de faire du bois dans ces magnifiques cyprès ; alors, et surtout quand on aura des routes carrossables, que deviendra le *pont des caravanes* ? c'est encore là, au milieu de la décadence musulmane, un point de vue digne des *Mille et une Nuits*. Assis dans le kiosque voisin du pont, au-dessus du petit fleuve qui

n'est pas le Mélès, mais qu'on ne demande pas mieux que d'appeler ainsi en l'honneur d'Homère, on voit défiler sur ce pont les longues files de chameaux avec leurs bâts bariolés, et ce mouvement perpétuel contraste avec le silence qui règne au delà du fleuve, sous les cyprès, au milieu de ces pierres sépulcrales de toutes formes que les siècles y ont accumulées.

Voici ma promenade d'aujourd'hui : M. de Nerciat, premier interprète du consulat de France, s'est mis en quête de me faire voir demain un prétendu monument égyptien sculpté sur le rocher dans les environs de Smyrne. Je ne sais pas s'il a réussi à me trouver le guide dont j'ai besoin pour cette excursion ; si je fais cette promenade, je vous en rendrai compte avant de fermer ma lettre.

Le 27 octobre.

Nous sommes revenus hier fort satisfaits de notre course, nous nous pressions un peu dans la crainte que le paquebot autrichien arrivé le matin ne dût repartir le soir ; mais dans cette saison on ne peut plus compter sur rien de régulier. Ce matin embrassant de ma fenêtre tout l'ensemble du port, je n'y distingue pas un autre bâtiment à vapeur que *l'Achéron*, qui fait partie de la division de l'amiral Lasuse. Il est donc encore douteux que nous partions pour Constantinople dans la journée. Il faut bien se faire à ces retards. Nous voulions partir avant-hier de grand matin, mais ce n'est que ce jour-là

que M. de Nerciat put trouver le guide qui connaissait le monument égyptien, et le temps que demandèrent les préparatifs fit que nous ne pûmes partir qu'à huit heures et demie ; il faisait chaud : le vent soufflait du sud-est, et nous étions menacés de pluie. Heureusement nous en avons été quittes pour la peur. Après midi le ciel s'est éclairci, le reste de la journée et la soirée ont été superbes. Nous devons d'abord nous arrêter au village de Nymphio, à six heures de Smyrne. Mais ces heures ne sont pas comptées à la manière de nos paysans évaluant des lieues ; ce sont des heures de caravane, et à cheval on a bien vite regagné sur ce calcul. En quatre heures et demie nous étions à Nymphio. Depuis ma chute, je ne suis pas un très-bon cavalier ; on m'avait donné un très-bon cheval qui n'était pas sorti depuis trois jours, et qui à chaque moment partait au galop. Je n'avais guère le temps de songer au paysage ; mais à la troisième heure il s'était déjà calmé, et le pays que nous traversions était vraiment un des plus beaux de l'univers. Les montagnes y sont aussi belles que dans la Grèce européenne et la végétation d'une richesse à faire envie aux environs de Naples. On traverse la plaine par un assez bon chemin, pour un chemin turc, laissant à droite et à gauche des villages noyés dans les arbres. Nous foulions presque toujours un sol admirable, mais plus des trois quarts inculte ; il n'y a pas de bras pour cultiver cette terre de bénédiction, point de courage pour l'ouvrir, nulle part l'homme n'a ainsi méprisé les dons de Dieu. La plaine de Smyrne se termine par un col peu élevé que l'on tra-

verse pendant à peu près une heure ; au milieu de ce passage est un vallon creux dont le fond est occupé par un admirable cimetière turc ombragé par des cyprès et des mélèzes. Le rossignol y chantait comme au printemps. Ce passage n'est pas très-commode, quand on y rencontre, comme nous l'avons fait à l'aller et au retour, quelque grande caravane. Mon cheval s'effrayait des chameaux, véritablement gigantesques, quand on se trouve côte à côte avec eux, et j'avais peur d'être accroché par la saillie de leurs charges. Comme le défilé de la caravane est d'à peu près deux cents bêtes, à moins qu'on ne trouve quelque sentier de côté pour échapper à sa rencontre, on a à rendre grâces à Dieu deux cents fois de n'être pas jeté par terre. Le col que je viens de décrire sépare la plaine de Smyrne d'une plaine plus belle encore s'il est possible, et dans laquelle sont les grands villages de Nymphio et de Cassovo. Le premier est celui qu'on rencontre d'abord ; il est situé sur la droite en venant de Smyrne, au pied d'une montagne boisée qui le fournit d'une grande abondance d'eau. Ce village est habité principalement par des Grecs, et je ne doute pas que son nom, qui est antique, ne provienne de quelque *nymphée* qu'on avait bâtie sur une des sources importantes. J'ai trouvé beaucoup de matériaux antiques et une inscription grecque autour et au-dessus de la plus belle fontaine. Une petite mosquée, aujourd'hui abandonnée, remplace l'édifice païen : malheureusement l'inscription est indéchiffrable, et je n'ai pu en arracher que quelques mots. Au-dessus de Nymphio est une Acropole avec des murailles en partie hel-

léniques, et dans le bas un grand château byzantin avec des alternances de pierre et de brique d'un effet très-pittoresque. On ne peut se faire une idée de la beauté de ce village à cause du mélange des arbres et des eaux. Les platanes et les chênes verts y sont d'une proportion énorme : en allant vers les sources, il y a un cimetière turc ombragé par ces chênes verts qui produit un inconcevable effet. Je vous parle toujours de cimetières : c'est qu'en effet il n'y a rien de plus frappant dans les habitudes musulmanes. La sépulture des villageois où l'on remplace les marbres peints, dorés et enjolivés par des pierres brutes ou des tronçons de colonnes antiques, a la même dignité que celle des riches; les arbres qui la recouvrent sont aussi majestueux : ce qu'on peut imaginer des voies sépulcrales, à l'approche des villes antiques, s'est conservé en partie et s'est peut-être embelli sous un certain rapport chez les musulmans. On me dira que ces *champs de repos* sentent un peu leur paganisme. Je ne sais pas pourquoi nous ne rendrions pas nos *terres consacrées* aussi doucement mélancoliques par le charme des sources et des ombrages; nous avançons il y a quelque temps dans cette voie, mais nos caveaux de famille, avec leurs gueules de four, nous en éloignent : de façon que nous n'avons pour nos sépultures le sentiment ni poétique ni chrétien. — Nous nous étions arrêtés à Nymphio, dans la maison du kodja-bachi, ou collecteur grec, maison extrêmement propre et ragoûtante où nous avons déjeuné de nos provisions. Nous repartîmes ensuite, et après avoir côtoyé quelque temps le pied de la montagne,

nous nous engageâmes peu à peu dans une vallée latérale qui nous conduisit à une gorge extrêmement étroite, qu'on nomme Karabéli. Au bout de deux ou trois cents pas dans ce défilé, notre guide nous arrêta et nous montra sur une des surfaces du rocher le bas-relief déjà dessiné par Texier, et signalé par lui comme un monument égyptien. De loin je ne distinguais pas grand'chose, mais en grimpant dans les broussailles, par une route à peine praticable pour les chèvres, j'arrivai enfin au niveau du monument et je reconnus à ma grande satisfaction une stèle représentant un roi égyptien debout, tenant une longue lance et accompagné d'une courte inscription hiéroglyphique. Je pris la mesure exacte de ce monument, j'en fis un dessin tel quel, qui a au moins le mérite de la sincérité, et je m'attachai surtout à relever ce qu'on peut apercevoir encore des hiéroglyphes. Après confrontation avec le texte d'Hérodote, nul doute que je n'aie eu sous les yeux le monument égyptien des conquêtes de Sésostris, que cet historien décrit sur la route de Sardes à Smyrne. Il y a quelques légères inexactitudes dans la description d'Hérodote, mais elles tiennent à ce que l'historien décrivant à la fois divers monuments de la même nature situés en différents pays, a pu parfaitement les confondre dans leurs particularités les uns avec les autres. Je regarde donc cette course comme très-importante et très-fructueuse pour moi, et la beauté de ce résultat unique me console presque de tout ce que j'ai perdu en renonçant au voyage de l'Asie Mineure.

Le soleil commençait déjà sensiblement à baisser, nous

sommes donc revenus rapidement à Nymphio après cette exploration; nous y avons trouvé un excellent souper et un bon lit. Hier matin nous avons repris à sept heures et demie la route de Smyrne : la vue était peut-être encore plus belle au retour qu'à l'aller. Le golfe de Smyrne, vu des hauteurs qui séparent les deux plaines, est d'un prodigieux effet. Un bois de grenadiers qu'on traverse à quelque distance, couverts de leurs fruits mûrs dans cette saison, était pour moi une délicieuse nouveauté. Ce que j'ai entrevu de l'Ionie me persuade qu'Hérodote avait raison quand il dit que nulle contrée au monde n'a été plus favorisée de la nature; il y a un charme extrême dans les transitions presque insensibles par lesquelles on passe de la nature méridionale dans les plaines à celle du nord sur les hauteurs : dans certains endroits ces deux natures se touchent et tendent à se confondre : ainsi, dans le défilé de *Tarabéli*, précisément à l'endroit de la stèle égyptienne, une guirlande de vigne sauvage se balançait au-dessous d'un sapin.

A Smyrne, j'ai trouvé Ampère et Mérimée revenus de leur voyage, ou plutôt je ne les ai pas trouvés, car ils étaient partis pour visiter le tombeau de *Tantale*, à peu de distance de la ville. Nous ne les avons vus que le soir : ils paraissent enchantés de leur course et surtout des beautés naturelles des pays qu'ils ont parcourus; je n'ai pas de peine à les en croire sur ce point. Ils ont vu Éphèse, Magnésie du Méandre, Sardes et Tyrée, grande ville moderne située sur l'emplacement de Caystrus. Mérimée a rapporté quelques inscriptions et quelques dessins.

Tous deux repartent avec nous ce soir pour Constantinople, s'il plaît à Dieu que nous partions. Hier, avant le retour de ces messieurs, j'ai vu la collection de Borrell, dans laquelle se trouvent plusieurs pièces du plus haut intérêt : j'en rapporte les empreintes. Vous savez que Borrell forme des collections de médailles qu'il vend successivement soit à l'Angleterre soit à la France : c'est, du reste, un homme instruit et un véritable connaisseur.

Cette nuit il est tombé une assez forte pluie, et ce matin le temps est très-couvert ; mais l'air est toujours d'une douceur admirable : c'est vraiment la terre privilégiée. Nous sommes en plein Ramazan ; le quartier turc est éclairé toute la nuit ; les minarets sont illuminés, les cafés pleins, les marchands de comestibles et de pâtisseries surtout en fonctions : mais il ne reste que des souvenirs de l'ancienne magnificence orientale. La population musulmane est ici d'une misère à faire peur. Hier au soir nous avons été dans un café turc voir les ombres chinoises égyptiennes. Il y a, dans ces représentations, certaines réminiscences aristophanesques qui paraîtraient chez nous très-extraordinaires. Turcs et Grecs rient à gorge déployée : à la porte est un derviche qui fait la recette avec un air bénin à mourir de rire. L'Orient noble a disparu ; il ne reste plus que l'Orient ridicule si bien saisi par Decamps.

Puisque François fait tant de progrès dans l'écriture, il pourra bien lire lui-même que je l'embrasse de toute mon âme.

Galata (Constantinople), le 6 novembre 1844.

J'ignore quel sera le sort de cette lettre, si elle me précède en France, ou si je serai arrivé avant elle. Dans tous les cas, je m'arrange de manière à ce que vous ne restiez pas un courrier sans nouvelles. Je veux aussi, avant de quitter ce pays, consigner quelques *impressions* qui pourraient s'affaiblir si j'avais entre Constantinople et moi toute la distance de la Méditerranée.

Le jour où je fermais ma dernière lettre, j'ignorais encore quand pourrait arriver le paquebot qui devait nous mener à Constantinople. Ce n'est en effet que le lendemain qu'il a paru. La veille, qui était le 27 octobre, j'ai fait l'acquisition très-importante d'un tapis pour notre salon. Il est d'une bonne grandeur et d'un dessin charmant. Cette journée s'est terminée par une nouvelle course dans la partie supérieure de la ville, où j'ai reconnu les ruines majestueuses d'une basilique romaine, et déterminé, je crois, d'une manière peu contestable, l'emplacement de l'Agora.

Les murs de la seconde Smyrne, celle d'Alexandre, sont encore bien conservés en certains endroits. Je ne sache pas qu'aucun voyageur en ait parlé. En général, il faut dire que cette ville, visitée par tant de voyageurs, a été très-mal explorée sous le rapport des antiquités. J'en ai eu la preuve par la course que je fis dans la matinée du 28; on m'avait montré de loin, à l'autre extrémité du golfe, et sur les flancs d'une montagne pelée, un *tumulus* décoré du nom de tombeau de Tantale. Un

temple de Cybèle, le trône de Pélops, signalés aussi par Pausanias, devaient se trouver au même endroit. Ampère et Mérimée avaient fait cette promenade avant moi, et ils avaient excité ma curiosité en me parlant d'un *tumulus* entouré d'un mur cyclopéen et au centre duquel se trouvait une chambre sépulcrale dont la voûte se terminait en ogive. Le matin donc du jeudi, ils consentirent à nous montrer le chemin. Montés tous quatre dans une barque, nous passâmes rapidement devant la ville, et, nous dirigeant vers le nord, nous arrivâmes auprès d'une ancienne crique, aujourd'hui comblée par les atterrissements progressifs de la vallée.

Laissant d'abord de côté les objets les plus rapprochés de nous, nous montâmes vers le *tumulus*, que je trouvai aussi curieux que Mérimée me l'avait annoncé. Mais ce *tumulus* n'est point seul. En peu de temps nous en comptâmes seize de diverses grandeurs, et il paraît qu'il y en a davantage. Un aussi grand nombre de tombeaux devaient indiquer le voisinage d'une ville. Guidé par cette pensée, je redescendis sur une colline qui avoisine l'endroit où nous avons abordé, et là nous découvrîmes, avec une véritable satisfaction, les vestiges d'un mur polygonal qui entourait le sommet aplani de cette colline. Auprès de là, toujours dans le même système de construction, était l'enceinte en carré long d'un *hiéron*, ou temple à ciel ouvert, au centre duquel on distinguait les traces du sanctuaire. Tout cela me donna la conviction que nous nous trouvions sur l'emplacement de la Smyrne éolique, détruite par les Lydiens

dans le vi^e siècle avant notre ère, et qui ne fut relevée que bien des siècles plus tard, à plus de deux lieues de distance, et dans une situation beaucoup plus favorable au commerce, par Alexandre le Grand. Je me croyais seul propriétaire de ma découverte ; mais, en revenant en ville, j'appris de Borrell que Fauvel, l'ancien consul de France à Athènes, mort il y a quelques années à Smyrne, avait eu la même opinion, adoptée par lui, Borrell. Plus tard encore, j'ai retrouvé ma Smyrne éolique dans le voyage de M. de Prokesch. Comment se fait-il pourtant, après cela, que l'intérêt de ces belles ruines soit complètement étranger à la Smyrne moderne ?

A quatre heures de l'après-midi, nous partîmes enfin par un temps très-favorable. La nuit m'empêcha de voir l'île et la ville de Mételin où l'on relâcha quelques instants. Au point du jour, nous avions à notre gauche les îles de Ténédos et de Lemnos ; à droite, le mont Ida et la plaine de Troie. Nous approchâmes de ces lieux célèbres : Ténédos ne nous montra que des montagnes absolument nues, et sa ville, lieu d'exil des hommes politiques de Constantinople depuis qu'on ne coupe plus les têtes, tristement enchâssée entre ses âpres collines. Sur la côte de Troie, dont nous étions un peu éloignés, je pus compter les *tumulus* auxquels on a donné les noms d'Achille, d'Ajax, d'Hector, et me faire une idée approximative du terrain homérique. Peut-être est-ce ainsi, dans cette perspective incertaine, qu'il faut voir cette terre dont les *ruines mêmes ont péri*, et sur lesquelles les anciens eux-mêmes se disputaient sans pouvoir arriver à la vérité. — C'est au

moins ce que je me disais pour me consoler de ne pouvoir aborder aux Dardanelles. Après avoir doublé le cap Sigée, on se trouve engagé dans l'Hellespont.

La côte de la Chersonèse de Thrace est horriblement triste ; celle d'Asie est moins sévère et plus variée. Après quelques minutes de relâche sur la côte asiatique, au pied du château des Dardanelles, nous dépassâmes bientôt les emplacements de Sestos et d'Abydos, et puis laissant à droite, dans la plus riante situation, le village qui remplace Lampsaque, nous arrivâmes presque à la chute du jour jusqu'à Gallipoli, dont les maisons peintes entremêlées d'arbres s'étendent en forme de croissant le long d'un promontoire et embrassent un château byzantin dont les murailles blanches sont coupées de distance en distance par des lits de briques. Il faisait, à l'entrée de la Propontide, un vent du nord qui nous secouait horriblement et ralentissait notre marche. Aussi, le 30, au point du jour, étions-nous encore assez éloignés de Constantinople. Nous voyions pourtant se rapprocher de plus en plus la côte d'Europe : on nous montrait l'emplacement de Rodosto (Bisanthe). Nous distinguions, sur notre droite, les sommets de l'Olympe de Bithynie et les îles des Princes. Enfin, cette côte basse et nue de la Thrace se couvrit tout à coup d'édifices imposants par leur grandeur, et qui produisent un certain effet avant qu'on se soit aperçu de la mesquinerie de leur construction. Peu après c'étaient les *Sept tours*, et, à neuf heures, nous étions sous les murs de Constantinople.

Vous savez ce qui arrive toujours pour un lieu qu'on

célèbre outre mesure. Au premier moment, nous ne faisons attention qu'à ce qui manque à cette situation si vantée, la hauteur des montagnes, la pureté des lignes de l'architecture. D'ailleurs on est trompé en approchant de Constantinople ; depuis les *Sept tours* jusqu'au port, on voit se développer une ville immense, on croit presque que c'est là tout, et l'on n'a sous les yeux qu'un quartier à peu près abandonné : en approchant de la pointe du sérail, l'impression change, et, au moment où l'on mouille en avant du port, entre Constantinople, dominée par ses gigantesques mosquées, de l'autre Galata avec sa grande tour au sommet, Péra, au delà des murs crénelés de Galata, Scutari sur la côte d'Asie, la forêt de mâts dans le port, les caïques si légers qui se croisent en tous sens, une Babylone comme Londres, un paysage comme ceux de la Suisse, il est impossible de ne pas être saisi d'un éblouissement. On commence par le désenchantement, on finit par le trouble le plus complet de l'intelligence. Fort mal remis de cette première confusion, j'ai gravi les rues tortueuses et en escalier de Galata, et, après avoir passé sous les murs de briques de l'ancien hôtel de ville des Génois, j'ai trouvé chez M. de Cadalvène un gîte très-amical, mais un peu sombre. En général on est ainsi logé dans les quartiers francs, et d'ordinaire, si l'on cherche de la vue, on s'établit dans les cimetières.

Vers le milieu du jour, nous partîmes sous la conduite de notre hôte, et, traversant le pont de bateaux que le sultan Mahmoud a fait construire à l'extrémité du port,

nous gravâmes les rues de Constantinople, qu'au premier abord je trouvai moins laides qu'on ne m'avait dit; mais depuis j'en suis bien revenu. La place du vieux sérail, la rue qui conduit à la mosquée du sultan Bayazid, les boutiques de cette rue toutes remplies de femmes dont les yeux brillent comme des escarboucles à travers leurs voiles blancs, les formes singulières des voitures traînées par des chevaux ou des bœufs, excitèrent d'abord notre attention. La mosquée de Bayazid est couverte d'une myriade de pigeons. Le portique carré qui la précède est planté d'arbres immenses, et soutenu par des colonnes magnifiques. Sous les galeries de ce portique s'étale une espèce de bazar ou de foire qui dure pendant tout le Ramazan; on y vend de vieilles porcelaines de Saxe, des livres, des pipes et du tabac. De là, on n'a que quelques pas à faire pour se trouver sur la place de l'Hippodrome, avec Sainte-Sophie à sa gauche; devant soi, les six minarets de la mosquée du sultan Achmet, se détachant du milieu des plus beaux platanes. Au milieu de la place, et dans la ligne de l'ancienne Spina, est l'obélisque dressé par Théodose : les bas-reliefs du piédestal sont d'un beau caractère, et très-supérieurs, sous le rapport de la sculpture, à ce que j'en aurais imaginé. L'obélisque lui-même n'est qu'un beau fragment dont la partie inférieure manque. Il n'y a qu'une colonne de magnifiques hiéroglyphes sur chaque face : j'en ai pris la copie exacte que Champollion n'a jamais possédée. Pendant ce temps-là, mes compagnons regardaient les débris assez peu intéressants des serpents de Delphes mutilés,

dit-on, par Mahomet II. J'avais donc déjà une idée de Constantinople, et si j'eusse vu ce jour-là Sainte-Sophie, j'aurais pu presque partir sans regrets.

Le lendemain 30, qui était dimanche, nous dirigeâmes nos promenades vers l'extérieur. A droite et à gauche de Péra sont le petit et le grand champ des Morts ; ce sont là les plus belles ou plutôt les seules promenades de Constantinople. Sans les majestueux cyprès qui les couvrent, les approches de la ville seraient nues comme la main. On traverse les innombrables multitudes de cimetières turcs ; on arrive à celui des Francs et des Arméniens : sur les tombes de ces derniers, on peut apprendre l'histoire de chacun : les défunts sont distingués par la marque de leur profession, sculptée sur la pierre ; on indique aussi très-naïvement le genre de mort ; quand il a été violent, les pendus sont représentés à la potence, les décapités ont la tête sous le bras comme quelques personnes portent leur chapeau. Le supplice, en effet, n'a rien ici de déshonorant.

Au revers du cimetière arménien, on trouve un café d'où l'on embrasse la pointe du sérail, le Bosphore, Scutari et la côte d'Asie. Ce point de vue merveilleux se varie de cent manières différentes, jusqu'à ce qu'on ait atteint le voisinage de la mer, près de Top-Hana.

Quoique la vue soit ici partout fort étendue, pourtant comme il est rare qu'un objet excite exclusivement l'attention, et comme, le cas échéant, l'objet qui vous a d'abord frappé perd toujours à l'analyse, le mot de beauté n'est point précisément celui qui doit s'appliquer

au paysage de Constantinople; mais quand la lumière colore convenablement ces fourmilières d'habitations, interrompues par les minarets et les arbres, les épithètes de *joli*, de *gracieux*, de *ravissant*, sont à chaque instant sur vos lèvres. Le Bosphore, même soulevé par le vent, ne vous apparaît que comme un grand fleuve: la nature, prise en détail, est beaucoup plus voisine de celle des environs de Lyon que de celle de Naples.

Le 1^{er} novembre, nous avons profité d'un firman pour visiter les principales mosquées. Celle du sultan Soliman est ornée des plus belles colonnes du monde; l'intérieur, imité de Sainte-Sophie, en est harmonieux et d'un bel effet; *Sultan-Achmet*, soutenu à l'intérieur par quatre gros piliers et éclairé comme la salle Musard, n'est, malgré sa dimension, qu'une misérable bâtisse.

Quant à Sainte-Sophie, l'effet, pour moi, en a été inexprimable. Malgré les infâmes badigeonnages dont les Turcs ont couvert les murs de la coupole, l'église de Justinien brille encore d'une souveraine beauté. On pressent déjà le moment où les voiles de plâtre qui cachent les mosaïques tomberont, où l'autel se relèvera, où le peuple chrétien chantera de nouveau *hosanna* dans Sainte-Sophie reconquise. En attendant, nous sommes arrivés à l'heure de la prière; Sainte-Sophie n'étant pas précisément orientée dans la direction de la mosquée, on a pratiqué, à droite de la grande abside, une niche pareille à celle qu'on trouve dans toutes les mosquées, et les tapis qui recouvrent le beau pavé de l'église sont disposés obliquement à la direction de la nef, ce qui intro-

duit une apparence d'irrégularité dans un des édifices les plus réguliers. Presque tout l'édifice était rempli ; ne pouvant pas avancer sans troubler la prière des musulmans, nous sommes montés dans les galeries supérieures, et, du milieu de ces galeries, nous avons pu mieux embrasser l'ensemble du monument. Le jour était sombre ; la lumière, pénétrant par mille ouvertures dans toutes les directions à la fois, produisait des effets de diffusion véritablement magiques. Les musulmans, à genoux ou accroupis, étaient comme des points répandus sur les lignes parallèles des tapis. Des milliers de fils attachés au sommet de l'édifice portaient des lampes de toutes formes : les colonnes de toutes couleurs et de toutes matières, surmontées de chapiteaux d'une forme bizarre et dont aucun dessin n'a encore donné une idée exacte ; les murs revêtus aussi des marbres les plus variés, toutes ces richesses encore éclatantes révélaient à l'esprit ce qu'avait dû être l'aspect du monument, quand les mosaïques des voûtes avec leur fond d'or complétaient la richesse de la décoration. De ces mosaïques on ne voit que quatre chérubins gigantesques aux quatre coins de la coupole ; ils semblent se voiler la face en présence des profanations musulmanes. — Ce jour-là, le temps s'est tout à fait gâté ; la pluie a cessé le lendemain, mais le vent et le froid nous sont restés. Ce n'est plus le climat de Smyrne, et je crois qu'à Paris nous n'aurions pas pis. Nous en avons fait une expérience désagréable ; le mardi nous avons projeté d'aller à Thérapia rendre visite à M. de Pontois, notre ambassadeur. Après un commencement de voyage très-heureux, le

vent, qui devenait de plus en plus violent, et la mer, trop forte pour notre frêle embarcation, nous ont empêchés d'aller plus loin que la moitié du chemin. Nous pensions achever à pied le reste de notre course ; mais nous avons craint d'être pris par la nuit, et, après mûre délibération, nous sommes revenus sur nos pas. Notre caïque, que nous espérions retrouver au lieu où nous l'avions laissé, était bravement parti sans nous pour Constantinople ; force a donc été de nous acheminer pédestrement, et avec des intervalles de pluie, à travers les villages dont est semé le rivage d'Europe. A une lieue de Péra, nous avons trouvé un joli caïque, conduit par deux jeunes Grecs, gais comme des pinçons, qui nous ont ramenés en vingt minutes. Cette malencontreuse promenade a pourtant servi à nous donner une idée des rivages du Bosphore, qui valent leur réputation, surtout si on se maintient dans les termes que j'appliquais tout à l'heure à la vue de Constantinople.

Le mercredi 3 a été une journée mortelle à ma bourse ; je me suis ruiné dans les bazars, mais comme j'ai fait d'excellentes acquisitions, j'espère que je serai pardonné. Avant-hier mes compagnons de voyage et moi nous avons pris des chevaux pour nous rendre aux *Sept tours* et de là suivre les murs à l'ouest de la ville jusqu'à l'extrémité du port. C'est une merveilleusement belle promenade. Il y a trois enceintes de murs entre lesquelles sont des tours tantôt octogones, tantôt rondes, tantôt carrées, entremelées d'arbres et de verdure : les unes démantelées, les autres écroulées, décorées d'inscriptions de marbre ou de briques en relief qui indiquent les noms des empe-

reurs grecs par qui elles furent élevées ou réparées. A gauche s'étendent presque à l'infini ces admirables cimetières avec leurs innombrables cyprès. Quand on ne regarde pas de ce côté on se croirait à Rome suivant les murs d'Honorius. S'approche-t-on de l'extrémité, on trouve le terrain qui s'abaisse rapidement vers le faubourg d'Ayoub : ici les tours, qui dessinent en s'abaissant les sinuosités de la colline, s'allient délicieusement avec les humbles demeures qu'elles dominant. Si l'on peut reprocher à la promenade des murs quelque monotonie, ce dernier point de vue ranime l'attention et charme les yeux. Nous aurions pu ce jour-là terminer notre course par les *Eaux douces* qui sont en face du port, après le faubourg d'Ayoub ; mais nos conducteurs turcs n'étaient pas fâchés de se débarrasser de nous : c'est pourquoi ils tournèrent brusquement à droite, et avec eux les explications étaient difficiles. Nous revînmes donc par eau sur l'autre rive et parcourûmes pour rentrer chez nous tout le côté des collines opposées à Constantinople.

Hier nous avons réparé notre faute de la veille : nous avons vu le Fanar, aujourd'hui dépouillé de son ancienne splendeur, le patriarcat grec, qui n'a rien à vous offrir qu'un prétendu trône de saint Jean Chrysostome (il peut bien avoir été fabriqué il y a deux cents ans) ; l'extérieur de la mosquée d'Ayoub où ne pénètre jusqu'ici aucun chrétien, et les *Eaux douces*. Les sépultures des grands personnages autour de la mosquée d'Ayoub sont plus nombreuses qu'ailleurs et mieux entretenues. J'y ai vu des tombeaux de muftis couverts de roses : il s'en

trouve aussi beaucoup dans le jardin attenant au grand édifice qu'on vient d'élever en l'honneur du sultan Mahmoud. Les Turcs sont anacréontiques ; les *Eaux douces* d'Europe, ce lieu de fêtes et de rendez-vous pendant la belle saison, est singulier à visiter par le temps aigre et noir qu'il faisait hier. Nous ne pouvions donc juger des lieux qu'en leur rendant en imagination et la foule et le soleil. Les eaux de deux jolies rivières, de nombreux et beaux micocouliers, l'un des arbres les plus élégants qui existent, d'admirables pelouses dignes de l'Angleterre et des kiosques passables, entre deux collines nues et pelées, voilà ce qu'on voit aux *Eaux douces* : c'est un contraste à peu près semblable à celui que nous avons à la rivière *Thibouville*. Je me figure qu'un Grec arrivant de l'Attique doit trouver ravissante l'émeraude déjà septentrionale de ces pelouses. Ainsi je m'explique la réputation probablement exagérée des *Eaux douces*. Celles d'Asie sont plus belles, dit-on. J'en ai aperçu le site de l'autre rive, dans notre demi-voyage de *Thérapie* ; il m'a paru en effet le plus gracieux du monde.

Ce matin, c'était le tour du sérail : nous l'avons visité dans le plus grand détail, et le sultan étant absent, nous avons pénétré dans tous les mystères. Le kiosque placé à la pointe du Bosphore est la partie neuve et qui sent la réforme. La construction en remonte au commencement du siècle, sous Sélim III. Toujours une mauvaise bâtisse, avec des ornements et des peintures d'un goût indigne, des meubles dans le genre de ceux du faubourg Saint-Antoine ; une exception à faire seulement en faveur de quelques bou-

doirs passables et des bains qui sont charmants. L'appartement des femmes est distribué et orné comme celui du sultan. Le vieux sérail est plus curieux : la bibliothèque a une physionomie originale, avec ses divans et ses armoires vitrées placées au milieu de la pièce. La salle du trône et tout le local qui servait autrefois à la réception des ambassadeurs ont vivement excité notre curiosité. Jadis on ne pénétrait dans ces lieux que bien rarement, au milieu d'un cérémonial imposant et avec une espèce de terreur. Aujourd'hui le silence et l'abandon sont les maîtres du logis, on ne rencontre pas sur sa route la plus petite tête de rebelle salée, et la *Sublime Porte* tombe en ruine. C'est une image frappante de l'empire. Dans les dépendances du palais, on a converti la belle église de Sainte-Irène en une salle d'armes qui ne renferme qu'un très-petit nombre d'objets intéressants. En sortant de Sainte-Irène, nous avons côtoyé Sainte-Sophie, traversé l'Hippodrome et visité la grande citerne aux *mille colonnes*, monument remarquable de la vieille splendeur de Constantinople. Ce luxe appliqué à un objet de pure utilité frappe l'imagination : on se figure difficilement que cette forêt de colonnes n'ait pas servi à la décoration d'un palais : on se rappelle involontairement les immenses salles hypostyles des Égyptiens.

Maintenant il faut que je vous explique pourquoi je laisse partir *le Léonidas* sans moi : au lieu de quitter Constantinople le 7, comme c'était mon intention, M. de Pontois veut bien se charger de moi sur *le Véloce* qui est arrivé pour le ramener en France et qui se rendra

directement à Toulon sans s'arrêter en route. *Le Véloce* partira de Constantinople le mercredi 10, sa plus mauvaise chance serait d'arriver en même temps que les paquebots qui ont six relâches dans leur route : mais j'espère qu'il arrivera avant eux. Je ferai ma quarantaine en France, et je pourrai recevoir journallement de vos nouvelles. En voilà beaucoup plus qu'il ne fallait pour me décider à préférer *le Véloce* ; joignez-y trois jours de plus à donner à ce pays qui en demanderait bien davantage.

Essayerai-je de vous dire en gros ce que je pense de Constantinople et de la Turquie ? C'est là une chose difficile à exprimer en peu de mots. Ici je trouve la décadence et la mort partout ; le gouvernement plus corrompu que jamais est tombé dans une horrible faiblesse. Tout croule, les maisons comme les hommes ; on n'a ni argent, ni ressources, ni courage. Cependant on s'amuse à faire de la réaction : les vieux Turcs remontrent le nez : les *lauriers* de Candie ont brouillé la cervelle de Tahir-Pacha : quatre grands vaisseaux sont en armement dans le port militaire : la ville est pleine de recrues ; on rêve des conquêtes : on ne pense plus à Tunis pour le moment : c'est la Grèce qui est menacée. Je ne pense pas, à vrai dire, qu'on aille dans cette voie au delà de la bonne volonté, qui est grande ; mais on va jeter sans doute des troupes en Thessalie, on inquiétera les frontières, on rétablira le brigandage en Grèce : le moment est donc difficile et demande de la part de la France une action de surveillance : au reste nous sommes ici assez mal placés. Les

trois grands griefs Alger, la Grèce et l'Égypte sont loin d'être sortis de la mémoire des Turcs, et dans les petites comme dans les grandes affaires, on nous traite en conséquence. M. de Bourqueney aura fort à faire.

J'ai recueilli ici beaucoup de renseignements ; j'en écrirai à M. Guizot, puisqu'il veut bien lire mes lettres. Je suis charmé d'avoir vu Constantinople, mais je suis heureux de revenir, et je compte les heures. J'ai été ici très-bien et même très-affectueusement reçu partout : on a eu pour nous et pour moi mille complaisances. Cadalvène, notre hôte, est vraiment un homme excellent ; sa position à Constantinople est des meilleures, sa considération très-grande et ses relations extrêmement étendues. Avec lui, si j'en avais eu le temps, j'aurais pu faire une belle étude de la décadence musulmane. Mais il faut revenir, et le *home* a bien son mérite.

En rade de Marseille, le 22 novembre 1841.

Nous voici arrivés après neuf jours d'une traversée très-prosaïque et très-heureuse. Nous étions partis de Constantinople le 13, nous venons de mouiller, et tout à l'heure nous allons entrer au lazaret. Combien de jours de quarantaine nous imposera-t-on ? Je n'en sais rien, mais je l'avoue, je redoute cette *santé* de Marseille. Je me porte bien et je suis affamé de nouvelles. Écrivez-moi promptement : nous ignorons complètement ce qui s'est passé en France depuis le 25 du mois dernier, votre dernière lettre ayant été adressée à Malte. Je viens

d'écrire au docteur Cauvière pour lui demander une collection de journaux des *Débats* depuis un mois. Il faudra faire prévenir M. Leclerc de mon arrivée en quarantaine ; quand j'en connaîtrai la durée, je pourrai indiquer le jour de l'ouverture de mon cours¹.

Au lazaret de Marseille, le 23.

Au premier moment nous avons trouvé le lazaret absolument dégarni, mais ce matin je me suis passablement installé : je n'ai point à m'occuper de la table : M. de Pontois m'ayant obligeamment invité à la sienne pour tout le temps de notre quarantaine ; j'ai des livres et de l'ouvrage ; le temps est beau et pas trop froid ; je songe au bonheur que j'aurai à vous revoir ; je m'occupe de mon cours ; enfin, j'espère que ce temps de prison passera tolérablement.

On nous a annoncé, à notre grande et agréable surprise, que nous aurions à faire seulement les deux tiers de la quarantaine de vingt-cinq jours, ce qui mettrait au 8 décembre notre sortie du lazaret.

Je veux reprendre pour vous le récit des derniers jours que j'ai passés à Constantinople.

Le 8, qui était le lendemain du départ du *Léonidas*, auquel j'avais renoncé, le temps s'étant complètement remis au beau, notre petite colonie, toujours composée de Mérimée, Ampère, de Witte et votre serviteur, a fait la

1. M. Lenormant était alors suppléant de M. Guizot dans sa chaire d'histoire moderne à la Sorbonne.

partie de Scutari sur la côte d'Asie. Pour cette partie, comme pour toutes celles de la même nature, les moyens de transport sont très-pittoresques et entrent pour quelque chose dans le plaisir de la course. Ainsi, quand on va à Scutari, après qu'on a descendu les rues tortueuses de Galata, on arrive à la pointe du Bosphore, près de la caserne d'artillerie de *Top-Hana*, et l'on y trouve une foule de caïques à deux et trois paires de rames, tous plus élégants les uns que les autres. La forme gracieuse, la propreté, la finesse d'ornementation de ces barques, la belle tournure des hommes, Turcs ou Grecs, qui les conduisent, leur légèreté sur les eaux, le soin qu'il faut prendre pour ne pas faire chavirer la barque en y entrant, tout cela a été bien des fois décrit, mais sans exagération. En moins de trois quarts d'heure nous avons traversé le Bosphore, laissant à notre droite le petit château, sur un îlot que les Francs nomment improprement la *tour de Léandre*, et qui a remplacé le tombeau de *Damalis*, femme de Charès, général athénien. Scutari n'est, sous un certain rapport, qu'un faubourg de Constantinople, et en diffère néanmoins à beaucoup d'égards. D'abord, c'est une ville où l'esprit de la *réforme* n'a que très-imparfaitement pénétré; on y retrouve les vieilles mœurs et les vieux costumes : il y a un quartier dont les habitants passent pour si farouches qu'on l'a appelé *salam-si*, c'est-à-dire *sans bonjour, sans salut*, le quartier où l'on ne salue jamais les passants.

La disposition du bazar à Scutari est plus élégante qu'à Constantinople; les rues en sont plus ouvertes; mais

ce qui frappe surtout, c'est la différence du climat. L'influence de l'Asie se fait sentir d'une manière merveilleuse : les arbres qu'on ne voit plus à Constantinople, le laurier, le figuier sont ici dans toute leur force et leur beauté. Tout paraît plus gai, plus serein, plus abondant. C'est bien là cette *Anatolie*, mot dont les Turcs ont trouvé une explication dans leur propre langue, faisant d'*anatoli*, ou le levant des Grecs, *ana-doli*, la *mère pleine*, image très-exacte de cette étonnante fécondité du sol de l'Asie Mineure.

Après avoir traversé Scutari dans sa plus grande longueur, passant du quartier marchand voisin de la plage à celui des Grecs, où l'on ne trouve plus guère que misère et solitude, nous nous sommes dirigés à cheval vers une hauteur célèbre par le beau point de vue qu'on y découvre. Les chevaux de louage sont ici une monture commode et agréable ; ils ont tous, les mauvais comme les bons, du feu et point de vices. Je crois aussi qu'il est difficile de ne pas s'amuser de l'originalité de leur harnachement. La colline vers laquelle nous avons dirigé nos pas, et dont le nom turc m'échappe en ce moment, est surmontée d'un plateau découvert, sur lequel s'élèvent trois pins à parasol, isolés et qui n'empêchent pas la vue de plonger dans toutes les directions de ce pittoresque panorama. Du côté du couchant et au delà de Scutari et des cyprès de son grand cimetière, on aperçoit l'ancien port de Chalcédoine, le village de Kaddi-Keu, qui a remplacé cette ville célèbre, et plus loin les îles des Princes, au milieu de la mer de Marmara ; enfin au dernier plan, les

sommets de l'Olympe de Bithynie. En remontant vers le nord, c'est la grande plaine, sillonnée par de larges ondulations où s'assemblaient autrefois les armées musulmanes, lors des expéditions de Perse ou d'Égypte, et au travers de laquelle le regard suit la route qui conduit en Arabie les pèlerins de Constantinople et du nord de l'empire : des montagnes plus élevées et d'une plus belle forme que celles de la côte d'Europe, terminent heureusement cette partie du point de vue. En revenant encore vers le Bosphore, on en distingue dans une très-grande étendue, les eaux d'un bleu admirable, entre les nombreux villages blancs et rouges qui en garnissent les bords. L'œil attristé au milieu de ces merveilles, par la nudité et l'uniformité de l'horizon européen, se repose sur les divers quartiers de Constantinople, un peu trop éloignés pour qu'il n'existe pas quelque confusion dans les détails, mais qui causent l'impression d'une ville immense.

Redescendus de cette hauteur, nous sommes passés auprès du kiosque, dans lequel est mort le sultan Mahmoud. Les volets fermés, l'air d'abandon de cette mesure, qui déjà tombe en ruine, vous causent ce genre de tristesse mesquine qui appartient aux lieux où se sont passés les principaux événements de l'histoire moderne des Turcs.

En vous parlant de ma visite au sérail, j'ai oublié de vous dire qu'au milieu des nombreux objets qui composent cette informe agrégation de bâtiments, j'avais vu la plate-forme de *Gul-Hané* sur laquelle a été proclamée la fameuse charte turque d'Abd-ul-Medjid. *Gul-Hané*, cela

veut dire la maison des roses : le kiosque de mesquine apparence, qui s'élève en cet endroit, avait autrefois devant lui un jardin de roses, mais ce n'est plus maintenant qu'un terrain battu qui ressemble à la grande cour d'un collège. On pourrait avoir de là un beau point de vue sur la Propontide, mais le mur d'enceinte s'y oppose, du moins pour ceux qui, comme les Ulémas et les chefs de l'armée, couvraient cet emplacement, au moment où, en présence du corps diplomatique et au bruit des fanfares composées par le frère de Donizetti, on promulgua la charte de la liberté individuelle des sujets du Grand Seigneur : il est vrai qu'on a depuis rétabli la *bastonnade*; mais les bons esprits regardent ce tempérament à la charte comme absolument nécessaire. Je ne sais si mon défaut de confiance dans le hatti-schérif de Gul-Hané opérerait sur mon imagination, mais le théâtre de son inauguration m'a paru ridiculement médiocre, dans un pays où il est si facile d'associer la nature à la manifestation des pompes souveraines : et d'ailleurs, dans trente ans, le kiosque de Gul-Hané sera tombé, et l'on cherchera la place de cet événement, mémorable après tout dans l'histoire de l'empire turc. Il en est de même de tous les souvenirs qui se rattachent au sérail : à l'exception de l'église chrétienne de Sainte-Irène, je ne crois pas qu'on y rencontre un détail qui remonte à plus de cent cinquante ans.

Notre course à Scutari s'est terminée par une visite au grand cimetière de cette ville : je ne taris pas encore dans mon admiration pour les cimetières ottomans, et celui

de Scutari est le plus beau de tous. Tout ce que j'ai pu dire de la majesté de ces dernières demeures, de la beauté de leurs ombrages, de l'impénétrable obscurité qui les recouvre, de l'effet de ces tombes innombrables qui en peuplent le silence, s'applique avec cent fois plus de raison au cimetière de Scutari. Le cawas qui nous conduisait était pressé de retourner à Constantinople pour se trouver auprès de son dîner au soleil couchant. Il avait poussé en avant sa monture, et mes compagnons caracolaient à sa suite. Quant à moi, j'étais resté en arrière et je parcourais pas à pas, avec une émotion toujours croissante, cette solitude vraiment auguste : d'abord, apercevant à travers les cyprès plus rares en cet endroit, la plaine qui conduit à Chalcédoine, dorée par les rayons du soir : puis m'engageant dans une route, celle de la caravane de la Mecque, aussi large que le chemin qui, à travers la forêt, conduit à la ville de Fontainebleau ; le souvenir s'éveilla si vif en moi, de cette grande beauté de notre France que je m'y serais cru transporté, à la différence qu'au lieu des chênes et des hêtres magnifiques qui forment à Fontainebleau comme un noble cortège au voyageur, c'étaient ici des cyprès gigantesques serrés comme les rangs d'une armée, qui bordaient le chemin, et servaient d'abri au monde des tombeaux. Vous savez que le cimetière de Scutari est la sépulture préférée des Turcs de Constantinople. On dit, on répète sans cesse que le motif de cette préférence est dans l'idée qu'ont les Osmanlis, que tôt ou tard ils seront chassés de l'Europe : mais je ne les crois pas assez stupides pour imaginer que

Scutari échapperait aux mains des maîtres quelconques de Constantinople. La raison qu'on m'a donnée de ce choix, et qui me paraît très-satisfaisante, c'est que Scutari est sur la terre sacrée, celle qui contient les villes saintes, qui a vu naître le prophète, qui a été le berceau de l'empire, la terre à laquelle appartiennent les deux noms tout-puissants sur l'imagination des Turcs, de Mahomet et d'Osman.

Je le répète, toute la grandeur des Turcs est dans la mort ; après qu'avec leur puissance, les frêles ouvrages de leurs mains auront disparu, leurs sépultures laisseront une trace singulièrement frappante de leur passage sur la terre. Les Turcs, à mes yeux, ont reçu de la Providence une mission de destruction et de mort : ces fléaux de Dieu ne semblent à leur place qu'au milieu des déserts qu'ils étendent autour d'eux.

Le lendemain 9, Cadalvène nous conduisit dans une mosquée qui n'est autre qu'une église byzantine arrachée au culte de ceux qui l'avaient construite. Je pourrai vous dire le nom de cette mosquée, quand j'aurai sous les yeux le plan de Constantinople, mais le nom m'en échappe en ce moment. Au devant, est un très-beau et gigantesque sarcophage de brèche verte, orné de croix grecques, et dans lequel la tradition veut qu'ait été renfermé le corps de l'empereur Baudouin de Flandre, le conquérant latin de Constantinople. De cette mosquée nous nous sommes dirigés vers le quartier du Fanar, et nous avons admiré une belle Victoire de marbre en bas-relief qui décore la *porte du palais*, c'est-à-dire l'entrée du palais

de Blaquernes, si connu de ceux qui savent ce que vaut le livre de Villehardouin.

Le mercredi 10, nouvelle visite à des églises chrétiennes converties en mosquées : mais notre exploration ne fut pas aussi heureuse ou du moins aussi tranquille que celle de la veille. Nous avions alors avec nous Cadavène qui parle bien le turc et qui est rompu aux habitudes du pays. L'iman, accessible comme ils le sont tous à l'influence du *baqschisch*, c'est le pourboire en turc, nous avait laissé profaner avec nos bottes le sol de la mosquée : mais le mercredi, pour notre malheur, Cadavène fut remplacé par M. His de Butenval, aujourd'hui chargé d'affaires de France à Constantinople, et l'homme le moins initié aux mœurs et préjugés du pays. M. His, dont on dit du reste beaucoup de bien, est petit, pourvu d'une barbe triangulaire et a l'habitude de placer un lorgnon dans la cavité de son œil. Ce malheureux lorgnon étonne et déplaît beaucoup aux enfants turcs qui lui adressent, dans leur langue, force injures, dont il a le bonheur de ne pas comprendre un mot. Je ne sais si ce fut ce bienheureux lorgnon qui nous fut fatal dans la visite que nous fîmes ce jour-là à la mosquée dite *Kakrié djemisi*, située non loin de la porte d'Andrinople, et qui, église chrétienne d'une belle époque, a conservé presque intacts ses marbres et les mosaïques dorées de ses voûtes. La pâture que nous trouvions là était fort abondante, et l'iman, ne faisait pas plus de difficultés que celui de la veille à la mettre à notre disposition. Nous admirions dans le portique des mosaïques d'un dessin très-remarquable

représentant les guérisons opérées par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mon attention était surtout excitée par une longue inscription grecque relative à Théodore Métochite, un des restaurateurs de l'église : à l'aide d'une échelle je commençais à prendre une copie de cette inscription, quand j'entendis au dehors de la mosquée un léger murmure, et vis aussitôt accourir M. His, qui me déclara que nous avions une grosse affaire sur le corps, que le peuple en fureur s'était attroupé à la porte de la mosquée, et que l'intérêt de notre sûreté commune exigeait que je descendisse au plus tôt de mon échelle. J'avoue que je continuai tranquillement mon travail : survient un Turc d'à peu près dix-huit ans, de pauvre mine, dont les remarques, adressées à l'iman et aux cawas qui nous accompagnaient, ne nous parurent pas fort hostiles. La chose devint plus grave à l'arrivée d'un second iman, qui voulait avoir part au baqschisch, et faisait assez de bruit à cette intention. Si j'avais été seul, j'aurais laissé cet homme se débattre avec le cawas, qui me semblait lui répondre avec une éloquence topique, mais l'agitation du diplomate était si grande, et la responsabilité qu'il faisait peser sur ma tête, si terrible, que je vis bien qu'il fallait céder. Je laissai donc ma copie si malencontreusement interrompue; sans que personne m'eût adressé la parole, pas plus qu'à mes compagnons, je sortis lentement de la mosquée, à la porte de laquelle, au lieu de la foule émue dont on m'avait parlé, je ne trouvai que trois ou quatre vieilles femmes qui piaillaient aigrement : nous ne fûmes suivis par personne.

Ne visitez jamais les mosquées avec les diplomates, il y a incompatibilité.

La fin de la promenade de ce jour nous gardait un beau dédommagement. Entre la porte d'Andrinople et le faubourg d'Ayoub, dans la partie à la fois la plus reculée et la plus élevée de la ville, se dresse une masse carrée et régulière, qui doit avoir fait partie du palais impérial, nommé *Hebdomon*. Les portions de cet édifice qui n'ont pas été défigurées par une restauration du XIII^e siècle, portent une empreinte remarquable de soin et d'élégance. Des dessins de briques, variés et de bon goût, encadrent tous les membres de l'architecture, et des moulures de bronze garnissent le cintre intérieur des fenêtres. Ce débris imposant de l'*Hebdomon* est, avec la porte de Blaquernes, ce qui peut donner une idée de l'architecture civile sous les empereurs byzantins. Ici, d'ailleurs, nous n'avons pas à nous débattre avec les scrupules des imans et les sévérités du Ramazan; la cage de l'*Hebdomon* est habitée par une nuée de juifs, qui y pullulent comme des sauterelles. On est assailli seulement par l'avidité non déguisée de ces hôtes faméliques. Mérimée leur criait des injures en espagnol : car l'espagnol corrompu est encore la langue des Juifs de Smyrne et de Constantinople, tant l'Espagne a été juive dans le moyen âge! En d'autres temps nous aurions pu gagner la peste dans ces bouges infects; mais nous n'y gagnâmes que des puces, dans la très-courte traversée qui nous séparait du sommet du bâtiment. Il aurait fallu braver la peste pour ce point de vue : c'est le plus beau sans contredit de tous les points

de vue si justement vantés de Constantinople. Ni de la tour de Galata, sur la rive qu'on peut appeler chrétienne; ni de celle du Séraskier, au milieu de la ville ottomane, on n'embrasse un aussi grand nombre d'objets, si heureusement disposés, ou plutôt la vue de l'*Hebdomon* a l'avantage d'une vue d'ensemble sur une vue panoramique. Il n'y a pas ici à tourner les yeux autour de soi, à garder en présence de ce qu'on voit, la mémoire de ce qu'on vient de voir, tout arrive à la fois à l'œil; et de ce point s'étend presque à l'infini un immense triangle qui paraît renfermer non plus une ville, mais tout un empire. Je comprends maintenant l'illusion brillante de ces derniers empereurs de Byzance qui, réduits à leur capitale, se considéraient encore comme les dignes successeurs des maîtres du monde. Ces deux rives de la *Corne-d'Or*, plus peuplées encore, couvertes d'édifices plus magnifiques, renferment un port rempli de plus de bâtiments et de richesses; c'était là une possession à satisfaire l'imagination la plus ambitieuse. Aujourd'hui, l'esprit s'étonne encore de la quantité de villes accumulées qu'on découvre de cette hauteur : Stamboul et le sérail qui est à lui seul une ville, *Kassim-Pacha*, *San-Dimitri*, *Péra*, Galata, Scutari au fond, appuyé contre ces belles montagnes de l'Asie qui sont, avec la mer, le seul horizon digne des beautés de Constantinople.

Toutes ces cités ne sont pas rangées froidement sur les deux rives du port, elles y décrivent des promontoires en s'avancant tour à tour, et là où la pointe chargée d'édifices manque à cette disposition originale, c'est la masse

des navires qui comble cette lacune. Ce tableau nous apparaissait, à quatre heures du soir, par un ciel d'une pureté féerique, doré ou assombri par la position oblique du soleil, dans un de ces moments où la distribution et la qualité de la lumière donnent de la beauté aux objets même qui n'en ont pas.

Mais ma lettre forme déjà presque un volume, et ce sont deux promenades qui m'en ont fourni le sujet. Il faut pardonner cette prolixité à un *quarantenaire*.

Du lazaret de Marseille, le 27 novembre.

Je subis au moral les fâcheux effets de la reclusion. Je m'ennuie, je compte les jours, les heures, et je n'ai cœur à rien. Je voudrais travailler, et je perds mon temps. Pendant plusieurs jours il a fait un *mistral* effroyable; j'avais toutes les peines du monde à me garantir du froid. Aujourd'hui le soleil a brillé comme en été, l'air était très-calme, et j'ai ressenti encore quelques-uns des bons effets des climats méridionaux. On est pourtant à Marseille plein d'empressement et de bonne volonté pour moi. Le docteur Cauvière m'a écrit une lettre très-aimable et m'a mis en relation avec Méry, qui est maintenant bibliothécaire de la ville. Celui-ci m'a envoyé quelques livres qui me servent à la préparation de mon cours; M. Reynard le député, et l'excellent M. Luc, qui est venu me voir, me prêtent communément leurs journaux; toutefois les jours sont bien longs, l'enceinte du Lazaret bien limitée et bien triste, et la belle vue qu'on a d'ici sur la rade,

les Aygalades et le Château-Vert, n'empêchent pas qu'on ne se sente en prison.

Je voudrais, en reprenant les choses au point où je les ai laissées, compléter le récit de mon séjour à Constantinople. Les dernières journées, quoique encore bien employées, n'ont point présenté le même intérêt que les précédentes. Le jeudi 11, pendant que mes compagnons de voyage, Ampère, de Witte et Mérimée, qui avaient plus de temps que moi devant eux, allaient visiter le Bosphore jusqu'à Boujoukdéré, j'étais confiné à la ville par la crainte de recevoir à tout moment un ordre de départ ; *le Véloce* était déjà armé depuis trois jours, l'ambassadeur se montrait très-impatient, et, si le bâtiment n'avait pas eu quelques avaries à réparer, dès la veille nous aurions mis à la voile. Je désirais, d'ailleurs, visiter les établissements des Lazaristes, et, ne pouvant pas me rendre à Bébek, où se trouve le collège pour l'enseignement supérieur, fondé par cette congrégation, je tenais à ne pas quitter Constantinople sans avoir jugé de l'importance de ses autres établissements. A cet effet, M. Lauxerois, drogman de l'ambassade, lequel a eu pour moi beaucoup de complaisances, me conduisit chez l'abbé Leleu, supérieur de la congrégation, au couvent de Saint-Benoît. Ce couvent, dont la construction remonte à l'époque des Génois, a été entre les mains des Jésuites jusqu'à la fin du dernier siècle. La porte d'entrée, le portique à deux étages qui précède l'église, sont d'une bonne architecture du XII^e siècle. L'emplacement est très-vaste ; il comprend des cours, des jardins, les bâti-

ments occupés par les établissements de la congrégation, et une foule de maisons particulières qu'on loue en ce moment, mais qu'on doit reprendre au fur et à mesure que le développement de l'institution exigera un agrandissement de local. Au haut de la tour, qui est aussi d'une époque ancienne, on jouit d'une vue magnifique sur le Bosphore, Scutari et la pointe du sérail ; les étages supérieurs des bâtiments participent de cet avantage, et, en général, la situation du couvent est gaie, ouverte et salubre. On est d'autant plus frappé de cet ensemble, que la manière dont la maison est enveloppée par les plus tristes rues de Galata, et les plus mal famées, ne prépare nullement à une impression aussi agréable.

M. Leleu, qui me reçut parfaitement bien, est un homme dont la physionomie porte l'empreinte de l'intelligence et du courage. Il passe pour honnête et habile, et le respect qu'on a pour lui est universel. J'eus avec lui une conversation fort longue, où je posai nettement quelques questions très-déliçates et auxquelles il répondit d'une manière aussi nette et, à mon gré, très-satisfaisante. Par exemple, nous tombâmes d'accord que les conversions individuelles n'étaient pas en ce moment le but des missions catholiques en Orient. Qu'on devait faire en sorte que les catholiques fussent les plus éclairés et les plus honnêtes, et compter surtout, sous un aspect général et au point de vue de l'avenir, sur l'influence de l'exemple. Après avoir donné assez de temps à la discussion de questions de ce genre, M. Leleu me conduisit dans toutes les parties de son grand établissement. Les sœurs de Saint-

Vincent-de-Paul ont plus de deux cents élèves, qui paraissent charmées de tout ce qu'on leur fait faire. Il n'y a pas une seule mine boudeuse parmi ces jeunes filles : la supérieure me dit qu'en effet cette nature orientale était fort docile, qu'on n'avait à combattre que l'indolence et pas de mauvais penchants, et qu'on se trouvait très-rarement dans la nécessité d'employer les punitions.

En face du local des sœurs et de l'autre côté d'un grand espace divisé en cours, préaux et jardins, est le bâtiment vraiment magnifique qu'on a disposé pour les frères de la doctrine chrétienne. Quand j'ai quitté Constantinople, il y avait déjà deux frères d'arrivés, et on en attendait trois autres ; ils auront à conduire au moins cinq cents enfants. Ainsi, à tous les degrés de l'enseignement, depuis les enfants de familles riches jusqu'à ceux des pauvres, le français devient, ou va devenir une langue aussi familière que la langue qu'on a apprise en naissant. Avec la langue, on prend des idées et des habitudes françaises. L'ouvrage seul des sœurs amènera une grande révolution ; il faut se figurer que les femmes de l'Orient ne savent absolument rien des choses du ménage. Dans les tristes circonstances où nous sommes, ce qui peut contribuer le plus à maintenir ou à relever l'honneur du nom français, c'est l'ensemble des établissements d'éducation placés sous le patronage des Lazaristes. Je disais à l'abbé Leleu : « Vous êtes ici le véritable représentant de la France ! » Et il ne reniait pas le compliment. Ma tournée finit par un coup d'œil donné à l'imprimerie et à l'atelier de reliure. Je rap-

porte à la Bibliothèque quelques ouvrages élémentaires qui sont le produit de cette imprimerie.

Cette journée se termina par un spectacle qui faisait un contraste frappant avec son commencement. Dans la compagnie d'un jeune docteur qui est ici à la tête de l'hôpital franc de Péra, je parcourus le quartier de cette ville, incendié lors du séjour à Constantinople du prince de Joinville, et aujourd'hui presque entièrement rebâti. C'est une triste chose que ce quartier, et la population qui l'habite n'est pas la plus respectable de l'univers. On dit que les grandes villes offrent la réunion de tous les extrêmes : à Constantinople, je vois l'extrême du mal, mais le pôle opposé manque, et, à vrai dire, le mal est partout dans cette ville.

Rien de plus singulier que l'entassement de collines qui garnissent les deux côtés du port de Constantinople. On compte, autour de Péra, au moins une demi-douzaine de villages séparés par de grandes vallées, et dont chacun formerait ailleurs une ville tout entière. Je fus ainsi étonné au bout de Péra, d'apercevoir en face de moi, de l'autre côté d'un large pli, un village grec très-considérable : je ne m'étais pas douté jusqu'alors de l'existence de la vallée ni du village.

Enfin, le soir de ce même jour, appelé la *nuit des chandelles*, l'illumination du Ramazan était encore plus belle qu'à l'ordinaire. Le sultan se rend à la mosquée de Top-Hana avec un cortège de barques couvertes de feu, au bruit des décharges de l'artillerie. Les vaisseaux, dans le port, sont chargés de lampes qui dessinent jus-

qu'au moindre détail du gréement et de l'armement. L'illumination des mosquées impériales est variée et capricieuse. Notre étoile de la *Légion d'honneur*, suspendue en l'air au-dessus du palais de la rue de Lille, n'est qu'une imitation de ce qu'on fait à Constantinople ; on trace ainsi en l'air, d'un minaret à l'autre, des dessins de toute espèce, jusqu'à des versets du Coran, en girandoles de feu. Tout cela forme un aspect frappant dans cette immensité de Constantinople.

Le 12, après un déjeuner manqué chez un marchand arménien, et quelques dernières emplettes, j'allai voir le Longchamps de Stamboul : oui, un véritable Longchamps. Plusieurs milliers de *talikas*, d'*arabas*, de *coutellis* et autres voitures plus ou moins singulières, traînées par des chevaux ou des bœufs, accumulées dans un espace étroit, depuis la place du Séraskier jusqu'à la mosquée de Bayazid, et remplies de femmes dans leurs plus beaux habits de fête ; des piétons, des cavaliers, circulant entre les voitures avec une grande liberté. Tout ce manège a lieu pendant la durée du Ramazan : mais ce vendredi était le dernier du mois sacré, et c'était la grande solennité. N'oubliez pas, cependant, dans ce tableau européen que je vous présente du Longchamps de Constantinople, que les femmes sont toutes cachées sous leur *yachmak* ; mais la mousseline des *yachmak* est fort transparente, et les plus jolies s'arrangent pour montrer un peu plus que leur nez ou leurs yeux. L'effet des parures sous ce voile est extrêmement piquant, et ce demi-mystère ajoute beaucoup à la beauté dont ces dames peuvent être pourvues :

quand on veut en voir un peu davantage, on n'a qu'à se porter, au coucher du soleil, sur le pont construit par le sultan Mahmoud, celui qui réunit Galata à Constantinople : à ce moment, les fidèles mahométanes, pressées de rompre le jeûne du Ramazan, attaquent les provisions dont elles se sont pourvues dans leurs voitures, et alors advienne que pourra ! on montre tout le visage.

Jusqu'à ce jour, je n'avais aperçu le sultan que de loin, et je regrettais de n'avoir pas vu sa figure ; quand ce n'eût été que pour répondre à l'inévitable question : Avez-vous vu le sultan ?

Le sultan n'est ni si débile ni si défait qu'on se le figure dans l'Occident. On le trouve cette année mieux portant et plus laid. Il n'est point beau, en effet : c'est un jeune homme mince et lesté, défiguré par la petite vérole, avec un gros nez, un air assez doux et la tournure d'un étudiant en droit, habitué aux nuits de la grande Chaumière. Il porte des gants jaunes et les sultanes ont des bas de soie, ce qui n'empêche pas que nous ne soyons toujours en pleine réaction. Tellement qu'on a mis en délibération dans le divan, si l'on n'abolirait pas le *Long-champs*, ou si au moins on n'en exclurait pas les Français. Un vieil habitué de Constantinople me disait que c'était là, à ses yeux, la plus grande révolution dans les mœurs de ce pays, et qu'avant la destruction des janissaires, l'introduction d'un pareil usage eût paru impossible. Contre mon attente, j'ai trouvé le vieux fond turc à la fois plus attaqué et plus robuste que je ne m'y serais attendu. Je suis également frappé de ces deux consé-

quences contraires. J'ai besoin de dire à M. Guizot ma pensée à ce sujet.

Je termine cette lettre aussi tristement que je l'ai commencée. Mon Dieu ! que les vrais prisonniers doivent être malheureux ! Soyez persuadée que la prison n'est pas une peine, mais un supplice.

Du lazaret de Marseille, le 29 novembre 1841.

J'ai reçu une lettre de vous ce matin ; grâce au ciel, tout va bien *at home*. Le temps de la quarantaine commence à s'écouler : nous n'avons plus que six jours pleins à passer dans cette prison et les moyens de m'occuper sont loin de me manquer jusqu'à ma délivrance. J'ai écrit à M. Guizot ce matin. Je lui ai dit fort au long comme quoi j'avais trouvé la réforme de Mahmoud plus efficace que je ne l'imaginai, et malgré cela, les Turcs, plus turcs que jamais ; ces propositions pourront lui paraître paradoxales : mais il conviendra que la question est extrêmement difficile. M. de Pontois n'est pas de mon avis : nous avons discuté très-vivement aujourd'hui le thème que j'ai soutenu dans ma lettre, et les raisons contraires qu'il m'a données ne m'ont pas paru absolument convaincantes. M. de Pontois est un agent d'un mérite supérieur, mais il a contre les Grecs les préjugés qu'on puise à Constantinople, et je regrette bien qu'il n'ait pas passé quelque temps à Athènes : il verrait les choses d'une manière moins prévenue.

Il ne me reste plus pour compléter ma relation, qu'à

vous dire en peu de mots comment notre traversée s'est accomplie. Le jour de notre départ, qui était le 13, ayant fermé mes malles de bonne heure et envoyé tout mon bagage à bord du *Véloce*, je courus dire un dernier adieu à Constantinople. J'eus le regret de passer devant Sainte-Sophie sans pouvoir y entrer. L'extérieur de ce bel édifice buté et contre-buté à cause des tremblements de terre, n'a aucune physionomie. A l'Hippodrome je revis l'obélisque de Théodose, le triple serpent enlevé de Delphes par Constantin, et mutilé par Mahomet II, la carcasse de l'obélisque en bronze d'Arcadius. De là, passant auprès de la *colonne brûlée*, monument de porphyre élevé par Constantin, je me dirigeai vers la mosquée d'Osman, où l'on dit qu'existe le tombeau de cet empereur. Effectivement je trouvai dans une cour reculée de cet édifice un grand sarcophage de porphyre sans aucun ornement, et qui peut remonter aux premiers temps de l'empire byzantin. De là, en passant par les bazars, depuis celui des pierres fines jusqu'à celui des vieux habits (hideux foyer de peste); je débouchai sur la cour de la mosquée de Bajazet, et entrant pour la première fois dans le *vieux sérail* témoin de la défaite des janissaires sous Mahmoud, je montai au sommet de la tour du Séraskier, élevée dans la grande cour de cet édifice, depuis qu'on en a fait le centre de l'administration de l'empire.

La tour du Séraskier étant placée au milieu de Constantinople, c'est le seul endroit d'où l'on puisse embrasser toute la topographie de cette ville : pas un seul de ses édifices n'échappe à la vue, et je fis comme un résumé de

tout ce que j'avais étudié dans les quinze jours précédents. Il ne me restait plus qu'à suivre les aqueducs de Valens et à entrevoir (de loin au moins) le mausolée de Mahomet III, bâti auprès de la grande mosquée qu'il a élevée, pour ne laisser derrière moi, à Constantinople, aucun objet qui pût me causer quelque regret. Je redescendis donc dans le port, et de là un caïque me transporta en peu de minutes à bord du *Véloce*, où l'ambassadeur arrivait en même temps que moi. Tout dans ce moment n'était que lumière dans le Bosphore et sur les collines. La mâture s'était pavisée pour notre départ. Nous levâmes l'ancre à cinq heures, et à la nuit tombante nous apercevions encore les lueurs de l'éclairage de Constantinople dans le quartier qui avoisine les sept tours. Le temps fut calme pendant la nuit, et le lendemain matin 14, nous étions par le travers de Gallipoli, à l'entrée de l'Hellespont. La journée fut employée à descendre le détroit. Aux Dardanelles nous trouvâmes le *Minos* qui arrivait à Constantinople.

Laisant la plaine de Troie à notre gauche, nous passâmes devant Ténédos, et quittant dès lors la route ordinaire des paquebots, nous prîmes notre voie au travers de l'Archipel. Le matin du 15 nous étions en vue de l'île d'Andros; nous eûmes quelque peine à doubler cette île à cause du vent contraire, et quand nous nous trouvâmes entre le cap d'Aro, à l'extrémité sud de l'île d'Eubée, et l'île de Zéa, la brise fraîchit encore, et nous finîmes par ne plus pouvoir avancer; la nuit fut très-dure, le bâtiment cessa de gouverner à plusieurs reprises, et les *boute-dehors* du mât de beaupré furent cassés par la

violence de la lame. Sur le matin du 16, la mer commença à calmer, nous fîmes de nouveau bonne route, et le soir, après avoir franchi le détroit de Cérigo, nous arrivâmes par le travers du cap Ténare, lequel se montrait à nous dans toute sa sombre beauté qui a fait placer en cet endroit par les imaginations antiques, les portes de l'enfer. Le 17, mer houleuse et journée rude comme on en a presque toujours à l'extrémité de l'Adriatique.

Le 18, au coucher du soleil, le cône de l'Etna parut devant nous ; ce triangle noir opposé au soleil couchant formait un magnifique spectacle. A dater des îles Lipari la mer fut constamment belle et le temps presque toujours favorable. Le 21, de très-bonne heure, nous passions devant Bastia et doublons le cap Corse. L'aspect de la côte de l'île est très-riant en cet endroit, et les villages y sont nombreux. La nuit, un vent favorable nous amena aux côtes de France, et le 22, avant quatre heures, nous jetions l'ancre dans la rade de Marseille.

TROISIÈME VOYAGE EN GRÈCE

(1859)

En mer, entre la Sicile et la Grèce, le 12 octobre 1859¹.

Je commence à vous écrire au beau milieu de notre navigation, dans l'endroit même où d'ordinaire la mer est la plus dure, et la possibilité où je suis de tenir la plume, bien que la table tremble fortement sous ma main, est la meilleure preuve de notre heureuse traversée. Jusqu'ici nous avons été tout à fait favorisés par le temps. Avant de passer les bouches de Bonifazio, entre la Corse et la Sardaigne, le dimanche soir, au moment d'entrer dans

1. M. Mérimée s'exprime ainsi en parlant de ce dernier voyage :

« L'automne dernier, M. Lenormant s'embarquait pour la Grèce avec plus
« de plaisir que jamais. Cette fois il y conduisait son fils, formé par lui aux
« fortes études, et qui apportait sur cette terre classique le savoir d'un homme
« mûr et les émotions d'un jeune homme de vingt-trois ans. » (*Moniteur*,
1^{er} janvier 1860.)

le phare de Messine, pendant la nuit du lundi au mardi, nous avons eu du vent et de la houle : mais cette agitation n'a pas duré, ni François ni moi ne nous en sommes ressentis. Nous dormons bien et mangeons de bon appétit. La chaleur humide nous a bien un peu fatigués; mais aujourd'hui, quoique le vent vienne du sud, l'air est plus élastique et la température modérée. Tout le monde nous traite bien; nous avons à bord une bande de Grecs pour passagers, avec un reliquat d'agitateurs venus à Messine pour y faire un mouvement et qu'on a forcés de se rembarquer.

Que se passe-t-il dans le monde occidental, pendant que nous sommes séparés du reste des hommes? probablement rien de bon et beaucoup de mal.

Je jetais en passant un regard bien triste sur l'Italie; je pensais au pauvre pape, et le souci de la situation présente et prochaine me suit dans cette excursion si favorablement commencée. Nous avons à bord du *Carmel* tout l'agrément possible, jusqu'au concert. Un des lieutenants a un talent facile et naturel sur le piano. Il nous a distraits et presque charmés pendant plus d'une heure hier au soir. Le temps était assez sombre, la mer grondait un peu, et je trouvais à ces notes sautillantes quelque chose d'oublieux, d'ingrat et presque d'insolent envers Dieu. L'avant-veille, presque à la même heure, j'avais vu le rocher où, en 1854, s'est perdue la frégate *la Sémillante*, où sept cents hommes ont été surpris pendant leur sommeil et ont passé de la vie à la mort, sans qu'un seul en ait échappé pour raconter leur désastre. J'aurais trouvé

une prière du soir mieux à sa place qu'un galop et qu'une mazourque. Au reste, l'élément catholique et religieux manque absolument à notre traversée. Il ne se trouve sur le paquebot ni prêtres, ni moines, ni religieuses, et pas un des individus qui nous entourent ne se soucie du sort de l'Église; je vis donc dans un isolement intellectuel et moral qui me paraît étrange, et je me reproche presque de ne pas souffrir de l'inquiétude commune. Il se pourrait même qu'à cette fois nous ne touchions pas l'Italie. En ce moment, les navires qui reviennent de l'Orient font dix jours de quarantaine à Messine, à cause de quelques cas de peste qui ont eu lieu à Beyrouth. Si la consigne n'est pas levée d'ici à un mois, il me faudra renoncer à Naples, ce dont je serais fâché pour François et pour moi. Nous serons renseignés là-dessus et nous réglerons notre retour en conséquence.

En vue d'Égine, 13 octobre au matin.

Je termine cette lettre une heure environ avant que nous ne débarquions au Pirée. Nous la mettrons en arrivant à la poste. Notre traversée, fort heureusement commencée, s'achève d'une manière admirable. Depuis hier au soir, que nous sommes en vue de la Grèce, nous jouissons d'un calme absolu; il semble que nous naviguions sur un lac plutôt que sur la mer. Hier, nous longions les côtes de la Messénie et de la Laconie par le plus beau clair de lune du monde. Il faisait si beau, la température était si délicieuse, que nous ne nous sommes pas couchés;

nous avons passé toute la nuit sur le pont à regarder la mer et le ciel.

Athènes, même jour.

Ceci n'est qu'un mot pour vous dire que nous étions aujourd'hui, avant deux heures, installés à Athènes, à l'hôtel d'Orient, où M. Dragoumis nous avait retenu deux chambres. Nous rentrons d'une première course à l'Acropolis.

Athènes, le 15 octobre.

Je vous écris ce matin par la voie de Trieste, et vous aurez ainsi de nos nouvelles une fois de plus.

Hier matin, de bonne heure, nous avons été voir M. Rhangabé, qui nous a conduits l'après-midi à l'Acropolis; aujourd'hui je l'attends à sept heures et demie pour recommencer la promenade. La chaleur est très-forte pour la saison, et il n'y a pas moyen de songer à sortir dans le milieu du jour. Nous avons été voir M. de Serre, notre nouveau ministre, M. et M^{me} Mavrocordato, les deux Délyanni et M. Condouriotis, à présent ministre des affaires étrangères. M. Dragoumis, qui est l'obligeance même, nous avait fait préparer des logements à l'hôtel d'Orient. Athènes est maintenant une grande ville, et sera une capitale avant dix ans. Indépendamment des édifices publics, qui sont nombreux, le palais du roi, l'université, les églises, etc., il y a plus de deux cent cinquante belles maisons contre *une* que j'avais laissée en 1841. La po-

pulation est nombreuse dans presque tous les quartiers. Le jardin que la reine a planté auprès du palais, est une conquête merveilleuse sur l'aridité de l'Attique. Il faudrait un esprit bien chagrin, ou bien prévenu, pour ne pas reconnaître partout ici les effets de l'indépendance et de la liberté.

Athènes, 20 octobre.

Je vous adresse le journal très-incomplet de ce que nous avons fait jusqu'ici, me réservant plus tard de vous donner les détails de notre séjour. Le paquebot, venant de France, a un peu de retard, et nous aurons le chagrin, en partant demain à cinq heures du matin pour Éleusis, de ne recevoir vos lettres que dimanche. François¹ vous peint nos triomphes ici avec toutes les couleurs de sa jeune imagination. Le fait est que nous sommes admirablement reçus. Mais il faut mettre, pour faire quelque chose, les morceaux en double et en quadruple, et cette manière de voyager a bien ses inconvénients.

Arrivée au Pirée, le 13, à onze heures et demie, à Athènes, à une heure. Visite à M. Dragoumis et à M. Rhangabé; avant la nuit, visite à l'Acropolis.

1. M. François Lenormant écrivait à sa mère :

« Vous ne pouvez vous faire une idée de la manière dont nous sommes reçus ici; on nous traite vraiment comme des têtes couronnées.

« Sérieusement, je voudrais bien que vous fussiez ici avec nous, car vous seriez bien heureuse de voir combien dans ce pays le nom de mon père est connu, vénéré, aimé de tout le monde jusque dans le peuple. Pour moi, j'en suis touché et fier. »

Le 14, nouvelle visite à l'Acropolis. Nous allons voir M. de Serre, ministre de France, M. Condouriotis, ministre des affaires étrangères, M. Mavrocordato, les deux Délyanni. Première visite à l'Acropolis avec M. Rhangabé; nous examinons la question de l'escalier de Beulé. La nuit nous prend pendant notre promenade. Le 15, au matin, avec M. Rhangabé, visite au Pnyx, au temple de Thésée et à quelques monuments de la ville, à ce que Rhangabé croit être la voie des Hermès et le gymnase de Ptolémée. Dans l'après-midi, une quantité de visites officielles. Visité également l'université, et le soir, M. Rhalys, ministre de la justice, et sa femme, que je n'avais pas revus depuis Égine, en 1829; le 16, dimanche, nous avons entendu la messe à la chapelle du roi; puis, nous sommes partis pour Képhissia, avec la famille Philémon; dîner à la grotte des Nymphes. Le soir, nous avons eu l'honneur d'être reçus par le roi et la reine seuls et avec une grâce et une bonté sans égales; la soirée s'est achevée chez le prince Michel Soutzo. Le 17, matinée consacrée au cabinet des médailles de la bibliothèque de l'Université. Après midi, visite assez longue au comte Métaxa, l'ancien chef du parti russe, et à M. Finlay, Anglais, depuis longtemps fixé en Grèce, et qui possède une belle bibliothèque, ainsi qu'une collection d'antiquités. En outre, visite au jardin du palais, dîner et soirée chez M. Rhangabé. Le 18, au matin, chez Lambros, amateur très-expérimenté et marchand de médailles, possesseur d'une précieuse collection, notamment des princes croisés. L'après-midi, examiné des antiquités

trouvées sur l'emplacement du palais pendant sa construction. Puis, avec M. Phocion Roque, aux bains de la reine, jusqu'au cap Colias, à l'extrémité de la baie de Phalère. Le soir, chez M^{me} Mavrocordato.

Le 19, visite à l'Acropolis avec M. Pittakys, qui en est le conservateur. Dans l'après-midi, chez madame de Serre, chez M. Stavros, directeur de la banque, et chez M. Vaniérys, Crétois. (Une députation de Crétois était venue nous voir.) Course avec M. Rhangabé à Colone, où est le tombeau de Müller; à l'Académie; aux bords du Céphise, à un très-beau jardin du prince Michel Soutzo, où se trouve un sarcophage curieux, et dans un jardin de madame Argyropoulo, sœur de la princesse Soutzo, où nous avons vu une très-belle statue.

Ce matin, nouvelle course au temple de Thésée avec Pittakys; puis, avec M. Dragoumis, nous avons visité les antiquités du Pirée, de Munychie et de Phalère. Demain matin, à 5 heures, départ pour Thèbes, où nous coucherons. Le lendemain 22, nous devons voir Thespies, Leuctres et Platées, et le dimanche, rendez-vous à Éleusis avec une nombreuse société que M. Dragoumis doit y conduire; nous serons de retour à Athènes dans la soirée.

Parmi les visites que nous avons reçues, il en est deux qui nous ont particulièrement émus.

Deux jours après notre arrivée, au moment où nous sortions de table, un jeune homme entre et me saute au cou en fondant en larmes. C'était Nicolas Canaris qui se trouvait à Athènes, et venait d'apprendre notre venue. Il

m'a parlé longuement de M. de Chateaubriand, de madame Récamier, de M. Ballanche, de vous, de toute l'Abbaye-au-Bois, rappelant dans des termes qui vous auraient fort touchée comme moi, les souvenirs de son enfance à Paris.

Nicolas Canaris est consul général de Grèce à Beyrouth, et c'est un très-estimable garçon.

L'autre visite a été celle d'une troupe de Candiotes proscrits à la suite des mouvements de l'année 1858. Presque tous étaient des hommes du peuple, et quelques-uns bien pauvrement vêtus ; ils venaient nous remercier de notre sympathie au nom de leurs compatriotes ; ils ne savaient pas un mot de français et avaient eu quelque peine à trouver un orateur, lequel était Thessalien, et s'exprimait moitié en grec et moitié en français.

Je leur ai répondu avec toute l'effusion de mon cœur, mais en leur donnant quelques conseils de prudence, et en leur exprimant le regret de ne pouvoir les servir qu'en racontant leurs cruelles souffrances, et en appelant sur leur pays l'intérêt et la justice de l'Europe.

Athènes, 26 octobre.

Voici le journal de notre excursion en Béotie.

Vendredi 21 octobre, au moment où nous quitions Athènes, nous avons eu le crève-cœur de voir arriver les lettres de France et de nous en aller sans recevoir les nôtres, parce que aucun employé ne se trouvait à la

poste pour nous les donner. Nous nous rendons en voiture jusqu'à Liossa, village au pied de la montagne, à deux lieues d'Athènes, où nous prenons des chevaux. Pendant que nous montons à cheval, rencontre tragique d'un cochon qui enlève le sac où était placé notre pain pour la route, et va le manger à quelque distance.

La pluie nous prend dans la montagne, et nous arrivons ainsi à dix heures et demie à la forteresse antique de Phylé, que nous visitons avant le déjeuner. Continuation de la pluie : notre guide nous égare dans les gorges du Parnès, et nous sommes obligés de marcher trois heures à pied dans les fondrières et les précipices en tirant nos chevaux par la bride. Nous retrouvons la route et traversons les plaines de la Béotie. Ce pays autrefois si fertile, a été entièrement dépeuplé par les Turcs; les rares villages restés debout après cette dévastation, ont été renversés de fond en comble il y a trois ans par un tremblement de terre. C'est encore aujourd'hui une scène de navrante désolation.

Nous nous perdons encore une fois dans ces déserts qui pourraient facilement nourrir quatre cent mille habitants, et qui n'en comptent pas quatorze mille, y compris la population de Thèbes qui est de six mille âmes, et celle de Livadie qui atteint à peu près le même chiffre. Enfin, nous arrivons à Thèbes à la nuit close et très-fatigués par quatorze heures de cheval. Nous y trouvons bon gîte, bon souper et hôte aimable, chez M. Diamantis, député de la ville, chez lequel des ordres du ministère nous avaient fait préparer la couchée. Nous dînons gaie-

ment en réunissant tout notre grec pour entretenir notre hôte qui ne sait pas un mot de français.

Mais nous avons épuisé toute la mauvaise chance dans notre premier jour de route; à dater du samedi 22, notre voyage n'a plus été qu'une suite d'enchantements : le temps devient magnifique, la chaleur n'est pas trop forte. Nous visitons Thèbes dans la matinée. En faisant le tour des murs de cette ville, nous pensons beaucoup à Antigone et à M. Ballanche : la situation de Thèbes est superbe.

A neuf heures, nous remontons à cheval et nous nous rendons aux ruines de Thespies. Là, les paysans nous apportent des vases, des terres cuites et d'autres antiquités charmantes qu'ils nous vendent pour presque rien. Après déjeuner, nous visitons les champs de bataille de Leuctres et de Platée, les ruines de cette dernière ville; nous franchissons le Cithéron et venons passer la nuit au Khani de Kaza dans la plus pittoresque solitude. Nous y avons couché par terre, il est vrai, mais presque sans puces.

Le dimanche 23, levés à quatre heures et demie du matin, nous visitons les ruines de la forteresse d'Éleuthère au-dessus de Kaza, l'une des enceintes antiques les mieux conservées de toute la Grèce. Puis, après six heures de marche, nous arrivons à Éleusis. Nous visitons les ruines des temples, où l'on vient de découvrir un bas-relief de l'école de Phidias.

Là, une voiture nous attendait et nous transporte une lieue plus loin, près du monastère de Skara-Manga, dans une délicieuse situation sur la baie de Salamine, où nous attendait un banquet champêtre.

Athènes, 26 octobre.

Notre voyage de trois jours en Béotie a été très-fatigant, mais intéressant au plus haut degré. Bonne et nombreuse compagnie nous attendait à Éleusis pour nous offrir un banquet. M. Dragoumis était l'organisateur de la partie. Il y avait Phocion Roque, les deux Paparigopoulos, M. Rhangabé, Jean Soutzo et sa femme, Hélios Soutzo, M^{me} Mavrocordato, veuve du professeur de droit, M^{me} Paparigopoulo, Renieris, Zambelios et d'autres encore. Nous rentrons à Athènes très-fatigués; en trois jours, nous avons visité Thèbes, Éleuthère, Éleusis. Vous dire comment nous continuons à être reçus est impossible. L'essentiel c'est que nous nous portons très-bien l'un et l'autre.

Nous partons demain jeudi pour une tournée de quatre jours dans l'Attique. Nous verrons la grotte de Voci, le temple de Sunium, Thoricus, Marathon, Rhamnus, et nous reviendrons à Athènes le dimanche. M. Rhangabé et son fils Cléon nous accompagnent. Je ferai mouler, à mon retour à Athènes, un bas-relief d'une grande beauté récemment découvert à Éleusis.

Je suis de loin la lutte commencée avec le clergé. Le prochain courrier nous en apprendra plus long sur ce sujet. Hier, j'ai été visiter les religieuses de Saint-Joseph, comme je vous l'ai déjà dit, et l'école catholique qu'elles ont à Athènes. Les pauvres filles en ouvrent en ce moment une seconde au Pirée, qui en manque complète-

ment, pour les enfants de notre communion. Athènes, sur quarante mille âmes, compte deux mille catholiques; au Pirée, il y a en plus de cinq cents.

Indépendamment de l'œuvre des écoles d'Orient, qui pourra venir au secours de ces bonnes religieuses, j'ai promis que vous vous intéresseriez à leurs progrès. Elles sont ici fort isolées; pourtant, elles ont déjà plusieurs Grecques parmi leurs quatre-vingts pensionnaires, et, si elles continuent à réussir dans leurs soins, elles feront tomber bien des préventions. Elles seules peuvent donner ce qui manque le plus à l'Orient, la bonne éducation des femmes.

Je rencontre ici une diminution sensible dans le préjugé anticatholique; il dépend de la partie raisonnable de notre clergé de développer ces heureux symptômes.

Athènes, 2 novembre.

Nous venons d'être témoins de la mort de M. de Serre, le ministre de France. La fin de ce diplomate, neveu du grand orateur, ministre de la Restauration, que je n'ai fait qu'entrevoir, et qui se mourait quand je revenais dimanche soir, est bien cruelle. Le coup qui l'a frappé après trois mois de mariage fait trembler; mais il a eu une mort très-édifiante, et son enterrement a été ici l'occasion d'une manifestation du caractère le plus sympathique, à laquelle la population tout entière s'est associée.

Nous avons accompli notre programme de point en

point dans la très-agréable compagnie de M. Rhangabé, le jeudi à la grotte de Voci, le vendredi au cap Sunium, le samedi à Marathon, le dimanche soir à Athènes pour dîner. Les punaises nous avaient bien fait passer une nuit blanche dans un des villages de la route ; cependant notre fatigue n'avait pas été grande, et j'ai été bien plus éprouvé par les quatre heures que nous avons passées avant-hier dans la poussière pour conduire le ministre de France à sa dernière demeure : cela n'entrait pas dans mon programme de voyage. Il faut dire aussi que, malgré la saison avancée, la chaleur et la sécheresse continuent avec intensité ; on commence même à s'inquiéter fortement pour les récoltes de l'année prochaine.

Quant à nous, nous profitons de ce beau temps, et nous devons lundi reprendre notre course. Le roi met à notre disposition son *cutter*. C'est un joli petit bâtiment à voiles, avec lequel nous allons, selon le vent, visiter Égine, Épidaure, Tyrinthe et Mycènes. Nous aurons, cette fois, pour compagnon, M. Orphanidis, professeur de botanique. Il est habitué aux excursions et se charge de nous piloter partout. Cette dernière expédition nous prendra toute la semaine ; nous reviendrons, s'il est possible, le dimanche à Athènes, et nous nous embarquerons directement pour Marseille par le paquebot du 18. Dimanche prochain, on nous donne un banquet à l'Académie de Platon. Ce sera la fin de nos honneurs. En ce moment, je remplis, à l'exposition des Olympia, les fonctions de juré pour les beaux-arts. Demain, nous irons à Éleusis pour savoir où en est le moulage du

grand bas-relief que je destine à l'École des beaux-arts.

Si ce n'était le désir de profiter, pour François surtout, de cette précieuse occasion, il me prendrait de fortes envies de me mettre en route à la place de cette lettre ; mais enfin le plus fort est fait. Dieu, jusqu'ici, nous a visiblement protégés, et je compte sur la continuation de sa miséricorde.

Nous recevons de différents côtés des antiquités dont on nous fait présent, et parmi lesquelles il y a des objets précieux. Hier encore, M. Spiridion Métaxa m'a envoyé plusieurs vases. On peut dire tout le mal possible des Grecs ; mais, à coup sûr, ils ne sont pas ingrats.

4 novembre, jour de la saint Charles, 7 heures du matin.

Ma lettre va partir : je vous envoie tous mes vœux, tout mon cœur, en me rappelant ce jour de ma fête qu'il nous est dur de ne pas passer ensemble.

Poros, le 9 novembre 1859.

En quittant Athènes lundi matin, je ne vous ai pas écrit, car nous n'aurions eu à vous raconter que le banquet qui nous a été donné, et dont le *Siècle* s'est chargé de vous porter les nouvelles.

C'est aujourd'hui jeudi, et le commandant de l'arsenal de Poros, M. Tombazy, m'offre de prendre une lettre qui sera portée à Athènes par un *cutter* de l'État ; elle arri-

vera à temps j'espère, pour partir par le paquebot autrichien. Vous avez dû recevoir par le vapeur français, indirectement de nos nouvelles. M. Dragoumis, en écrivant à sa femme, s'était chargé de lui dire que nous étions passés à Athènes en bonne santé ; depuis lors nous avons visité Égine, fait la course du temple, abordé la presqu'île volcanique de *Méthana*, où François a recueilli deux inscriptions inédites, et où nous avons réuni des échantillons géologiques qui, d'après ce que M. Élie de Beaumont m'a dit la veille de mon départ, manquent absolument aux collections de Paris. Hier soir, nous sommes arrivés ici, et nous allons partir pour explorer la ville, l'établissement maritime, les environs remplis d'admirables jardins d'orangers et le temple de Neptune, où Démosthènes s'est empoisonné. Au retour M. Tombazy nous donne à dîner, et nous remettons le soir à la voile pour Épidaure. Nous sommes parfaitement installés à bord du petit bâtiment royal : c'est un très-fin voilier, commandé par un vieil Hydriote, le meilleur homme du monde, lequel a déjà, en 1841, conduit Buchon dans l'Archipel. Notre santé à tous deux continue d'être excellente. Depuis hier il y a quelques menaces de pluie, mais jusqu'à ce matin, l'été avec tous ses feux, s'est prolongé d'une manière extraordinaire.

C'est un contraste absolu avec notre voyage d'Italie de l'année dernière. Nous comptons, si le vent ne nous fait pas défaut, être de retour à Athènes dans la matinée de lundi prochain, après avoir visité Tyrinthe, Mycènes et Corinthe. Nous partirons pour la France le vendredi 18,

de sorte que cette lettre sera la dernière que vous pourrez recevoir avant notre arrivée.

Nous sommes extrêmement satisfaits de notre voyage, mais nous en voyons arriver le terme avec une satisfaction qui en vaut bien d'autres.

EXTRAIT DU SIÈCLE D'ATHÈNES.

28 octobre/9 novembre 1859.

Tout le monde sait que MM. Lenormant père et fils sont arrivés, depuis quelques semaines déjà, dans notre ville. Les Grecs connaissent trop bien leur nom pour qu'il soit nécessaire d'exposer ici les motifs des témoignages de sympathie que les deux voyageurs ont reçus de la population entière. Un certain nombre de nos compatriotes, voulant fêter plus particulièrement le séjour de ces deux philhellènes dans notre pays, et payer dans leurs personnes un faible tribut de la reconnaissance de la Grèce à la noble phalange des philhellènes français, conçurent l'idée de leur offrir un banquet par souscription. Tous ceux à qui l'on fit part de ce projet, y entrèrent avec empressement, et dimanche dernier, à deux heures de l'après-midi, la table se dressait sous une avenue de platanes, dans le jardin de feu M. Jean Vlachos : lieu historique s'il en fut, car la tradition populaire, d'accord avec les recherches des archéologues, établit avec certitude que c'est là l'emplacement de l'Académie de Platon. De l'endroit même où le banquet était préparé,

on voit devant soi la colline immortalisée par les vers de Sophocle et couronnée aujourd'hui par le tombeau d'Ottfried Müller. Par l'ouverture que laissent entre elles cette colline et une hauteur voisine, on aperçoit la plaine d'Athènes terminée par les escarpements de l'Hymette et parsemée de ces montagnes aux lignes pures et sévères qui, comme des gardes avancées de l'Acropolis, enceignent de tous les côtés la capitale de la nouvelle monarchie grecque. Sur la droite, on découvre l'Acropolis tout entière, dorée par les rayons du soleil.

Trente-quatre personnes prirent place au banquet.

Le général André Métaxa, président de la réunion, à côté de qui s'assit M. Lenormant; le sénateur et ancien premier ministre Démétrius Bulgaris; le sénateur Christidis; le général Perrhévos; le général Mamouris; les sénateurs Anargyros, Sotiriadis et Ghinis; le vice-président de l'Aréopage, M. Polyzoidis; le recteur de l'Université, M. Oeconomidis; MM. Pillicas, Potlis et Renieris, professeurs à l'Université; M. Emmanuel Cokkinos, avocat; M. Jean Délyanni, secrétaire général du ministère des affaires étrangères; M. Spiro Métaxa, chef de division au même ministère; M. Manakis, consul général de Grèce à Belgrade; MM. Jean Philimon et Emmanuel Antoniadis, les deux doyens du journalisme athénien; M. Phocion Roque, ancien chargé d'affaires de Grèce à Paris; M. Tertsetis, bibliothécaire du parlement; M. Nicolas Dragoumis, directeur et rédacteur en chef de la *Pandore*; M. Zambélios, l'auteur des *Etudes byzantines*; M. Timoléon-Bulgaris, publiciste;

M. Alexandre G. Soutzo; M. Lambros, numismatiste; M. Crokidas, auteur de la traduction grecque de Karamzin; M. Nicolaïdis-Philadelphus, typographe; M. Mantzavinos, négociant; M. Alexandre Vlachos, propriétaire actuel du jardin; M. Timoléon Philimon, rédacteur en chef du *Siècle*; enfin, un jeune Français connu et aimé de tous à Athènes, M. Anatole Dunoyer. D'autres personnes encore avaient souscrit, mais furent empêchées de venir par des raisons de santé : c'étaient l'amiral Canaris; M. Antonopoulo, sénateur; M. Vlachos, député; M. Typaldo, conservateur de la bibliothèque publique; MM. Calligás et Vellios, avocats; enfin, MM. Négris et A. Condostavlos.

MM. Tertsetis et Dragoumis avaient accepté d'être les commissaires du banquet.

Le temps était magnifique. Quoiqu'on touchât aux premiers jours de novembre, la température était encore remarquablement chaude; les arbres n'avaient pas perdu leurs feuilles, aucun nuage ne troublait la pureté du ciel.

Au dessert, M. Tertsetis se leva et porta, au nom de toutes les personnes présentes, le toast suivant à M. Lenormant :

« Monsieur,

« Un de vos spirituels confrères, membre de l'Institut, a dit quelque part : *l'ignoble fatalité du dîner*, je
« ne me permettrai donc pas de tirer vanité de ce que
« plusieurs amis ont eu la pensée de se réunir pour vous

« offrir un repas champêtre. Mais nous nous féliciterons
« et nous attribuerons quelque mérite au choix de l'em-
« placement désigné pour cette réunion.

« Le lieu où nous sommes porte, dans le langage tra-
« ditionnel de nos villageois, le nom de la *Cadémia* ou
« *Académia*. Cette dénomination populaire s'accorde
« avec les recherches des archéologues qui ont placé
« dans cet endroit le tombeau de Müller au lieu où Pla-
« ton avait été inhumé par ses disciples dans son séjour
« favori.

« Admirez, monsieur, l'heureux hasard ou plutôt les
« desseins d'une sagesse inconnue ! Cet endroit fort cir-
« conscrit qu'on appelle l'Académie, est sanctifié par
« trois églises, celle de Saint-Mélétios (le saint, pourrait-
« on dire de la Méditation) ; celle de Saint-Émilion, où
« les femmes athéniennes, qui se préoccupent très-peu
« des lois de l'orthographe, amènent ceux de leurs en-
« fants qui souffrent de quelque défaut de la langue et
« prient le saint de la leur délier. La troisième église est
« appelée *Panaya Eleoussa* ou Vierge miséricordieuse.
« N'y a-t-il pas quelque chose de divin dans l'à-propos qui
« a placé ces trois églises sur le terrain du séjour favori
« du sage Athénien, immortel interprète de la science ?

« La science, en effet, n'exige-t-elle pas la méditation ?

« La science ne se répand-elle pas par la parole ? La
« mission de la science est l'amélioration de l'espèce
« humaine ; embrasserait-on ce noble apostolat, si l'on
« n'y était poussé par l'aiguillon de la pitié envers les
« hommes asservis à l'ignorance ou à l'erreur ?

« Ce n'est pas devant vous, monsieur, qu'on pourrait
« hasarder d'en douter.

« Toutes les académies modernes ont emprunté leurs
« noms à l'Académie de Platon : vous êtes académicien,
« ainsi nous vous fêtons dans votre pays natal.

« Si, parmi tant d'illustres convives, c'est moi, per-
« sonnage obscur, qui prends la parole, c'est en con-
« sidération de la circonstance que je vais rappeler qu'on
« a voulu m'accorder cette faveur.

« J'ai eu le privilège, monsieur, d'assister à votre
« cours d'histoire moderne à la Sorbonne, et je suis heu-
« reux de rendre témoignage à l'empressement que vous
« mettiez à saisir tous les incidents historiques, afin
« d'intéresser à la Grèce moderne la jeunesse française,
« ce printemps éternel de l'Europe civilisée. Votre fils,
« présent à vos côtés en est l'image accomplie et a hérité
« de votre philhellénisme; il était naturel que le témoin
« de votre attachement à notre nation fût aussi l'inter-
« prète de la reconnaissance nationale. M. Dragoumis
« a eu, comme moi, le bonheur d'assister à vos cours
« durant l'année 1838, et c'est dans la même pensée
« que les nobles et éminents convives qui vous entou-
« rent ont bien voulu nous investir de leurs pouvoirs
« pour les préparatifs de cette hospitalité passagère,
« sous les ombrages du jardin de MM. Vlacho.

« Nous croyons, M. Dragoumis et moi, ne pouvoir
« mieux achever notre tâche qu'en invitant l'honorable
« compagnie à boire à la santé de M. Lenormant et de
« son digne fils. »

A la fin du discours de M. Tertsetis, tous les convives se levèrent pour se joindre à son toast. M. Lenormant prit alors la parole; il parla plus d'une demi-heure, et le son de sa voix témoignait de l'émotion profonde que lui inspiraient ces témoignages d'ardente sympathie.

Voici le canevas et les traits principaux de ce discours improvisé.

Après avoir remercié M. Tertsetis de ses sentiments de bienveillance, M. Lenormant s'est excusé de ne pouvoir que très-imparfaitement répondre par quelques paroles non préparées au discours ingénieusement étudié qu'il vient d'entendre. Il ajoute que dans les lieux où il parle et au milieu des amis qui l'écoutent, il lui est impossible de surmonter entièrement une émotion née des impressions dans lesquelles se résume pour ainsi dire sa vie entière.

Ce n'est pas seulement parce que sa jeunesse s'est écoulée au milieu de la génération de nos grands philhellènes, il a cela de commun avec tous les hommes de son âge; mais d'abord, témoin en Égypte, dont on vantait la civilisation naissante, de la tyrannie des musulmans envers les musulmans eux-mêmes, un concours d'événements imprévus l'amena, sans qu'il s'y fût attendu, dans le Péloponnèse, sur le théâtre même des barbaries d'Ibrahim : le spectacle de cette contrée détruite, anéantie en quelque sorte, celui de cette population réduite presque à l'inanition, et dans des circonstances aussi critiques déployant les vertus de résignation, de dévouement qui lui sont propres; la résurrection de la Grèce qui lui est apparue,

quand aux fêtes de Pâques le peuple grec lui fit entendre ce cri de foi, de triomphe et de consolation : Χριστὸς ἀνέστη (le Christ est ressuscité), tout cela lui a fait prendre avec lui-même l'engagement de consacrer ses forces à éclairer les esprits sur les malheurs et les droits du peuple grec, s'il ne pouvait contribuer directement à sa délivrance.

Il existe un contraste douloureux entre ces vœux, ces espérances et la réalité. Les occasions dans lesquelles l'orateur a pu servir efficacement la Grèce sont bien rares et bien clair-semées, mais en dépit de ce contraste, il accepte l'illusion que ses bienveillants auditeurs veulent se faire sur l'utilité de ses efforts; car c'est là encore une preuve que, devant Dieu, il suffit d'une intention droite et constante, pour que les aspirations au bien, en apparence les plus stériles, se convertissent en une féconde moisson.

Revenant au discours de M. Tertsetis, l'orateur n'adopte pas le mot d'un Français spirituel que l'on a cité sur *l'ignoble nécessité du dîner* : au contraire, il pense que la sociabilité humaine n'a pas de symbole plus expressif que celui d'un banquet, et pour en donner la preuve, il lui suffit de rappeler les mystères de la religion où nous nous unissons à Dieu dans un repas.

Les souvenirs de l'académie de Platon le touchent, moins à cause de la filiation bienveillante au moyen de laquelle M. Tertsetis s'est plu à rattacher le membre d'une des académies de notre époque à l'académie véritable qui a donné son nom à toutes les autres, que parce que

ce nom rappelle le disciple de Socrate, l'écrivain sublime auquel est échue la gloire de faire connaître l'homme qui, en dehors des lumières de la foi chrétienne, a été le plus digne interprète des vérités de conscience : à tel point, qu'on ne peut s'empêcher de croire que Dieu lui avait réservé des grâces extraordinaires.

Platon nous reporte à Socrate : Socrate nous ramène à la destinée morale de la nation grecque. Parler de sa destinée morale, c'est parler de ses progrès, de son avenir. — Que répondra l'orateur, quand ses compatriotes lui demanderont si la Grèce affranchie accomplit de véritables progrès? — Il n'aura pas de peine à repousser les calomnies d'un écrivain léger et corrompu, qui n'a pas craint de violer les devoirs de l'hospitalité et de récompenser par une odieuse ingratitude, le pays qui lui avait ouvert ses bras. Il répondra : Oui, la Grèce a accompli, elle accomplit tous les jours des progrès extraordinaires eu égard au chiffre minime de sa population, aux limites étroites où on l'a enfermée, et à l'exiguïté de ses ressources. Mais il demande à la bienveillance de ses auditeurs la permission d'exprimer ses vœux avec une franchise dont le motif ne peut leur être suspect, ses vœux pour que tous les Grecs, au nom de leurs souffrances passées, de leurs difficultés présentes, de l'Europe qui attend et surveille chez eux, quelquefois avec défiance, l'épreuve de la liberté, s'efforcent d'écarter de leur sein les discussions inutiles, les dissensions personnelles et se considèrent, chacun suivant ses facultés, comme responsable envers la patrie de l'emploi exclusif de ses forces et

de ses talents ; et à ce sujet l'orateur croit devoir présenter la double image sous laquelle le peuple grec s'offre à ses yeux.

Le peuple grec c'est un vieillard vénérable, au doux et majestueux aspect, sur les genoux duquel nous avons été élevés, qui nous a enseigné tous les secrets des arts, de la philosophie et de la science. C'est en même temps un enfant au berceau, assez plein de force et d'espérances pour avoir déjà étouffé plusieurs serpents, mais qui hatarde à peine ses premiers pas et qui en est encore aux premiers développements de sa croissance.

Comment s'accomplirait-elle, si Dieu lui-même ne le prenait dans ses bras ? — Et si c'est trop de témérité que de remonter ainsi jusqu'au trône de la majesté divine, représentons-nous l'enfant grec offert au Dieu suprême par sa divine Mère, dont le nom invoqué sans cesse au milieu des plus terribles épreuves, a été le signe et le gage du salut.

Après avoir demandé pardon à son auditoire de la gravité croissante des considérations auxquelles il s'est laissé entraîner par les souvenirs qui l'entourent, par le lieu où il parle, et par la tendance irrésistible de ses pensées, il propose en finissant de boire au Roi, symbole vivant de l'unité nationale, à la Grèce, à l'union, à l'avenir.

Des applaudissements unanimes saluèrent ces nobles paroles. Après M. Lenormant père, son fils se leva et prononça à son tour quelques mots.

« Après ce que vient de dire une voix chère et vénérée, je ne saurais parler longuement. En effet, tout

« ce que mon cœur renferme de sentiments pour la Grèce,
« mon père l'a déjà exprimé. Mais je suis le moins âgé
« des membres de cette réunion, qu'il me soit permis,
« comme privilège de ma jeunesse, de porter un toast de
« jeune homme, un toast ardent pour l'avenir. On n'a jus-
« qu'ici parlé que de la Grèce libre, je vous propose de
« boire maintenant aux peuples qui sont encore courbés
« sous le joug ottoman. D'abord à la Grèce encore es-
« clave, à la Thessalie, à l'Épire, à la Macédoine, à ces
« provinces qui ont tant fait pour l'indépendance de la
« Grèce, mais que les dures nécessités de la politique ont
« replacées sous le joug que leurs armes avaient brisé.
« Buons aussi à cette malheureuse Crète, dont les larmes
« et les cris de douleur retentissent jusqu'en Occident,
« aux îles Ioniennes, qui, bien que moins malheureuses,
« car elles obéissent du moins à une puissance chrétienne,
« ont leurs souffrances et leurs épreuves, et qui réclament
« avec tant de persévérance et d'unanimité leur union au
« reste de la famille grecque.

« Ici, comme toutes les fois que la pensée se tourne vers
« l'Orient nous ne devons pas nous souvenir seulement des
« Grecs. Rappelons-nous cette admirable déclaration des
« citoyens réunis pour la première fois en assemblée à
« Épidaure et proclamant que sont Grecs tous ceux qui
« dans les pays soumis aux Ottomans font le signe de
« la croix. Depuis 1821, les circonstances ont changé.
« D'autres nationalités se sont élevées à côté des Grecs,
« réclamant leurs droits à une existence séparée. Fidèles
« à la pensée des représentants d'Épidaure, procla-

« mons à notre tour, que sont frères tous ceux qui
 « dans l'Orient, sans distinction de race ou de com-
 « munion, portent dans leur cœur la foi à Jésus cruci-
 « fié. Je vous propose d'unir dans un même toast avec
 « les Grecs, tous les chrétiens de l'Orient : les Serbes,
 « qui les premiers, au commencement de ce siècle, ont
 « élevé l'étendard de la croix sur les champs de bataille ;
 « les Monténégrins : sur leurs sommets inaccessibles,
 « ils ont conservé leur indépendance à travers les siècles
 « et résisté à toutes les entreprises de la puissance
 « turque ; les tribus libres de la haute Albanie, les Rou-
 « mains enfin, entrés les derniers, mais avec tant d'ar-
 « deur dans la voie de l'affranchissement. Buvons à tous
 « ces peuples, à leurs princes, à leur avenir, à leur
 « liberté, à leur union dans l'œuvre commune de la régé-
 « nération de l'Orient. »

De nouveaux applaudissements accueillirent ce toast auquel succédèrent bientôt un grand nombre d'autres.

« A la France, aux puissances protectrices de la Grèce,
 « aux Philhellènes français tombés sur les champs de ba-
 « taille pour la liberté hellénique, à la mémoire de Cha-
 « teaubriand, du roi Charles X le libérateur de la Grèce ;

« Au pape Pie VII (acclamations enthousiastes) au-
 « près duquel l'héroïque Germanos fut envoyé par l'as-
 « semblée d'Épidaure ; le premier souverain qui, en
 « Europe, ait élevé, en faveur des Grecs, la voix de
 « la fraternité chrétienne ;

« Au général Perrhévos, le vétéran de l'armée grec-
 « que, l'ami de Rigas, tout prêt encore dans sa verte

« vieillesse à se mettre à la tête des troupes si la patrie le
« demande, et à donner le bon exemple à l'armée ;

« Au comte Métaxa, le vénérable président du banquet,
« glorieux représentant de tous ceux qui, comme lui, ont
« guidé la Grèce dans les voies de l'indépendance ;

« Aux Philhellènes vivants, nommément à MM. Ville-
« main et Saint-Marc Girardin ; au clergé et aux pro-
« fesseurs, dont l'œuvre est si capitale pour la renais-
« sance de la nation ;

« A la mémoire d'Ottfried Müller, représentant du dé-
« vouement filial de la science moderne aux souvenirs de
« la Grèce. »

A cinq heures et demie tous les convives accompagnè-
rent MM. Lenormant jusqu'à la porte de leur hôtel, où
l'on se sépara.

Ce récit que les journaux d'Athènes transmettaient
à Paris bien peu de jours avant celui où M. Lenormant
et son fils y étaient attendus, ne précéda que d'un cour-
rier la lettre suivante.

M. FRANÇOIS LENORMANT A SA MÈRE.

Athènes, jeudi 17 novembre 1859, onze heures et demie du soir.

Ma bonne mère, lorsque vous recevrez cette lettre, une
dépêche télégraphique vous aura déjà appris l'impossibi-
lité où nous nous trouvons de prendre le bateau du 18.
Mais aujourd'hui, en arrivant à Athènes, je vous écris
pour vous donner quelques détails sur notre fatigante et

pénible Odyssée, et vous expliquer ce qui nous empêche de partir.

Mon père vous a écrit le 9 de Poros, par le paquebot autrichien. Jusque-là notre voyage avait été parfaitement heureux, le temps était superbe, le vent favorable, nous avons vu beaucoup de choses intéressantes. Mais à partir de ce jour, la série de nos malheurs a commencé.

Jeudi matin, en montant au temple de Calaurie, situé sur une montagne au milieu de l'île de Poros, et dans lequel Démosthène a été assassiné, nous fûmes pris par la pluie sans paletots ni parapluies. Nous nous séchâmes tant bien que mal dans un petit monastère auprès de là : mais vers le soir, comme nous traversions en canot, avec M. Tombazy, directeur de l'arsenal, la rade de Poros, un second orage des plus violents survint et nous trempa jusqu'aux os. Nous dûmes changer de tout, même de gilets de flanelle, mais quoique l'ayant fait aussitôt que possible, cela nous avait assez mal disposés.

Le lendemain vendredi, en dépit d'une pluie battante, nous allâmes de Poros à Épidaure. Nous voulions nous rendre à cheval d'Épidaure à Nauplie, le temps ne nous le permit pas, nous fûmes donc retenus à bord du petit cutter, nous ennuyant extrêmement. Le samedi 11, la pluie cessa, mais un vent de nord glacial s'était levé, et une tempête terrible commença sur mer. Néanmoins nous étions descendus à terre pour déjeuner dans un cabaret d'Épidaure ; en sortant de là, mon père fut violemment saisi par le froid, je le ramenai bien vite à bord du *cutter* où nous employâmes tout ce que nous avons

de couvertures pour le réchauffer ; nous n'y parvînmes qu'au bout de quelques heures. Il en est résulté chez lui une prostration subite de forces et une démoralisation absolue. Le dimanche, notre compagnon de voyage, M. Orphanidis, ayant affaire à Nauplie, nous a quittés ; nous sommes restés seuls, mon père et moi. La tempête continuait furieuse ; il était absolument impossible de regagner Athènes par mer ; dans le port même d'Épidaure, entièrement ouvert, notre petit bâtiment était secoué d'une manière terrible, et ce n'était qu'en courant un certain danger que l'on pouvait aller en canot du *cutter* au rivage. — Épidaure est un trou affreux, un misérable hameau de pêcheurs où il m'avait été impossible de trouver un gîte présentable pour loger le pauvre père ; il restait donc à bord, et la dureté de la mer le fatiguait beaucoup. De plus, Épidaure est entièrement entouré de marais, c'est un lieu fiévreux et très-malsain.

Le lundi, la tempête continuant, j'ai dû, de l'avis du commandant de notre bâtiment, vieux marin hydriote très-expérimenté, faire débarquer mon père, et aviser aux moyens de le tirer le plus tôt possible par terre malgré son état de faiblesse et d'abattement absolu, des marais qui nous entouraient, afin qu'il ne fît pas une maladie grave.

Je me suis donc procuré des chevaux, et quels chevaux, grand Dieu ! Je ne puis songer sans effroi que nous ayons confié nos vies à de semblables animaux, et je suis parti avec le pauvre père ; il était tellement faible ce jour-là, qu'il fallait le faire soutenir de cha-

que côté par un homme, afin qu'il ne tombât pas de cheval.

Je vous l'avouerai, ma bonne mère, quand je me suis senti tout seul, sans guide, sans domestique, à plusieurs journées d'Athènes, obligé de traverser le pays pour ramener mon père malade, j'ai eu le sentiment d'une bien terrible responsabilité, et j'ai eu besoin de demander à Dieu son appui dans une entreprise si difficile ; heureusement sa protection ne nous a pas manqué.

Le premier jour, nous dirigeant d'Épidaure sur Corinthe, nous n'avons pu gagner qu'une ville dans la montagne appelée Sophico, à sept heures de marche de notre point de départ. Mon père ne pouvait pas aller plus loin ; heureusement nous avons trouvé dans le démarque ou maire de Sophico, un des hommes les meilleurs et les plus complaisants qui se puissent rencontrer. Il a exercé à notre égard l'hospitalité orientale dans toute son étendue. Je me suis emparé de sa maison. Selon l'usage grec, il n'y avait ni lit, ni matelas, mais j'ai pris les couvertures de toute la famille et tous les tapis, et en les empilant, j'en ai fait un matelas assez moelleux où j'ai fait coucher le père. Il y dormit dix-huit heures sans se réveiller.

Cela lui fit du bien et lui rendit assez de forces pour que nous pussions gagner le lendemain, après cinq heures de cheval, Calamaki, port de Corinthe. Là, nous ne trouvâmes qu'un village encore en ruine par suite du tremblement de terre, et il nous fallut coucher dans le coin d'un cabaret de matelots, moi, par terre, roulé dans ma couverture, le père sur un matelas que j'avais été

emprunter au poste des gendarmes chargés de surveiller le port.

Mon père était hors d'état d'aller plus longtemps à cheval; le temps s'était calmé, et je fis marché avec le patron d'un caïque pour qu'il nous transportât le lendemain, c'est-à-dire hier 16, à Athènes.

Nous avons assez tolérablement accompli la plus grande partie de notre traversée, lorsque dans la baie d'Éleusis, entre la côte et l'île de Salamine, nous fûmes pris par un des plus terribles coups de vent que j'aie vus de ma vie. Le caïque a manqué sombrer; les matelots se voyant sans ressources, se mirent à genoux et firent un vœu à la vierge de *Phanéroméni*, image miraculeuse déposée dans un couvent de l'île de Salamine, en face duquel nous nous trouvions, et ce n'est vraiment que par miracle que nous avons échappé à la mort. Mon père était couché au fond du caïque, lequel était ponté, et ne s'est pas beaucoup aperçu du danger; il n'a pas trop souffert. Mais moi, qui étais sur le pont, je me suis trouvé pendant quelques instants dans l'eau jusqu'à la ceinture. Nous parvînmes enfin à nous réfugier dans une petite anse où nous étions à l'abri. Ce lieu n'était qu'à deux heures de Mégare. Descendu à terre, je partis à pied pour aviser aux moyens d'amener de cette ville, mon père à Athènes, en voiture, par la route carrossable qui existe de ce côté. En arrivant à Mégare j'entrai dans une boutique d'épicier, chez un brave homme qui, aussitôt qu'il a su mon nom, m'a fourni une charrette pour aller chercher le père resté à bord du caïque. Cet excellent

homme, dont vous serez bien aise de savoir le nom, et qui s'appelle *Dallas*, nous a hébergés et nourris chez lui sans vouloir consentir à être payé. Mon père a pu s'y reposer, mais ayant essayé de manger un œuf le soir, il eut dans la nuit une violente indigestion, que je parvins à calmer avec un peu de thé.

Ce matin 17, avant de quitter Mégare, mon pauvre père toujours préoccupé des choses scientifiques, voulut, malgré son état de souffrance, aller voir une espèce de petit musée, renfermant des sculptures fort curieuses, qu'on a installées dans un ancien corps de garde.

Nous étions en compagnie de l'éparque ou sous-préfet, du commissaire de police, du colonel de gendarmerie et de quelques-uns des plus notables habitants. Mon père était si faible que nous le soutenions des deux côtés : je voulus le dissuader de cette visite imprudente pour un malade, mais il me répondit : « il faut bien que je fasse mon métier d'antiquaire. » Grâce à l'obligeance de l'éparque et à l'intervention de son autorité, nous pûmes avoir une voiture de la poste qui nous a enfin amenés à Athènes ce soir.

Mon premier soin, après avoir fait coucher mon père, a été d'envoyer chercher le docteur Røser, médecin du roi, homme d'un mérite éminent et élève du docteur Récamier ; il assure que cet épuisement n'aura rien de sérieux, et qu'on le fera disparaître avec quelques jours de lit et de repos absolu.

Voilà, malgré notre impatience de vous revoir, ce qui retardera notre départ d'une semaine encore. — De

mon côté, ce voyage et les émotions que j'y ai éprouvées m'ont singulièrement fatigué. J'ai eu il y a trois jours un fort accès de fièvre à Sophico; hier encore, en arrivant à Mégare, il m'en commençait un autre que j'ai coupé avec six tasses de café prises coup sur coup. Tant que le père sera souffrant, j'irai encore, mais je sens que quand il sera mieux, j'aurai à mon tour bien besoin de repos.

La lettre qu'on vient de lire arrivait à Paris le vendredi matin 25 novembre; le soir de ce même jour, une dépêche télégraphique datée d'Athènes, du 23, annonçait que M. Charles Lenormant avait succombé le 22, et que son fils s'embarquerait le 25 pour la France.

M. François Lenormant complétait en ces termes, pendant la traversée, le douloureux récit qu'il adressait à sa famille.

A bord du bateau à vapeur *le Gange*.

C'est le jeudi 17 novembre, qu'après une route qui avait été une véritable *voie douloureuse*, j'arrivai sur les dix heures et demie du soir dans Athènes, ramenant mon pauvre père déjà frappé de la manière la plus grave et malade depuis six jours. Quoiqu'il fût tard, je fis aussitôt prévenir M. Callivourtsis, jeune médecin grec de Naxie, lauréat de l'Académie des Sciences, logé dans le même hôtel que nous, et j'envoyai chercher M. le docteur Rœser, premier médecin du roi. Ces deux mes-

sieurs trouvèrent la fièvre violente, mais la fatigue excessive qui se joignait à la maladie ne leur permettait pas d'en reconnaître bien exactement les symptômes. Ils se bornèrent donc à prescrire l'emploi de quelques sudorifiques et de potions calmantes, et ils prirent rendez-vous pour le lendemain matin, espérant que le sommeil aurait alors un peu diminué la fatigue du malade.

La nuit fut agitée, sans sommeil; mon père était très-oppresé par la fièvre. Vers le milieu de la nuit, mon père, qui était demeuré pour ainsi dire absolument silencieux depuis le moment où il s'était mis au lit, m'appela et me dit qu'il se sentait frappé de la manière la plus sérieuse, et qu'il voulait, avant que la maladie ne fût plus avancée, mettre ordre à ses affaires d'intérêt aussi bien que de conscience. Quoique je visse bien que son mal était grave, je ne le supposais pas en danger, et j'essayai de le dissuader d'une volonté que je croyais le résultat d'une imagination frappée outre mesure. Mais il fut inébranlable.

Le lendemain matin de très-bonne heure, j'allai donc, d'après ses ordres, chez M. de Saive, premier secrétaire de la légation française qui faisait l'office de chargé d'affaires depuis la mort de M. de Serre, afin de le prier de venir recevoir le testament de mon père. J'envoyai une lettre au Pirée, à M. l'abbé Fabre, aumônier de la frégate stationnaire française *la Pomone*, en le priant de monter à Athènes. Enfin, je me rendis chez madame de Serre, qui partait ce jour-là même pour la France, et que dans nos premiers projets nous devions avoir l'honneur d'accompagner, pour lui apprendre la triste rai-

son qui nous empêchait de partir. Je la trouvai terminant ses derniers préparatifs de voyage ; lorsque je lui eus annoncé la maladie de mon père, faisant aussitôt un retour sur le malheur affreux qui l'avait frappée si peu de temps auparavant, elle pâlit, et elle me dit : « Malade, sous ce climat, il est perdu. » Malheureusement elle avait dit vrai.

En rentrant à l'hôtel, je trouvai une voiture chargée de voyageurs qui arrivait du Pirée, arrêtée à la porte. Une voix me dit : « Que faites-vous donc ici ? » Je me retourne, c'était Henri Révoil qui se rendait à Constantinople pour y voir son beau-frère M. Baragnon, et qui profitait de la relâche du bateau à vapeur pour jeter un coup d'œil rapide aux monuments d'Athènes. Je lui racontai comment je me trouvais à Athènes avec mon père, et quelle raison nous y retenait. Dès qu'il sut mon père malade il me dit : « Mon cher François, votre père a trop fait pour moi, pour que je ne me considère pas un peu comme son fils. Je me reprocherais toute ma vie de vous avoir laissé seul avec lui malade, lorsque je pouvais peut-être vous être de quelque utilité à tous les deux. Permettez-moi donc de rester ici avec vous au moins une semaine, au lieu de continuer sur Constantinople, et de vous aider à soigner votre père. Je vais immédiatement reprendre mes bagages au bateau à vapeur. »

Vous pouvez penser si j'acceptai avec empressement une proposition faite avec tant de cœur.

MM. Roeser et Callivourtsis arrivèrent quelques mo-

ments après. Ils trouvèrent à la maladie les caractères d'une fièvre paludéenne ataxique avec disposition à tourner à la fièvre bilieuse, et ils ordonnèrent l'emploi du sulfate de quinine. Ils revinrent le soir, et comme la quinine n'avait amené aucune diminution dans la fièvre, ils en conclurent que le moment n'était peut-être pas opportun pour la donner. Ils ordonnèrent donc de suspendre et d'attendre pour en recommencer l'emploi, le premier moment de rémission.

Depuis la veille au soir, j'avais seul soigné mon pauvre père. Il aurait désiré que cela continuât ainsi ; mais j'étais épuisé par le voyage d'Épidaure à Athènes, et par les nuits sans sommeil succédant aux journées de cheval ; j'étais moi-même atteint des fièvres ; d'ailleurs, malgré toute ma bonne volonté, j'étais une garde-malade très-inexpérimentée. Les médecins exigèrent donc que l'on envoyât chercher à la maison des sœurs françaises de Saint-Joseph, établie dans Athènes même, une religieuse pour veiller notre cher malade. Heureusement la Providence voulut que l'on nous donnât la sœur Véronique, la même qui avait soigné M. de Serre dans sa dernière maladie. Sœur Véronique est Anglaise et fille d'un ministre anglican ; elle s'appelait, avant son entrée en religion, miss Leeves ; c'est un véritable ange de bonté, de douceur, de piété, et en même temps une femme très-distinguée, et qui a reçu la meilleure éducation. Non-seulement elle a rempli auprès de mon pauvre père un rôle de consolation dont nous devons lui garder toujours la plus ardente reconnaissance, non-seulement elle l'a soutenu de ses

pieuses exhortations, mais encore dans les longues nuits d'insomnie elle a su lui abrégér le temps et le lui rendre moins pénible, en causant avec lui de la Grèce ancienne et moderne, des antiquités, de tout ce qui pouvait en un mot intéresser un esprit supérieur.

Aussi mon père prit-il bien vite pour elle la plus vive affection, et acceptait-il sans hésiter et sans murmurer tout ce qu'elle lui disait être nécessaire.

M. de Saive et l'abbé Fabre n'arrivèrent qu'assez tard du Pirée où ils avaient embarqué madame de Serre. Mon père resta longtemps enfermé seul avec le second, puis il nous fit rentrer, et l'abbé Fabre alla chercher à l'église catholique le saint viatique qu'il administra à notre cher malade. Vers les sept heures, M. de Saive amena le consul de France, M. de Castillon, qui servit de notaire pour recevoir le testament.

La nuit fut plus calme. Mon pauvre père paraissait tout soulagé par ce qu'il venait d'accomplir; à son inquiétude avait succédé un grand repos d'esprit. Il dormit assez paisiblement pendant plusieurs heures, et le lendemain matin les médecins trouvèrent la fièvre presque entièrement tombée. Ils crurent à un commencement de convalescence. Mon père lui-même se sentait beaucoup mieux. Il causa pendant une partie de la journée monuments et antiquités avec Révoil, et pour tranquilliser complètement ma mère, dont l'inquiétude le préoccupait, il ajouta de sa main ces quelques lignes à la lettre que je lui écrivais. « J'avais été saisi violemment, mais l'orage a
« passé très-vite. Je n'ai plus qu'à suivre la convales-

« cence. Je me sens parfaitement bien. Je t'embrasse du
« fond de mon âme. »

Le soir, cependant, je remarquai quelques symptômes d'exaltation d'esprit; il n'y avait pourtant encore rien de bien marqué sous ce rapport. Je m'étais endormi le cœur assez content sur un canapé dans la chambre même de mon père, lorsqu'au milieu de la nuit je fus réveillé par un grand bruit. Mon père, en proie au plus violent délire, voulait absolument sortir de son lit et luttait contre la sœur Véronique, M. Callivourtsis et un domestique de l'hôtel qui faisaient de vains efforts pour le retenir. Dans les phrases incohérentes qu'il laissait échapper, il était facile de deviner qu'il se figurait être encore en route, et qu'il voulait hâter son arrivée à Athènes. Il se plaignait que je l'eusse abandonné. Je m'approchai en toute hâte de son lit; malgré son délire, il me reconnut. Ma vue le calma. Je m'assis contre son chevet, il sortit à moitié du lit, appuya sa tête sur mon épaule et, dans cette position, s'endormit assez tranquillement.

M. Røeser arriva dès cinq heures du matin. Il reconnut, ce dont M. Callivourtsis s'était déjà aperçu dans la nuit, tous les symptômes de la fièvre pernicieuse. Ne voulant pas assumer sur lui toute la responsabilité du traitement d'un cas aussi grave, il demanda une consultation. Les meilleurs médecins d'Athènes, MM. Vouros, Costis, Macas, Orphanidis furent convoqués; on fit venir du Pirée le médecin principal de la station française du Levant, M. Gibert; enfin M. Caradja, neveu du prince

Michel Soutzo, demanda à se joindre à la consultation.

A dix heures du matin ils étaient tous réunis. Leur avis fut unanime sur le traitement à suivre, mais en même temps ils reconnurent tous que la maladie avait pris une telle violence qu'il n'y avait que bien peu d'espoir de salut. Ils voulurent cependant lutter énergiquement. Comme le délire rendait très-difficile de faire prendre au malade la quinine sous forme de poudre, on résolut de la lui donner dans une potion plus facile à avaler, et de lui en faire prendre la plus forte quantité possible.

Ce traitement fut aussitôt commencé ; « c'est notre dernière ancre de salut, » me disait M. Gibert. Un instant on crut avoir réussi. Les médecins réunis de nouveau le soir trouvèrent un peu de mieux. Il y eut même dans la nuit quelques instants de sommeil, et le lundi matin on se prit encore à une faible lueur d'espérance.

Ce lundi matin une neuvaine fut commencée à l'église catholique, où je l'avais fait demander. D'autres personnes faisaient en même temps dire des messes dans plusieurs des églises grecques d'Athènes, et presque à chaque *Panaghia* de la ville il y avait des cierges allumés pour la guérison du malade, cierges dont beaucoup avaient été placés par des hommes du peuple.

La matinée se passa bien, la fièvre était moins forte et le délire avait presque disparu. La quinine avait produit son effet, la fièvre pernicieuse était conjurée. Cependant, à mesure que la journée s'avancait, l'état devenait moins satisfaisant ; si la fièvre ne paraissait plus aussi violente, les forces s'en allaient avec elle, en même temps

la tête s'engageait de plus en plus ; ce n'était plus comme la veille un délire ardent, mais une somnolence dans laquelle les intervalles lucides devenaient de plus en plus rares. Il était évident que la maladie, vaincue d'un côté, prenait une autre forme et se changeait en une affection cérébrale. Mon père ne parlait plus ; il semblait que sentant sa raison lui échapper, il voulût la concentrer tout entière en lui-même. C'est à peine si des questions répétées et instantes obtenaient une réponse monosyllabique. Mais il portait souvent la main à son front comme s'il eût éprouvé une douleur de tête des plus aiguës.

On essaya de combattre le nouvel ennemi qui venait de se déclarer, la méningite. L'état de faiblesse de notre cher malade ne permettait pas d'employer la saignée ou l'application de sangsues ; on plaça un vésicatoire derrière la nuque, des ventouses auprès des oreilles, des sinapismes aux pieds, on administra au malade de très-fortes doses de calomel pour amener une crise des intestins qui dégagât le cerveau. Rien n'y fit. L'état alla encore en empirant toute la nuit. Le délire était complet ; mon pauvre père ne me reconnaissait même plus. Vers le matin, M. Gibert me prit à part et me dit : « Tout est
« perdu, je ne dois pas vous le dissimuler, nous lutterons
« encore jusqu'au dernier moment, mais Dieu seul peut
« maintenant sauver votre père. Il ne passera pas la jour-
« née. Vous allez avoir besoin de toutes vos forces pour
« supporter les terribles épreuves de cette journée. Songez
« que vous êtes homme, que vous allez être chef de fa-
« mille, et que vous ne devez pas faiblir. Il faut que la

« vue de votre courage soutienne et console votre père
« dans son dernier instant. Vous êtes vous-même malade,
« et comme médecin, je vous ordonne formellement d'al-
« ler prendre quelques heures de repos afin d'être plus
« fort quand Dieu demandera de vous le dernier sacri-
« fice. »

J'étais tellement brisé que j'obéis. Je me jetai tout habillé sur un lit dans la chambre à côté de celle de mon pauvre père et, la fatigue prenant le dessus, je m'endormis pendant quelques moments. Il était neuf heures quand je me réveillai. En rentrant dans la chambre de mon père, je fus frappé du changement qui s'était opéré dans l'expression de sa figure et du calme suprême répandu sur tous ses traits. Il ne pouvait plus parler, mais il avait repris pleinement sa connaissance. Dès qu'il m'aperçut, ses yeux se remplirent de larmes ; il me fit signe d'approcher de son lit, m'embrassa en pleurant, tira de son doigt l'anneau qu'il avait l'habitude d'y porter et me le remit ; enfin il me fit mettre à genoux et me plaça les mains sur la tête pour me donner sa bénédiction.

M. l'abbé Fabre qui, depuis le premier moment était constamment resté auprès de mon père, avait été obligé le lundi soir de retourner au Pirée auprès d'un officier de *la Pomone* très-dangereusement malade. Je lui envoyai aussitôt un mot pour lui dire que le moment suprême approchait, et pour le prier de venir au plus vite. En attendant, comme le mal marchait avec une rapidité effrayante, je fis demander M. l'abbé Privilegio, curé catholique d'Athènes qui vint administrer l'extrême-onction.

Les médecins avaient encore essayé dans la journée l'application de glace sur la tête et d'autres remèdes d'ordinaire très-puissants, mais l'effet en fut nul. L'agonie était commencée, calme et sans convulsions. La vie de mon pauvre père s'éteignait comme une lampe dont l'huile a brûlé trop vite.

A six heures trente-cinq minutes du soir, M. Privilegio et M. l'abbé Fabre commencèrent les prières des agonisants. Outre la sœur Véronique et moi, il y avait dans la chambre les docteurs Gibert et Callivourtsis, M. Dragoumis, Henri Révoil, Anatole Dunoyer, le fils du membre de l'Institut et un jeune Français logé dans le même hôtel, M. Dumoulin Dulys, tous à genoux et pleurant, les catholiques et les grecs unis dans un même sentiment de prière et d'admiration pour cette sainte mort. Lorsque les deux prêtres en furent arrivés à cet endroit où l'on prononce à l'oreille du mourant une prière placée dans sa bouche, mon père saisit la main de l'abbé Fabre, et la serra fortement pour lui montrer qu'il s'associait en esprit à la prière qu'il ne pouvait plus répéter. Au même instant la respiration s'arrêta. Tout était consommé !

C'était le mardi 22 novembre.

Le corps de mon père resta toute la soirée exposé, suivant l'usage grec, dans la chambre mortuaire, et un très-grand nombre de personnes vinrent lui donner le dernier baiser. Il avait ordonné par son testament, qui me fut remis aussitôt après sa mort, qu'aucune cérémonie n'eût lieu à Athènes, et que sa dépouille fût rapportée en France. Par suite de cette volonté, son corps a été trans-

porté la nuit même au Pirée, sous l'escorte d'un bataillon de la garnison d'Athènes. C'est au Pirée que s'est faite l'opération de l'embaumement.

Le mercredi matin, une foule très-considérable s'était rassemblée dans les environs de l'hôtel pour accompagner le convoi au Pirée ; elle se retira lorsqu'elle sut que le corps y était déjà transporté.

Le jeudi matin, je voulus qu'une messe fût dite, avant mon départ d'Athènes, à l'église catholique, pour le repos de l'âme de mon pauvre père. Je n'en avais prévenu personne, à cause de la défense que mon père avait faite qu'aucune cérémonie publique ne fût célébrée en son honneur. Cependant, en arrivant à l'église, j'y trouvai réuni un très-grand nombre de personnes ; parmi elles, j'ai remarqué M. Métaxas qui, malade en ce moment, s'était levé de son lit pour venir, M. Rhangabé, M. Tertzetis, le bibliothécaire de la chambre des députés, M. Mavroyenni, le chef de l'insurrection crétoise de l'année dernière avec ses principaux compatriotes proscrits comme lui, les médecins qui avaient soigné mon père, la famille Philimon, bien d'autres encore que je n'aurais pas le temps de vous nommer, hommes de la société et hommes du peuple, habitants de la Grèce affranchie, des îles Ioniennes, de la Thessalie, de la Macédoine et de l'Épire. Tous étaient en proie à la plus vive émotion.

Ce que je ne saurais assez vous dire, c'est la manière dont j'ai été entouré dans ces cruels moments, et les sympathies que j'ai rencontrées dans mon malheur. Si quelque chose pouvait adoucir la situation d'un jeune homme

de vingt-deux ans, perdant son père à sept cents lieues de distance de tous les siens, les soins que j'ai reçus et l'intérêt que j'ai trouvé dans tous les cœurs, l'eussent fait.

Le roi Othon a été parfait. Il avait mis à la disposition de mon père, dès qu'il l'avait su malade, ses médecins et sa pharmacie; plusieurs fois par jour il envoyait prendre des nouvelles, et dans la journée qui a suivi la mort, il m'a fait faire ses compliments de condoléance dans les termes les plus flatteurs.

Quant au peuple grec lui-même, la maladie et la mort de mon pauvre père ont été un deuil public. On ne s'abordait dans les rues qu'en se demandant des nouvelles du malade. Une véritable foule se pressait continuellement à la porte de l'hôtel pour s'inscrire et connaître le bulletin.

Maintenant, si vous désirez que je vous nomme les personnes qui, dans cette circonstance, m'ont le plus particulièrement entouré, encouragé, soutenu, je vous citerai d'abord cet excellent M. Dragoumis, qui accompagne avec moi jusqu'à Paris le corps de mon père, M. Rhángabé, tous les Philimon, Nicolas Canaris, M. et madame Paparigopoulos, etc.

Mais de qui je dois surtout vous parler, c'est des deux compatriotes qui ont presque, par leur dévouement, fait retrouver la France à mon pauvre père mourant. Le premier est Révoil; il a été comme un second fils pour mon père, et pour moi comme un frère. Mais je connaissais déjà son cœur et je n'attendais pas moins de lui. Le se-

cond est M. Dumoulin Dulys, que je vous ai nommé plus haut. J'avais eu à peine quelques relations avec lui avant ces tristes jours. Il a montré dans ces cruelles circonstances un cœur et un dévouement vraiment admirables, et j'ai contracté avec lui un lien de reconnaissance et d'amitié qui ne se brisera pas.

Voici la lettre qui me fut adressée, au nom du Conseil municipal d'Athènes, le jour même où le corps de mon père fut transporté au Pirée.

LE MAIRE D'ATHÈNES A M. FRANÇOIS LENORMANT.

Monsieur,

Le malheur qui vient de vous frapper a retenti douloureusement dans le cœur de tous les Grecs. Tandis que vous pleurez un père si cher et si regretté, les Grecs pleurent l'ami et le défenseur de leur patrie, le savant et éloquent interprète de son glorieux passé.

Plus que toute autre, la ville d'Athènes partage d'une manière particulière votre profond deuil, car pendant le séjour que M. Lenormant a fait dans ses murs, elle a pu connaître les vertus qui le distinguaient, et c'est au milieu de nos concitoyens qu'il a rendu à Dieu son âme généreuse.

Interprète des sentiments du conseil municipal et des habitants de la ville à la tête de laquelle je suis placé, en même temps que je vous exprime leur sincère douleur, je vous demande en leur nom une faveur immense.

Puisque, conformément à sa dernière volonté, le corps de votre père doit être rendu à son pays, permettez que son cœur au moins demeure à Athènes, cette seconde patrie de ses pensées et de ses affections.

Quand ce noble cœur était plein de vie, il battait aux souvenirs de la gloire de notre pays. Souffrez que, glacé par la mort, il repose dans le monument qui lui sera élevé sous les ombrages où retentissait jadis la voix de Platon, auprès de son ami et de son émule dans la carrière de communes études, Ottfried Müller.

Une terre amie et reconnaissante gardera fidèlement comme un dépôt précieux la cendre de son illustre défenseur.

Agréez, etc.

G. SCOUFFO,

Maire d'Athènes.

Athènes, 10/23 novembre 1860.

Un monument s'est élevé, en effet, à la mémoire de M. Charles Lenormant, et le 13 novembre 1860, une foule émue et recueillie, se pressait à l'inauguration du tombeau dans lequel son cœur a été déposé. La cérémonie était présidée par le premier magistrat et la municipalité d'Athènes.

Après que le clergé catholique eut accompli la cérémonie religieuse, un discours éloquent rappelant les titres si nombreux du savant philhellène français à la reconnaissance des Grecs, fut prononcé par M. Rhangabé, ancien ministre des affaires étrangères, professeur à l'Uni-

versité d'Athènes et l'un des hommes les plus éminents de la Grèce actuelle dans la littérature et la science. Nous donnons plus loin une traduction de ces nobles paroles qui furent improvisées dans l'idiome des chefs-d'œuvre classiques.

Le monument que les Athéniens ont fait ériger à Charles Lenormant est l'œuvre d'un artiste français, M. Boulanger, ancien pensionnaire de l'Académie à Rome, depuis plusieurs années fixé en Grèce et actuellement investi du titre d'architecte de la ville d'Athènes.

M. Boulanger s'est très-heureusement inspiré, pour le tombeau de son illustre compatriote, du style des monuments funèbres si communs dans l'Attique.

Un cippe en forme d'autel, décoré de guirlandes à ses quatre faces, supporte une grande urne cinéraire à anses, motif habituel des tombeaux athéniens. Sur le flanc de cette urne est sculptée une croix, et au-dessous le portrait de M. Lenormant reproduit d'après le médaillon de David d'Angers. Cette alliance du signe de la rédemption avec une forme de monument empruntée aux usages des grands siècles de l'antiquité exprime emblématiquement, d'une manière ingénieuse, les deux faces du caractère de l'homme éminent à qui la tombe a été consacrée, le chrétien et l'antiquaire. Sur le cippe qui forme le piédestal de l'urne, sont gravées quatre inscriptions, en grec et en français (une sur chaque face), indiquant les motifs de l'érection de ce monument au savant et au philhellène. L'inscription de la face principale est en vers grecs, de style antique, et a été composée par

M. Philippe Jean, bibliothécaire du roi, qui jouit à Athènes d'une véritable renommée pour ce genre de compositions.

C'est sur la hauteur de Colone, au lieu même où le rocher fut aplani pour former le terre-plein du temple dans lequel les habitants de l'Athènes antique montraient le tombeau d'OEdipe, que s'élève le monument dédié à la mémoire de M. Lenormant, à quelque distance en avant de la stèle qui recouvre les cendres de Müller, dominant le site de l'Académie de Platon, le bois des Oliviers et toute la plaine d'Athènes.

DISCOURS DE M. RHANGABÉ.

Lorsqu'il y a un an, presque à pareil jour, une mort prématurée enleva, dans la force de l'âge et de l'activité le savant éminent que pleure sa famille, que de nombreux amis regrettent, et qui a laissé dans la science un vide si difficile à remplir, son corps fut rendu à la France, afin qu'il reposât sur la terre qui l'avait vu naître, et où s'était écoulée sa vie. Mais la Grèce a gardé comme un bien qui lui appartenait légitimement le cœur de cet illustre savant, et elle le dépose aujourd'hui dans son sol classique avec un sentiment d'amour et de reconnaissance. En effet, ce noble cœur, quand il battait plein de vie, était le foyer des plus ardentes sympathies pour elle.

Au début de la lutte glorieuse de l'indépendance hellénique, les généreux champions de sa liberté étonnèrent le monde par leur courage et leur persévé-

rance : à ce spectacle d'une poignée d'hommes triomphant de myriades de barbares, de petites barques engageant le combat contre des flottes entières et les incendiant, et du trépas plus glorieux que toute victoire auquel couraient ceux qui n'espéraient plus de vaincre, des encouragements et des applaudissements unanimes saluèrent les efforts des Grecs dans toutes les parties de l'Europe et jusqu'aux extrémités de l'Amérique, et l'enthousiasme des peuples força les gouvernements, même les moins disposés en faveur de cette cause, à se déclarer pour la nation qui venait de renaître. Le philhellénisme était à cette époque un sentiment universel, et nul n'osait élever la voix contre les martyrs de la foi et de la liberté.

Mais le temps de la lutte hellénique passa ; l'histoire tourna sa page. D'autres événements et d'autres intérêts sollicitèrent l'attention des peuples, l'enthousiasme s'amortit ; puis de nouvelles complications politiques, des calomnies préméditées, des accusations portées à la légère, et dont peut-être quelques-unes étaient justifiées par les fautes inévitables de nos premières expériences dans la vie politique, changèrent le vent de l'opinion, à tel point qu'on oublia exploits et travaux, et un jour vint où ce fut à qui jetterait la première pierre contre la Grèce, à qui la proclamerait le plus haut indigne de la liberté, à qui déclarerait avec le plus d'empressement que sa délivrance avait été une faute.

Au milieu de ce revirement injuste, mais universel, quelques hommes, néanmoins, non-seulement résistèrent au torrent de la défaveur publique, non-seulement gardè-

rent leur philhellénisme intact et inébranlé, mais luttèrent de toutes leurs forces en faveur du peuple calomnié, et parvinrent à éclairer l'opinion et à ramener à la Grèce une partie des antiques sympathies. Ces hommes étaient tous des princes de l'intelligence qui gardaient précieusement dans leur cœur le flambeau de la justice, et dont une forte éducation morale avait préparé l'esprit à comprendre mieux que les autres ce qu'il y avait de bon et de grand dans la régénération de la Grèce. On les rencontrait en différents pays, mais surtout en France, où toute idée bonne et généreuse remue si facilement les cœurs et enflamme les esprits. Au sein de cette petite, mais éclatante phalange, un des plus ardents lutteurs était Charles Lenormant.

L'esprit nourri à la connaissance profonde des annales et des chefs-d'œuvre de nos ancêtres, il aimait comme la patrie de son intelligence et de ses plus beaux rêves la patrie d'Homère et de Platon, la terre illustrée par Périclès et par Aristide. Et quand, plein de désir et de respect, il vint fouler le sol sacré des Thermopyles et de Marathon, ces théâtres éclatants d'une gloire éteinte, il fut frappé d'admiration en voyant cette grandeur antique se relever brillante de son tombeau, en entendant Marathon et Salamine retentir de nouveaux chants de victoire et les échos des Thermopyles répéter le nom de Diacos avec celui de Léonidas. Dès lors il chérit d'un égal amour la patrie des nouveaux et des antiques héros, la première nourrice de la liberté dans les âges anciens et sa première martyre dans notre siècle, la belle et glorieuse terre qui réunit les souvenirs du passé et les espérances

de l'avenir; il suivit de loin avec joie et avec un constant intérêt ses progrès dans la carrière des peuples vivants que venait de lui ouvrir sa vaillance.

Mais que dis-je, *de loin*? Hélas! un destin inévitable le poussait.

« Avançons, avançons, ne nous retournons pas
« en arrière. Telle est la volonté divine. Laissez-moi
« trouver la tombe où je dois être enseveli sur cette
« terre ¹. »

C'est là ce que disait Œdipe cherchant le tombeau que lui avait fixé la destinée; et ce n'était pas la main de sa fille, mais la Parque inflexible qui le conduisait à ce lieu sacré où nous nous tenons aujourd'hui pleins de deuil, sur cette colline illustrée par tant de gloires antiques et nouvelles.

Poussé comme Œdipe par la destinée, l'ami que nous pleurons disait : « Avançons, avançons, ne nous retournons pas en arrière. Laissez-moi trouver mon tombeau. » Et quittant sa patrie, s'arrachant aux bras de sa famille, il courait vers sa chère Grèce, il se réchauffait avec ravissement aux rayons de ce soleil qui éclaire maintenant des hommes libres, et il repaissait avec bonheur, mais, hélas! pour la dernière fois, ses yeux du spectacle des chefs-d'œuvre antiques, objets de ses études et de sa passion. C'est alors que désirant exprimer d'une manière particulière à l'hôte illustre de leur pays, à l'ardent philhellène, au savant académicien, leur joie de

1. Vers de l'Œdipe à Colone, de Sophocle.

sa présence dans notre patrie, quelques-uns des Grecs les plus distingués dans la politique et dans les lettres lui offrirent un banquet dont une coïncidence fixée par le destin plaça le lieu dans l'endroit même où nous sommes, « car une main divine et invisible nous poussait ¹. » Là, dans le cours de cette fête joyeuse, ayant levé les yeux et aperçu la blanche stèle qui couvre les cendres de l'illustre archéologue Ottfried Müller, notre hôte cher et glorieux, se rappelant son ami et son émule dans la carrière de communes études, remplit son verre, et portant un toast à la mémoire du savant allemand, prononça ces paroles : « qu'il lui enviait sa tombe à Colone, à côté de l'Académie. » Mais voici que maintenant il n'a plus rien à lui envier. Nous déposons son cœur dans la tombe qu'il avait rêvée, « car son destin était d'être enseveli dans cette terre ². »

Si, comme le suppose une croyance populaire, il est donné aux esprits des défunts de fréquenter, invisibles aux yeux des mortels, les lieux qu'ils ont aimés ; si les préoccupations de leur vie les suivent au delà du tombeau : ici, sur ce « piédestal naturel, » comme l'appelle le chantre d'Œdipe, les deux infatigables scrutateurs de l'antiquité, les deux chaleureux amis de la Grèce doivent s'asseoir souvent et contempler ensemble cette terre d'un regard que n'entrave plus le brouillard de la matière, en se communiquant la solution des mystères qu'ils ont

1. Vers de l'Œdipe à Colone, de Sophocle.

2. *Id.* *id.* *id.*

cherché à éclaircir dans leur vie. De ce lieu, sous ces ombres de l'Académie, « où le rossignol fait résonner plus souvent que partout ailleurs ses plaintes harmonieuses « parmi les buissons verdoyants¹, » ils entendent au milieu du gazouillement des oiseaux retentir la voix divine de Platon avec lequel leur intelligence les a fait vivre autrefois si souvent. Ici les ombres des martyrs de la liberté grecque les entourent en les saluant comme des compagnons d'armes, car la lutte hellénique fut l'œuvre non-seulement du glaive, mais de la raison, non-seulement de la valeur des Grecs modernes, mais de la science et de la civilisation des Grecs antiques dont Charles Lenormant et Ottfried Müller étaient les savants hiérophantes.

OEdipe descendant au tombeau « vers lequel le pousse la main d'Hermès, le conducteur des âmes et de la déesse des enfers², » se retourna vers le roi de ce pays et vers la cité d'Athènes en leur adressant ce dernier vœu : « Soyez heureux ! et que dans votre fortune mon souvenir vous pousse toujours au bien³. »

La muse divine de Sophocle prévoyait-elle par un coup d'œil prophétique ce qui devait se présenter à nos regards après vingt-trois siècles écoulés, ou le hasard a-t-il amené seul cette coïncidence extraordinaire ? Il y a un an à peine, sur le même lieu où le vieillard thébain prononçait ce dernier vœu, Charles Lenormant, debout comme lui sur le bord de sa tombe, au milieu du banquet dont

1. Vers de l'OEdipe à Colone, de Sophocle.

2. *Id.* *id.* *id.*

3. *Id.* *id.* *id.*

j'ai rappelé le souvenir, exprimait ses vœux pour la Grèce, lui souhaitant tout bonheur, toute grandeur, toute gloire et tout progrès.

Nous savons comment s'est accompli le souhait d'Œdipe. Athènes, alors une ville petite et obscure, à peine sortie des ténèbres de la barbarie, à peine délivrée de ses luttes contre les brigands et les monstres sauvages, arriva, par la valeur et le génie de ses enfants, par ses bonnes lois et la manière dont les citoyens les respectaient, par les vertus et les talents des hommes chargés de la gouverner, au plus haut degré de la perfection et de la grandeur que tous les siècles contemplent avec admiration.

Si la sincérité du cœur augmente l'efficacité des vœux, espérons que ceux qu'inspirait il y a un an à Charles Lenormant son amour pour notre pays, non moins ardents et non moins sincères que ceux qu'il y a trois mille ans la reconnaissance faisait prononcer à Œdipe, ne seront pas suivis de moins d'effet, s'ils trouvent aussi chez nous la sagesse et les vertus qui peuvent les faire fructifier. Puisse cette stèle et celle qui s'élève à côté d'elle comme une sœur, placées toujours sous les yeux du peuple d'Athènes comme des sentinelles avancées de la phalange des amis étrangers de notre patrie, nous rappeler sans cesse leurs vœux et leurs espérances pour nous, et nous détourner des fautes qui pourraient rendre vains ces vœux et ces espérances!

Puisse aussi le souvenir des sentiments qu'exprime l'érection de ce monument d'honneur par la com-

mune d'Athènes, en remuant tous nos cœurs, apporter quelque consolation à la famille affligée du noble philhellène, particulièrement à la fidèle compagne qui partageait ses vertus et ses sentiments, et à son fils, digne héritier de son érudition et de son philhellénisme ! Que la terre de cette colline historique soit légère au cœur de celui qui y ajoute un nouveau titre de gloire !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND

	Pages.
Voyage en Hollande.....	3
La Suisse saxonne.....	22
Notes d'un voyage en Provence.....	32
Voyage en Égypte.....	60
Premier voyage en Grèce.....	240
Deuxième voyage en Grèce.....	269
Troisième voyage en Grèce.....	376
Discours de M. Rhangabé.....	423

ERRATA

TOME PREMIER

Page 147, ligne 5. *Au lieu de* : l'Orphélie; *lisez* : l'Ophélie.
Page 350, ligne 9. *Au lieu de* : croyant; *lisez* : disant.

TOME SECOND

Page 43, ligne 29. *Au lieu de* : Mangis; *lisez* : Maugis.
Page 161, ligne 2. *Au lieu de* : Mahmoeurs; *lisez* : Mahmours.
Page 175, ligne 19. *Au lieu de* : Chellât; *lisez* : Chellâl.



